3 1761 06630043 5

840
B97

Henri P. Tancheraan

7605

MACBETH

DRAME EN CINQ ACTES, EN PROSE

LIBRARY
SEP
15
1980
UNIVERSITY OF TORONTO

brief
PR
0031385

26586

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

COLLECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

60550

W. SHAKESPEARE

Bibliothèque Nationale Ontario.

MACBETH

DRAME EN CINQ ACTES, EN PROSE

Bibliothèque Nationale Ontario.

PARIS

LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

2, RUE DE VALOIS, 2 (PALAIS-ROYAL)

1879

PERSONNAGES

DUNCAN, roi d'Écosse.
MALCOLM, } fils du roi.
DONALBAIN, }
MACBETH, } généraux des armées du roi.
BANQUO, }
LENOX, }
MACDUFF, }
RASSE, } seigneurs écossais.
MENTETH, }
ANGUS, }
CATHNESS, }
FLEANCE, fils de Banquo.
SIWARD, général de l'armée anglaise.
Le jeune SIWARD, son fils.
SEYTON, officier attaché à Macbeth, fils de Macduff.
UN MÉDECIN.
LADY MACBETH.
LADY MACDUFF.
DAMES de la suite de lady Macbeth.
LORDS, GENTILSHOMMES, OFFICIERS, SOLDATS et SUIVANTS.
HECATE et trois MAGICIENNES.
L'OMBRE de Banquo et autres visions.

La scène est en Écosse, et surtout dans le château de Macbeth, excepté à la fin du quatrième acte, où elle se passe en Angleterre.

NOTA. — Le sujet est tiré d'Hector Boëtius et autres chroniques écossaises.

MACBETH

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

Le théâtre représente une vaste plaine isolée et couverte de bruyères, voisine du champ de bataille où Macbeth et Banquo, généraux de Duncan, roi d'Écosse, combattent les rebelles. Le ciel est orageux; le tonnerre gronde.

TROIS MAGICIENNES *paraissent à la lueur des éclairs.*

PREMIÈRE MAGICIENNE.

Quand nous rassemblerons-nous encore toutes trois? Choisirons-nous un jour de tonnerre et d'éclairs ou de pluie?

SECONDE MAGICIENNE.

Quand ce vacarme aura cessé et que la bataille sera gagnée ou perdue.

TROISIÈME MAGICIENNE.

Elle sera décidée avant le coucher du soleil.

PREMIÈRE MAGICIENNE.

Et en quel lieu?

SECONDE MAGICIENNE.

Sur ces bruyères.

TROISIÈME MAGICIENNE.

Je vais au-devant de Macbeth.

(*Une voix les appelle.*)

PREMIÈRE MAGICIENNE.

J'y vais, j'y vais, Grimalkin.

SECONDE MAGICIENNE.

Padocke nous appelle. — Tout à l'heure.

TOUTES TROIS.

Les jours sereins nous sont odieux; les plus affreux sont pour nous les plus beaux. Envolons-nous sur les vapeurs de cet épais brouillard.

(*Elles s'élèvent toutes trois et disparaissent.*)

SCÈNE II

Le théâtre représente le palais du roi, dans Foris en Écosse.

DUNCAN, MALCOLM, DONALBAIN, LENOX *et autres seigneurs*. UN OFFICIER *arrive blessé et sanglant*.

LE ROI.

Quel est ce guerrier tout couvert de sang? L'état où nous le voyons nous annonce des nouvelles toutes fraîches de la situation des rebelles.

MALCOLM.

C'est cet officier qui a combattu en brave et intrépide soldat pour me sauver de la captivité. Salut, brave et noble ami; apprends au roi ce que tu sais des rebelles: en quel état les as-tu laissés?

L'OFFICIER.

Longtemps la victoire a flotté indécise, comme deux nageurs rivaux qui luttent de front contre l'onde, épuisent longtemps leur force et leur art sans se surpasser. L'impitoyable Magdonel (il était bien fait pour devenir un traître, tant la nature a entassé de vices et de noirceurs dans son cœur!) avait reçu des îles de l'Ouest un renfort de Ker-

nes (1) et de Gallow-Glasses, et la fortune, souriant à son execrable révolte, semblait se prostituer à ce rebelle. Mais la fortune, lui et ses troupes, tous unis, étaient encore trop faibles contre Macbeth. Le brave Macbeth (il a bien mérité ce nom), affrontant la fortune et brandissant son épée fumante du sang des rebelles, comme le favori de la valeur, s'est frayé un passage, toujours avançant, jusqu'à ce qu'il ait eu en face l'odieux Magdonel; il s'est attaché à lui et ne l'a point quitté qu'il ne l'ai fendu en deux sur les derniers retranchements du camp.

LE ROI.

O héros de mon sang! ô brave guerrier!

L'OFFICIER.

Comme on voit sortir les tempêtes et les plus violents orages du côté d'où le soleil s'élève et répand sa lumière, le désastre est sorti de la source même d'où nous attendions notre salut. Écoute, roi d'Écosse, écoute la suite de mon récit. — A peine la justice, armée de la valeur, eut forcé ces Kernes voltigeurs à chercher leur sûreté dans la fuite que le général norvégien, voyant notre avantage, a recommencé une nouvelle attaqu

(1) Les Kernes et les Gallow-Glasses étaient deux espèc de troupes : la première, armée à la légère; l'autre, arm plus pesamment.

vec des bataillons tout frais et tout couverts l'armes éclatantes.

LE ROI.

Ces nouveaux ennemis n'ont-ils pas épouvanté nos généraux Macbeth et Banquo?

L'OFFICIER.

Oui, comme les passereaux épouvantent les aigles ou le daim timide le lion. Pour rendre a vérité, il faut dire qu'ils ressemblaient à deux canons chargés à double et triple charge, tant ils frappaient l'ennemi sans relâche de coups redoublés! On eût dit qu'ils avaient fait vœu de se baigner dans des flots de sang ou d'élever une montagne de cadavres. Je ne saurais exprimer... Mais je me sens faible... mes larges blessures demandent un prompt secours.

LE ROI.

Ton récit, comme tes blessures, est d'un brave et tout en toi respire l'honneur. (*A des gardes.*) Allez avec lui, faites panser ses plaies.

(*On emmène l'officier.*)

SCÈNE III

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, RASSE *et* ANGUS *arrivent.*

MALCOLM.

C'est le vaillant thane (1) de Rasse!

LENOX.

Quel empressement éclate dans ses regards! A son air, il nous apporte des nouvelles importantes.

RASSE.

Dieu conserve le roi!

LE ROI.

De quels lieux viens-tu, noble thane?

RASSE.

De Fife, grand roi, où la foule des étendards norvégiens insultent les cieux et contenaient nos soldats dans un froid silence. Norway, à la tête d'une armée formidable et secondé en secret par le plus déloyal des traîtres, par le thane de Cawdor, a engagé un combat terrible. A la fin ce héros, ce nouvel époux de Bellone, cuirassé de son courage,

(1) *Thane,* mot saxon, titre d'honneur équivalent à celui de baron, gouverneur pour le roi d'une certaine étendue de pays.

faisant face aux rebelles dans une lutte infatigable, force contre force, fer contre fer, bras contre bras, a dompté les vains efforts de sa rage. Pour conclure, la victoire nous est restée.

LE ROI.

O bonheur !

RASSE.

Maintenant Swarno, le roi de Norway, demande la paix ; nous n'avons pas daigné lui permettre d'enterrer ses morts, qu'il n'eût déposé d'avance, à l'île de Saint-Colmes-Kill, dix mille dollars, pour nos soldats victorieux.

LE ROI.

Le thane de Cawdor ne trahira plus nos intérêts et notre confiance. Allez, prononcez son arrêt de mort, et transmettez à Macbeth sa dignité.

RASSE.

Je vais faire exécuter vos ordres.

LE ROI.

Ce qu'il a perdu, le brave Macbeth l'a bien gagné !

(*Tous sortent.*)

SCÈNE IV

Le théâtre représente la même plaine qu'on a vue à l'ouverture de la pièce. Le tonnerre gronde.

Les trois MAGICIENNES.

PREMIÈRE MAGICIENNE.

Où as-tu été, ma sœur ?

SECONDE MAGICIENNE.

Égorger un pourceau.

TROISIÈME MAGICIENNE.

Et toi, ma sœur ?

PREMIÈRE MAGICIENNE.

La femme d'un matelot avait des châtaignes plein son giron, et de sa bouche édentée, elle grugeait, grugeait, grugeait. Donne-m'en, lui ai-je dit. — Aux enfers, sorcière, m'a répondu cette mégère à l'énorme et large croupe. — Son mari s'est embarqué pour Alep : il monte le *Tigre*. Moi, je m'embarquerai dans un crible, je le poursuivrai ; et, déterminée comme un rat sans queue, je ferai, je ferai, je ferai...

SECONDE MAGICIENNE.

Je t'offre un air de vent.

PREMIÈRE MAGICIENNE.

Tu es bien obligeante.

TROISIÈME MAGICIENNE.

Et moi un autre.

PREMIÈRE MAGICIENNE.

Et moi, je dispose du reste ; je préside au point d'où ils soufflent, et à tous les coins du compas des marins. Je veux rendre son mari sec comme l'herbe fanée des prés : ni jour ni nuit le sommeil ne reposera sur sa paupière : il vivra comme un proscrit : fatigué de neuf fois neuf nuits d'insomnie, il séchera, maigrira, languira ; et si sa barque ne peut être naufragée, du moins sera-t-elle battue sans relâche des flots et de la tempête. — Voyez-vous ce que j'ai là ?

SECONDE MAGICIENNE.

Montre-moi, montre-moi.

PREMIÈRE MAGICIENNE.

C'est le pouce d'un pilote qui a fait naufrage en rentrant dans le port.

(On entend les tambours.)

TROISIÈME MAGICIENNE.

Les tambours ! les tambours ! c'est Macbeth qui s'avance.

(Elles se prennent par les mains qu'elles entrelacent les unes dans les autres, en chantant, dans les accents d'une musique infernale, qu'un orchestre analogue accompagne, jusqu'à ce que le charme soit accompli.)

TOUTES TROIS, *chantant et dansant ensemble.*

Ainsi les noires sœurs, courrières de la terre et des mers, les mains enlacées l'une dans l'autre, dansent en rond : trois tours pour toi, trois pour moi, et trois encore pour compléter les neuf cercles. — C'est assez ; le charme est accompli.

SCÈNE V

MACBETH *et* BANQUO *paraissent, traversant cette plaine de bruyères, suivis d'officiers et de soldats.*

MACBETH.

Je n'ai jamais vu de jour si affreux et si beau.

BANQUO.

Combien dit-on qu'il y a d'ici à Foris ? — Mais que vois-je ? Quelles sont ces créatures étranges, si flétries dans leurs traits, si sauvages dans leur accoutrement ? Elles ne ressemblent point aux habitants de la terre, et pourtant elles y marchent comme nous. (*Aux trois furies.*) Vous paraissez m'entendre : êtes-vous des êtres vivants, et pouvez-vous répondre aux questions de l'homme ? Je vous vois toutes trois placer votre doigt décharné sur vos lèvres livides et ridées. — Je vous croirais des femmes, sans cette barbe épaisse dont votre menton est hérissé.

MACBETH.

Parlez, si vous pouvez parler. Qui êtes-vous ?

PREMIÈRE MAGICIENNE.

Vive Mabecth ! Salut, thane de Glamis.

SECONDE MAGICIENNE.

Vive Macbeth ! Salut, thane de Cawdor.

TROISIÈME MAGICIENNE.

Vive Macbeth ! Un jour tu seras roi.

BANQUO.

Noble Macbeth, pourquoi vous troublez-vous ? Pourquoi semblez-vous craindre des événements qui s'annoncent sous un aspect si brillant ? (*Aux furies.*) Au nom de la vérité, répondez : êtes-vous des spectres fantastiques, ou êtes-vous en effet ce que vous paraissez être ? Vous saluez mon illustre collègue d'un titre honorable, et vous lui annoncez dans l'avenir de grandes destinées, et l'espoir d'une couronne ; vos brillantes prédictions l'ont jeté dans le ravissement : et moi, vous ne me parlez pas ! Si vos regards peuvent pénétrer le sein de l'avenir, et démêler, dans les germes des événements, ceux qui doivent prospérer ou avorter, parlez-moi donc aussi à moi, qui ne mendie point vos faveurs, et qui ne crains point votre haine.

PREMIÈRE MAGICIENNE.

Salut !

SECONDE MAGICIENNE.

Salut!

TROISIÈME MAGICIENNE.

Salut!

PREMIÈRE MAGICIENNE.

Tu seras plus petit que Macbeth et plus grand que lui.

SECONDE MAGICIENNE.

Tu seras moins heureux et beaucoup plus heureux que lui.

TROISIÈME MAGICIENNE.

Tu feras des rois, quoique tu ne sois pas roi. Vivent Macbeth et Banquo!

PREMIÈRE MAGICIENNE.

Vivent Banquo et Macbeth!

MACBETH.

Arrêtez, obscures prophétesses : expliquez-vous plus clairement. Je sais bien que, par la mort de Sinel mon père, je suis thane de Glamis : mais comment puis-je l'être de Cawdor? le thane de Cawdor est vivant, et il est dans tout l'éclat de la prospérité. Et que je sois jamais roi, c'est un événement où ne peut atteindre mon espérance... ni thane de Cawdor non plus. Parlez : d'où tenez-vous ces étranges connaissances? Ou pourquoi arrêtez-vous nos pas sur ces arides bruyères.

par vos vaines prédictions? — Parlez, je vous l'ordonne.

(*Les furies disparaissent.*)

BANQUO.

La terre, ainsi que l'onde, enfante des bulles aériennes, filles légères de l'air, qu'un souffle dissipe : ce que nous avons vu n'était qu'un néant. — Où sont-elles évanouies ?

MACBETH.

Dans l'air. Ces formes vaines, que nous avons prises pour des corps, se sont perdues comme l'haleine dans les vents. — Que je voudrais qu'elles n'eussent pas disparu sitôt!

BANQUO.

Ces visions à qui nous venons de parler avaient-elles quelque réalité? ou bien aurions-nous goûté de cette racine enivrante qui renverse la raison ?

Legislative Library Ontario

MACBETH.

Vos enfants seront rois !

BANQUO.

Et vous, vous serez roi !

MACBETH.

Et thane de Cawdor aussi! N'est-ce pas leur prophétie ?

BANQUO.

Oui, ce sont leurs paroles : mais qui vient ici?

SCÈNE VI

RASSE *et* ANGUS, MACBETH, BANQUO.

RASSE.

Macbeth, le roi a reçu avec joie la nouvelle de vos succès, en apprenant les hasards que vous avez courus dans le combat des rebelles. Son admiration et ses éloges flottaient incertains entre vous et Magdonel. A la fin, satisfait et décidé en voyant le dénoûment de cette grande journée, il vous trouve dans les bataillons de l'intrépide Norvégien, sans effroi des horribles spectacles de mort qui vous entouraient, et qui étaient votre ouvrage. Aussi pressés que tombent les grains de la grêle, arrivaient courriers sur courriers : chargé de vos éloges, chacun étalait avec profusion devant le roi les récits pompeux de vos exploits, dans cette étonnante défense de son royaume.

ANGUS.

Sa Majesté nous envoie vous remercier en son nom : nous ne sommes pas chargés de vous payer vos services, mais seulement de vous conduire devant le roi.

RASSE.

Et pour premier gage de plus grands honneurs, il m'a ordonné de vous saluer de sa

part thane de Cawdor. Ainsi, vaillant thane, je vous salue sous ce nouveau titre d'honneur ; car il vous appartient.

BANQUO.

Quoi ! la vérité sort-elle des oracles de l'enfer?

MACBETH, *surpris.*

Le thane de Cawdor est vivant! Pourquoi me parez-vous d'une dignité dont un autre est revêtu?

ANGUS.

Il est vrai; celui qui fut thane de Cawdor vit encore ; mais un jugement fatal va trancher cette vie, qu'il a mérité de perdre. S'il était d'intelligence avec Norway; ou s'il prêtait aux rebelles des secours clandestins; ou si, de concert avec eux, il tramait la ruine de son pays, c'est ce que j'ignore : mais des trahisons capitales, avouées et prouvées, l'ont perdu sans ressource.

MACBETH, *à part.*

Thane de Glamis et thane de Cawdor! Après ces deux titres suit le troisième et le plus brillant. (*A Angus.*) Je vous rends grâces de vos soins. (*A Banquo.*) N'espérez-vous pas, à présent, que vos enfants seront rois? Celles qui m'ont salué thane de Cawdor n'ont pas promis moins qu'un trône à vos enfants.

BANQUO.

Cette dignité qui vient de vous être conférée peut échauffer vos espérances et les élever vers la couronne, vers un titre plus grand que celui de thane de Cawdor : mais c'est une étrange aventure! Souvent, pour nous conduire à notre perte, les ministres des ténèbres nous jettent quelques vérités : ils nous amorcent par l'éclat de quelques légers succès, pour nous trahir ensuite, et nous précipiter dans les plus funestes abîmes. (*A Rasse et Angus.*) Nobles cousins, un mot, je vous prie.

MACBETH, *à part, et absorbé dans ses pensées.*

Voilà deux prédictions accomplies, qui sont comme l'heureux prélude du grand événement qui doit les couronner par un trône. (*A Rasse et Angus.*) Je vous rends grâces, dignes gentilshommes. (*A part.*) Cette instigation surnaturelle ne peut être criminelle : elle ne peut pas non plus être innocente. — Mais si elle est criminelle, pourquoi me donner un gage de succès, en commençant par une vérité qui s'accomplit? Je suis déjà thane de Cawdor. Si elle est innocente, pourquoi, en cédant à cette tentation, son horrible image fait-elle dresser mes cheveux sur ma tête, et battre mon cœur contre mes flancs avec une violence qui n'est pas naturelle? L'acte même, à l'instant de l'exécution, est moins terrible que ne l'est son horrible projet dans

l'imagination. Ma pensée, qui ne commet encore qu'un meurtre idéal, ébranle si violemment toute ma machine, que toutes mes facultés sont alarmées et suspendues devant cette image mon esprit ne s'arrête à rien qu'à des choses qui ne m'arriveront point, et ce n'est qu'un néant.

BANQUO.

Voyez dans quelle extase est plongé mon collègue !

MACBETH, *repoussant la tentation.*

Si la destinée veut me faire roi, soit ; qu'elle me couronne : mais je ne veux pas faire un pas.

BANQUO.

Ces nouveaux honneurs dont il vient d'être revêtu sont comme des habits d'une forme nouvelle, qui ne se moulent et ne s'ajustent bien sur notre taille qu'avec le temps et l'usage.

MACBETH.

Arrive ce qui doit arriver : le temps et les heures coulent également dans les jours les plus fâcheux, et amènent l'événement.

BANQUO.

Brave Macbeth, nous vous attendons ; quand il vous plaira de partir....

MACBETH.

Que votre complaisance m'excuse : mon cer-

veau insensé était préoccupé d'idées qui déjà sont oubliées. — Honnêtes gentilshommes, vos services sont consignés (*montrant son sein*) dans un dépôt où je les lirai chaque jour. — Allons trouver le roi. (*A Banquo.*) Réfléchissez à ce qui est arrivé; et dans un moment plus opportun (en attendant, nous y rêverons), ouvrons-nous librement nos cœurs l'un à l'autre.

BANQUO.

Très-volontiers.

MACBETH.

Jusque-là, c'est assez. — Allons, mes amis.

(*Tous sortent et se mettent en marche.*)

SCÈNE VII

Le palais du roi.

Fanfares. LE ROI, MALCOLM, DONALBAIN, LENOX *et suite.*

LE ROI.

L'exécution de Cawdor est-elle consommée? Ceux que j'avais chargés de ce soin ne sont donc pas revenus encore?

MALCOLM.

Mon souverain, ils ne sont pas encore de retour : mais j'ai parlé à un homme qui l'a vu mourir. Il m'a rapporté qu'il avait, sans

aucun détour, avoué sa trahison, imploré le pardon de Votre Majesté, et montré le plus profond repentir. Nul acte de sa vie ne l'honore autant que la manière dont il l'a quittée. Il est mort en homme qui s'est exercé à mourir, et il a renoncé au plus grand des biens avec l'indifférence dont on perd la plus vaine bagatelle.

LE ROI.

Il n'est donc point d'art qui apprenne à deviner l'âme sur les traits du visage! C'était un noble sur qui reposait toute ma confiance. (*Macbeth et Banquo arrivent, précédés de Rasse et Angus.*) — (*A Macbeth.*) O brave et noble cousin! l'ingratitude commençait à m'accabler d'un poids insupportable. Il me tardait de te récompenser : mais ton mérite s'est élancé tout d'un coup à une hauteur où ne peut atteindre le plus rapide essor de la reconnaissance. — Je voudrais que tu eusses moins mérité de moi; je verrais encore de la proportion entre tes services et leur salaire : il ne me reste que l'aveu qu'il t'est plus dû que je ne peux te payer.

MACBETH.

Le service et la fidélité que je vous dois, en s'acquittant, se récompensent eux-mêmes. Votre Majesté n'a d'autre rôle à remplir que d'en recevoir le tribut : notre obéissance est dévouée à votre grandeur : en faisant tout ce

que nous pouvons, nous ne faisons qu'acquitter notre devoir, vassaux engagés à défendre vos jours et votre honneur.

LE ROI.

Sois le bienvenu à notre cour ; je viens de commencer ta fortune : c'est un arbrisseau que plantent mes mains, je vais le cultiver avec soin, et je veux le voir se couronner des plus beaux fruits. — Noble Banquo, tu n'as pas moins mérité de nous, et je déclare publiquement que tu n'as pas moins fait pour notre gloire. Laisse-moi t'embrasser et te serrer contre mon cœur.

BANQUO.

Si je prends racine dans le cœur de mon roi, c'est lui qui en moissonnera les fruits.

LE ROI.

Ma joie ne connaît plus de bornes : elle éclate et se répand hors de moi avec tant d'excès et de violence, que je cherche à la voiler par des pleurs, à calmer ses transports par des idées plus sombres, par une perspective plus triste dans l'avenir. — Mes enfants, et vous que le sang nous unit, vous, grands, qui approchez le plus près de mon trône, sachez aujourd'hui que nous voulons transmettre notre couronne à Malcolm, l'aîné de nos enfants : dès ce moment, nous le nommons prince de Cumberland. Ce titre n'appartient

qu'à lui seul, et ne peut être partagé : mais d'autres dignités, comme autant d'étoiles autour de l'astre, brilleront sur la tête de tous ceux qui ont mérité nos bienfaits. — (*A Macbeth.*) Partons pour Inverness ; je veux resserrer les liens qui m'attachent à toi.

MACBETH.

Le repos devient fatigue pour moi, dès que je ne suis plus employé à votre service. Je veux moi-même être le messager qui comblera de joie mon épouse, en lui annonçant l'arrivée de Votre Majesté... Je pars en prenant humblement congé d'elle.

LE ROI.

Salut, mon illustre Cawdor.

MACBETH, *à part.*

Malcolm, prince de Cumberland ! Voilà un obstacle qu'il me faut franchir, ou ma chute est certaine, car il se trouve dans mon chemin. — Étoiles, cachez vos feux ; que la nuit même ne voie pas mes profonds et noirs désirs ; que ma main se cache de mes yeux ! Mais qu'il s'accomplisse, l'acte que mes yeux frémiraient de voir exécuté !

(*Il sort.*)

LE ROI, *s'entretenant de lui.*

Oui, digne Banquo, c'est un guerrier d'une valeur extraordinaire ; et mon âme se repaît avec délices du plaisir de le louer : c'est une

fête pour moi. Marchons sur les traces du vertueux Macbeth, dont les soins ont pris les devants, pour préparer sa maison à nous recevoir. C'est un héros incomparable.

(*Fanfares. Ils sortent.*)

SCÈNE VIII

La scène se passe dans un appartement du château d'Inverness.

LADY MACBETH *paraît seule, lisant une lettre de son mari.*

(*Elle continue de lire à haute voix.*)

« Elles se sont présentées sur ma route le jour de ma victoire; et déjà une de leurs prédictions accomplies m'a prouvé qu'elles sont douées d'une intelligence au-dessus des mortels. Lorsque je brûlais du désir de leur faire d'autres questions, elles se sont changées en vapeur légère, et se sont évanouies. J'étais encore plongé dans l'admiration de cette rencontre étrange, lorsqu'on m'apporte des lettres du roi, qui me nomment thane de Cawdor, titre que ces sœurs infernales m'avaient adressé le premier. Ce n'est qu'après, dans un second salut, qu'elles m'ont dit : *Et un temps viendra que tu seras roi.* J'ai cru te devoir cette confidence, ô toi, chère compagne

de ma grandeur : je n'ai pas voulu te frustrer de ta portion de joie, en te laissant ignorer les grandes destinées qui me sont promises. Renferme ce secret dans ton cœur. Adieu. » — Tu es thane de Glamis et de Cawdor.... Et tu seras aussi ce qu'on t'a prédit. — Cependant, je crains ton caractère : ton âme est trop tendre, trop pleine de douceur et d'humanité, pour prendre le chemin le plus court. Tu voudrais bien t'agrandir, tu n'es pas sans ambition : mais tu n'as pas la méchanceté qui doit l'accompagner. Tu voudrais bien t'élever à la grandeur, mais par des moyens innocents : tu ne veux pas trahir, et tu voudrais recueillir le fruit de la trahison. Noble Glamis, tu aspires à posséder un bien qui te crie : « Voilà ce qu'il faut que tu fasses si tu veux me posséder. » Oui, pour l'avoir, il faut l'action que tu crains de commettre toi-même, bien plus que tu ne désires qu'elle ne soit pas commise. — Hâte-toi, viens dans mes bras ; que je puisse verser mon âme dans ton sein, et châtier de mes vigoureux conseils les lâches scrupules qui t'empêchent de saisir le cercle d'or, dont les destins et cette assistance surnaturelle semblent avoir déjà couronné ton front. (*Arrive un courrier.*) Quelles nouvelles m'apportes-tu ?

LE COURRIER.

Le roi arrive ici ce soir.

LADY MACBETH.

Ta nouvelle est insensée. Ton maître n'est-il pas avec lui? Si tu disais la vérité, il m'aurait avertie de me préparer à recevoir le roi.

LE COURRIER.

Daignez me croire, je dis la vérité : mon maître est en chemin. Un de mes camarades a été chargé de le devancer. Hors d'haleine, et presque mort de fatigue, à peine a-t-il eu la force d'accomplir son message.

LADY MACBETH.

Prends bien soin de lui; car il apporte de grandes nouvelles! (*Le courrier sort.*) Oui, pleine de douceur et de charme serait la voix du corbeau même qui par ses croassements m'annoncerait l'entrée fatale de Duncan sous les lambris de mon château. — Venez tous, esprits infernaux qui inspirez les pensées homicides; dépouillez-moi de mon sexe en cet instant, et remplissez-moi tout entière, tête et cœur, d'une cruauté pure et sans mélange de pitié. Épaississez mon sang dans mes veines; fermez tout accès, tout passage aux remords, et que nul mouvement de pitié, nul sentiment de nature ne vienne ébranler mon âme dans son cruel projet et s'interposer entre lui et l'exécution. Entrez dans mon sein, et changez le lait de mon sexe en noir poison, ministres du meurtre; venez, en quelque lieu

que soient vos invisibles substances à épier le moment de nuire au genre humain. — Viens, nuit sombre; enveloppe-toi encore des plus noires vapeurs de l'enfer, afin que mon poignard affilé ne voie pas la blessure qu'il fait, et ne laisse pas un rayon de clarté par où le ciel puisse m'entrevoir et me crier : « Arrête! arrête! » (*A Macbeth, qui arrive en poste.*) O noble Glamis, illustre Cawdor. (*En l'embrassant.*) Plus grand encore par le titre qui t'attend dans l'avenir. Ta lettre a transporté mon âme au delà de ce présent obscur, et j'assiste déjà à l'avenir; je le vois, je le sens.

MACBETH.

Cher objet de mon amour, Duncan vient loger ici ce soir.

LADY MACBETH.

Et quand part-il d'ici?

MACBETH.

Demain; c'est son projet.

LADY MACBETH.

Oh! jamais le soleil ne verra ce lendemain. Votre visage, mon cher thane, est un livre ouvert, où les hommes pourraient lire de dangereuses connaissances. Pour surprendre l'occasion, prenez un air et un maintien conformes aux circonstances; que vos yeux, vos gestes, votre langue, respirent la joie et le

bon accueil ; paraissez aux regards comme la fleur innocente, et soyez le serpent caché sous son éclat. Il faut pourvoir aux destins de l'hôte qui vient ici : vous remettrez à mes soins le grand ouvrage de cette nuit. Son exécution va placer dans nos mains le pouvoir suprême; elle va nous faire goûter le plaisir de la souveraineté absolue pendant toute la durée des jours et des nuits qui suivront celle-ci !

MACBETH.

Nous en parlerons plus au long.

LADY MACBETH.

Songez seulement à montrer un front sans nuage : changer de visage est toujours dangereux. — Laissez le reste à mes soins.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE IX

Le théâtre représente la porte du château de Macbeth.

LE ROI *arrive aux flambeaux et au son des hautbois;* MALCOLM, DONALBAIN, BANQUO, LENOX *et* MACDUFF, RASSE, ANGUS, *l'accompagnent.* SUITE.

LE ROI.

Ce château est dans une agréable situation;

l'air est d'une légèreté, d'une douceur qui flatte et pénètre les sens.

BANQUO.

Cet hôte des étés, le martinet, habitant des temples, nous annonce, en fixant ici son séjour, que l'haleine de l'air est en ces lieux douce et parfumée. Pas une frise saillante, pas une corniche, pas un seul angle commode où cet oiseau n'ait suspendu le berceau de ses enfants. J'ai remarqué que, partout où ces oiseaux font leur nid et leurs petits, on y respire un air délicat et pur.

(*Lady Macbeth vient au-devant du roi.*)

LE ROI.

Voyez, voilà notre honorable hôtesse. — L'amitié qui s'attache à nous nous cause quelquefois de l'embarras, et les peines qu'elle nous donne sont encore reçues avec reconnaissance, comme des marques d'affection. Vous allez prier le ciel de nous récompenser des peines et du trouble que vous occasionne notre présence, et nous remercier encore de notre importunité comme d'une nouvelle faveur.

LADY MACBETH.

Tous nos services, fussent-ils doublés et quadruplés, ne seraient que néant et misère, comparés à la foule d'honneurs brillants qu'il plaît à Votre Majesté d'accumuler sur notre maison. Pour reconnaissance de vos anciens

bienfaits et des dignités nouvelles que vous nous avez prodiguées, nous n'avons que nos vœux et nos prières au ciel.

LE ROI.

Où est le thane de Cawdor? Nous suivions de près ses traces, et nous avions dessein de vous annoncer nous-même son arrivée; mais il est excellent cavalier, et, pressé par l'aiguillon de l'amour, aussi poignant que l'éperon dont il piquait son coursier, il nous a devancé, et il est arrivé le premier. Belle et noble lady, nous serons votre hôte cette nuit.

LADY MACBETH.

Vos humbles serviteurs, leurs personnes et leur maison, et tout ce qu'ils possèdent, sont dévoués à Votre Majesté; ils ne font que vous rendre ce qu'ils tiennent de vous.

LE ROI.

Donnez-moi votre main; conduisez-moi vers notre hôte; nous l'aimons tendrement, et nous continuerons de lui prodiguer nos faveurs. Voulez-vous bien, aimable hôtesse?...

(*Ils sortent.*)

SCÈNE X

Un appartement dans le château de Macbeth des hautbois, des flambeaux. On voit une foule de pages et de domestiques occupés au service et traversant le théâtre.

MACBETH, *seul.*

Si, l'action faite, tout finissait là, le plus tôt serait le mieux. Si l'assassinat enveloppait toutes ses suites, que sa fin fût tout succès, qu'un seul coup pût tout terminer, tout finir; ici-bas, seulement ici-bas... des bords de ce monde, de ce rivage du temps, nous nous lancerions au hasard dans la vie à venir. — Mais, dans ces cas, nous subissons même ici-bas notre jugement. Nous ne faisons qu'enseigner des leçons sanguinaires, qui, une fois données, reviennent sur leur auteur et le punissent par sa ruine. — La justice, de sa main équitable, repousse vers nos lèvres la coupe empoisonnée et nous en fait avaler jusqu'à la lie toute l'amertume. — Il est ici sous la foi d'une double sauvegarde. D'abord je suis son parent et son sujet, deux puissants motifs qui s'opposent à cette action; ensuite je suis son hôte, et c'est moi qui devrais fermer la porte à son meurtrier, au lieu de porter le couteau dans son sein. D'ailleurs, ce Duncan

a un naturel si doux et si bon, il a rempli sa tâche de roi d'une manière si irréprochable, que ses vertus, comme autant d'anges à la voix d'airain, crieront vengeance du crime infernal d'avoir tranché sa vie; et la pitié, comme un tendre enfant nouveau-né porté sur les vents, ou un chérubin céleste monté sur les invisibles coursiers de l'air, exposera la peinture de cet horrible forfait devant tous les yeux, et fera verser des flots de larmes. — Je n'ai d'autre aiguillon qui m'anime à l'exécuter que la fougueuse ambition qui s'élance au-dessus de sa hauteur et retombe sur un autre.

SCÈNE XI

MACBETH, LADY MACBETH *paraît.*

MACBETH.

Eh bien! quelles nouvelles?

LADY MACBETH.

Il a bientôt soupé? Pourquoi avez-vous quitté la salle?

MACBETH.

M'a-t-il demandé?

LADY MACBETH.

Sans doute; est-ce que vous ne le savez pas?

MACBETH.

Nous n'avancerons pas plus loin dans ce rojet. Il vient de me combler d'honneurs, et ıes services m'ont acquis l'estime univer-elle et une réputation dorée, dont je dois me arer dans l'éclat de sa première fraîcheur, u lieu de m'en dépouiller si vite.

LADY MACBETH.

Quoi! cet espoir brillant dont votre âme était environnée elle-même n'était-il qu'une lle ivresse? S'est-il depuis évanoui dans otre sommeil? Et ne vous réveillez-vous au-urd'hui que pour pâlir et frissonner devant dée que vous aviez si librement conçue? vez-vous donc peur de montrer dans l'ac-on même et dans le courage de l'exécuter force qui est dans votre désir? Quoi! vous evez posséder un bien que vous regardez omme l'ornement de la vie, et vous voulez vre en lâche dans votre propre opinion en pétant sans cesse : « Je voudrais bien, ais je n'ose! »

MACBETH.

Arrêtez, je vous prie; j'ose faire tout ce qui st digne de l'homme. Celui qui ose davan-ıge cesse d'en être un.

LADY MACBETH.

Quelle est donc la bête stupide qui vous a orté à me confier à moi ce projet? Quand

vous avez osé le former, c'est alors que vous etiez un homme; et en osant devenir plus grand que vous n'étiez, vous n'en seriez que plus homme. Ni l'occasion ni le lieu ne vous secondaient alors; et cependant vous vouliez vous-même créer l'une et l'autre. Ils viennent s'offrir aujourd'hui d'eux-mêmes; et l'offre gracieuse de la fortune vous déconcerte et vous anéantit! J'ai allaité sur mon sein et je sais combien il est doux d'aimer le jeune enfant qui suce mon lait; eh bien! j'arracherais ma mamelle des tendres lèvres de sa bouche enfantine, au moment même où il sourirait à sa mère, et je lui écraserais la tête, si j'en avais une fois fait le serment, comme vous l'avez fait, vous, d'exécuter ceci.

MACBETH.

Si nous allions manquer notre coup!

LADY MACBETH.

Nous, manquer notre coup! Songez seulement à arrêter, à fixer votre résolution dans un état où elle ne vacille point, et nous ne manquerons pas notre coup. Lorsque Duncan sera endormi, et la fatigue de cette pénible journée va le plonger dans un sommeil profond, j'aurai soin, moi, d'enivrer si bien de vin et de vassel (1) ses deux chambellans,

(1) Boisson faite avec des pommes, du sucre et de la bière.

ue leur mémoire, cette gardienne des idées
: le dépôt de la raison, s'évanouira en fumée
vec les vapeurs de l'ivresse. Lorsque tous
:urs sens enivrés seront assoupis dans un
ɔmmeil profond comme la mort, que ne
ouvons-nous pas exécuter, vous et moi, sur
uncan sans gardes et sans défense? Que
e pouvons-nous pas imputer à ses officiers
leins de vin, qui porteront le crime de notre
rand meurtre?

MACBETH.

Ne mets au monde que des fils, car la
:empe de ta nature indomptable ne doit for-
ıer que des mâles. — En effet, ne pourra-
-on pas croire, lorsque nous aurons teint de
ang ses deux officiers endormis dans son
ppartement et frappé avec leurs poignards,
ue ce sont eux qui auront fait le coup?

LADY MACBETH.

Et qui osera le croire autrement, lorsque
ous ferons entendre nos plaintes et nos
ris sur sa mort?

MACBETH.

Me voilà décidé sans retour, et je vais plier
outes mes facultés à cette terrible exécution.
éparons-nous, et songe à voiler nos desseins
ous les dehors les plus gracieux. Il faut
u'un visage faux masque les secrets d'un
œur faux.

(*Ils sortent.*)

ACTE SECOND

SCÈNE PREMIÈRE

Le théâtre représente une salle du château de Macbeth.

ANQUO *paraît avec son fils* FLEANCE, *que porte un flambeau devant lui.*

BANQUO, *à son fils.*

A quel point de sa course en est la nuit

FLEANCE.

La lune est descendue sous l'horizon; je ai point entendu sonner l'heure.

BANQUO.

La lune se couche à minuit.

FLEANCE.

Je crois la nuit plus avancée.

BANQUO.

Tiens, prends mon épée. — Le ciel est bien conome de lumières cette nuit; tous ses ambeaux sont éteints. — Le sommeil, come un poids énorme, m'accable, et cependant

je voudrais ne pas dormir. Puissances propices du ciel, réprimez dans mon sein ces odieuses et noires images que la nature laisse éclore pendant le sommeil des sens!

(*Macbeth entre avec un serviteur portant un flambeau.*)

BANQUO, *à Fleance.*

Rends-moi mon épée. — Qui s'avance là?

MACBETH.

Un ami.

BANQUO, *reconnaissant sa voix.*

Quoi! c'est vous? Vous ne reposez pas encore? Le roi est couché. — Il a eu au souper un plaisir extraordinaire : aussi les soins de vos officiers ont été payés par de nombreuses largesses; et ce beau diamant dont il a fait don à votre épouse, comme à la plus aimable hôtesse... En un mot, il s'est retiré joyeux et satisfait au delà de toute expression.

MACBETH.

N'étant pas préparés à le recevoir, nous n'avons pu remplir qu'une partie de notre volonté : prévenue plus tôt, elle se serait montrée avec plus d'aisance et d'éclat.

BANQUO.

Tout s'est passé à merveille. — La nuit dernière, j'ai rêvé des trois sœurs de la forêt. Il y avait de la vérité dans ce qu'elles vous ont prédit.

MACBETH.

Je ne songe plus à elles. Cependant, dès que nous pourrons nous ménager une heure favorable, nous la passerons à nous entretenir un peu de ce prodige, si vous voulez consentir à cette complaisance.

BANQUO.

Volontiers; à votre loisir.

MACBETH.

Si vous entrez dans mes vues quand je serai décidé, elles seront de nature à vous procurer de l'honneur.

BANQUO.

Si je ne risque pas de perdre l'honneur en cherchant à l'augmenter, et que je puisse toujours conserver mon cœur loyal et mon hommage fidèle à mon souverain, je suis prêt à écouter vos conseils.

MACBETH.

En attendant, nuit heureuse et bon repos.

BANQUO.

Je vous rends grâces, et recevez le même vœu.

(*Banquo et Fleance sortent.*)

SCÈNE II

MACBETH *ordonne à son domestique d'avertir sa maîtresse de sonner un coup de cloche dès que la boisson du soir sera prête.*

MACBETH.

Va, dis à ta maîtresse de sonner un coup de cloche quand ma boisson du soir sera prête. Va te mettre au lit. (*Le domestique se retire, emportant le flambeau.*) Est-ce un poignard que je vois là devant moi, la poignée tournée vers ma main? Viens, que je te saisisse. (*Il avance la main et ne saisit qu'une ombre.*) Tu m'échappes, et cependant je te vois toujours. Fatale vision! n'es-tu pas sensible pour le toucher, comme tu l'es pour les yeux? ou n'es-tu qu'une illusion vaine, produite par un cerveau échauffé? Pourtant je te vois, et sous une forme aussi palpable que celui que je tire en ce moment de son fourreau. — Tu me précèdes (*il tire son poignard*) dans le chemin que j'allais suivre, et tu m'offres un instrument pareil à celui dont j'avais dessein de me servir. — Mes yeux seuls sont abusés d'une erreur que mes autres sens ne partagent point; ou, si mes yeux voient la vérité, ils valent seuls tous mes autres sens. — Tu es toujours présent à mes regards, et sur ta

lame affilée j'aperçois des gouttes de sang que je n'y avais pas vues d'abord. Ce n'est rien de réel. — C'est mon projet sanguinaire qui peint cette vaine image à mes yeux déçus. — Maintenant, sur la moitié du globe, la nature semble morte, et des songes funestes troublent le sommeil des mortels. Maintenant les magiciennes payent à la pâle Hécate leur culte et leurs offrandes nocturnes. — Voici l'heure où l'assassin, au teint hâve et flétri, s'éveille aux hurlements du loup, sentinelle dont il reçoit le signal : comme autrefois le ravisseur Tarquin, marchant à pas allongés, en silence et d'un pied suspendu, il s'avance vers son crime, comme un fantôme dans les ténèbres. — O toi, terre solide et ferme, sois sourde à mes pas, ignore la route que je prends; que tes pierres n'aillent pas retentir et révéler où je suis, et me ravir l'exécution de ce forfait, tout prêt à ce moment favorable et si bien fait pour lui ! — Tandis que je menace, i vit. — On est trop froid quand on s'amuse à parler dans la chaleur de l'action. (*Lady Macbeth donne le signal convenu par un coup de cloche.*) — J'y vais. C'en est fait; la cloche m'invite. Duncan, n'entends pas ses sons ! car c'est ta cloche funèbre qui t'appelle au sein des cieux ou au sein des enfers.

(*Il sort, et entre dans l'appartement du roi, dont il laisse la porte ouverte.*)

SCÈNE III

LADY MACBETH *seule et dans la nuit, venant vers* MACBETH.

LADY MACBETH.

La liqueur qui les a enivrés n'a fait que me donner plus d'audace; ce qui a glacé leurs sens m'a remplie de flamme. — Écoutons : silence ! C'est le cri de la chouette, héraut sinistre, qui annonce le plus atroce adieu nocturne. (*Elle s'avance vers l'appartement du roi.*) Il est à son ouvrage. — Oui, la porte est ouverte, et les chambellans, ensevelis dans l'ivresse, dorment d'un sommeil bruyant, qui semble insulter au devoir de leurs offices. J'ai mêlé dans leur boisson des drogues si assoupissantes, qu'il est douteux s'ils respirent ou s'ils expirent.

MACBETH, *s'avançant vers elle.*

Qui est là? — Parle.

LADY MACBETH, *à part.*

Hélas ! je tremble qu'ils ne se soient éveillés, et que l'acte ne soit pas consommé. Ce n'est pas le coup frappé qui nous perd : c'est de l'avoir tenté sans l'achever. Écoutons. — J'avais pourtant disposé leurs poignards de façon qu'il ne pouvait pas s'y méprendre. —

Ah! s'il ne m'eût pas offert les traits de mon père endormi, j'aurais frappé, moi. (*Macbeth vient à elle.*) Ah! cher époux!

MACBETH.

J'ai frappé le coup. — N'as-tu pas entendu un bruit?

LADY MACBETH.

J'ai entendu le cri de la chouette, et le murmure des insectes des foyers. — N'as-tu pas parlé?

MACBETH.

Quand?

LADY MACBETH.

Tout à l'heure.

MACBETH.

Comme je descendais?

LADY MACBETH.

Oui.

MACBETH.

Ecoute. — Qui couche dans la seconde chambre?

LADY MACBETH.

Donalbain.

MACBETH, *regardant ses mains sanglantes.*

C'est là une triste vue!

LADY MACBETH.

Triste vue? Folle pensée!

MACBETH.

Un des chambellans a ri dans son sommeil, et l'autre a crié : « Au meurtre ! » Ils se sont éveillés l'un l'autre; je me suis arrêté pour les entendre : mais ils ont dit quelques prières, et sont retombés dans le sommeil.

LADY MACBETH.

Ils sont tous deux logés dans la même chambre.

MACBETH.

L'un s'est écrié : « Dieu nous assiste ! — Ainsi soit-il », a dit l'autre, lorsqu'ils m'ont vu passer avec ces mains de bourreau. J'ai prêté l'oreille à leur frayeur, et n'ai pu dire avec eux : « Ainsi soit-il », lorsqu'il disaient : « Dieu nous assiste ! »

LADY MACBETH.

N'approfondissez pas tant cette idée.

MACBETH.

Mais pourquoi ne m'a-t-il pas été possible de prononcer ces mots : « Ainsi soit-il. » J'avais le plus besoin des bénédictions du ciel, et le mot *ainsi soit-il* s'attachait à mon gosier, et n'a pu sortir de ma bouche.

LADY MACBETH.

Ce n'est pas sous cette face qu'il faut considérer ces sortes d'actions : autrement elles nous feraient perdre la raison.

MACBETH.

Il me semble avoir ouï une voix qui me criait : « Tu ne dormiras plus! Macbeth tue le sommeil, le sommeil de l'innocence! le doux sommeil, qui efface dans le cerveau les traces douloureuses des soucis, qui chaque jour fait renaître l'homme à la vie ; ce bain qui rafraîchit le corps épuisé de fatigue, ce baume qui guérit les âmes blessées et souffrantes, ce second agent de la puissante nature, qui répare et renouvelle les sens pour les jouissances du banquet.

LADY MACBETH.

Que voulez-vous dire?

MACBETH.

Elle criait toujours : « Plus de sommeil dans toute la maison. Glamis a assassiné le sommeil, et Cawdor ne dormira plus, Macbeth ne dormira plus! »

LADY MACBETH.

Quelle était donc cette voix qui criait ainsi? — Eh! pourquoi, brave thane, votre noble courage s'abaisse-t-il à forger ces visions dans votre cerveau malade? Allez, prenez de l'eau, et lavez cette tache qui souille vos mains : ce serait un témoin... — Pourquoi avez-vous ôté les poignards de la place où je les avais posés : il faut qu'ils y restent? Al-

lez, reportez-les, et souillez de sang les deux chambellans endormis.

MACBETH.

Moi, je ne veux plus y rentrer : je suis effrayé en songeant à ce que j'ai fait. Y regarder encore une fois! je n'ose.

LADY MACBETH.

O homme faible dans ses résolutions! — Donnez-moi ces poignards. Les hommes endormis et les hommes morts ne sont que de vaines peintures, et c'est à la crédule enfance qu'il est permis de s'épouvanter d'un démon peint sur la toile. Si le sang de Duncan coule encore, j'en prendrai pour en rougir la face des deux chambellans ; car il faut absolument qu'ils paraissent être les coupables.

(*Elle sort. On frappe à la porte du château.*)

MACBETH, *resté seul et effrayé.*

Qui frappe ainsi? — Que suis-je donc devenu, que le moindre bruit m'épouvante? — Ah! quelles mains j'ai là! Elles m'aveuglent d'horreur. L'Océan entier pourra-t-il laver ce sang et blanchir mes mains? Non, elles souilleraient l'Océan, et rougiraient ses ondes des taches de mon forfait.

LADY MACBETH, *revient.*

Vois, mes mains sont de la couleur des tiennes : mais je rougis de porter un cœur si

blanc et si pur. — J'entends frapper à la porte du midi. Retirons-nous dans notre chambre : quelques gouttes d'eau vont nous laver de cette action ; vois combien cela est aisé... Ah ! Macbeth, ton courage t'a abandonné en chemin. — Écoutons : on frappe encore plus fort. (*On entend frapper.*) Prenez votre robe de nuit, de crainte que ce ne soit nous qu'on demande ; il ne faut pas qu'on nous surprenne éveillés et debout à cette heure. Allons, Macbeth, ne reste pas ainsi misérablement perdu dans tes réflexions.

MACBETH.

Plutôt que de connaître mon forfait, je voudrais ne plus me connaître moi-même. — Duncan, réveille-toi à ce bruit. Plût au ciel que tu le pusses encore !

(*Ils se retirent tous deux.*)

SCÈNE IV

LE PORTIER *du château.*

(*On frappe.*)

On frappe ici ; rien n'est plus vrai. Si un homme était le portier de l'enfer, il devrait être bien las de tourner la clef. (*On frappe.*) Frappe, frappe, Qui est là, de par Belzébut ? C'est un fermier qui s'est pendu, las d'atten-

dre la moisson. Allons, viens à bonne heure, apporte avec toi force draps, et tu pourras suer ici à ton aise. (*On frappe.*) Frappe, frappe. Qui est là, au nom d'un autre diable? Par ma foi, c'est un docteur de l'équivoque (1), qui jurerait devant les deux plats d'une balance et parierait pour l'un ou l'autre indifféremment; qui a commis assez de trahisons au nom de Dieu, mais qui pourtant n'en impose pas au ciel avec ses équivoques. Holà, entrez monsieur le docteur de l'équivoque. (*On frappe.*) Frappe, frappe, frappe. Qui est là? Ma foi, c'est un tailleur anglais qui vient pour escamoter du drap à un haut-de-chausse à la française. Allons, entrez monsieur le tailleur, vous pouvez chauffer ici votre fer à repasser. (*On frappe.*) Oui, frappe, frappe, Jamais un moment de repos. Qui êtes-vous? Cette place est trop froide pour un enfer; je ne veux plus être ici le portier du diable. J'avais eu l'idée de laisser entrer un homme de toutes les professions qui vont, par le plus court chemin, au feu de joie éternel. (*On frappe.*) Tout à l'heure, tout à l'heure. (*Il ouvre.*) Je vous prie, n'oubliez pas le portier.

(*Entrent Macduff et Lenox.*)

(1) Un jésuite : ordre de religieux qui causa de grands troubles sous le règne d'Élisabeth et de Jacques Ier, et qui inventa la doctrine de l'équivoque. (POPE.)

MACDUFF.

Ami, tu t'es donc couché bien tard, pour dormir encore?

LE PORTIER.

Ma foi, nous vidions encore des rasades au second chant du coq; et le boire, seigneur, est un grand provocateur de trois choses.

MACDUFF.

Quelles sont-elles, les trois choses que provoque le boire?

LE PORTIER.

Ma foi, c'est le rouge au nez, le sommeil et l'envie de pisser. Pour l'incontinence, on peut dire qu'il la provoque et ne la provoque pas : il en donne bien le désir, mais il en ôte la faculté; en sorte qu'on peut dire que le vin est un maître d'équivoque avec la volupté : il la cause et la détruit; il l'aiguillonne, et puis l'arrête en chemin; il l'excite, et puis la décourage. Pour conclure, il mène l'homme par l'équivoque au sommeil, et, en lui donnant un démenti, il l'abandonne.

MACDUFF.

Je crois, l'ami, que le vin t'a donné un démenti la nuit dernière.

LE PORTIER.

Il l'a fait, seigneur; mais je lui ai payé sa trahison, et je crois que je suis trop fort pour

lui, quoiqu'il ait embarrassé mes jambes quelque temps; mais j'ai trouvé un expédient pour me débarrasser de lui.

MACDUFF.

Ton maître est-il levé? Nous avons dû l'éveiller en frappant à la porte. — Ah! le voici,

LENOX.

Bonjour, noble Macbeth.

MACBETH.

Salut à tous deux.

MACDUFF.

Noble thane, le roi est-il levé?

MACBETH.

Pas encore.

MACDUFF.

Il m'a ordonné de l'éveiller de grand matin; j'ai presque laissé passer l'heure.

MACBETH.

Je vais vous conduire vers lui.

MACDUFF.

Je sais que vous prenez cette peine avec plaisir, et cependant c'en est une.

MACBETH.

La peine qu'on prend avec plaisir cesse d'être une peine. — Voici la porte.

(Il conduit Macduff jusqu'à la porte de l'appartement du roi.)

MACDUFF.

Je vais me hasarder à l'appeler; car tel est l'ordre que j'ai reçu.

(*Macduff sort.*)

LENOX.

Le roi part-il d'ici aujourd'hui?

MACBETH.

Il a donné ses ordres pour partir ce matin.

LENOX.

La nuit a été bien orageuse! Dans la chambre où nous couchions, les cheminées ont été abattues; l'on a, dit-on, entendu des voix lamentables dans les airs, d'horribles cris de mort, de lugubres accents annonçant distinctement de cruelles calamités, d'affreux événements conformes à ces désastreux présages. L'oiseau des ténèbres a poussé des cris aigus toute la nuit. Quelques-uns prétendent que la terre en convulsion a tremblé.

MACBETH.

C'est une affreuse nuit!

LENOX.

Ma mémoire, depuis ma jeunesse, ne m'en rappelle aucune qui soit comparable à celle-là.

MACDUFF, *revenant en courant, et pénétré d'horreur, de l'appartement du roi.*

O horreur! horreur! horreur! il n'est point

de cœur qui puisse te concevoir, de langue qui puisse te nommer!

MACBETH *et* LENOX

Quoi donc?

MACDUFF.

La scélératesse a fait ici son chef-d'œuvre. Le meurtre le plus sacrilége a brisé le front sacré du souverain et en a fait écouler le sang et la vie.

MACBETH.

Que dites-vous? La vie...

LENOX.

Est-ce du roi que vous parlez?

MACDUFF.

Venez, entrez dans sa chambre, et voyez un objet qui vous rendra immobiles d'horreur. — Ah! ne me forcez pas de parler. Voyez vous-mêmes, et parlez après. Qu'on s'éveille, qu'on s'éveille; qu'on sonne le tocsin. (*Macbeth et Lenox sortent et vont à l'appartement du roi.*) O meurtre! ô trahison! Banquo, Donalbain, Malcolm, éveillez-vous. Secouez ce sommeil paisible, image de la mort, et venez voir la mort elle-même. — Levez-vous, levez-vous, et voyez une image du dernier jour de l'univers! — Malcolm, Banquo, levez-vous comme de vos tombeaux, et avancez comme des ombres, si vous voulez soutenir l'horreur de ce spectacle.

SCÈNE V

La cloche sonne l'alarme.

LADY MACBETH *accourt épouvantée.*

LADY MACBETH.

Quelle est donc la cause...? Pourquoi cet effrayant signal donne-t-il l'alarme au sommeil de toute la maison? Parlez.

MACDUFF.

Aimable lady, il ne faut pas que vous entendiez ce que je pourrais vous dire. L'impression de cette affreuse nouvelle donnerait la mort à une femme. (*Banquo arrive.*) O Banquo! Banquo! notre bon maître est assassiné!

LADY MACBETH.

O malheur! Quoi! dans notre maison!

BANQUO.

O trop cruel malheur! n'importe en quel lieu! Macduff, de grâce, démentez-vous vous-même, et dites qu'il n'en est rien.

(*Macbeth, Lenox, Rasse, à demi nus.*)

MACBETH.

Si j'étais mort une heure avant ce malheur, j'aurais terminé une vie heureuse; car de cet

instant il n'y a plus rien d'intéressant dans le monde : tout n'est qu'illusion et folie. Gloire, grandeur, tout est mort. Le vin de la vie est épuisé pour moi, et il ne reste plus que la lie sous cette voûte odieuse.

(*Malcolm et Donalbain accourent.*)

DONALBAIN.

Qu'est-il arrivé de fâcheux?

MACBETH.

Quoi! vous vivez, et vous l'ignorez! La source de votre sang est tarie.

MACDUFF.

Votre royal père est assassiné.

MALCOLM.

Oh! par qui?

LENOX.

Ce sont ses chambellans, suivant les apparences, qui ont fait ce coup. Leurs mains et leurs visages sont tout souillés de sang, et leurs poignards aussi, que nous avons trouvés, non encore essuyés, sur leur chevet; ils avaient les yeux effarés et fixes. — Ah! il ne fallait pas leur confier la vie d'aucun homme!

MACBETH.

Oui, je me repens à présent de ma fureur et de les avoir tués.

MACDUFF.

Tués? Pourquoi l'avez-vous fait?

MACBETH.

Eh! quel est l'homme qui peut, dans le même moment, être sage et aliéné d'étonnement, calme et furieux, loyal et insensible? Personne. Mon bras, dans le transport de mon zèle, a devancé la raison et ses réflexions. Ici était Duncan étendu, des taches de sang semées sur la blancheur de son sein défiguré de larges plaies, qui semblaient appeler la ruine et le carnage dans le monde! Là étaient les meurtriers teints des couleurs de leur forfaits, et leurs lâches poignards souillés d'un sang livide. Quel homme pouvait à cet aspect se contenir, s'il avait un cœur pour aimer, et dans ce cœur du courage pour manifester son amour?

LADY MACBETH, *feignant de se trouver mal.*

Au secours! Qu'on m'emporte de ce lieu.

MACDUFF.

Prenez soin d'elle, secourez-la.

MALCOLM, *à part, à Donalbain.*

Pourquoi restons-nous muets? Ce silence peut nous faire accuser de ce forfait.

DONALBAIN.

Hé! que pouvons-nous dire ici, dans un lieu où la mort en embuscade, cachée dans l'om-

bre, peut fondre sur nous et nous saisir! Fuyons; il n'est pas temps encore de verser des larmes.

MALCOLM.

Ni de montrer un chagrin actif et courageux.

BANQUO.

Qu'on emporte lady. (*On emporte lady Macbeth.*) Et lorsque nous aurons achevé de revêtir nos membres demi-nus, exposés aux insultes de l'air, rassemblons-nous; approfondissons cette sanglante aventure, et tâchons d'en découvrir les auteurs. Les terreurs et les doutes nous agitent. Pour moi, je suis sous la main puissante du dieu de l'innocence; et, de cet abri, je combattrai l'auteur inconnu de cette horrible trahison.

MACBETH.

Et moi aussi.

TOUS.

Et nous tous.

MACBETH.

Allons, hâtons-nous, et revenons nous assembler tous dans cette salle.

TOUS.

Volontiers.

(*Ils sortent.*)

MALCOLM.

Quel parti prenez-vous? Ne nous associons pas avec eux. Montrer une douleur qu'on ne sent pas, est un rôle aisé pour l'homme faux. — Moi, je me retire en Angleterre.

DONALDAIN.

Et moi en Irlande. En séparant nos des tins, nous serons en sûreté. Dans le lieu où nous sommes, l'assassin se cache sous un sourire; et le plus près du trône est le plus près du poignard.

MALCOLM.

Le bras qui a porté ce coup meurtrier ne se repose pas encore, et le parti le plus sûr pour nous est d'éviter ses traits. Ainsi, montons à cheval, et ne nous faisons pas un scrupule de partir sans faire nos adieux. Fuyons sans délai. Il est permis de se dérober soi-même au danger, quand il ne reste plus de sûreté ni de merci.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE VI

Les dehors du château de Macbeth.

RASSE, *conversant avec un* VIEILLARD.

LE VIEILLARD.

Ma mémoire embrasse un espace de soixante-dix années, et dans tout ce temps, j'ai vu passer bien des guerres terribles, bien des événements étranges. Mais ce sont des jeux auprès de cette affreuse nuit : elle les efface tous.

RASSE.

Ah! bon vieillard, tu vois comme le ciel, troublé par le crime de l'homme, menace cet univers d'une sanglante tragédie. D'après l'horloge, le jour devrait luire; et cependant une sombre nuit étouffe le flambeau qui voyage dans les cieux. La nuit devient-elle éternelle, ou le soleil a-t-il horreur de se montrer? Que la face de la terre soit ainsi ensevelie dans les ténèbres, lorsqu'elle devrait être animée et dorée de lumière!

LE VIEILLARD.

C'est un phénomène contre nature, comme l'action qui s'est commise. Mardi dernier, on a vu un faucon, prenant son essor vers les

hauteurs où est son séjour, surpris par un hibou qui l'a abattu et déchiré.

RASSE.

Et les chevaux de Duncan (prodige étrange, mais certain), qui étaient si beaux, si légers, les plus doux de leur race, changeant tout à coup leur douceur en férocité, ont brisé leurs liens, se sont élancés hors de leurs écuries, et tous se sont révoltés contre toute obéissance, comme s'ils eussent voulu déclarer la guerre à l'homme.

LE VIEILLARD.

On dit qu'ils ont fini par se manger l'un l'autre.

RASSE.

Rien n'est plus vrai, au grand étonnement de mes yeux, qui ont vu cet horrible spectacle. (*Macduff paraît.*) Voici le digne Macduff. — Eh bien, seigneur, comment va le monde, maintenant?

MACDUFF, *montrant le ciel et la nuit.*

Quoi! ne le voyez-vous pas?

RASSE.

A-t-on découvert qui a commis cette action atroce?

MACDUFF.

Ceux que Macbeth a tués.

RASSE.

Hélas! quel funeste jour! Quels fruits en pouvaient-ils espérer?

MACDUFF.

Ils ont été subornés. Malcolm et Donalbain, les deux fils du roi, sont disparus et se sont sauvés. Cette fuite fait tomber sur eux les soupçons.

RASSE.

Ce parricide serait encore contre nature! — O ambition aveugle, qui te ravira les ressources de ta vie? Il est probable que la souveraineté va échoir à Macbeth.

MACDUFF.

Il est déjà élu, et parti pour se faire couronner à Scone (1).

RASSE.

Où est le corps de Duncan?

MACDUFF.

On l'a porté à Colmes-Hill, au dépôt sacré où reposent les cendres de ses ancêtres.

RASSE.

Venez-vous à Scone?

(1) Scone était la place ùo les rois d'Écosse étaient couronnés, sur une pierre enfermée dans une chaire de bois qui servait à leur inauguration.

MACDUFF.

Non, cousin, je vais à Fife.

RASSE.

Adieu : moi, je vais à Scone.

MACDUFF.

Allez : puissiez-vous y voir tout prendre un cours heureux ! Adieu. Je crains bien que les vieux habits ne nous aillent mieux que les neufs.

RASSE, *au vieillard.*

Adieu, bonhomme.

LE VIEILLARD.

La bénédiction du ciel soit avec vous, et avec ceux qui voudraient rendre bons les méchants, et amis les ennemis !

(*Ils sortent.*)

ACTE TROISIÈME

Legislative Library Ontario.

SCÈNE PREMIÈRE

Un appartement dans le palais du roi.

BANQUO, *seul.*

T'y voilà parvenu : thane de Glamis, thane de Cawdor, roi enfin ; tout ce que t'avaient promis les magiciennes de la forêt s'est accompli ; et je crains bien que tu n'aies fait ici quelque lâche coup de ta main. Mais elles ont dit aussi que cette couronne ne passerait pas à ta postérité ; que ce serait moi qui serais la tige et le père d'une race de rois. Si la vérité confirme leur prédiction en ce point, comme elle éclate dans les promesses qui te regardaient, Macbeth, pourquoi les événements qui s'accomplissent en toi ne me garantiraient-ils pas que ces oracles me tiendront parole à moi-même? pourquoi n'encou-

rageraient-ils pas mon espérance?... Mais, taisons-nous, on vient.

(*Macbeth, roi, arrive au son des trompettes, avec sa femme, Lenox, Rasse, et plusieurs courtisans et seigneurs.*)

MACBETH.

Voici le plus intéressant de nos convives.

LADY MACBETH.

S'il eût été oublié, son absence eût laissé un vide choquant dans notre fête, et l'eût défigurée.

MACBETH, *à Banquo.*

Ce soir, seigneur, nous donnons un banquet solennel, et nous y demandons votre présence.

BANQUO.

Il suffit que Votre Majesté me donne ses ordres : ma volonté est attachée pour jamais à la sienne par le lien indissoluble de l'obéissance.

MACBETH.

Montez-vous à cheval cette après-dîner?

BANQUO.

Oui, prince.

MACBETH.

Nous aurions désiré votre présence au conseil que nous tenons aujourd'hui. Vos avis

furent toujours pleins de sagesse et de bonheur. Mais nous remettrons à demain à vous consulter. Vous proposez-vous de faire une longue course?

BANQUO.

Celle qu'on peut faire, seigneur, jusqu'à l'heure du souper; et si mon cheval ne court pas aussi bien que je l'espère, j'emprunterai sur ma nuit une heure ou deux.

MACBETH.

Ne manquez pas à notre fête.

BANQUO.

Non, seigneur.

MACBETH.

Nous venons d'apprendre que nos sanguinaires cousins sont bien accueillis, l'un en Angleterre, l'autre en Irlande; que, loin d'avouer leur affreux parricide, ils débitent à ceux qui les écoutent d'étranges impostures: mais nous en conférerons demain au conseil, où nous aurons aussi à discuter une affaire d'État qui demande notre présence à tous. Allez, montez à cheval. Adieu, jusqu'à ce soir. Fleance vous accompagne-t-il?

BANQUO.

Oui, seigneur: il est grand temps que nous partions.

MACBETH.

Je vous souhaite des coursiers légers et sûrs, et je leur recommande leur fardeau. Adieu. (*Banquo sort. — Aux courtisans.*) Que chacun dispose à son gré de son temps jusqu'à sept heures du soir. Pour trouver nous-même un nouveau charme dans votre société, nous resterons seul jusqu'au souper. Allez : que Dieu vous garde!

(*Lady Macbeth sort avec tous les seigneurs.*)

SCÈNE II

MACBETH *reste seul avec un* PAGE.

Page, un mot : ces hommes attendent-ils nos ordres?

LE PAGE.

Oui, seigneur : ils sont à la porte du palais.

MACBETH.

Va : fais-les entrer. — Être sur le trône n'est rien; il faut y être en sûreté. — Mes craintes sur Banquo tiennent profondément à mon âme. La nature a imprimé à son caractère un air de souveraineté qui le rend redoutable. C'est déjà beaucoup qu'il ait tant d'audace et d'intrépidité. Et à cette trempe inflexible de

son âme, il joint une prudence qui guide sa valeur et en assure les coups. Je ne vois que lui dont l'existence me tienne dans l'effroi ; sous l'ascendant de son caractère le mien fléchit et tremble, comme on dit qu'Antoine s'en laissait imposer par César. Je l'ai vu gourmander les trois magiciennes, lorsqu'elles me saluèrent du nom de roi ; il leur ordonna de s'expliquer aussi sur ses destins. Alors, d'une bouche prophétique, elles le proclamèrent père d'une race de rois. — Elles n'ont donc placé sur ma tête qu'une stérile et vaine couronne, et dans ma main qu'un sceptre infructueux, qui doit en être arraché par une main étrangère, sans qu'aucun de mes enfants me succède? Ainsi, c'est pour la race de Banquo que j'ai souillé mon âme ; c'est pour ses enfants que j'ai égorgé le vertueux Duncan ; pour eux que j'ai empoisonné mon sein paisible et pur du venin des forfaits ; et j'aurai livré à l'infernal ennemi du genre humain le trésor de mon âme immortelle pour les faire rois! Les enfants de Banquo, rois ! Non, sort ennemi, descends plutôt dans l'arène avec moi ; je lutterai contre toi jusqu'à ce que j'expire. — Qui vient là? (*Le page entre suivi de deux assassins. — Au page.*) Retire-toi, reste à la porte et attends mes ordres. (*Le page sort. — Aux deux assassins.*) N'était-ce pas hier que nous avons eu ensemble un entretien ?

LES ASSASSINS.

Oui, seigneur.

MACBETH.

Eh bien, vous avez sans doute réfléchi sur mes confidences? Vous savez à présent que c'était lui qui, dans les temps passés, vous a tenus ainsi dans l'oppression; tandis que vous m'en accusiez, moi, qui étais innocent. Je vous ai convaincus de ce fait dans notre dernière entrevue, qui s'est passée à vous en détailler les preuves. Je vous ai fait voir comment vous aviez été amusés, comment on vous avait fermé le chemin de la fortune; quels instruments avaient servi à vous nuire, et quel était l'homme qui les faisait jouer; et tant d'autres détails, dont la lumière devait frapper l'esprit le plus borné, l'entendement le plus stupide, et qui tous vous crient : « Banquo en est l'auteur. »

PREMIER ASSASSIN.

Il est vrai; vous nous l'avez prouvé.

MACBETH.

Oui, et depuis j'ai été plus loin; c'est aujourd'hui l'objet de notre seconde entrevue. — Vous sentez-vous dans le caractère une dose de patience assez forte pour laisser ces outrages impunis? Avez-vous été élevés dans une morale qui vous donne du penchant à

rier le ciel pour cet homme de bien et pour
a postérité, lui dont la main, appesantie sur
ous, vous a courbés jusqu'à la porte du tom-
eau et a condamné vos enfants à une indi-
ence éternelle?

PREMIER ASSASSIN.

Nous sommes des hommes, seigneur

MACBETH.

Oui, je sais que vous êtes comptés dans la
asse des hommes, comme on range sous le
om commun de chiens toutes les espèces de
et animal. Ensuite, chaque espèce est diffé-
enciée. l'une par sa vitesse à la course, l'au-
re par sa rampante lenteur, l'autre par son
lorat subtil; tandis que l'une fait sentinelle
la porte du logis, l'autre lance le gibier dans
s forêts; chacun obéit à la propriété que la
ienfaisante nature a renfermée dans son in-
ividu; et de ces qualités diverses, chacune
eçoit un surnom qui la distingue dans la
ste où toutes sont confondues sous une
eule et même dénomination. Il en est de
même des hommes. Ainsi, si vous avez un
ang qui vous soit propre dans l'espèce hu-
maine, et que vous ne soyez pas abaissés et
erdus dans la foule confuse de ces dernières
lasses, faites-le-moi connaître, et alors je
ous confierai, dans le secret de votre âme,
un projet dont l'exécution vous délivre de

votre ennemi, vous attache à notre cœur par les liens d'une amitié solide, nous que sa vie fait languir et que sa mort ferait jouir d'une santé fleurie et d'un bonheur parfait.

SECOND ASSASSIN.

Je suis un homme irrité par les outrages et les lâches persécutions du monde, au point que je suis prêt à tout faire indifféremment pour me venger de lui.

PREMIER ASSASSIN.

Et moi, je suis si las de ma lutte continuelle et infructueuse avec le sort, que j'exposerais ma vie à tous les hasards, pour la rendre plus heureuse ou pour m'en délivrer.

MACBETH.

Vous savez tous deux que Banquo était votre ennemi?

LES ASSASSINS.

Nous en sommes persuadés, seigneur.

MACBETH.

Il est aussi le mien; et j'ai pour lui une si mortelle aversion, que chaque minute de son existence m'assassine au cœur. Je pourrais d'un seul coup visible de mon pouvoir le balayer de ma vue sans en donner d'autre raison que ma volonté; mais je ne dois pas le faire. Il est certains seigneurs qui sont ses

mis et les miens, et dont je ne dois pas per-
re l'affection; il me faut déplorer la chute
e l'homme que j'aurai renversé moi-même.
oilà ce qui me fait rechercher votre assis-
ance. J'ai de fortes raisons de couvrir cette
ction d'un voile et de la dérober à l'œil
ublic.

SECOND ASSASSIN.

Nous exécuterons, seigneur, ce que vous
ous commanderez.

PREMIER ASSASSIN.

Oui; quand notre vie...

MACBETH.

Votre courage se peint dans vos traits. Dans
ne heure au plus, je vous indiquerai le lieu
ı vous devez vous poster; je vous instruirai
l'instant précis, de la minute (car il faut
ne cela soit fait ce soir, et à quelque dis-
nce du palais, et ne perdez pas de vue que
veux paraître n'y entrer pour rien); et avec
anquo, afin que ce soit besogne faite et par-
ite, son fils Fleance qui l'accompagne; car
n absence n'est pas moins importante pour
oi que celle de son père; il faut qu'il subisse
ec lui le sort de cette heure fatale. Consul-
z-vous ensemble et prenez votre résolution.
vous rejoins dans un moment.

LES ASSASSINS.

Elle est prise, seigneur.

MACBETH.

Je vous ferai rappeler dans un instant. Ne sortez pas du palais. (*Les assassins sortent.*) C'est une chose arrêtée. — Banquo, si ton âme doit s'envoler dans les cieux, elle les verra ce soir.

(*Il sort.*)

SCÈNE III

Un autre appartement dans le palais.

LADY MACBETH, UN OFFICIER.

LADY MACBETH.

Banquo est-il sorti du palais?

L'OFFICIER.

Oui, madame; mais il revient ce soir.

LADY MACBETH.

Avertissez le roi que je lui demande un moment d'audience; je veux lui parler.

L'OFFICIER.

J'obéis, madame.

(*Il sort.*)

LADY MACBETH.

On n'a rien gagné, on a perdu ses peines, uand on a obtenu son désir sans en être lus heureux; le sort de la victime que nous étruisons vaut mieux que le nôtre, s'il faut e goûter, après sa destruction, qu'une joie leine de trouble. (*Macbeth entre.*) Eh quoi! her époux, pourquoi vous enfermer ainsi ans la solitude, ne cherchant pour companie que les images les plus funestes, toujours occupé de noires pensées, qui devraient tre ensevelies avec ceux qui en sont l'objet? Dès qu'une chose est sans remède, on n'y doit lus songer. Ce qui est fait est fait.

MACBETH.

Nous avons tranché le serpent, mais nous e l'avons pas tué; il réunira ses tronçons pars, et il redeviendra ce qu'il était; notre mpuissante malice restera exposée, comme uparavant, à son dard homicide. Mais que es deux mondes périssent, que toute la nature souffre et se bouleverse plutôt que de ivre ainsi dans la crainte, ne manger qu'en remblant, n'avoir qu'un sommeil affligé de es songes effrayants qui nous agitent les uits! Il vaudrait mieux être avec le mort que nous avons envoyé dans son asile de paix, pour monter à la place où nous sommes, que l'avoir ainsi l'âme sous la roue des remords, lans des tourments sans relâche. — Duncan

repose dans son tombeau ; après la fièvre agitée de la vie, il dort enfin d'un tranquille sommeil ; la trahison est à bout avec lui. Ni le fer, ni le poison, ni les conspirations domestiques, ni les armées ennemies, rien ne peut désormais attenter à son inviolable repos.

LADY MACBETH.

Venez, mon cher époux, adoucissez ces regards farouches ; soyez serein et joyeux ce soir au milieu de vos convives.

MACBETH.

Je le serai, mon amour ; et soyez de même aussi, je vous y exhorte ; que votre continuelle attention s'occupe de Banquo. Rendez-lui les premiers honneurs ; caressez-le de vos regards et de vos douces paroles. — Nous ne serons jamais en sûreté, tant qu'il nous faudra par ces flatteries assidues adoucir l'éclat importun de notre grandeur et masquer nos cœurs de nos visages.

LADY MACBETH.

Ecartez ces vains soucis.

MACBETH.

O chère épouse, mon sein est rempli de serpents qui le déchirent. Tu sais que Banquo et son fils Fleance respirent?

LADY MACBETH.

Mais la nature ne les a pas créés immortels.

MACBETH.

Et voilà ce qu'il y a de consolant; ils ne sont pas invulnérables. Ainsi sois joyeuse, enjouée. Avant que la chauve-souris ait cessé son vol solitaire, avant que l'escarbot, fidèle à la voix de la noire Hécate, ait mêlé ses bourdonnements assoupissants au murmure monotone de la nuit, on aura consommé un grand et redoutable exploit.

LADY MACBETH.

Eh, quel exploit?

MACBETH.

Reste dans l'innocente ignorance de ce projet, ma chère âme; tu y applaudiras quand il sera fait. — Viens, aveugle nuit; couvre d'un bandeau l'œil sensible du jour pitoyable; de ta main invisible et sanguinaire, anéantis et renverse le grand obstacle qui me tient dans l'effroi. — La lumière s'obscurcit, et déjà le corbeau dirige son vol vers la forêt. — Les êtres vertueux du jour commencent à s'assoupir, tandis que les noirs agents de la nuit s'éveillent pour surprendre leurs victimes. (*A lady Macbeth.*) Tu es étonnée de mes discours; mais sois tranquille. Les entreprises

commencées par le crime ne s'achèvent que par le crime. C'en est assez... Je te prie, suis-moi.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE IV

Le théâtre représente un parc, au bout duquel est le palais de Macbeth.

Trois ASSASSINS *arrivent dans le parc.*

LE PREMIER ASSASSIN, *au troisième, qui survient.*

Mais qui t'a chargé de venir te joindre à nous?

TROISIÈME ASSASSIN.

Macbeth.

LE SECOND ASSASSIN, *au premier.*

Il ne doit pas exciter notre défiance, puisque nous le voyons parfaitement instruit de notre commission et de ce que nous avons à faire.

LE PREMIER ASSASSIN, *au troisième.*

Reste donc avec nous. — Le couchant brille encore de quelques traits du jour; maintenant, le voyageur attardé double le pas pour regagner à temps son asile, et celui que nous attendons ici ne doit pas être loin de ce parc.

TROISIÈME ASSASSIN.

Écoutez; j'entends des chevaux.

BANQUO, *à la porte du parc.*

Donnez des flambeaux, holà !

SECOND ASSASSIN.

C'est sûrement lui. Tous les seigneurs qui sont invités au festin sont déjà rendus à la cour.

PREMIER ASSASSIN.

Écoutez; on emmène ses chevaux.

TROISIÈME ASSASSIN.

Il y a près d'un mille de distance; mais il a coutume, et tous les cavaliers en font autant, de descendre ici et d'aller à pied en se promenant jusqu'au palais.

Banquo et Fleance marchent, précédés d'un flambeau.

SECOND ASSASSIN, *à voix basse.*

Un flambeau ! un flambeau !

TROISIÈME ASSASSIN.

C'est lui.

SECOND ASSASSIN.

Tenons-nous prêts.

BANQUO, *marchant avec son fils.*

Il tombera de la pluie cette nuit.

PREMIER ASSASSIN.

Qu'elle tombe !

(*Tous trois fondent sur lui.*)

BANQUO, *percé.*

O trahison! — Fuis, Fleance, fuis; tu pourras me venger. — O scélérats!

(*Il meurt. Fleance se sauve.*)

TROISIÈME ASSASSIN.

Qui donc a éteint le flambeau?

PREMIER ASSASSIN.

N'était-ce pas le parti le plus sûr?

TROISIÈME ASSASSIN, *cherchant snr la terre.*

Il n'y a qu'un cadavre par terre; le fils s'est sauvé.

SECOND ASSASSIN.

Nous avons manqué la plus belle moitié de notre coup.

PREMIER ASSASSIN.

Allons, allons-nous-en, et annonçons-lui ce qu'il y a de fait.

(*Ils sortent du parc.*)

SCÈNE V

Le théâtre représente une vaste salle préparée pour le banquet royal.

Entrent MACBETH, LADY MACBETH, RASSE, LENOX *et autres* SEIGNEURS *et suite.*

MACBETH.

Vous connaissez chacun votre rang, prenez vos places. Depuis le premier jusqu'au dernier, je vous accueille tous d'un cœur sincère.

LES SEIGNEURS.

Nous rendons grâces à Votre Majesté.

MACBETH.

Pour nous, sans place marquée, nous nous mêlerons parmi les convives, avec la modestie qui convient à l'hôte qui les reçoit. Pour la reine, elle prendra sa place d'honneur, et, dans un moment favorable, nous lui demanderons son compliment et son salut à la compagnie.

(*Les courtisans et seigneurs se placent, et laissent un siége au milieu pour Macbeth..*)

LADY MACBETH.

Acquittez-m'en, seigneur, envers tous nos

amis; mon cœur leur dit qu'ils sont tous les bienvenus.

(*Entre le premier assassin, qui, le visage encore taché de sang, se tient à la porte.*)

MACBETH, *à lady Macbeth.*

Voyez, tous vous rendent le salut et vous adressent leurs remercîments. — Bon, le nombre des convives est égal des deux côtés. Moi, je m'asseyerai ici au milieu. Allons, livrons-nous à la joie. Tout à l'heure, nous boirons une rasade à la ronde. (*Il va à l'assassin qu'il a aperçu, et à voix basse :*) Il y a du sang sur ton visage.

L'ASSASSIN,

C'est donc du sang de Banquo.

MACBETH.

Il vaut mieux que le sang de Banquo soit sur ton visage que dans tes veines. Est-il expédié?

L'ASSASSIN.

Seigneur, sa gorge est coupée; c'est moi qui lui ai rendu ce service.

MACBETH.

Tu es le premier des hommes pour couper la gorge; mais il a son mérite aussi celui qui en a fait autant à Fleance. Si c'était toi, tu n'aurais pas ton pareil.

L'ASSASSIN.

Mon digne souverain, Fleance a échappé.

MACBETH.

Voilà mon accès, mes terreurs qui me reprennent. Cet homme de moins, il ne manquait rien au bonheur de Macbeth. J'étais pur, impénétrable comme le marbre, affermi sur ma base comme le rocher; mon existence, au large, se dilatait, s'étendait à son gré, libre et vaste comme l'air qui environne tout; mais maintenant je suis comprimé, resserré, emprisonné et asservi pour toujours aux insultes de l'inquiétude et de la crainte. — Mais Banquo est-il en lieu de sûreté?

L'ASSASSIN.

Oui, mon noble prince, il est en sûreté dans un fossé, avec vingt larges plaies sur la tête, dont la moindre est une mort certaine.

MACBETH.

Reçois-en mes remercîments... Ainsi, voilà le gros serpent écrasé. Le jeune reptile, qui s'est sauvé, est d'une nature qui, dans un temps à venir, nourrira aussi du venin, mais il n'est pas dangereux à présent. — (*A l'assassin.*) Va-t'en, et demain nous entendrons à loisir le détail de ta bouche.

(*L'assassin sort. Macbeth se rapproche des convives.*)

LADY MACBETH.

Mon royal époux, vous n'égayez pas la fête, un festin n'est plus qu'un repas vendu quand l'hôte ne joint pas la bonne mine à la bonne

chère. C'est le bon accueil qui fait qu'il est donné. Autrement, il vaudrait mieux manger chez soi. Dans un festin, c'est l'appareil, ce sont les invitations et la solennité qui assaisonnent la bonne chère. Sans cela, il serait insipide de se rassembler.

MACBETH.

Tendre conseillère, qui me rappelez à mon devoir, que la joie éveille votre appétit et que la santé en soit l'heureux fruit!

LENOX.

Votre Majesté est priée de prendre sa place et de s'asseoir.

MACBETH.

Nous verrions ici rassemblé sous cette voûte tout ce que notre royaume a de grand, si notre cher Banquo nous avait gratifiés de sa présence. Puissé-je n'avoir à lui reprocher que son incivilité et non pas à plaindre quelque malheur qui l'eût arrêté!

RASSE.

Son absence, seigneur, compromet l'honneur de sa parole. Que Votre Majesté daigne s'asseoir et nous honorer de son auguste compagnie.

(*Macbeth, allant pour s'asseoir, aperçoit l'ombre de Banquo assise à sa place, invisible pour les autres convives; il recule d'effroi.*)

MACBETH.

Toutes les places sont remplies!

LENOX.

En voici une réservée pour vous, seigneur.

MACBETH.

Où?

LENOX, *montrant le siége qui paraît vacant à tous.*

Ici, prince; quelle est donc la cause de votre trouble?

MACBETH, *aux convives.*

Qui de vous tous m'a joué ce tour?

LES SEIGNEURS.

Quoi donc, seigneur?

MACBETH, *parlant au fantôme, que lui seul voit.*

Tu ne peux pas dire que ce soit moi qui l'aie fait; ne secoue point ainsi ta chevelure sanglante en me fixant.

RASSE.

Gentilshommes, levez-vous de table; Sa Majesté se trouve mal.

LADY MACBETH.

Non: asseyez-vous, mes nobles amis. Mon époux est souvent dans cet état; et il y est sujet depuis l'enfance. De grâce, tenez-vous à vos places: c'est un accès qui ne dure qu'un moment. Dans un clin d'œil, vous le verrez revenu dans son état naturel. Si vous faites

trop attention à lui, vous le chagrinerez, et vous augmenterez son mal. Continuez, et ne prenez pas garde à lui. (*A Macbeth, qu'elle tire à l'écart.*) Êtes-vous un homme?

MACBETH.

Oui, et un homme bien intrépide, puisque j'ose envisager un objet capable d'épouvanter Satan même.

LADY MACBETH, *à part et à voix basse.*

Pure illusion, votre propre ouvrage! C'est une vision créée par votre peur, comme ce poignard dans l'air, qui, m'avez-vous dit, guidait vos pas vers Duncan. Oh! ces émotions, ces troubles, symptômes qui ne devraient accompagner qu'une crainte fondée, figureraient à merveille dans le conte d'une nourrice assise près d'un foyer l'hiver, et racontant d'après l'autorité de sa grand'mère... Honteuse faiblesse? Pourquoi vous forger ces fantômes? Vous savez que tout est consommé; vous ne voyez ici qu'un siége vide.

MACBETH.

Je te prie, regarde de ce côté: vois, là, vois. Eh bien! que dis-tu? (*Lui montrant du doigt le fantôme.*) Eh bien! cet objet est-il inquiétant? (*Au fantôme.*) Si les cimetières et les tombeaux doivent nous renvoyer ceux que nous ensevelissons, nos monuments, comme les milans,

rejettent donc leur proie après qu'ils l'ont dévorée!

(*L'ombre disparaît.*)

LADY MACBETH.

Comment! n'êtes-vous plus un homme, et la folie a-t-elle éteint votre raison.

MACBETH.

Je l'ai vu.

LADY MACBETH.

Fi! n'êtes-vous pas honteux?...

MACBETH.

Ce n'est pourtant pas la première fois qu'on a répandu le sang! Dans les premiers âges du monde, avant que les lois établies eussent épuré et policé les sociétés; oui, dans ces temps-là, et depuis aussi, il s'est commis des crimes atroces, dont le récit fait horreur. Un temps fut où, dès qu'un homme avait la tête brisée, il mourait, et tout finissait là. Mais aujourd'hui ces morts assassinés se relèvent de leurs tombeaux, malgré vingt blessures mortelles sur le crâne, et viennent nous chasser de nos siéges. C'est un plus étrange prodige que le meutre même!

LADY MACBETH, *se rapprochant de la table.*

Mon noble époux, vos illustres amis attendent après vous.

MACBETH, *revenant aussi près des convives.*

Ah! pardon, j'oubliais... Ne vous occupez

pas de moi, mes dignes amis. J'ai une étrange infirmité, qui n'est rien pour ceux qui me connaissent. Allons, amitié et santé à tous! Je veux enfin m'asseoir : versez dans ma coupe : remplissez-la. (*Il boit.*) Je bois à tous les convives, et à notre cher ami Banquo, qui nous manque ici Que je voudrais qu'il fût des nôtres!... C'est à lui et à vous tous que je porte la santé; joie et bonheur à tous!

LES SEIGNEURS.

Nos hommages respectueux! nous faisons raison à Votre Majesté.

(*L'ombre de Banquo reparaît.*)

MACBETH.

Loin de moi! ôte-toi de mes yeux! Que la terre s'entr'ouvre et te dérobe à ma vue! Tes os sont desséchés, ton sang est glacé, et tu ne peux voir par ces yeux que tu fixes sur moi...

LADY MACBETH.

Ne voyez dans ces accès, honorables seigneurs, qu'une infirmité naturelle ; ce n'est rien de plus : seulement il est fâcheux qu'il vienne si mal à propos troubler le plaisir de notre fête.

MACBETH, *toujours parlant au fantôme.*

Tout ce qu'un homme peut oser, je l'ose. Viens, aborde-moi sous la forme de l'ours féroce de la Siberie, du rhinocéros armé, ou du

tigre d'Hyrcanie, sous toute autre forme enfin que celle que tu m'offres là, et tu ne verras point mes nerfs agités trembler à ton aspect; ou bien reparais vivant, et viens me défier dans un désert, le fer à la main. Si tu me vois reculer et craindre de te combattre, alors méprise-moi comme un lâche et faible enfant... Fuis de mes yeux, terrible fantôme : vaine vision, loin de moi ! (*L'ombre s'évanouit.*) Dès qu'il disparaît, je redeviens un homme. (*Aux seigneurs qui se levaient pour quitter la table.*) De grâce, restez à vos places.

LADY MACBETH, *à Macbeth, à demi-voix.*

Vous avez fait fuir la gaieté ; vous avez troublé cette brillante et joyeuse assemblée par un désordre qui a excité l'étonnement. Ces visions ne peuvent-elles donc s'offrir à nous, comme ces formes aériennes dans les nuages d'été, sans qu'elles excitent en nous un pareil trouble ?

MACBETH.

Vous me faites perdre le sang-froid et le calme où j'étais rentré, lorsque je songe que vous pouvez contempler pareils objets, et conserver le même incarnat sur vos joues, tandis que les miennes sont toutes pâles de frayeur.

RASSE.

Quels objets, seigneur ?

LADY MACBETH, *à Rasse.*

Je vous prie, ne lui parlez pas : son mal ne fait qu'empirer ; les questions le troublent et le mettent en fureur. Bonsoir à tous : n'attendez pas ses ordres pour vous retirer ; sortez tous promptement.

LENOX.

Nuit paisible, et que Sa Majesté recouvre la santé !

LADY MACBETH.

Salut, et nuit heureuse à tous !

(*Tous les convives s'en vont.*)

MACBETH, *toujours plongé dans le trouble.*

Il y aura du sang, disent-ils ; le sang veut du sang. On a vu les pierres se mouvoir, et les arbres parler. Les devins, qui se connaissent en analogies, ont souvent, par le langage des oiseaux, par le cri des corbeaux, découvert au grand jour l'assassin le plus caché. — Quelle heure est-il de la nuit ?

LADY MACBETH.

La nuit dispute encore le ciel au matin.

MACBETH.

Que dites-vous de Macduff, qui refuse de se rendre à nos ordres ?

LADY MACBETH.

L'avez-vous mandé, seigneur ?

MACBETH.

Non; c'est un bruit parvenu jusqu'à moi. Mais j'enverrai vers lui. Il n'y a pas un thane dans la maison de qui je ne tienne à mes gages un serviteur affidé. — J'irai trouver demain (oui, demain, dès le matin) mes trois magiciennes : il faudra qu'elles parlent encore; car à présent mon penchant m'entraîne à vouloir connaître, peu m'importe par quels moyens, tout ce qui peut m'arriver de pis; et ce sera mon propre avantage. Nul motif alors ne m'arrêtera plus. Me voilà avancé si loin dans le sang, que si je m'arrêtais à présent, il me serait aussi fâcheux de retourner en arrière que d'aller en avant. J'ai dans la tête d'étranges projets, qui de là passeront dans mes mains : et il faut les exécuter avant qu'on puisse les pénétrer.

LADY MACBETH.

Vous avez besoin de sommeil, de ce baume universel de toutes les créatures.

MACBETH.

Oui, allons reposer. Le trouble étrange qui m'a égaré est l'effet d'une crainte novice encore, et que l'habitude n'a pas aguerrie. Nous ne sommes encore que des enfants dans cette nouvelle carrière.

SCÈNE VI

La plaine de bruyères.

Le tonnerre gronde. Les trois MAGICIENNES *paraissent, allant au-devant d'*HÉCATE, *qui vient d'un autre côté..*

PREMIÈRE MAGICIENNE.

Quel sujet, Hécate...? Vos regards sont pleins de colère.

HÉCATE.

N'ai-je pas raison, vieilles mégères? Et d'où vient tant d'insolence et d'audace? Comment avez-vous osé lier avec Macbeth un commerce d'oracles énigmatiques, et de mystères de mort, sans que moi, souveraine de vos enchantements, et qui dois présider à la trame de tous les maléfices, aie jamais été appelée par vous pour y prendre part et signaler la gloire de notre art infernal? Et ce qui est pis encore, c'est que tout ce que vous aviez fait, vous l'aviez fait pour un enfant ingrat et pervers, plein de fiel et de rage, qui, comme les autres, ne vous caresse que pour ses intérêts et ses vues particulières, sans nul amour pour vous-mêmes. Réparez votre faute, disparaissez; et demain, dès le

matin, revenez me trouver à la source d'Achéron. Macbeth viendra vous interroger sur sa destinée : préparez vos vases et vos charmes, et tout l'appareil de votre art. Moi, je m'envole dans l'air, je vais employer cette nuit à de terribles et fatales opérations. J'ai une grande œuvre à consommer avant que le jour soit à midi. A l'angle du croissant pend un nuage épais et humide ; j'irai m'en emparer, avant qu'il descende sur la terre : et ce nuage, distillé par des artifices magiques, produira des visions et des fantômes qui, par la force de leurs illusions, entraîneront Macbeth à sa ruine. Il bravera les destins, méprisera la mort, et lancera ses espérances au delà de toute prudence, de toute pitié, de toute crainte ; et vous savez toutes que la sécurité est la plus grande ennemie des mortels. (*On entend une musique extraordinaire, et plusieurs voix appellent Hécate en chantant.*) Écoutez ! on m'appelle. Voyez-vous ? Mon petit lutin est assis sur ce gros nuage ; il m'attend.

(*Elle s'envole dans les airs.*)

PREMIÈRE MAGICIENNE.

Allons, hâtons-nous ; elle ne tardera pas à être de retour.

(*Elles sortent pour aller préparer leurs charmes.*)

time, et recevoir les honneurs de sa loyale reconnaissance : tous avantages dont la perte nous fait gémir aujourd'hui. — Ce récit a tellement irrité le roi, qu'il se prépare avec ardeur à tenter quelque expédition guerrière.

LENOX.

A-t-il envoyé vers Macduff?

LE LORD.

Oui, et le sombre messager ayant reçu de lui pour réponse décidée à son invitation : « Moi! non, » lui a tourné le dos en murmurant, comme s'il lui eût dit : « Vous vous repentirez du moment où vous m'avez chargé du fardeau de cette réponse. »

LENOX.

Et c'est un bon avis pour lui de songer à se tenir dans l'éloignement que lui conseille la prudence. Que quelque ange du ciel devance Macduff, et vole à la cour d'Angleterre annoncer son message, avant qu'il arrive lui-même ; et qu'une prompte bénédiction du ciel et de rapides secours puissent bientôt soulager notre patrie souffrante et opprimée sous une main détestable!

LE LORD.

Mes vœux et mes prières accompagnent ses pas.

(Ils sortent.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

On voit une sombre caverne : au milieu est une grande chaudière sur un brasier ardent.

Le tonnerre gronde, les trois MAGICIENNES *paraissent; elles vont composer un charme magique, avec une foule d'ingrédients et de poisons. Une musique infernale accompagne l'opération, et ses sons lugubres sont, par intervalles, entremêlés de coups de tonnerre.*

PREMIÈRE MAGICIENNE.

Trois fois le chat-tigre a fait ouïr ses miaulements.

SECONDE MAGICIENNE.

Trois fois aussi le jeune hérisson a fait entendre son cri plaintif.

TROISIÈME MAGICIENNE.

L'archi-démon nous crie : « Il est temps, il est temps. »

PREMIÈRE MAGICIENNE.

Tournons en rond autour de la chaudière, et jetons-y les poisons.

(*Elles tournent autour de la chaudière, et jettent dedans divers ingrédients nécessaires au charme qu'elles veulent opérer.*)

Crapaud qui, durant l'espace d'un mois entier,
Nuit et jour endormi sous la froide pierre,
T'es gouflé à loisir d'un venin corrosif.
Va, descends le premier dans la chaudière enchantée.

TOUTES TROIS.

Redoublons, redoublons de travail et de soins :
Que le feu s'embrase et que la chaudière bouillonne.

PREMIÈRE MAGICIENNE.

Ajoutons un tronçon d'un serpent des marais,
Un œil de lézard, un pied de grenouille,
Du duvet de chauve-souris et une langue de chien,
Un dard fourchu de vipère et un dard de l'aveugle serpent,
Une cuisse de grand lézard et une aile de hibou.
Faisons bouillir, épaissir ce coulis infernal,
Et composons un charme puissant et fatal.

TOUTES TROIS.

Redoublons, redoublons de travail et de soins :
Que le feu s'embrase et que la chaudière bouillonne.

TROISIÈME MAGICIENNE.

Des écailles de dragon, des dents de loup,
De la momie de sorcières, un vaste estomac
De vorace goulu de mer,
Une racine de ciguë arrachée dans la nuit,
Un foie de juif blasphémateur,
Un fiel de bouc, et des tranches d'if
Coupées dans une éclipse de lune;
Un nez de Turc et des lèvres de Tartare,
Un doigt d'un enfant de fille de joie
Étranglé en naissant et enfoui par sa mère,
Épaissiront le mélange en gelée solide.
Ajoutons encore des entrailles de tigre
Tous ingrédients nécessaires à notre charme.

TOUTES TROIS.

Redoublons, redoublons de travail et d'ardeur:
Que le feu s'embrase et que l'airain bouillonne.

SECONDE MAGICIENNE.

Refroidissons le tout dans du sang de singe,
Et notre charme est parfait et solide.

(*Hécate arrive, suivie de trois autres magiciennes,*)

HÉCATE.

Oh! à merveille: j'applaudis à votre ouvrage
Et chacune de vous aura part au profit.
Maintenant chantez autour de la chaudière,
Dansant en rond, comme les sylphes et les fées,
Pour enchanter tous les ingrédients mêlés dans le vase.

PREMIÈRE MAGICIENNE.

Tournons en rond autour de la chaudière,
et jetons-y les poisons.

(*Elles tournent autour de la chaudière, et jettent dedans divers ingrédients nécessaires au charme qu'elles veulent opérer.*)

Crapaud qui, durant l'espace d'un mois entier,
Nuit et jour endormi sous la froide pierre,
T'es gouflé à loisir d'un venin corrosif.
Va, descends le premier dans la chaudière enchantée.

TOUTES TROIS.

Redoublons, redoublons de travail et de soins :
Que le feu s'embrase et que la chaudière bouillonne.

PREMIÈRE MAGICIENNE.

Ajoutons un tronçon d'un serpent des marais,
Un œil de lézard, un pied de grenouille,
Du duvet de chauve-souris et une langue de chien,
Un dard fourchu de vipère et un dard de l'aveugle serpent,
Une cuisse de grand lézard et une aile de hibou.
Faisons bouillir, épaissir ce coulis infernal,
Et composons un charme puissant et fatal.

TOUTES TROIS.

Redoublons, redoublons de travail et de soins :
Que le feu s'embrase et que la chaudière bouillonne.

TROISIÈME MAGICIENNE.

Des écailles de dragon, des dents de loup,
De la momie de sorcières, un vaste estomac
De vorace goulu de mer,
Une racine de ciguë arrachée dans la nuit,
Un foie de juif blasphémateur,
Un fiel de bouc, et des tranches d'if
Coupées dans une éclipse de lune;
Un nez de Turc et des lèvres de Tartare,
Un doigt d'un enfant de fille de joie
Étranglé en naissant et enfoui par sa mère,
Épaissiront le mélange en gelée solide.
Ajoutons encore des entrailles de tigre
Tous ingrédients nécessaires à notre charme.

TOUTES TROIS.

Redoublons, redoublons de travail et d'ardeur :
Que le feu s'embrase et que l'airain bouillonne.

SECONDE MAGICIENNE.

Refroidissons le tout dans du sang de singe,
Et notre charme est parfait et solide.

(*Hécate arrive, suivie de trois autres magiciennes,*)

HÉCATE.

Oh! à merveille : j'applaudis à votre ouvrage
Et chacune de vous aura part au profit.
Maintenant chantez autour de la chaudière,
Dansant en rond, comme les sylphes et les fées,
Pour enchanter tous les ingrédients mêlés dans le vase.

LES MAGICIENNES *chantent le couplet suivant :*

Esprits noirs et blancs,
Esprits bleus et gris,
Mêlez, mêlez, mêlez,
Vous qui savez l'art des mélanges.

SECONDE MAGICIENNE.

A la démangeaison qui chatouille mes doigts, je sens passer près de ce lieu un profane : ouvrez les verrous à quiconque frappera.

SCÈNE II

LES MÊMES ; MACBETH.

MACBETH.

Eh bien, noires sorcières, qui cherchez l'ombre et le silence de la nuit, que faites-vous là?

TOUTES TROIS.

Une œuvre sans nom.

MACBETH.

Je vous conjure, par l'art que vous professez, de me répondre, n'importe quel moyen doit vous conduire à pénétrer le secret de ma destinée. Dussiez-vous, déchaînant tous les vents, les envoyer livrer la guerre aux tours des temples : dussent les vagues écumeuses, bouleversées dans leurs abîmes, en-

gloutir pour jamais la navigation et le commerce, dût la tempête disperser sur la face de la terre les épis des moissons et déraciner tous les arbres des forêts ; dussent les châteaux s'écrouler sur la tête de leurs gardiens, les palais et les pyramides s'ébouler depuis leur cime jusqu'à leurs fondements ; dût le trésor des germes de la nature, confondus, rentrer dans le désordre du chaos, et la destruction ravager jusqu'à se lasser : n'importe ; répondez à mes questions.

PREMIÈRE MAGICIENNE.

Parle.

SECONDE MAGICIENNE.

Fais ta demande.

TROISIÈME MAGICIENNE.

Nous te satisferons.

PREMIÈRE MAGICIENNE.

Aimes-tu mieux recevoir la réponse de notre bouche, ou de celle de nos maîtres? Choisis.

MACBETH.

Évoquez-les, faites-les-moi voir.

PREMIÈRE MAGICIENNE.

Versons du sang d'une truie qui ait dévoré ses neuf marcassins, et de la graisse exprimée du corps d'un assassin desséché

sur un gibet, et jetons-la dans la flamme.

(*La caverne achève de s'obscurcir, et ce n'est plus qu'à la lueur des éclairs qu'on aperçoit les objets.*)

TOUTES TROIS.

Venez, puissances des hautes ou basses régions : montrez-vous, et remplissez bien votre office.

(*Un coup de tonnerre. On voit s'élever une tête armée d'un casque.*)

MACBETH.

Puissance inconnue, réponds-moi.

PREMIÈRE MAGICIENNE.

Il connaît ta pensée, écoute ses paroles, mais garde le silence.

LA VISION, *d'une voix tonnante.*

Macbeth ! Macbeth ! Macbeth ! garde-toi de Macduff : garde-toi du thane de Fife. — Laissez-moi partir. — J'en ai dit assez.

(*La vision s'enfonce sous la terre.*)

MACBETH.

Qui que tu sois, je te rends grâces de ton bon avis. Tu as touché juste la fibre de ma crainte. Mais un mot encore.

PREMIÈRE MAGICIENNE.

Il ne souffre pas qu'on le commande ; mais

en voici un autre plus puissant que le premier.

(*Apparaît une vision sous la forme d'un enfant ensanglanté.*)

LA VISION.

Macbeth! Macbeth! Macbeth!

MACBETH.

Je t'écoute de toutes mes oreilles.

LA VISION.

Sois sanguinaire, intrépide et décidé. Méprise l'homme, et ris-toi de son pouvoir. Nul mortel né d'une femme ne peut nuire à Macbeth.

(*La vision disparaît.*)

MACBETH, *transporté de joie.*

Vis donc, Macduff : qu'ai-je besoin de te redouter? Mais non; je veux doubler ma sûreté, et ta mort sera mon premier garant ; tu ne vivras pas. Alors, si la peur vient me glacer le cœur, je pourrai lui dire : *Tu mens*, et dormir en paix en dépit du tonnerre. (*Un coup de tonnerre accompagné d'éclairs. Alors s'éleve le fantôme d'un enfant couronné, avec un arbre dans sa main.*) Quel est ce fantôme? il a l'air d'un fils de roi, et il porte sur son front enfantin le diadème de la souveraineté.

TOUTES TROIS.

Ecoute, et ne dis pas une parole.

LE FANTOME.

Sois intrépide et féroce comme un lion : ne t'embarrasse pas de qui s'irrite, s'emporte et conspire contre toi. Jamais Macbeth ne sera vaincu que lorsque la vaste forêt de Birnam, s'avançant vers la haute montagne de Dunsinane, marchera contre lui.

(*Le fantôme rentre dans la terre.*)

MACBETH, *plein de joie.*

Cela n'arrivera jamais. Qui peut faire mouvoir une forêt, et forcer ses arbres à détacher leurs racines enfoncer sous la terre? O douces prédictions! ô bonheur! Que la rébellion ne lève jamais la tête que lorsque le bois de Birnam se déplacera ; et Macbeth, au faîte de la grandeur, vivra tout le bail de la nature, jusqu'à ce qu'il paye le tribut des mortels à l'âge et à la commune loi. — Mais il est encore un désir qui fait palpiter mon cœur. Je voudrais savoir une chose : satisfaites-moi (si pourtant votre art peut aller jusque-là); parlez. La race de Banquo régnera-t-elle un jour dans ce royaume?

TOUTES LES MAGICIENNES, *ensemble.*

Ne cherche pas à en savoir davantage.

(*La chaudière magique s'enfonce sous la terre.*)

MACBETH.

Je veux être satisfait. Si vous me refusez ce secret, qu'une malédiction éternelle vous

en punisse ! — Apprenez-moi pourquoi cette chaudière a tout à coup disparu, et quel est ce bruit que j'entends ?

(*Hautbois.*)

PREMIÈRE MAGICIENNE.

Qu'il voie.

SECONDE MAGICIENNE.

Qu'il voie.

TROISIÈME MAGICIENNE.

Qu il voie.

TOUTES TROIS.

Faites-les voir à ses yeux et affligez son cœur. — Paraissez comme des ombres, évanouissez-vous de même.

(*Huit rois paraissent à la file l'un de l'autre ; l'ombre de Banquo passe la dernière, tenant un verre dans la main, qu'elle porte en passant aux yeux de Macbeth.*)

MACBETH.

(*Au premier.*) Tu ressembles trop à l'ombre de Banquo ; disparais : ta couronne épouvante mes yeux. — (*Au second.*) Et toi, dont le front est également ceint d'un cercle d'or, tu as les traits du premier. — Un troisième encore qui ressemble au précédent ! Sorcières impures ! pourquoi me montrez-vous ces objets ? — Un quatrième ! Fermez-vous, mes yeux. — (*Au cinquième.*) Quoi ! cette ligne fatale se prolongera-t-elle jusqu'au dernier jour de l'uni-

vers? — (*Au sixième.*) Encore un autre! — Un septième! Je n'en veux pas voir davantage. — En voilà un huitième qui paraît, portant un verre où j'en découvre une foule d'autres ; j'en distingue quelques-uns qui portent deux globes et un triple sceptre. Effroyable vue ! (*Sa rage augmente.*) Oui, je le reconnais à présent; rien n'est plus certain : car voilà Banquo tout couvert de plaies, qui me sourit, et me montre du doigt que c'est là sa postérité. (*Aux magiciennes.*) Quoi ! en sera-t-il ainsi?

PREMIÈRE MAGICIENNE.

Oui, Macbeth ; tout ce que tu as vu s'accomplira. (*Macbeth, frappé d'horreur, tombe dans une espèce d'abattement.*) Mais pourquoi Macbeth reste-t-il immobile dans ce léthargique étonnement? Venez, mes sœurs; réveillons ses esprits, et faisons-lui goûter nos plus joyeux divertissements. Je veux charmer l'air et en faire sortir des sons agréables, tandis que vous exécuterez votre antique danse en rond ; il faut que ce grand roi puisse dire avec reconnaissance que nous l'avons fêté, et que noos avons payé nos hommages en sa présence.

(*On entend une musique étrange, mais agréable. Les sorcières dansent en rond autour de Macbeth, et disparaissent.*)

MACBETH, *se réveillant de sa léthargie.*

Où sont-elles? Quoi ! évanouies? — Que cette heure funeste soit maudite dans le calendrier des jours! (*Il se sauve avec horreur de ce lieu.*) Venez, vous qui êtes là, dehors.

(*Lenox arrive à sa voix.*)

LENOX.

Que désire Votre Majesté ?

MACBETH.

Avez-vous vu les sœurs infernales ?

LENOX.

Non, seigneur.

MACBETH.

Ne vous ont-elles pas abordé?

LENOX.

Non, en vérité, seigneur.

MACBETH.

Que l'air se corrompe partout où elles passeront; et malédiction à qui se fiera à leurs oracles ! — J'ai entendu le galop d'un cheval : qui donc est arrivé ?

LENOX.

Deux ou trois courriers, seigneur, apportent la nouvelle que Macduff s'est sauvé en Angleterre.

MACBETH.

Il s'est sauvé en Angleterre?

LENOX.

Oui, mon digne souverain.

MACBETH, *à part.*

O temps ! tu ruines pendant mes délais mes exploits terribles. Le projet fuit et ne s'accomplit jamais, si l'exécution ne le suit pas immédiatement. Désormais les premiers mouvements de mon cœur feront agir mon bras; et de ce moment, pour couronner mes projets par les actes, je veux que ma pensée se confonde avec l'action même ! Je veux surprendre le château de Macduff, m'emparer de Fife, passer au fil de l'épée sa femme, ses petits enfants, et tous les malheureux qui lui appartiennent en ligne directe. Sans me vanter d'avance comme un insensé, je vais accomplir cette entreprise, avant que le projet se refroidisse. Mais, plus de visions !... (*A Lenox.*) Où sont ces gentilshommes qui sont arrivés ? Viens, conduis-moi vers eux.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE III

Le château de Macduff, dans le comté de Fife.

LADY MACDUFF, SON JEUNE FILS, RASSE.

LADY MACDUFF.

Qu'avait-il fait qui pût le forcer à quitter son pays?

RASSE.

Il faut vous armer de patience, madame.

LADY MACDUFF.

Il n'en a pas eu, lui. Sa fuite est un trait de folie : quand nos actions sont innocentes, nos craintes folles nous accusent et nous font paraître des traîtres.

RASSE.

Vous ne savez pas, madame, si son évasion est un conseil de sa sagesse ou de sa peur.

LADY MACDUFF.

De sa sagesse? Oui, en effet. Laisser sa femme, laisser ses petits enfants, sa maison, tous ses titres, dans un lieu d'où il juge à propos de fuir lui-même! Il ne nous aime

point, il ne sent point les mouvements de la nature. Le chétif roitelet, le plus faible de tous les oiseaux, pour défendre ses petits dans son nid, combat contre l'affreux hibou. Dans cette conduite, tout est crainte, et rien n'est amour; et il n'y a point de sagesse dans une fuite qui lui fait tourner le dos à la raison.

RASSE.

Chère cousine, soumettez-vous vous-même à la raison; car, pour votre époux, il est généreux, sage et judicieux, et il connaît parfaitement ce qu'exigent les circonstances du temps. Je n'ose pas trop m'expliquer davantage; mais ce sont des temps biens cruels que ceux où nous sommes des traîtres sans nous en douter nous-mêmes; où notre imagination, alarmée par nos craintes, saisit avidement tous les bruits, sans que nous sachions ce que nous pouvons craindre en effet, et où nous flottons sur une mer orageuse, dans les dangers et l'incertitude, à chaque pas que nous faisons et quelque route que nous suivions. Souffrez que je prenne congé de vous; vous ne tarderez pas à me voir ici. Quand les maux sont descendus à leur dernière crise, ou ils finissent là, ou bien nous remontons heureusement vers notre premier état. Mon aimable cousine, que le ciel veille sur vous!

LADY MACDUFF, *montrant son fils.*

Il a un père, et pourtant il n'a point de père.

RASSE.

Je serais un insensé si je m'arrêtais plus longtemps. Ce serait faire mon malheur et le vôtre. Adieu, je pars.

(*Il sort.*)

LADY MACDUFF, *à son fils.*

Mon enfant, votre père est mort; qu'allez-vous devenir? Comment vivrez-vous?

L'ENFANT.

Comme vivent les oiseaux, ma mère.

LADY MACDUFF.

Quoi! vous nourrirez-vous d'insectes et de vers?

L'ENFANT.

De ce que je pourrai trouver; c'est ainsi que les oiseaux vivent.

LADY MACDUFF.

Pauvre petit oiseau, tu ne craindrais donc jamais le filet, la glu, ni le trébuchet?

L'ENFANT.

Pourquoi les craindrais-je, ma mère? On ne chasse pas les petits oiseaux. — Mon père n'est pas mort, parce que vous le dites.

LADY MACDUFF.

Oui, il est mort. Ah! comment feras-tu pour retrouver un père?

L'ENFANT.

Mon père était-il un traître, ma mère?

LADY MACDUFF.

Oui, c'est un traître.

L'ENFANT.

Qu'est-ce que c'est qu'un traître?

LADY MACDUFF.

C'est un homme qui jure et qui ment.

L'ENFANT.

Et tous ceux qui font cela sont-ils des traîtres?

LADY MACDUFF.

Oui, tout homme qui en agit ainsi est un traître et mérite l'échafaud.

L'ENFANT.

Et faut-il les pendre, tous ceux qui jurent et qui mentent?

LADY MACDUFF.

Oui, tous.

L'ENFANT.

Et qui est-ce qui doit les pendre?

LADY MACDUFF.

Les honnêtes gens.

L'ENFANT.

Mais ceux qui jurent et qui mentent sont des fous; car ils sont en assez grand nombre pour battre les honnêtes gens et les pendre eux-mêmes.

LADY MACDUFF.

Dieu veuille avoir pitié de toi, pauvre petit singe! Tes réponses ont tout l'esprit que tu peux avoir à ton âge. Mais comment feras-tu pour retrouver un père?

L'ENFANT.

S'il était mort, vous le pleureriez; et si vous ne le pleuriez pas, ce serait un signe que j'aurais bientôt un nouveau père.

LADY MACDUFF.

Pauvre petit perroquet, comme tu parles!

(*Arrive un courrier.*)

LE COURRIER.

Le bonheur soit avec vous, belle lady! Je ne vous suis pas connu, quoique je connaisse parfaitement votre rang illustre et vos vertus : je crains que quelque danger ne soit prêt à fondre sur vous. Si vous voulez suivre l'avis d'un homme simple et plein d'une grossière franchise, qu'on ne vous trouve pas dans ce lieu. Fuyez d'ici avec vos petits enfants. Je suis trop barbare, je le sens, de vous épouvanter ainsi; mais sévir sur vous

serait une cruauté féroce et pourtant ce danger vous menace de près. Que le ciel vous protége! Je n'ose m'arrêter plus longtemps.

(*Il sort.*)

LADY MACDUFF.

Où fuirai-je? Je n'ai fait aucun mal. Mais j'oubliais que je suis dans ce bas monde où faire le mal est souvent un mérite, tandis que faire le bien est quelquefois regardé comme une dangereuse folie. Eh! que me sert donc, pour cette excuse d'une femme faible et sans défense, de dire que je n'ai fait aucun mal? — Quels sont ces visages affreux?...

UN ASSASSIN.

Où est votre mari?

LADY MACDUFF.

J'espère qu'il n'est pas dans un lieu assez maudit du ciel pour qu'il y soit trouvé par un homme tel que toi.

L'ASSASSIN.

C'est un traître.

L'ENFANT.

Tu mens, scélérat sauvage, qui as le poil hérissé comme un ours.

L'ASSASSIN, *poignardant l'enfant.*

Comment, embryon, petit germe de trahison!

L'ENFANT.

Ma mère, il m'a tué; sauvez-vous, je vous en prie.

(*Lady Macduff s'enfuit en criant au meurtre. Les assassins la poursuivent.*)

SCÈNE IV

Le théâtre représente le palais du roi d'Angleterre.

MALCOLM et MACDUFF.

MALCOLM.

Cherchons quelque retraite solitaire; et là, soulageons par les pleurs nos tristes âmes.

MACDUFF.

Saisissons plutôt l'épée vengeresse, et, en braves gens, couvrons de nos armes et sauvons de sa ruine notre fortune renversée dans la poussière. Chaque matin, de nouvelles veuves, de nouveaux orphelins remplissent l'air de leurs cris; chaque jour de nouveaux gémissements frappent le ciel, dont les voûtes répondent, comme si le ciel compatissait aux maux de l'Écosse et faisait éclater dans divers phénomènnes les signes de sa douleur.

MALCOLM.

Des maux de ma patrie j'en déplorerai ce que j'en crois : j'en crois ce que j'en ai appris ; et ce que j'en pourrai venger et réparer, je le ferai dès que le temps m'en offrira l'occasion favorable. Tout ce que vous m'avez raconté pourrait bien être vrai. Cependant le tyran, dont aujourd'hui le seul nom flétrit la langue qui le prononce, jadis fut cru vertueux ; vous, vous l'avez tendrement aimé : il ne vous a fait encore aucun outrage. Je suis jeune : vous pourriez lui rendre un service de quelque importance à mes dépens ; et c'est prudence d'immoler une faible et innocente victime pour apaiser un dieu irrité.

MACDUFF.

Je ne suis pas un traître.

MALCOLM.

Mais Macbeth en est un. Un bon et vertueux naturel peut fléchir sous les ordres d'un monarque. Je vous demande pardon : mes idées ne changent point ce que vous êtes en effet. Les anges du ciel brillent encore du même éclat, quoique le plus brillant soit tombé ; et quand un monstre offrirait par hasard le front des Grâces, les Grâces n'en conserveraient pas moins leur même physionomie.

MACDUFF.

J'ai perdu mes espérances.

MALCOLM.

Peut-être sont-ce vos espérances mêmes qui ont éveillé mes soupçons. Pourquoi avez-vous si imprudemment quitté votre épouse et vos enfants, ces gages si tendres, ces liens d'amour si puissants, sans prendre congé d'eux? — Je vous conjure, ne voyez pas dans mes soupçons des affronts pour vous, mais seulement des précautions pour ma sûreté; vous n'en serez pas moins honnête et vertueux, quoi que je puisse penser.

MACDUFF.

Péris, péris, malheureuse patrie! Tyrannie, affermis-toi sur tes fondements : la vertu n'ose réprimer tes fureurs. — Et vous, souffrez en paix ses injustices envers vous; car son titre de roi est confirmé. Adieu, prince. Je ne voudrais pas être le lâche que vous soupçonnez, pour tout l'espace de terre qui est sous la main du tyran, quand on y ajouterait encore tous les trésors de l'Orient.

MALCOLM.

Ne vous offensez point de mes craintes : ce que je dis ne vient point d'une défiance décidée contre vous. Je crois bien que notre pa-

trie succombe sous le joug; qu'elle est inondée de pleurs et de sang, et que chaque jour ajoute de nouvelles plaies à ses premières blessures. Je crois bien encore que plus d'un bras s'armerait pour soutenir mes droits; et j'ai dans mes mains l'offre de plusieurs milliers de braves soldats, que la généreuse Angleterre est prête à me fournir. Mais, après tout, quand j'aurais foulé sous mes pieds la tête du tyran, ou que je l'aurais plantée sur la pointe de mon épée, ma malheureuse patrie se trouverait en proie à plus de vices encore qu'auparavant, elle souffrirait plus de maux en tout genre de l'homme qui succéderait au tyran.

MACDUFF.

Et quel serait donc cet homme?

MALCOLM.

C'est moi-même dont je veux parler; je connais en moi tous les germes du vice si profondément enracinés, que, quand ils viendront à s'épanouir, le noir Macbeth paraîtra pur et blanc comme la neige; et ses malheureux sujets, une fois livrés à mes vexations sans bornes, ne verraient plus en lui qu'un agneau plein de douceur.

MACDUFF.

Jamais de toutes les légions de l'enfer il ne pourra sortir un démon plus exécrable et

plus pervers que Macbeth, et qui le surpasse en malice.

MALCOLM.

J'avoue qu'il est sanguinaire, esclave de la luxure et de l'avarice, faux, trompeur, capricieux, méchant, et infecté de tous les vices qui ont un nom : mais mon inépuisable passion pour la débauche est un abîme sans fond; vos femmes, vos filles, vos dames respectables et vos jeunes vierges ne pourraient combler le gouffre insatiable de mon incontinence, et ma passion renverserait tous les obstacles que la vertu opposerait à mes désirs. Macbeth vaut mieux qu'un pareil roi.

MACDUFF.

Une intempérance sans frein est une tyrannie : elle a dépeuplé avant le temps plus d'un trône fortuné, et précipité une foule de rois. Mais ne craignez point pour cela de vous charger de la couronne qui vous appartient. Vous pouvez abandonner à votre passion une vaste moisson de voluptés, et paraître encore tempérant, tout le temps que le bandeau du plaisir sera sur vos yeux. Nous avons assez de femmes d'une volonté facile; et quelque vorace que soit le vautour qui convoite dans votre sein, il ne le sera jamais assez pour dévorer toutes les beautés qui viendront d'elles-mêmes s'offrir à la majesté

royale, dès qu'elles auront découvert ce penchant en elle.

MALCOLM.

Avec ce vice, il a germé aussi dans ma malheureuse constitution une avarice si insatiable, que, si j'étais roi, je ferais trancher la tête aux grands pour m'emparer de leurs terres; je convoiterais les joyaux de l'un, le château d'un autre; et l'accroissement de ma richesse ne ferait qu'aiguillonner ma passion et l'affamer davantage ; j'irais jusqu'à susciter d'injustes querelles à mes sujets fidèles et vertueux, et je les détruirais pour hériter de leur fortune.

MACDUFF.

L'avarice jette des racines plus profondes et plus pernicieuses que l'incontinence, qui du moins ne dure que l'été de la vie; l'avarice été le glaive qui a égorgé nos rois. Cependant ne vous alarmez point encore : l'Écosse a des domaines assez, même de ceux qui vous appartiennent, pour assouvir vos désirs; et les vices sont tolérables, quand ils sont rachetés par d'autres vertus qui les compensent.

MALCOLM.

Moi, des vertus! Je ne m'en connais aucune : toutes celles qui, comme autant de grâces, ornent un roi, justice, franchise,

tempérance, fermeté, bonté, persévérance, clémence, modestie, piété, patience, courage, bravoure, je ne me sens aucun goût pour elles, et j'ai tous les vices contraires : le mal, sous toutes ses formes, abonde dans mon sein. Oui, si j'avais le pouvoir en main, répandrais dans l'abîme infernal tout le lait de la bienveillance humaine; je voudrais troubler la paix de l'univers et détruire toute union sur la terre.

MACDUFF.

O Écosse, malheureuse Écosse!

MALCOLM.

Si vous jugez qu'un tel homme soit digne de régner, parlez; je suis l'homme que je vous ai peint.

MACDUFF.

Digne de régner! Non : il ne l'est même pas de vivre. O nation misérable! sous le joug d'un tyran usurpateur, armé d'un sceptre ensanglanté, quand verras-tu renaître tes beaux jours, puisque le rejeton légitime de ton trône se maudit par sa propre bouche et blasphème sa naissance? Votre père était un saint et vertueux roi; la reine, qui vous a porté dans son sein, plus souvent à genoux que sur ses pieds, vivait chaque jour comme s'il eût été le dernier de sa vie. Oh! adieu, je vous laisse : ce sont tous ces vices affreux, dont vous vous accusez vous-même, qui m'ont

banni de l'Écosse. O mon cœur, ta dernière espérance s'évanouit ici !

MALCOLM.

Macduff, ce noble transport, né de ta loyauté sincère, a effacé de mon âme tous ses noirs soupçons, et réconcilié mes pensées avec l'opinion de ta fidélité et de ton honneur. L'infernal Macbeth, par mille artifices semblables, a déjà tenté de me séduire et de m'attirer sous sa puissance; et une sage prudence me défend une crédulité trop précipitée. Mais que le Dieu suprême soit juge entre toi et moi ! De ce moment je m'abandonne à tes conseils : je rétracte les calomnies que j'ai proférées contre moi ; et j'abjure ici tous les reproches, toutes les imputations dont je me suis chargé, comme étrangers à mon caractère. Je suis encore inconnu à la femme; jamais je ne fus parjure; à peine ai-je convoité mon propre bien; jamais je n'ai violé ma parole; je ne trahirais pas un démon pour un autre démon; et la vérité m'est aussi chère que la vie. Le premier mensonge qui soit sorti de ma bouche, tu viens de l'entendre; il était contre moi. C'est à toi et à ma malheureuse patrie qu'il appartient de gouverner et d'employer ce que je suis en effet : et déjà, avant ton arrivée en ce lieu, le vieux Siward, à la tête de dix mille braves soldats, tout prêts à se rendre au lieu mar-

qué, se mettait en marche pour l'Écosse. Maintenant, nous irons ensemble, et puisse l'événement du succès répondre à la justice de notre cause! — Pourquoi gardes-tu le silence?

MACDUFF.

Tant d'idées agréables, et tant d'idées fâcheuses, entrées ensemble dans mon âme, ne sont pas aisées à concilier dans un instant!

SCÈNE V

Entre un MÉDECIN.

MALCOLM, *à Macduff.*

Nous en parlerons encore. (*Au médecin.*) Le roi va-t-il paraître?

LE MÉDECIN.

Oui, seigneur : son palais est rempli d'une foule d'infortunés qui attendent de lui leur guérison. Leur maladie résiste aux plus puissants moyens de l'art. Mais dès que la main du roi les touche, ils guérissent dans le moment, tant le ciel a doué sa main royale d'une vertu céleste!

MALCOLM.

Docteur, je vous suis obligé.

(*Le médecin sort.*)

MACDUFF.

Quelle est la maladie dont il veut parler?

MALCOLM.

On l'appelle le mal du roi : c'est une miraculeuse opération de ce bon prince, et dont j'ai été moi-même souvent témoin, depuis mon séjour dans cette cour. Comment il se fait exaucer du ciel, lui seul le sait : mais ce qui est visible, c'est une foule de peuple affligé d'un mal étrange, tout bouffis et couverts d'ulcères, triste objet de pitié et le désespoir de la médecine : le roi les guérit en suspendant à leur cou une médaille d'or, qu'il accompagne de prières; et l'on dit qu'il transmettra aux rois ses successeurs ce don salutaire et miraculeux. Outre ce prodige, l'Éternel lui a encore accordé le don de prophétie, et son trône est enrichi d'une foule de bénédictions du ciel, qui annoncent assez que ce bon roi est plein de grâces devant l'Être suprême.

SCÈNE VI

RASSE *arrive*. LES PERSONNAGES PRÉCÉDENTS.

MACDUFF.

Voyez quel est cet homme qui entre.

MALCOLM.

C'est un de mes compatriotes, mais je ne e reconnais pas encore.

MACDUFF, *à Rasse*.

Mon noble cousin, soyez le bienvenu.

MALCOLM.

Je le reconnais à présent. Puisse le Dieu ienfaisant détruire bientôt les causes qui ous rendent ainsi étrangers l'un à l'autre!

RASSE.

Que Dieu vous entende, seigneur!

MACDUFF.

L'Écosse subsiste-t-elle encore?

RASSE.

Hélas! trop malheureuse patrie! elle est pouvantée de se voir et de se reconnaître! On ne peut plus l'appeler notre mère, elle n'est plus que le tombeau de ses enfants. Pas un être, que celui qui n'a ni sentiment ni connaissance, qu'on y ait vu sourire une

seule fois. Des soupirs, des gémissements, des cris douloureux qui déchirent l'air et qu'on ne remarque plus! Les transports d'une violente douleur y sont regardés avec mépris, comme les convulsions factices de nos fanatiques modernes. La cloche funèbre sonne à chaque instant les funérailles d'un mort, sans qu'on demande seulement pour qui? La vie des hommes de bien expire plus vite que la fleur dans le bouton; ils meurent avant d'être malades.

MACDUFF.

O récit emphatique, mais trop vrai!

MALCOLM.

Quel est le malheur le plus nouveau?

RASSE.

Le malheur qui date d'une heure fait siffler celui qui le raconte : chaque minute enfante un nouveau désastre.

MACDUFF.

Comment se porte ma femme?

RASSE.

Mais, bien.

MACDUFF.

Et tous mes enfants?

RASSE.

Bien aussi.

MACDUFF.

Et le tyran n'a pas attenté à leur paix?

RASSE.

Ils étaient en paix quand je les ai quittés.

MACDUFF.

Ne soyez point avare de vos paroles : en quel état sont les choses?

RASSE.

Lorsque j'y arrivai, pour porter la nouvelle que j'ai annoncée à regret, il courait un bruit qu'il s'était formé un parti de plusieurs braves, et j'en ai cru la vérité, lorsque j'ai vu l'armée que le tyran a mise sur pied. Il est temps maintenant de les seconder. Votre présence en Écosse, d'un coup d'œil, y créerait des soldats, elle armerait jusqu'aux femmes, qui combattraient pour s'affranchir de leurs maux affreux.

MALCOLM.

Qu'ils se consolent; nous allons marcher à leur secours. La généreuse Angleterre nous a prêté dix mille soldats, conduits par le brave Siward : l'Europe n'a point de guerrier plus vaillant et plus consommé.

RASSE.

Plût au ciel qu'en retour de cette nouvelle consolante, j'en eusse une pareille à vous annoncer! Mais j'ai à proférer des paroles qui ne

devraient être exhalées que dans le désert de l'air, où nulle oreille humaine ne pût les entendre.

MACDUFF.

Qui intéressent-elles? Est-ce la cause générale ou une douleur privée qui n'appartienne qu'à un cœur?

RASSE.

Il n'est point d'âme, pour peu qu'elle soit honnête, qui ne prenne sa part de douleurs dans ce désastre; mais la plus grande portion vous reste à vous seul.

MACDUFF.

Si c'est à moi qu'elle s'adresse, ne me la retiens pas plus longtemps; hâte-toi de m'en accabler.

RASSE.

Promettez-moi de ne pas détester à jamais l'organe sinistre qui va affliger vos oreilles des plus affreux sons qu'elles aient jamais ouïs.

MACDUFF, *mordant ses lèvres.*

Hom! je devine!

RASSE.

Votre château est pris, votre femme et vos petits enfants inhumainement massacrés. Vous raconter les circonstances, ce serait

vouloir ajouter votre mort au meurtre de ces faibles et chères victimes.

MALCOLM.

Ciel pitoyable! (*A Macduff.*) Allons, homme, n'enfoncez point votre chapeau sur votre front; donnez à votre douleur une voix et des paroles : le chagrin qui reste muet murmure dans le cœur gonflé et le brise.

MACDUFF.

Mes enfants aussi?

RASSE.

Femme, enfants, serviteurs, tout ce qu'ils ont pu trouver.

MACDUFF.

Et faut-il que je sois absent de ce lieu! Ma femme tuée aussi!

RASSE.

Je vous l'ai dit.

MALCOLM.

Prenez courage. Cherchons notre consolation dans une grande vengeance; c'est le seul remède à ces chagrins mortels.

MACDUFF.

Il n'a point d'enfants! — Tous mes petits enfants! Avez-vous dit : Tous? Quoi! Tous? O monstre infernal! Tous! Quoi! tous mes jolis enfants avec la mère! Tous du même coup barbare!...

MALCOLM.

Luttez en homme contre le malheur.

MACDUFF.

Je le ferai; mais je ne puis m'empêcher non plus de le sentir en homme. Il ne m'est pas possible d'oublier des objets qui m'étaient si chers et si précieux! Quoi! le ciel l'a vu et n'a pas pris leur défense! Coupable Macduff! Ils ont tous été frappés pour toi. Misérable que je suis! ce n'est pas pour leurs fautes, c'est pour expier les miennes que le meurtre a fondu sur eux. Que le ciel maintenant leur donne la paix!

MALCOLM.

Que ce malheur affile le tranchant de votre épée; convertissez votre douleur en rage; n'apaisez pas votre cœur; embrasez-le de fureur.

MACDUFF.

Oh! je pourrais verser des flots de larmes comme une femme et me répandre en de vaines menaces de vengeance. Mais, ô ciel propice! abrége tout délai et place, front contre front, cette furie de l'Écosse et moi; place-la à la portée de mon épée; et s'il m'échappe, alors pardonne-lui aussi.

MALCOLM.

Ces accents sont d'un homme. Allons trouver le roi : notre armée est prête; il ne nous

reste qu'à prendre congé de lui. Macbeth est mûr pour sa ruine, et les puissances du ciel arment les instruments de leur vengeance. — acceptez tout ce qui peut vous consoler. C'est une longue nuit que celle qui ne trouve jamais le jour.

(*Ils sortent.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

Une antichambre dans le château de Macbeth.

UN MÉDECIN *et* UNE DAME *de la reine.*

LE MÉDECIN.

Voilà deux nuits que je veille avec vous; je ne puis entrevoir aucune vérité dans votre rapport. Quand lui est-il arrivé la dernière fois de se promener ainsi la nuit?

LA DAME.

Depuis que le roi est parti pour combattre, je l'ai vue se lever de son lit, jeter sur elle sa robe de nuit, ouvrir son cabinet, prendre du papier, le plier, écrire dessus, le lire, le cacheter ensuite, puis retourner se mettre au lit; et je l'ai vue faire tous ces actes dans le sommeil le plus profond.

LE MÉDECIN.

Cela annonce un grand désordre dans sa constitution, de jouir des bienfaits du som-

meil tout en faisant les opérations de l'homme éveillé! Dites-moi, dans ce sommeil ambulant, outre sa promenade et les autres actions dont vous parlez, quelles paroles avez-vous entendues sortir de sa bouche?

LA DAME.

Des paroles, docteur, que je ne veux pas répéter après elle.

LE MÉDECIN.

Vous pourriez me les confier à moi, et il est très-nécessaire que j'en sois instruit.

LA DAME.

Ni à vous ni à personne. Je n'ai aucun témoin qui puisse confirmer mon récit. (*Dans le moment entre lady Macbeth, somnambule, marchant un flambeau à la main.*) Voyez : la voilà telle que je l'ai vue les autres fois; et, sur ma vie, elle est profondément endormie; observez-la et restez immobile.

(*Tous deux restent sans bouger, et l'observent avec un regard curieux et surpris.*)

LE MÉDECIN.

Comment s'est-elle procuré ce flambeau?

LA DAME.

Il était à coté de son lit; elle a toujours de la lumière la nuit; tel est son ordre.

LE MÉDECIN.

Vous voyez que ses yeux sont ouverts.

LA DAME.

Oui; mais le sens de la vue est fermé.

LE MÉDECIN.

Que fait-elle donc là? Voyez comme elle se frotte les mains.

LA DAME.

C'est un geste qui lui est ordinaire : elle a toujours l'air de laver ses mains; je l'ai vue le faire sans relâche un quart d'heure entier.

LADY MACBETH, *parlant.*

Mais il y a toujours une tache!

LE MÉDECIN.

Écoutez : elle parle. Je veux écrire ce qu'elle dira, afin de le graver mieux dans ma mémoire.

LADY MACBETH, *se grattant la main avec dépit.*

Disparais donc, exécrable tache... Disparais, te dis-je. Une, deux heures. Allons, il est temps de l'exécuter. — L'enfer est ténébreux. — Fi! mon époux, cela est honteux : un guerrier avoir peur! Qu'avons-nous besoin de redouter celui qui viendrait à le savoir, lorsque nul mortel ne pourra nous demander compte de notre puissance? — Mais qui aurait cru que ce vieillard eût encore tant de sang dans les veines?

LE MÉDECIN, *à la dame.*

Remarquez-vous cela?

LADY MACBETH.

Le thane de Fife avait une femme : où est-elle maintenant? (*Toujours se frottant les mains.*) Quoi! ces mains ne seront jamais pures! — Plus de ces faiblesses, mon époux, plus de ces faiblesses. Vous gâtez tout par ces mouvements de crainte.

LE MÉDECIN, *à soi-même.*

Va-t'en, sors d'ici : tu viens d'apprendre un secret que tu ne devrais pas savoir.

LA DAME.

Elle a aussi révélé des choses qu'elle ne devrait pas révéler, j'en suis sûre. Le ciel sait de quelles horreurs elle est confidente!

LADY MACBETH, *portant la main à son nez.*

Il y a toujours là une odeur de sang!... Tous les parfums de l'Arabie ne blanchiront jamais cette petite main. (*Elle pousse un long soupir.*) Oh! oh! oh!

LE MÉDECIN.

Quel profond soupir! Le cœur est cruellement bourrelé!

LA DAME.

Je ne voudrais pas avoir un pareil cœur dans mon sein pour toutes les grandeurs de l'univers.

LE MÉDECIN.

Vous avez bien raison!

LA DAME.

Priez Dieu, docteur, que...

LE MÉDECIN.

Cette maladie est au-dessus de mon art. Cependant j'ai connu des hommes qui étaient somnambules et qui sont morts saintement dans leur lit.

LADY MACBETH.

Lave tes mains, mets ta robe de nuit, tâche de ne pas paraître si pâle. Je te le répète : Banquo est enseveli, il ne peut sortir de son tombeau.

LE MÉDECIN.

Et cela encore?

LADY MACBETH.

Au lit, au lit! on frappe à la porte; viens, viens, viens, donne-moi ta main. Ce qui est fait ne peut plus ne pas être fait. Au lit, au lit.

(*Elle sort.*)

LE MÉDECIN.

Va-t-elle de ce pas retourner à son lit?

LA DAME.

Oui, tout droit.

LE MÉDECIN.

Voilà de coupables murmures échappés de son sein! Des actions contre nature produisent des désordres contre nature. Les con-

sciences souillées de crimes révéleront leurs secrets aux sourds oreillers de leur couche. — Elle a plus besoin d'un médecin de l'âme que d'un médecin du corps. O Dieu! ô Dieu! pardonnez-nous à tous! (*A la dame.*) Veillez sur elle, écartez de ses mains tout moyen de se nuire, et tenez toujours vos yeux attentifs sur ses mouvements. Adieu; nuit paisible. Elle a confondu mon âme et épouvanté mes yeux; je pense, mais je n'ose parler.

LA DAME.

Adieu, honnête docteur.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE II

On voit une plaine, et un bois dans l'éloignement.

MENTETH, CATHNESS, ANGUS, LENOX, DES SOLDATS.

MENTETH.

L'armée anglaise approche; elle est conduite par Malcolm, son oncle Siward et le brave Macduff. La vengeance brûle dans leurs cœurs; leur cause est d'un si grand et si cher intérêt, qu'elle réveillerait l'homme le plus insensible, et le ramènerait au milieu des alarmes et des combats, prêt à verser son sang pour elle.

ANGUS.

Nous ferons bien d'aller les joindre près de la forêt de Birnam; c'est par cette route qu'ils s'avancent.

CATHNESS.

Sait-on si Donalbain est avec son frère?

LENOX.

Non, et cela est sûr. J'ai une liste de la jeune noblesse; parmi eux est le fils de Siward, avec une troupe de jeunes gens dans la première fleur de l'âge.

MENTETH.

Que fait le tyran?

CATHNESS.

Il fait fortifier, par mille travaux, le fort château de Dunsinane. Quelques-uns disent qu'il est devenu fou; d'autres, qui le haïssent moins, l'appellent un vaillant démon. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que dans sa cause inique et désespérée il ne peut maîtriser son trouble et suivre une marche réglée.

ANGUS.

Il sent maintenant ses meurtres secrets se tourner contre lui-même. Chaque instant lui apprend une désertion qui lui reproche sa trahison. Ceux qu'il commande n'obéissent qu'à l'autorité, et nullement à l'amour. Il commence à sentir que la souveraineté se dé-

tache de sa personne et le quitte de toutes parts, comme la robe d'un géant sur un nain qui l'aurait volée.

MENTETH.

Qui pourra blâmer ses sens fatigués de lui de se troubler et de frissonner d'horreur? Toutes ses facultés s'indignent d'être associées à un pareil monstre.

CATHNESS.

Marchons : allons porter notre obéissance à qui elle est légitimement due. Allons nous joindre au sauveur de ce malheureux État; et, pour guérir les maux de notre patrie, versons avec lui tout notre sang.

LENOX.

Tout ce qu'il en faudra du moins pour arroser le jeune rejeton de la souveraineté et noyer les épines malfaisantes qui l'empêchent de fleurir. Dirigeons notre marche vers Birnam.

SCÈNE III

Le château de Dunsinane.

MACBETH, LE MÉDECIN, COURTISANS *et* MESSAGERS.

MACBETH, *aux messagers.*

Ne m'importunez plus de vos rapports : soit, qu'ils fuient tous. Jusqu'à ce que la forêt de Birnam vienne joindre Dunsinane, je ne puis éprouver de crainte. Qu'est-ce que Malcolm? un enfant. N'est-il pas né d'une femme? Les esprits, qui connaissent tous les événements sinistres, l'ont déclaré : « Ne crains rien, Macbeth; nul homme né d'une femme n'aura jamais de pouvoir sur toi. » — Fuyez donc, perfides thanes, et allez vous confondre avec les Anglais efféminés. L'âme qui règne en moi et le cœur que je porte ne seront jamais flottants dans l'irrésolution ni ébranlés par la peur. (*Entre un page tout pâle de frayeur.*) Que les démons t'entraînent et te noircissent, toi, misérable, avec ta face blême! — Où as-tu pris ce visage d'imbécile?

LE PAGE.

Seigneur, il y a dix mille.....

MACBETH, *l'interrompant.*

Oisons comme toi, lâche!

LE PAGE.

Soldats, seigneur.

MACBETH, *en fureur.*

Va-t'en, va piquer ta face et colorer de sang ces traits de terreur : tu es blanc comme le lis. Quels soldats? Coquin, la mort à ton âme! Ces joues pâles communiquent la peur. Quels soldats? mine blafarde!

LE PAGE.

Une armée d'Anglais, seigneur; je dis la vérité.

MACBETH, *que la crainte gagne.*

Ote ton visage de devant mes yeux. (*Il appelle.*) Seyton! — Je me sens le cœur malade quand je vois... — Seyton, dis-je! (*A demi-voix.*) Cet assaut va m'affermir pour toujours, ou me perdre en ce moment.—J'ai assez vécu. Ma vie, dans son déclin, est déjà flétrie, comme la feuille jaunie de l'automne; et tout ce qui devrait accompagner la vieillesse, comme l'honneur, l'amour, l'obéissance, les cortéges d'amis, je ne dois pas y prétendre; à leur place, ce seront des malédictions à basse voix, des hommages de bouche, un vain son de paroles, que le cœur souffrant voudrait, mais n'ose refuser. — Seyton!

SEYTON *vient.*

Quels sont les ordres de Votre Majesté?

MACBETH.

Quelles nouvelles y a-t-il encore?

SEYTON.

Toutes sont confirmées, seigneur, tout ce qu'on vous a annoncé.

MACBETH.

Je combattrai jusqu'à ce que ma chair hachée laisse mes os à nu. — Donne-moi mon armure.

SEYTON.

Vous n'en avez pas encore besoin.

MACBETH.

Je veux m'en revêtir. Fais préparer plus de chevaux; parcours le pays, fais pendre ceux qui parleront de crainte. Donne-moi mon armure. — Comment va votre malade, docteur?

LE MÉDECIN.

Elle n'est pas tant malade de corps, seigneur, qu'elle est obsédée d'imaginations qui se succèdent dans sa tête, et qui la privent du sommeil.

MACBETH.

Guéris-la de ce mal. Ne peux-tu donc guérir une âme malade, arracher de la mémoire un chagrin qui y est enraciné, effacer du cerveau les traces qui y sont imprimées, et, par la vertu de quelque bienfaisant antidote d'ou-

bli, nettoyer le sein de cet amas impur d'idées malfaisantes qui oppressent le cœur?

LE MÉDECIN.

C'est au malade, en pareil cas, à se guérir lui-même.

MACBETH, *l'esprit troublé.*

Va, jette la médecine aux chiens : je ne veux rien de ton art. (*A Seyton.*) Allons, revêts-moi de mon armure; donne-moi ma lance. — Seyton, envoie la cavalerie.—Docteur, les thanes m'abandonnent. — Allons, fais diligence. — Docteur, si tu pouvais, à l'inspection de l'eau de mon royaume, deviner sa maladie, et lui rendre, par ton art, son ancienne et primitive santé, je te comblerais d'applaudissements et ferais répéter ton nom à tous les échos. Extirpe-moi ce mal, te dis-je. Quelle potion de rhubarbe ou autre purgatif balayerait ces Anglais d'ici? Sais-tu de leurs nouvelles?

LE MÉDECIN.

Oui, seigneur, les préparatifs que je vois faire à Votre Majesté nous annoncent au moins leur approche.

MACBETH, *à Seyton.*

Apporte-la-moi dans mon appartement.... Je ne craindrai ni la mort, ni le poison, tant que la forêt de Birnam ne viendra pas à Dunsinane.

LE MÉDECIN, *à part.*

Si j'étais échappé de Dunsinane, et hors de péril, l'ardeur du gain aurait bien de la peine à me rentraîner ici.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE IV

La forêt de Birnam.

MALCOLM, SIWARD *et* SON FILS, MACDUFF, MENTETH, CATHNESS, ANGUS, *suivis de l'armée.*

MALCOLM.

Cousins, j'espère qu'il n'est pas loin le jour où nos asiles seront en sûreté.

MENTETH.

Nous n'en doutons nullement.

SIWARD.

Quelle est cette forêt qui est là devant nous?

MENTETH.

C'est le bois de Birnam.

MALCOLM.

Que chaque soldat coupe une branche et la porte devant lui. Par là nous cacherons la

masse de notre armée, et mettrons en défaut les rapports des espions sur sa force.

SOLDATS.

Vous allez être obéi.

SIWARD.

Nous n'apprenons d'autre nouvelle, sinon que le tyran resserré se tient toujours dans Dunsinane, et qu'il nous laissera former le siége de la ville.

MALCOLM.

C'est là sa plus sûre ressource; personne ne lui rend que des services forcés : tous les cœurs sont aliénés.

MACDUFF.

Que notre prudence, avant de juger, soit attentive à l'événement décisif, et déployons toute notre adresse et toute notre science militaire.

SIWARD.

Le temps approche qui, par une décision claire, va fixer notre sort et nos fortunes. Les idées spéculatives ne donnent que des espérances mal sûres : mais les coups et le combat sont des arbitres qui donneront une décision et une issue certaines. Allons chercher l'événement et faisons avancer l'armée.

(*Ils sortent. — L'armée traverse le théâtre avec des branches d'arbre à la main.*)

SCÈNE V

Le château de Dunsinane.

MACBETH, SEYTON, *soldats, tambours et drapeaux.*

MACBETH.

Plantez notre étendard sur le bord des remparts. Le cri continuel est : « Ils viennent ! » Mais la force de notre château se rit d'un siége. Qu'ils restent là à se morfondre, jusqu'à ce que la famine et les maladies les consument. S'ils n'étaient pas renforcés par une troupe de soldats qui devraient combattre pour nous, nous aurions pu aller sans crainte à leur rencontre, nous mesurer corps à corps avec eux, et les renvoyer battus dans leurs foyers. — Quel est ce bruit confus ?

(*On entend des cris confus d'une troupe de femmes.*)

SEYTON.

Ce sont les cris des femmes, mon noble souverain.

MACBETH.

J'ai presque oublié les impressions de la crainte. Il fut un temps où mes sens auraient été glacés si j'eusse entendu des cris dans la nuit ; où mes cheveux, à une nouvelle ef-

frayante, se dressaient et s'agitaient comme s'ils eussent été pleins de vie : mais je me suis rassasié d'horreurs. A présent, il n'est plus d'atrocités ni de terreurs qui puissent alarmer mon âme familiarisée avec mes idées sanguinaires... Mais quelle est la cause de ces cris?

SEYTON.

Seigneur, la reine est morte.

MACBETH.

Elle aurait dû mourir plus tard, et attendre que nous eussions plus de loisir pour recevoir cette nouvelle. Ainsi le lendemain, puis le lendemain, et un autre lendemain encore, s'avance d'un jour à l'autre d'un pas insensible, et tous nos jours passés n'ont fait qu'éclairer des insensés dans le chemin qui mène à la sombre mort. Finis, finis, court flambeau : la vie n'est qu'une ombre ambulante; elle ressemble à un pauvre comédien qui s'enfle d'orgueil et de courroux l'espace d'une heure, et disparaît après ; et il est oublié pour jamais. C'est une fable contée par un imbécile, avec un grand fracas de mots et de gestes emphatiques, et qui au fond ne signifie rien. (*A un courrier qui arrive.*) Tu viens ici faire usage de ta langue : vite, ton histoire en peu de mots.

LE COURRIER.

Mon illustre souverain, je voudrais vous

apprendre ce que je puis dire que j'ai vu : mais je ne sais comment vous l'annoncer.

MACBETH.

Allons, parle, dis-le.

LE COURRIER.

Comme je veillais à mon poste sur la colline, j'ai jeté ma vue sur le bois de Birnam, et aussitôt il m'a semblé que la forêt en mouvement marchait.

MACBETH, *le frappant.*

Vil imposteur !

LE COURRIER.

Déchargez sur moi votre courroux, si je ne dis pas la vérité : à la distance de trois milles vous pouvez vous-même le voir ; oui, voir la forêt qui s'avance.

MACBETH.

Si ton rapport est faux, tu seras suspendu vivant au premier arbre jusqu'à ce que la famine vienne s'attacher à toi. Si ton récit me flatte, peu m'importe, et je ne m'embarrasse point si tu prends ce soin pour me plaire. — Ma confiance s'ébranle, et je commence à soupçonner que l'oracle équivoque de l'esprit infernal a menti sous l'apparence de la vérité : « Ne crains rien jusqu'à ce que la forêt

de Birnam vienne joindre Dunsinane (1). » — Aux armes, aux armes, et sortons ! — Si le spectacle qu'il garantit paraît en effet, il n'y a pas moyen ni de fuir de ce lieu ni de rester dans cette ville. — Je commence à être las du soleil, et mon désir serait que toute la machine de l'univers périt en ce moment. — Qu'on sonne l'alarme ! Vents, soufflez. Viens, destruction : du moins nous mourrons le harnais sur le dos.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE VI

On voit l'armée anglaise devant la ville de Dunsinane.

MALCOLM, SIWARD, MACDUFF, *et leurs soldats portant des branches d'arbres.*

MALCOLM, *aux soldats.*

Halte : nous sommes assez avancés. Jetez

(1) Pour tromper Macbeth, Malcolm fit prendre à ses soldats de grosses branches d'arbres, qu'ils portèrent à la main ; aussitôt que Macbeth les aperçut, la prophétie de la venue du bois de Birnam au château de Dunsinane revint à son esprit, et, selon toutes les apparences, elle allait s'accomplir ; mais, les soldats de Malcolm ayant jeté leurs branches, Macbeth, qui s'aperçut alors de leur nombre prodigieux, prit la fuite.

ces rameaux qui vous masquent, et montrez-vous ce que vous êtes. — Vous, mon vaillant oncle, avec mon cousin, votre noble fils, vous commanderez la première attaque. Le brave Macduff et nous, nous nous chargeons d'agir partout ailleurs où il en sera besoin, suivant le plan arrêté entre nous.

SIWARD *se sépare.*

Adieu : que le succès vous suive. Si nous pouvons joindre ce soir l'armée du tyran, je consens à être vaincu si nous ne livrons pas bataille.

MACDUFF.

Que toutes nos trompettes sonnent : faites retentir dans toute leur force la voix de ces hérauts bruyants du carnage et de la mort.

(*On entend des alarmes successives.*)

MACBETH *paraît.*

Ils m'ont comme enchaîné à un poteau; je ne peux fuir : mais, comme un ours féroce, il faut que je combatte dans l'arène. Où est-il, le mortel qui n'est pas né d'une femme? Voilà l'homme que je dois craindre, et nul autre.

(*Le jeune Siward paraît.*)

LE JEUNE SIWARD.

Quel est ton nom?

MACBETH.

Tu seras effrayé de l'entendre.

LE JEUNE SIWARD.

Non, quand tu porterais le nom du plus affreux des démons de l'enfer.

MACBETH.

Mon nom est Macbeth.

LE JEUNE SIWARD.

Satan lui-même ne pourrait prononcer un nom plus abhorré de mon oreille.

MACBETH.

Non, ni plus terrible pour toi.

LE JEUNE SIWARD.

Tu mens, exécrable tyran : mon épée va te prouver que tu as dit un mensonge.

(*Ils combattent : le jeune Siward est tué.*)

MACBETH.

Tu étais né d'une femme. Je brave l'épée, et me ris de toutes les armes dans la main d'un mortel né d'une femme.

(*Il sort. — Les bruits de guerre continuent. — Macduff paraît dans le lieu d'où Macbeth vient de sortir.*)

MACDUFF.

C'est de ce côté que le bruit s'est fait entendre. Tyran, montre-toi donc à mes yeux ! Si tu péris d'une autre main que de la mienne, les ombre de ma femme et de mes enfants ne cesseront de m'obséder. Je ne puis me résoudre à frapper ces malheureux Kernes,

dont les bras mercenaires portent à regret leurs lances. Toi, toi, Macbeth! ou je renferme dans le fourreau mon épée oisive, sans coup férir. Tu devrais te trouver ici. Le bruit confus que j'ai entendu annonçait un guerrier du premier rang. Fortune, fais que je le trouve, et je ne te demande plus rien.

(Il sort. — Le bruit de guerre continue. Malcolm et Siward paraissent.)

SIWARD.

De ce côté, seigneur, le château s'est bientôt rendu. — Les soldats du tyran combattent autant pour nous que pour lui. Les nobles thanes font des merveilles. La journée se déclare pour nous, et il reste peu de chose à faire.

MALCOLM.

Nous avons rencontré des ennemis qui détournaient de nous leurs coups et frappaient en l'air.

SIWAR

Entrons, seigneur, dans le château.

(Ils sortent; même bruit de guerre.)

SCÈNE VII

MACBETH *reparaît.*

MACBETH.

Pourquoi jouerais-je ici, comme un insensé, le héros romain, et me donnerais-je la mort avec mon épée? Tant que je verrai des hommes vivants, les blessures seront bien mieux placées sur eux.

(*Macduff arrive.*)

MACDUFF.

Tourne-toi, monstre infernal, regarde-moi en face.

MACBETH.

De tous les hommes, tu es le seul que j'aie évité : mais fuis, mon âme n'est déjà que trop chargée du sang des tiens.

MACDUFF.

Je n'ai point de paroles pour toi. Ma réponse est dans mon épée ; toi, monstre sanguinaire, et pour qui il n'est point de noms assez affreux.

(*Ils combattent. Bruit de guerre.*)

MACBETH.

Tu perds tes efforts. Tu pourrais aussi facilement imprimer sur l'air fuyant et mobile

es coups de ton épée, que me blesser. Que on fer s'adresse à des têtes qui ne soient as invulnérables : ma vie est défendue par n charme impénétrable, et nul mortel né 'une femme n'a le pouvoir de l'entamer.

MACDUFF.

N'espère donc plus dans le charme qui fait a confiance : que le génie que tu as servi usqu'à ce jour t'apprenne que Macduff a été rraché violemment avec le fer du sein de sa nère, avant le terme de la nature.

MACBETH.

Malédiction sur la langue qui me révèle ce nystère ! Elle a tué le courage de mon âme onsternée ; et que désormais on n'ajoute lus de foi à ces démons imposteurs qui nous musent avec leurs oracles à double sens, et lont l'énigmatique promesse, vraie pour notre reille, est fausse à notre espoir !— Je ne veux oint combattre contre toi.

MACDUFF.

Rends-toi donc, lâche, et vis pour être nontré en spectacle au peuple étonné. Nous e garderons, comme ces monstres extraordinaires, dans un cachot, avec ton effigie peinte à la porte et cette inscription au bas : *C'est ici qu'on voit le tyran.*

MACBETH.

Je ne me rendrai point pour baiser la pous-

sière devant les pas du jeune Malcolm et pour me voir aboyé par les malédictions de la populace. Quoique la forêt de Birnam ait marché vers Dunsinane et que toi, mon adversaire, tu ne sois pas né d'une femme, je veux encore tenter la fortune une dernière fois. Vois, je couvre mon corps de mon bouclier belliqueux. Attaque-moi, Macduff, et que l'enfer confonde celui de nous deux qui criera le premier : « Arrête ! c'est assez ! »

(*Ils sortent de la scène en combattant. Bruit de guerre.*)

SCÈNE VIII

On entend battre la retraite.

(*Un instant après,* MALCOLM, SIWARD, RASSE *et plusieurs thanes, suivis de soldats, arrivent avec leurs drapeaux au bruit des fanfares.*)

MALCOLM.

Je voudrais que ceux de nos amis qui nous manquent fussent arrivés et en sûreté ici avec nous.

SIWARD.

Il faudra en perdre quelques-uns. Cependant, en voyant ici tous ceux qui nous entourent, c'est acheter à bon marché une si grande journée.

MALCOLM.

Macduff nous manque, et je ne vois point otre noble fils.

RASSE, *à Siward.*

Votre fils, seigneur, a payé la dette des uerriers; il n'a vécu que les années nécesaires pour former l'homme, et, dès son enrée dans cet âge, il a signalé sa valeur dans e poste où il a combattu sans reculer; mais l a péri en brave homme.

SIWARD.

Il est donc mort?

RASSE.

Oui, et on l'a emporté du champ de bataille. Ne mesurez pas votre douleur et vos regrets ur son mérite, car ils n'auraient point de ornes ni de terme.

SIWARD.

A-t-il reçu ses blessures par devant?

RASSE.

Oui, au front.

SIWARD.

Oui? Eh bien! que Dieu reçoive son âme guerrière! Eussé-je autant de fils que je pourrais compter de cheveux, je ne leur souhaiterais pas une plus belle mort, et je borne à ce vœu tous ses honneurs funèbres.

MALCOLM.

Il mérite plus de regrets, et je veux, moi, lui donner des miens un témoignage plus éclatant.

SIWARD.

Il a tout ce qu'il mérite; ils assurent qu'il a quitté la vie en brave et qu'il a payé son tribut. Ainsi, que Dieu soit avec lui! (*Macduff arrive avec la tête de Macbeth à la main.*) Voici de nouveaux sujets de joie.

MACDUFF.

Roi, salut, car vous l'êtes. Voyez où repose la tête de l'exécrable usurpateur. La nature est enfin délivrée de ce monstre. Je vous vois entouré des pairs de votre royaume, qui tous répètent mon hommage dans le fond de leurs cœurs. Que leurs voix s'unissent à la mienne et redisent avec moi : « Vive le roi d'Ecosse! » (*Fanfares; tous crient* :) « Vive le roi d'Ecosse! »

MALCOLM.

Nous ne laisserons pas écouler une longue suite de jours avant que notre reconnaissance compte avec les services de votre zèle et qu'elle nous acquitte envers vous. Thanes et seigneurs de mon sang, désormais soyez comtes et les premiers que jamais l'Écosse ait vus honorés de ce titre. Ce qui nous reste à faire, tous les actes nouveaux que demande la nouveauté de cette révolution: rappeler

dans leur patrie nos amis exilés ou qui ont fui d'eux-mêmes les piéges de l'inquiète tyrannie; faire comparaître les cruels ministres de ce bourreau couronné et de sa reine infernale, qui, à ce qu'on croit, s'est détruite de ses propres mains; ces devoirs et tous les autres qui nous regardent, avec le secours du Dieu du ciel, nous les exécuterons en temps et lieu et dans les formes que dicte la prudence. Je vous rends grâces à tous ensemble et à chacun de vous en particulier, et je vous invite tous à venir à Scone assister à notre couronnement.

(*Tous sortent au bruit des fanfares*)

FIN DE MACBETH

Paris. Imprimerie Nouvelle (assoc. ouv.), 14, rue des jeûneurs
G. Masquin, directeur.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

COLLECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

W. SHAKESPEARE

LE SONGE

D'UNE NUIT D'ÉTÉ

TRADUCTION DE LETOURNEUR

PARIS

LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

2, RUE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL

1880

Tous droits réservés.

LE SONGE

D'UNE NUIT D'ÉTÉ

PERSONNAGES

Ontario.

THÉSÉE, duc d'Athènes.
ÉGÉE, père d'Hermia.
LYSANDRE, } amoureux d'Hermia.
DÉMÉTRIUS, }
PHILOSTRATE, directeur des fêtes de Thésée.
QUINCE, charpentier.
SNUG, menuisier.
BOTTOM, tisserand.
FLUTE, marchand de soufflets.
SNOUT, chaudronnier.
STARVELING, tailleur.
HIPPOLYTE, reine des Amazones, fiancée à Thésée.
HERMIA, fille d'Égée, amoureuse de Lysandre.
HÉLÈNE, amoureuse de Démétrius.
OBERON, roi des fées.
TITANIA, reine des fées.
PUCK, ou ROBIN BON DIABLE, lutin.
FLEUR-DE-POIS (Peas-Blossom), }
TOILE D'ARAIGNÉE (Cobweb), } fées.
TEIGNE, }
GRAIN DE MOUTARDE (Mustard Seed), }
PYRAME, }
THISBÉ, }
LA MURAILLE, } personnages de l'intermède.
LE CLAIR DE LUNE, }
LE LION, }
FÉES de la suite du roi et de la reine.
Suite de Thésée et d'Hippolyte.

La scène se passe dans Athènes et dans un bois voisin.

LE SONGE D'UNE NUIT D'ÉTE

ACTE PREMIER

a scène représente le palais de Thésée, dans Athènes.

SCÈNE PREMIÈRE

HÉSÉE, HIPPOLYTE, PHILOSTRATE, SUITE

THÉSÉE

Belle Hippolyte, l'heure de notre hymen s'a-ance à grands pas; quatre jours fortunés nèneront une lune nouvelle; mais que l'an-enne me semble lente à décroître! Elle re-rde l'objet de mes désirs, comme une ma-tre, ou une douairière éternelle, qui va con-mant le revenu du jeune héritier.

HIPPOLYTE

Quatre jours se seront bientôt engloutis ns les nuits, et quatre nuits auront bien-t fait écouler le temps comme un songe, et ors la lune, comme un nouvel arc d'argent ndu dans les cieux, éclairera la nuit et la te de nos noces.

THÉSÉE

Allez, Philostrate : invitez la jeunesse Athénienne aux divertissements ; réveillez les esprits vifs et légers de la joie : renvoyez aux funérailles la mélancolie : cette pâle et triste compagne n'est pas faite pour être de notre fête. (*Philostrate sort.*) Hippolyte, c'est avec mon épée (1) que je vous ai fait la cour, et c'est en vous faisant des outrages que j'ai gagné votre amour : mais je vous épouserai sous de plus doux auspices ; et nos noces seront célébrées dans la pompe, dans les triomphes et dans l'allégresse.

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS ; ÉGÉE, HERMIA, LYSANDRE et DÉMÉTRIUS

ÉGÉE

Salut et prospérité au noble Thésée, notre illustre duc !

THÉSÉE

Je vous rends grâce, bon Egée : quelles nouvelles nous annoncez-vous ?

ÉGÉE

Je viens, le cœur plein d'angoisses, me plaindre de mon enfant, de ma fille Hermia. —Paraissez, Démétrius. — Mon noble prince,

ce jeune homme a mon consentement pour l'épouser. — Avancez, Lysandre. Et celui-ci, mon gracieux duc, a ensorcelé le cœur de mon enfant. C'est toi; oui, c'est toi, Lysandre, qui lui as donné des rimes funestes, et qui as échangé avec ma fille des gages d'amour. Tu as, à la clarté de la lune, chanté sous sa fenêtre, avec une voix perfide, des vers d'un amour trompeur : tu as surpris et séduit son imagination avec des bracelets tissus de tes cheveux, avec des bagues, des bagatelles frivoles, des hochets, des colifichets, des bouquets, des friandises : messagers d'un ascendant dangereux sur la tendre jeunesse! Tu as banni la sagesse du cœur de ma fille, et changé l'obéissance qu'elle doit à son père en témérité rebelle. Et, mon noble duc, supposez qu'elle ose refuser ici devant Votre Altesse, de consentir à épouser Démétrius, je réclame l'ancien privilége d'Athènes. Comme elle est à moi, je puis disposer d'elle; et j'entends qu'elle épouse, ou ce cavalier, ou la mort, en vertu de notre loi (2), qui a prévu expressément ce cas.

THÉSÉE

Que répondez-vous, Hermia? Jeune beauté, faites vos réflexions. Votre père devrait être un dieu pour vous : c'est lui qui a donné l'être et la forme à tous vos attraits; vous n'êtes devant lui qu'une image de cire, qui a

reçu de lui son empreinte; et il est en sa puissance de laisser subsister la figure, ou de l'anéantir.— Démétrius est un aimable et digne cavalier.

HERMIA

Tel est Lysandre.

THÉSÉE

Oui, il est par lui-même plein de mérite; mais faute d'avoir de son côté la voix et l'agrément de votre père, c'est l'autre qui doit avoir la préférence à vos yeux.

HERMIA

Je voudrais que mon père voulût le voir avec les miens.

THÉSÉE

C'est plutôt à vos yeux de voir avec le jugement de votre père.

HERMIA

Je supplie votre altesse de me pardonner. Je ne sais pas par quelle force secrète je suis enhardie, ni à quel point ma pudeur peut être compromise, en déclarant ici mes vrais sentiments devant une si auguste assemblée. Mais je conjure Votre Altesse de me faire connaître ce qui peut m'arriver de plus funeste, dans le cas où je refuserais d'épouser Démétrius.

THÉSÉE

C'est, ou de subir la mort, ou de renoncer pour jamais à la société des hommes. Ainsi, belle Hermia, interrogez votre cœur; sondez votre jeune âme; examinez bien vos penchants, et voyez si, dans le cas où vous refuseriez de céder à la voix de votre père, vous vous sentez capable de soutenir la livrée des vestales, d'être pour jamais enfermée dans l'ombre d'une solitude pour y vivre en sœur stérile toute votre vie, chantant d'insipides hymnes à l'insensible et froide Diane. Heureuses celles qui peuvent maîtriser assez leur sang pour soutenir ce solitaire pèlerinage; mais plus heureuse est sur la terre la rose cueillie, que celle qui, se flétrissant sur son épine vierge, croît, vit, et meurt isolée dans un triste et froid bonheur!

HERMIA

Je veux croître, vivre et mourir comme elle, mon prince, plutôt que de céder ma virginité à l'empire d'un homme dont il me répugne de porter le joug, et dont mon cœur ne consent point à reconnaître la souveraineté.

THÉSÉE

Prenez du temps pour réfléchir; et à la prochaine nouvelle lune, jour fixé entre ma bien-aimée et moi, pour m'enchaîner à jamais

à la société d'une compagne, ce jour-là même, ou préparez-vous à mourir, pour votre désobéissance à la volonté de votre père : ou bien à épouser Démétrius, comme il le désire ; ou enfin à prononcer, sur l'autel de Diane, le vœu qui vous dévoue à une vie austère et à une solitude éternelle.

DÉMÉTRIUS

Fléchissez, tendre Hermia. — Et vous, Lysandre, cédez votre titre impuissant à mes droits certains.

LYSANDRE

Démétrius, vous avez l'amour de son père : épousez-le ; mais laissez-moi l'amour d'Hermia.

ÉGÉE

Dédaigneux Lysandre ! Il est vrai, il a mon amour : et mon amour lui fera don de tout ce qui m'appartient : elle est mon bien, et je transmets tous mes droits sur elle à Démétrius.

LYSANDRE

Mon prince, je suis d'une naissance aussi honorable que la sienne ; ma fortune vaut sa fortune, et mon amour est plus grand que le sien : mes biens sont partout dans un aussi bel ordre, si même ils n'ont pas en ce point l'avantage, que ceux de Démétrius ; et ce qui est au-dessus de tous ces avantages, je suis

aimé de la belle Hermia. Pourquoi donc ne poursuivrais-je pas mes droits? Démétrius, je le prouverai aux dépens de sa tête, a fait l'amour à la fille de Nédar, à Hélène, et il a séduit son cœur; et elle, la pauvre infortunée, est éprise d'une passion extrême, et adore jusqu'à l'idolâtrie cet homme inconstant et pervers.

THÉSÉE

Je dois convenir que ce bruit est venu jusqu'à moi, et que j'étais dans l'intention d'en parler à Démétrius. Surchargé de mes affaires personnelles, cette idée s'est échappée de mon esprit. — Mais venez, Démétrius; et vous aussi, Égée : vous allez me suivre. J'ai quelques instructions particulières à vous donner. — Quant à vous, belle Hermia, voyez à faire un effort sur vous-même, pour plier vos penchants à la volonté de votre père; autrement, la loi d'Athènes, que nous ne pouvons adoucir par aucun moyen, vous force de choisir entre la mort et la vie solitaire. — Venez, ma chère Hippolyte. Comment se trouve votre cœur, ma bien-aimée? — Démétrius, et vous, Egée, suivez-nous. J'ai à vous charger de quelque emploi relatif à notre mariage; et aussi à conférer avec vous sur un sujet qui vous intéresse vous-mêmes personnellement.

ÉGÉE

Nous vous suivons, prince, avec respect et plaisir.

(*Thésée et Hippolyte sortent avec leur suite; Démétrius et Égée les accompagnent.*)

SCÈNE III

LYSANDRE et HERMIA *sont restés seuls*

LYSANDRE

Qu'avez-vous donc, ma chère? Pourquoi cette pâleur sur vos joues? Quelle cause en a donc si vite flétri les roses vermeilles?

HERMIA

Apparemment le défaut de rosée, qu'il me serait aisé de leur prodiguer de mes yeux gonflés de larmes.

LYSANDRE

Hélas! par tout ce que j'ai jamais lu dans l'histoire, ce que j'ai jamais entendu par récits, jamais le cours des amours sincères ne fut sans trouble et sans orages. Mais tantôt les obstacles vinrent de la différence des conditions...

HERMIA

Oh! c'est une source de contradictions et

de malheurs, quand l'amour enchaîne le prince à l'humble bergère.

LYSANDRE

Tantôt une disproportion choquante sépa les années...

HERMIA

Oh! c'est un fléau que l'automne des a soit uni à leur printemps.

LYSANDRE

Tantôt c'est un choix forcé par l'aveugle complot d'amis imprudents.

HERMIA

Oh! c'est un enfer, de choisir l'objet de son amour par les yeux d'autrui.

LYSANDRE

Ou, s'il se trouvait de la sympathie dans le choix, la guerre, la mort, ou la maladie, sont venus le traverser et l'anéantir; et le bonheur de l'amour passa comme un son, disparut comme une ombre, ne dura que l'instant d'un songe, s'évanouit comme l'éclair dans une épaisse nuit : dans un clin d'œil il découvre le ciel et la terre; et avant que l'homme ait eu le temps de dire, voyez! les ténèbres l'ont englouti : tant tout ce qui est heureux et brillant se précipite rapidement dans le sombre néant.

HERMIA

Si les vrais amants ont toujours été traversés, et que ce soit une loi établie par le destin, apprenez donc à la subir avec patience, puisque c'est un revers ordinaire et aussi inévitable pour les amants, que les pensées, les songes, les soupirs, les désirs et les larmes, sont inséparables d'un cœur atteint du mal d'amour.

LYSANDRE

Prudent et sage conseil ! Écoute-moi donc, Hermia : j'ai une tante, qui est veuve, riche douairière, possédant une immense fortune, et qui n'a point d'enfants. Sa maison est éloignée d'Athènes de sept lieues; elle me regarde et me chérit comme son propre et unique fils. Dans cet asile, Hermia, je peux t'épouser; et la dure loi d'Athènes ne peut nous y poursuivre. Ainsi, si tu m'aimes, dérobe-toi de la maison de ton père demain, dans la nuit; et dans le bois, à une lieue hors de la ville, au même endroit où je te rencontrai une fois avec Hélène, allant rendre votre culte annuel à la première aurore de mai : là, je te promets de t'attendre.

HERMIA

Mon cher Lysandre, je te jure, par l'arc le plus fort que possède l'Amour, par la plus sûre de ses flèches dorées, par la douce can-

leur des colombes de Vénus, par les nœuds secrets qui enchaînent les âmes, et font prospérer les amours, par les feux dont brûla la reine de Carthage, lorsqu'elle vit le perfide Troyen fuyant à pleines voiles (3), par tous les serments que les hommes ont violés, serments plus nombreux que n'ont jamais été les vœux des femmes; je te le jure : au lieu même que tu viens de m'assigner, demain, sans faute, j'irai te rejoindre.

LYSANDRE

Tiens ta promesse, ma bien-aimée. — Vois, voici Hélène qui vient à nous.

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, HÉLÈNE

HERMIA

Que le bonheur vous suive, belle Hélène ! Où allez-vous ainsi ?

HÉLÈNE

Vous m'appelez belle ! Ah ! rétractez-vous, et séparez ce mot du nom d'Hélène. Démétrius aime votre beauté, ô heureuse beauté ! vos yeux sont l'astre des amants; et la douce mélodie de votre voix flatte plus l'oreille du berger que le chant de l'alouette, lorsque les blés sont verts, et que le bouton des roses

commence à sortir des épines. La maladie se gagne et se communique : oh! que n'en est-il ainsi des traits de la beauté! je m'emparerais des vôtres, belle Hermia, avant de vous quitter. Mon oreille saisirait votre voix; mes yeux vos regards; et ma langue enlèverait le doux accent de la vôtre. Si l'univers était à moi, tout, excepté Démétrius, je vous le donnerais pour le transformer et le parer de vos charmes. Oh! enseignez-moi la magie de vos regards, et par quel art vous gouvernez les mouvements du cœur de Démétrius.

HERMIA

Je ne lance jamais sur lui qu'un œil de courroux, et cependant il m'aime toujours.

HÉLÈNE

Oh! que mon sourire pût faire l'heureuse impression que produit votre œil menaçant!

HERMIA

Je le maudis, et cependant il ne me rend qu'amour pour mes malédictions.

HÉLÈNE

Oh! que mes prières pussent éveiller en lui pareille tendresse!

HERMIA

Plus je le hais, plus il s'obstine à me suivre.

HÉLÈNE

Plus je l'aime, plus il s'obstine à me haïr.

HERMIA

Sa folle passion, chère Hélène, n'est point
ıa faute.

HÉLÈNE

Non, ce n'est que la faute de votre beauté.
.h! plût au ciel que votre faute fût la mienne.

HERMIA

Prenez courage, et consolez-vous : il ne
erra plus mon visage. Lysandre et moi,
ous voulons fuir de cette ville. — Athè-
es, avant le premier jour où je vis Ly-
andre, Athènes me semblait un paradis. Oh!
uel charme inconcevable émane donc de
ıon amant, pour avoir ainsi changé mon
iel en enfer?

LYSANDRE

Hélène, nous allons vous ouvrir nos âmes.
)emain, dans la nuit, lorsque Phébé contem-
lera sa face argentée dans le miroir de
onde, et parera de liquides diamants le
azon touffu, heure propice qui cache la faute
es amants, nous avons résolu de nous éva-
er, et de franchir furtivement les portes
'Athènes.

HERMIA

Et dans le bois, où souvent vous et moi
ous avions coutume de reposer sur un lit
e jeunes et molles primevères, épanchant
ans le sein l'une de l'autre les secrets dont

nos cœurs étaient chargés : là, nous devons nous rendre, mon Lysandre et moi, et de ce lieu partir, en détournant pour jamais nos yeux d'Athènes, pour aller chercher de nouveaux amis, et une société étrangère. Adieu, chère compagne de mon enfance et de mes jeux; fais des vœux pour nous; et que le sort favorable t'accorde enfin ton Démétrius! — Lysandre tiens ta parole : il faut que nous affamions nos yeux de l'aliment des amants, jusqu'à demain dans la nuit profonde.

(*Hermia sort.*)

LYSANDRE

Oui, j'y serai, mon Hermia. — Hélène, adieu. Puisse Démétrius être idolâtre de vous, comme vous l'êtes de lui!

(*Lysandre sort.*)

SCÈNE V

HÉLÈNE *seule*

Comme il est des mortels bien plus heureux que les autres! Je passe dans Athènes pour être aussi belle qu'elle. Mais que m'importe? Démétrius n'en pense pas de même : il ne connaîtra jamais ce que tout le monde, excepté lui, connaît. Comme ses yeux sont aveugles, en se passionnant pour les yeux d'Hermia; moi, je le suis, en étant si éprise

de son mérite. Les plus vils objets, un néant, l'amour peut les transformer, et leur donner de la grâce et du prix. L'amour ne voit pas avec les yeux du corps, mais avec ceux de l'âme, et voilà pourquoi l'ailé Cupidon est peint aveugle ; et pourquoi son esprit n'est doué d'aucun discernement : des ailes, et point d'yeux, sont l'emblème d'une précipitation aveugle et inconsidérée ; et voilà pourquoi on dit que l'amour est un enfant, parce qu'il est si souvent trompé dans son choix. Comme les folâtres enfants se parjurent dans leurs puérils jeux, l'enfant amour se parjure en tous lieux avec indifférence. Avant que Démétrius eût vu les yeux d'Hermia, il pleuvait de sa bouche une nuée de serments qu'il n'était qu'à moi seule ; mais sitôt que son cœur a senti l'impression d'Hermia, ses serments se sont dissous et évanouis, comme une neige aux rayons de la chaleur. Je vais aller lui annoncer la fuite d'Hermia : aussitôt il va demain dans la nuit la poursuivre au bois, et si j'obtiens quelques remercîments pour cet avis, ce sera à un prix bien cher ; mais ce sera une consolation à mon tourment de le voir en ce lieu, et de m'en retourner après.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VI

On voit une chaumière.

QUINCE, SNUG, BOTTOM, FLUTE, SNOUT, et STARVELING

QUINCE

Toute notre troupe est-elle ici ?

BOTTOM

Vous feriez mieux de les appeler tous l'un après l'autre, suivant la liste.

QUINCE

Voici le rouleau où sont écrits tous les noms de chaque acteur, qui, dans toute Athènes, a été jugé le plus en état de jouer dans notre intermède devant le duc et la duchesse, la nuit de ses noces.

BOTTOM

Avant tout, bon Pierre Quince, dites-nous le sujet de la pièce, ensuite, lisez les noms des acteurs, et ensuite, distribuez les rôles.

QUINCE

Eh bien ! notre pièce, c'est la très lamentable comédie (4), et la très tragique mort de Pyrame et Thisbé.

BOTTOM

Une bonne pièce ; vraiment, je vous en assure, et bien gaie. — Allons, cher Pierre Quince, appelez vos acteurs suivant la liste. — Messieurs, rangez-vous.

QUINCE

Que chacun réponde à son nom. Nick Bottom, tisserand.

BOTTOM

Me voilà : nommez le rôle qui m'est destiné, et poursuivez.

QUINCE

Vous, Nick Bottom, vous êtes inscrit pour le rôle de Pyrame.

BOTTOM

Qu'est-ce qu'il est, ce Pyrame? un amant ou un tyran ?

QUINCE

Un amant qui se tue par amour le plus galamment du monde.

BOTTOM

Ce rôle demandera quelques larmes dans l'exécution. Si c'est moi qui le fais, que l'auditoire tienne bien ses yeux : je ferai rage, je déchirerai les cœurs, et je saurai gémir et me plaindre comme il faut. (*Aux autres.*) Cependant mon goût principal est pour les rôles de tyran : je pourrais jouer un Hercule

quelquefois, et un rôle à déchirer un promontoire, à faire tout fendre :

Les rocs en furie,
Et les gonds tremblants
Briseront les verrous
Des portes des cachots :
Et le char de Phébus
Brillera dans les nues,
Et fera et défera
Les destins insensés (5),

Cela était sublime ! — Allons, nommez les autres acteurs. — Voilà le ton et la verve d'Hercule, la verve d'un tyran : le ton d'un amant est plus plaintif et plus langoureux.

QUINCE

François Flute, raccommodeur de soufflets.

FLUTE

Me voici, Pierre Quince.

QUINCE

Il faut que vous vous chargiez du rôle de Thisbé.

FLUTE

Qu'est-ce que c'est que Thisbé ? Un chevalier errant ?

QUINCE

C'est la beauté que Pyrame doit aimer.

FLUTE

Non vraiment, ne me faites pas jouer le rôle d'une femme; j'ai de la barbe qui me vient.

QUINCE

Cela est égal; vous le jouerez sous le masque, et vous pouvez aiguiser en femme votre voix, autant que vous voudrez (6).

BOTTOM

Si je peux cacher mon visage sous le masque, laissez-moi jouer aussi le rôle de Thisbé : vous verrez comme je saurai horriblement amincir ma voix. (*Il imite ici la voix d'une femme.*) Thisbé, Thisbé : — ah! Pyrame, mon cher amant; ta chère Thisbé, ta chère bien-aimée.

QUINCE

Non, non, il faut que vous fassiez Pyrame; et vous, Flute, Thisbé.

BOTTOM

Allons, continuez.

QUINCE

Robin Starveling, le tailleur.

STARVELING

Me voilà, Pierre Quince.

QUINCE

Robin Starveling, vous jouerez le rôle de la

mère de Thisbé. — Thomas Snout, le chaudronnier.

SNOUT

Me voici, Pierre Quince.

QUINCE

Et vous, le rôle du père de Pyrame; et moi, celui du père de Thisbé. — Snug, le menuisier, vous, vous ferez le lion. — Et voilà, j'espère, une pièce bien distribuée.

SNUG

Avez-vous là le rôle du lion écrit? Je vous en prie, s'il l'est, donnez-le-moi; car j'ai la mémoire lente.

QUINCE

Oh! vous pourrez le faire impromptu; car il ne s'agit que de rugir.

BOTTOM

Oh! laissez-moi jouer le lion aussi : je rugirai si bien, que ce sera un plaisir délicieux de m'entendre : je rugirai si bien, si bien que je ferai dire au duc : Qu'il rugisse encore, qu'il rugisse encore!

QUINCE

Si vous alliez faire votre rôle d'une manière trop terrible, vous épouvanteriez la duchesse et les dames, au point de les faire crier de frayeur; et c'en serait assez pour nous faire tous pendre.

TOUS ENSEMBLE

Cela ferait pendre tous les enfants de nos mères.

BOTTOM

Je vous accorde, mes amis, que si vous épouvantiez les dames au point de leur faire perdre l'esprit, elles ne se feraient pas un scrupule de nous pendre. Mais je vous promets de grossir ma voix de façon que je vous rugirai avec le doux murmure d'une colombe amoureuse. Oui, je rugirai de façon que vous croirez entendre un rossignol.

QUINCE

Vous ne pouvez absolument faire d'autre rôle que Pyrame ; car Pyrame est un homme d'une aimable figure, un homme aussi bien fait qu'on en puisse voir dans le plus beau jour d'été, un très aimable et charmant cavalier ; ainsi, vous voyez bien qu'il est nécessaire que vous fassiez Pyrame.

BOTTOM

Allons, je m'en chargerai. Quelle est la barbe qui me siéra le mieux pour le jouer?

QUINCE

Eh ! celle que vous voudrez.

BOTTOM

Je l'exécuterai, ou avec votre barbe couleur de paille, ou celle de couleur d'orange, ou

celle de couleur de pourpre, ou avec votre barbe couleur de tête française (7), de votre jaune parfait (8).

QUINCE

Il y a plusieurs de vos têtes françaises qui n'ont pas un cheveu ; vous feriez donc votre rôle tête nue. — Mais, allons, messieurs ; voilà vos rôles ; et je dois vous prier, vous recommander, vous prévenir de les bien apprendre. Demain matin, venez me trouver dans le bois voisin du palais, à un mille de la ville, au clair de la lune : là, nous ferons notre répétition ; car si nous nous assemblons dans la ville, nous aurons à nos trousses une foule de curieux, et tout notre plan sera connu. En attendant, je vais dresser la liste des préparatifs dont notre pièce a besoin. Je vous prie, n'allez pas manquer au rendez-vous.

BOTTOM

Nous nous y rendrons ; et là nous pourrons faire notre répétition avec plus de liberté et de hardiesse. Donnez-vous des soins ; songez à être parfaits. Adieu.

QUINCE

Au chêne du duc : c'est là notre rendez-vous.

BOTTOM

C'est assez : nous y serons : soit que les cordes de l'arc tiennent ou se rompent (9).

ACTE DEUXIÈME

Le théâtre représente un bois.

SCÈNE PREMIÈRE

UNE FÉE *entre par une porte*, et PUCK, *lutin*, *par une autre*.

PUCK

Eh bien, esprit, où errez-vous ainsi?

LA FÉE

Sur les coteaux, dans les vallons,
A travers bruyères et buissons,
Au-dessus des parcs et des enceintes,
Au travers des feux et des eaux,
J'erre au hasard en tous lieux,
D'un mouvement plus doux que la sphère de la lune.
Je sers la reine des fées,
J'arrose ses cercles magiques sur la verdure (10);
Les plus hautes primevères (12) sont ses tendres élèves :
Vous voyez des taches de pourpre sur leurs robes blondes,
Ces taches sont les rubis, les bijoux des fées;
C'est dans ces taches que vivent leurs sucs odorants.
Il faut que j'aille recueillir ici quelques gouttes de rosée,

Et que je suspende une perle sur la tige de chaque primevère.
Adieu, esprit lourd : je te laisse.
Notre reine et tous les sylphes seront ici dans un moment.

PUCK

Le roi tient ici son bal cette nuit : prends garde que la reine ne vienne s'offrir à sa vue ; car Oberon est forcené de vengeance et de rage, de ce qu'elle traîne à sa suite un aimable et jeune enfant dérobé à un roi de l'Inde. Jamais elle n'eut un aussi joli poupon; et le jaloux Oberon voudrait l'avoir et le faire page de sa suite, pour parcourir avec lui les vastes forêts ; mais elle retient malgré lui l'enfant chéri ; elle le couronne de fleurs, et fait de lui tous ses plaisirs. Depuis ce moment, ils ne se rencontrent plus dans les bosquets, sur le gazon, près de la limpide fontaine, et à la clarté des étoiles brillantes, qu'ils ne se querellent avec tant de fureur, que tous les sylphes se glissent dans les épis de blé, et s'y cachent de frayeur.

LA FÉE

Ou je me trompe bien sur votre forme et tout votre ensemble, ou vous êtes cet esprit malin et fripon qu'on appelle Robin le bon luron : n'êtes-vous pas lui? N'est-ce pas vous qui effrayez les jeunes filles du village, qui écrêmez le lait, qui empêchez le beurre de prendre, et tourmentez la ménagère, fatiguée de le battre en vain, et qui quelquefois

ravaillez avec le moulin à bras, et qui em-
êchez le levain de la boisson de fermenter?
'est-ce pas vous qui égarez les voyageurs
ans la nuit, et riez de leur peine? Mais ceux
ui vous appellent *follet*, *joli lutin*, vous
ites à ceux-là leur ouvrage, et leur portez
onne chance. Dites, n'êtes-vous pas lui?

PUCK

Vous devinez juste : je suis cet esprit jovial
rant dans les nuits; je suis le bouffon
Oberon, et je le fais sourire, lorsque gras
nourri de fèves succulentes, je trompe un
heval hennissant sur le ton d'une jeune et
ovice cavale. Quelquefois je me tapis dans
tasse de la commère, sous la forme d'une
etite pomme cuite; et lorsqu'elle vient à
oire, je me pends à ses lèvres, et répands
bière sur son giron flétri. La plus pas-
onnée grand'mère, en contant la plus triste
stoire, me prend quelquefois, dans son
reur, pour une belette à trois pieds : alors,
me soustrais à son derrière; elle tombe
donne du cul à terre, et elle crie, *tail-
ur* (12), et la voilà aussitôt prise d'une
ux convulsive; et alors toute l'assemblée
tenir ses hanches, et d'éclater de rire, et
s'enfler de joie, et d'éternuer, et de jurer
ie jamais ils n'ont passé d'heure plus
yeuse. Mais, place, belle fée; voici le roi
beron.

LA FÉE

Et voici ma maîtresse! Oh! que je voudrais qu'il fût parti!

SCÈNE II

LES MÊMES; OBERON, *roi des fées, entre avec sa suite par une porte, et* TITANIA, *avec son cortége, entre par l'autre.*

OBERON

Je te trouverai au clair de la lune, superbe Titania.

TITANIA

Comment, jaloux Oberon? — Fées légères, délogez, et sortez d'ici : j'ai renoncé à sa couche et à sa compagnie.

OBERON

Arrête, téméraire infidèle. Ne suis-je pas ton maître et ton époux?

TITANIA

Je suis donc ta reine et ton épouse. Mais je sais le jour que vous vous êtes dérobé du pays des fées, et que, sous la figure du berger Corin, vous êtes resté assis tout le jour, soupirant sur des chalumeaux d'épis, votre amour à l'amoureuse Philis. Pourquoi êtes-vous ici, revenu des monts les plus reculés

de l'Inde? Ce n'est, je le jure, que parce que la fanfaronne Amazone, votre maîtresse en brodequins, cette amante guerrière, doit être mariée à Thésée; et vous venez pour donner le bonheur et la joie à leur couche nuptiale.

OBERON

Au nom de la honte, comment peux-tu, Titania, m'invectiver sur mon amitié pour Hippolyte, sachant que je suis instruit de ton amour pour Thésée? Ne l'as-tu pas conduit dans la nuit à la lueur des étoiles, des bras de Périgyne, qu'il avait enlevée? Et ne lui as-tu pas fait violer sa foi donnée à la belle Eglée, à Ariane, à Antiope (13)?

TITANIA

Ce sont là des chimères forgées par la alousie: jamais, depuis le solstice de l'été, nous ne nous sommes rencontrés sur les collines, dans les vallées, dans les forêts, ni les prairies, auprès des claires fontaines, ou des ruisseaux bordés de joncs, ou sur le rivage de la mer, pour danser nos rondes au sifflement des vents, que tu n'aies troublé nos eux de tes clameurs importunes. Aussi, les vents, lassés de nous faire entendre en vain eur murmure, comme pour se venger, ont pompé de la mer des vapeurs contagieuses, qui, venant à tomber sur les campagnes, ont ellement enflé d'orgueil de misérables rivière-

res, qu'elles ont surmonté leurs bords. Le bœuf se prêtait en vain au joug pénible : le laboureur a perdu ses sueurs et ses travaux; et le blé vert était gâté dans sa verdure, avant que le duvet eût orné son jeune épi. Les parcs sont restés vides et déserts au milieu de la plaine submergée, et les corbeaux s'engraissent de la mortalité des troupeaux : les carrés des jeux rustiques (14) sont comblés de fange; et les jolis labyrinthes serpentants sur la folâtre verdure ne peuvent plus se distinguer; le fil en est perdu. Les hommes mortels sont sevrés de leurs fêtes d'hiver. Plus de chants, plus d'hymnes, plus de noëls sacrés n'égaient les longues nuits. — Aussi la lune, cette souveraine des flots, pâle de courroux, inonde l'air d'humides vapeurs, qui font pleuvoir les maladies et les catarrhes; et au milieu de cette intempérie des éléments, nous voyons les saisons changer; les frimas, à la blanche chevelure, tomber sur le tendre sein de la rose vermeille : le vieux hiver étale sur son menton et sur le sommet de sa tête glacée, un chapelet odorant des tendres boutons moissonnés, et insulte à l'été. Le printemps, l'été, le fertile automne, le menaçant hiver, changent réciproquement leur livrée ordinaire; et le monde étonné ne peut plus distinguer à leurs productions quelle saison règne sur l'atmosphère. Toute cette chaîne de maux provient

de nos débats et de nos dissensions; c'est nous qui en sommes les auteurs et la source.

OBERON

Eh bien, réformez ces désordres: cela dépend de vous: pourquoi Titania contrarierait-elle son cher Oberon? Je ne lui demande rien de plus qu'un jeune et petit enfant, pour en faire mon page d'honneur.

TITANIA

Ne vous tourmentez point en vain. Tout l'empire des fées n'achèterait pas de moi cet enfant: sa mère était attachée à ma cour, et mille fois, la nuit, dans l'air parfumé de l'Inde, elle s'est réjouie et promenée à mes côtés. Mille fois assise auprès de moi sur les sables jaunâtres de Neptune, elle observait les commerçants embarqués sur les flots. Après que nous avions ri de voir les voiles se jouer sous l'impression du folâtre zéphyr, et leur ventre s'enfler par sa puissance, elle se mettait à vouloir les imiter en nageant légèrement sur la terre, poussant en avant son ventre rebondi, qui portait mon jeune écuyer; elle imitait un vaisseau voguant sur la plaine, pour m'aller chercher les bagatelles que j'aime, et revenir à moi, comme d'un long voyage, chargée d'une riche cargaison. Mais l'infortunée était mortelle: elle est morte en donnant la vie à ce jeune enfant, et c'est pour l'amour d'elle que

j'élève son enfant: c'est par l'amour de sa mère que je ne veux pas me séparer de lui.

OBERON

Combien de temps vous proposez-vous de rester dans le bois?

TITANIA

Peut-être jusqu'après le jour des noces de Thésée. Si vous voulez être calme et danser nos ronds, et assister à nos ébats, au clair de la lune, venez, venez avec nous: sinon, évitez-moi, et je vous promets de ne pas vous troubler dans les lieux hantés par vous.

OBERON

Donnez-moi cet enfant, et je suis prêt à vous suivre.

TITANIA

Je ne le donnerais pas pour tout votre royaume de féerie. — Fées, allons, partons. Nous passerons toute la nuit à quereller, si je reste plus longtemps.

(*Titania sort avec sa suite.*)

SCÈNE III

OBERON et SA COUR, PUCK

OBERON, *à Titania, qui disparaît.*

Eh bien! va, poursuis; mais tu ne sortiras

pas de ce bosquet, que je ne t'aie bien vexée, pour me venger de cet outrage.— Puck, mon mignon, approche ici. — Tu te souviens d'un jour où j'étais assis sur un promontoire, et que j'entendis une sirène, portée sur le dos d'un dauphin, chantant sur un ton si doux et si harmonieux, que l'intraitable mer s'adoucissait aux accents de sa voix; et maintes étoiles transportées s'élancèrent de leur sphère, pour entendre la musique de cette nymphe de la mer.

PUCK

Oui, je m'en souviens.

OBERON

Eh bien, dans le même temps, je vis, mais tu ne pus le voir, toi, Cupidon, tout armé dès le berceau, voler entre la froide lune et l'atmosphère de la terre: il visa le cœur d'une charmante vestale, assise sur un trône d'occident; et d'un bras vigoureux, il décocha de son arc un trait d'amour des plus acérés, comme s'il eût voulu percer d'un seul coup mille cœurs. Mais je vis la flèche enflammée du jeune Cupidon s'éteindre dans les humides rayons de la chaste lune, et sa prêtresse couronnée continua sa route, libre de toute atteinte d'amour, et tranquille dans ses méditations virginales (15). Je remarquai où vint tomber le trait; il tomba sur une petite fleur d'occident. — Auparavant, elle était

blanche comme le lait ; depuis, elle est pourpre par la blessure de l'amour ; et les jeunes filles l'appellent pensée : va me chercher cette fleur. Je te l'ai montrée une fois. Le suc de cette fleur, posé sur ses paupières endormies, vous rend une femme, ou un homme, follement amoureux de la première créature vivante qui s'offre à leurs regards, Apporte-moi cette fleur, et sois revenu ici avant le temps que le léviathan met à nager une lieue.

PUCK

J'environnerai d'une ceinture le globe de la terre en quarante minutes.

OBERON

Lorsqu'une fois j'aurai le suc de cette plante; j'épierai l'instant où Titania sera endormie, et j'en laisserai tomber une goutte sur ses yeux. Le premier objet qu'ils verront à son réveil, fût-ce un lion, un ours, un loup, un taureau, un satyre ou le singe actif et curieux, elle le poursuivra avec un cœur plein d'amour; et avant que j'ôte ce charme de sa paupière, ce que je peux faire avec un autre simple, je l'obligerai à me céder son page. Mais qui vient en ces lieux? Je suis invisible (16) et je veux entendre leur entretien.

SCÈNE IV

OBERON *invisible*. DÉMÉTRIUS et HÉLÈNE *qui le suit.*

DÉMÉTRIUS

Je ne vous aime point; ainsi cessez de me poursuivre. Où est Lysandre et la belle Hermia? Je tuerai l'un; l'autre me tue. Vous m'avez dit qu'ils s'étaient sauvés dans le bois; m'y voilà dans le bois, et je suis furieux de n'y pouvoir trouver mon Hermia. Laissez-moi; éloignez-vous, et ne me suivez plus.

HÉLÈNE

Vous m'attirez malgré moi sur vos pas, cœur plus dur que le diamant; mais ce n'est pas un vil fer que vous attirez: mon cœur est pur et sans alliage comme l'acier: perdez cette force secrète qui m'attire vers vous, et je n'aurai plus le pouvoir de vous suivre.

DÉMÉTRIUS

Est-ce que je vous sollicite? Est-ce que je vous attire par de douces paroles, et ne vous déclarai-je pas plutôt sans cesse la vérité nue, que je ne vous aime point, que je ne peux vous aimer?

HÉLÈNE

Et je ne vous en aime que davantage. Je ressemble à votre chien fidèle : plus vous me maltraitez, Démétrius, et plus je veux vous caresser. Traitez-moi seulement comme lui : rebutez-moi, frappez-moi, méprisez-moi, cherchez à m'égarer, à me perdre ; mais du moins accordez-moi la liberté de suivre vos pas, quelque indigne que je sois de vos regards. Quelle place plus humble dans votre amour puis-je implorer ? Et ce serait encore pour moi une faveur d'un prix inestimable que le privilége d'être traitée comme vous traitez votre chien.

DÉMÉTRIUS

Ne vous exposez pas à provoquer mon ressentiment et ma haine : je me sens malade de dégoût et d'aversion quand je vous vois.

HÉLÈNE

Et moi, je me trouve mal d'amour quand je ne vous vois pas.

DÉMÉTRIUS

Vous compromettez trop votre sexe et sa pudeur, en quittant ainsi la ville et vous livrant seule à la merci d'un homme qui ne vous aime point ; en vous confiant imprudemment aux ombres dangereuses de la nuit, aux conseils funestes de la solitude, avec le riche trésor de votre virginité.

HÉLÈNE

Votre mérite est mon excuse : la nuit cesse pour moi quand je vois vos traits; je ne crois plus être alors dans les ténèbres : ce bois n'est point une solitude pour moi; avec vous j'y trouve tout l'univers : comment donc pouvez-vous dire que je sois seule, lorsque je me crois environnée de tout ce qu'il y a d'êtres dans le monde ?

DÉMÉTRIUS

Je vais m'enfuir loin de vous, et me cacher dans l'épaisseur des fougères, vous laissant à la merci des bêtes féroces.

HÉLÈNE

La plus féroce n'a pas un cœur aussi cruel que le vôtre. Fuyez où vous voudrez; vous ne ferez que changer l'ancienne histoire : c'est Apollon qui fuit, et c'est Daphné qui poursuit Apollon; c'est la colombe qui poursuit le milan; la douce biche qui hâte sa course pour atteindre le tigre : vaine poursuite, quand c'est la timide faiblesse qui poursuit et le courage qui fuit.

DÉMÉTRIUS

Je ne m'arrêterai plus à écouter vos inutiles discours. Laissez-moi m'en aller; ou, si vous me suivez, craignez de moi quelque outrage dans l'épaisseur du bois.

HÉLÈNE

Hélas! dans le temple, dans la ville, dans les champs, partout vous m'outragez, partout vous me tourmentez: c'est une honte à vous, Démétrius. Vos affronts jettent une opprobre sur mon sexe; nous ne pouvons, comme les hommes, combattre pour venger l'amour. Nous devrions être courtisées, et nous n'avons pas été faites pour faire la cour. Je veux vous suivre et faire de mon enfer un ciel, en mourant sur la main que j'aime si tendrement.

(*Ils sortent.*)

OBERON, *invisible.*

Nymphe, console-toi. Avant que je quitte ces bosquets, ce sera toi qui le fuiras, et ce sera lui qui recherchera ton amour.

SCÈNE V

PUCK *revient.*

OBERON

As-tu la fleur? Sois le bien revenu, mon joli messager.

PUCK

Oui, la voilà.

OBERON

Je te prie, donne-la-moi. Je connais un

terrain où croît le thym sauvage, où la violette se balance auprès de la grande primevère, et qu'ombragent le suave chèvrefeuille, de douces roses parfumées et le bel églantier. Là dort Titania à certaines heures de la nuit : là, lorsque les danses et le plaisir l'ont lasssée, elle s'assoupit sur les fleurs; là le serpent se dépouille de sa peau tigrée, ceinture assez vaste pour environner une fée. Je veux frotter légèrement de ce suc les yeux de Titania, et lui remplir le cerveau d'odieuses et bizarres fantaisies. Prends-en aussi un peu avec toi, et cherche dans ce bocage. Une jeune et belle Athénienne est éprise d'un jeune homme qui la dédaigne; mets-en sur les yeux de cet amant superbe; mais aie soin de le faire au moment où tu pourras t'assurer que le premier objet qu'il verra pourra être une femme. Tu reconnaîtras l'homme aux habits athéniens dont il est revêtu. Exécute ton opération avec quelques précautions, afin qu'il puisse devenir plus idolâtre d'elle qu'elle ne l'est de lui : et songe à venir me rejoindre avant le premier chant du coq.

PUCK

N'ayez aucune inquiétude, mon souverain; votre humble serviteur exécutera vos ordres.

SCENE VI

Le théâtre représente une autre partie du bois.

TITANIA *paraît avec sa cour.*

TITANIA

Allons, un rondeau (17), et un air de fées; et ensuite, avant la troisième partie d'une minute, chacune à vos fonctions : les unes, à tuer le ver caché dans le sein odorant des boutons de rose; les autres à faire la guerre aux chauve-souris, pour avoir leurs ailes de peau, afin d'en habiller mes petits sylphes; d'autres, à écarter la chouette, qui, dans la nuit, nous insulte de son cri sinistre, étonnée de voir nos légers esprits. — Chantez maintenant pour m'endormir; et après, laissez moi reposer, et allez à vos offices.

PREMIÈRE FÉE

Vous, serpents tachetés au double dard,
Epineux porcs-épics, ne vous montrez pas.
Lézards, aveugles reptiles, gardez-vous d'être malfaisants,
N'approchez pas de notre reine.

CHŒUR DE FÉES

Philomèle, commence ta douce mélodie,
Et par ton doux murmure appelle le sommeil.
Landore, Landore, Landore.

Que nul trouble, nul charme, nul maléfice
N'interrompe le repos de notre reine.
Bon soir, Landore, etc.

SECONDE FÉE

Araignées filandières, n'approchez pas.
Loin d'ici, insectes aux longues jambes.
Eloignez-vous, noirs escarbots.
Ver ou limaçon, n'offensez pas notre reine.
(*Le chœur répète son couplet.*)

PREMIÈRE FÉE

Allons, partons : tout est en ordre.
Qu'une de nous veille, sentinelle suspendue dans l'air.
(*Titania s'endort : les fées sortent.*)

SCÈNE VII

TITANIA *endormie*, OBERON

OBERON, *laissant tomber un philtre sur les yeux de Titania.*

Que l'objet que tu verras, en t'éveillant,
Soit pour toi l'objet de ton amour :
Brûle et languis pour lui :
N'importe qu'il soit ours, ou tigre,
Léopard, ou sanglier à la crinière hérissée.
Tes yeux, à ton réveil,
Le prendront pour ton amant chéri.
Réveille-toi à l'approche du plus vil objet.
(*Oberon sort.*)

SCÈNE VIII

LYSANDRE, HERMIA

LYSANDRE

Ma belle amie, vous êtes fatiguée d'errer dans ce bois; et pour vous avouer la vérité, j'ai oublié le chemin : nous nous reposerons, Hermia, si vous le voulez, et nous attendrons ici la lumière consolante du jour.

HERMIA

Je le veux bien, Lysandre. Allez chercher un lit pour vous : moi, je vais reposer ma tête sur ce gazon.

LYSANDRE

La même touffe de verdure nous servira d'oreiller à tous les deux : un seul cœur, un même lit, deux âmes et une seule foi.

HERMIA

Non, cher Lysandre : pour l'amour de moi, mon cher, placez-vous plus loin encore; ne vous mettez pas si près de moi.

LYSANDRE

O ma douce amie! prenez mes paroles dans le sens que leur donne mon innocence. Dans l'entretien des amants, que l'amour, et non le soupçon, en soit l'interprète; j'entends

que mon cœur est uni au vôtre, en sorte que nous pouvons des deux cœurs n'en faire qu'un; que nos deux âmes se sont échangées par un serment, en sorte que ce n'est qu'une foi dans deux âmes. Ne me refusez donc pas une place à vos côtés, pour me reposer; car, couché auprès de vous, Hermia, je ne songe point à la trahison (18).

HERMIA

Malheur à ma vertu et à ma fierté, si Hermia a voulu taxer Lysandre de trahison! Mais, mon aimable ami, au nom de la tendresse et de la complaisance, éloignez-vous un peu: cette séparation, prescrite par la décence humaine, convient à un amant vertueux et à une jeune vierge: oui, tenez-vous à cette distance; et bonsoir, mon bien-aimé; que jamais ton amour ne finisse qu'avec ta précieuse vie!

LYSANDRE

Ma réponse est: ô ciel! exauce son vœu, et que ma vie finisse quand finira ma fidélité! Voici mon lit: que le sommeil verse sur toi toutes ses douceurs.

HERMIA

Qu'il en partage la moitié à l'ami qui m'adresse ce souhait.

(*Ils s'endorment tous deux.*)

SCENE IX

PUCK *seul.*

J'ai couru tout le bois;
Et d'Athénien, je n'en ai trouvé aucun
Sur les yeux de qui je puisse essayer
La force de cette fleur pour inspirer l'amour.
Nuit et silence! Que trouvé-je ici ?
C'est l'homme que m'a désigné mon maître,
Et qui dédaigne une jeune Athénienne;
Et la voici elle-même profondément endormie
Sur la terre humide et fangeuse.
Oh! la jolie enfant : elle n'a pas osé se coucher
Près de ce cruel, de cet ennemi de la tendresse.
Jeune sauvage, je répands sur tes yeux
Tout le pouvoir que ce charme possède :
Qu'à ton réveil, l'amour défende au sommeil
De jamais fermer ta paupière.
Réveille-toi dès que je serai parti :
Il faut que j'aille retrouver Oberon.

SCÈNE X

DÉMÉTRIUS et HÉLÈNE *courant.*

HÉLÈNE

Arrête, cher Démétrius, dusses-tu me donner la mort!

DÉMÉTRIUS

Je te le défends, ne m'approche pas : ne me poursuis pas ainsi.

HÉLÈNE

Oh ! aurais-tu le cœur de m'abandonner ici seule dans les ténèbres? Ah ! ne m'abandonne pas.

DÉMÉTRIUS

Arrête, sous peine de ta vie : je veux m'en aller seul.

(*Démétrius s'enfuit.*)

SCÈNE XI

HÉLÈNE *seule.*

Oh ! je suis hors d'haleine, à force de le poursuivre en vain. Plus je le prie et moins j'obtiens. Hermia est heureuse, en quelque lieu qu'elle se trouve ; car elle a des yeux célestes, et qui attirent vers elle. Oh ! comment ses yeux sont-ils devenus si brillants ? Ce n'est pas à force de larmes : si cela était, mes yeux en ont été bien plus souvent arrosés que les siens. Non, non ; je suis d'une laideur effrayante ; car les bêtes de ces bois, qui me rencontrent, me fuient de peur. Il n'est donc pas étonnant que Démétrius, qui est un monstre sauvage, fuie aussi ma présence

Quel miroir indigne et imposteur est le mien, de m'avoir montrée a mes yeux d'une beauté comparable aux deux globes brillants des yeux d'Hermia! Mais qui est ici? Lysandre, étendu sur la terre! Est-il mort, ou endormi? Je ne vois point de sang, nulle blessure. — Lysandre, si tu es vivant, bon Lysandre, éveille-toi.

LYSANDRE, *s'éveillant.*

Et je traverserais les flammes pour l'amour de toi, ma bien-aimée. Transparente Hélène! la nature montre son art et sa puissance, en me faisant voir ton cœur à travers ton sein. Où est Démétrius? Oh! que ce nom odieux est bien celui d'un homme fait pour être immolé par mon épée!

HELÈNE

Ne parlez pas ainsi, Lysandre; ne vous arrêtez pas à cette idée : qu'importe qu'il aime votre Hermia? Lysandre, que vous importe? Hermia n'aime que vous; ainsi, soyez content.

LYSANDRE

Content avec Hermia? Non : je me repens des instants ennuyeux que j'ai perdus avec elle. Ce n'est point Hermia, c'est Hélène que j'aime. Qui ne voudra pas changer un noir corbeau contre une blanche colombe? La volonté de l'homme est gouvernée par la rai-

son ; et ma raison me dit que vous êtes la plus digne d'être aimée. Les plantes qui croissent encore ne sont pas mûres avant leur saison ; et moi, avant ce jour, ma raison, dans sa jeunesse, n'était pas encore mûrie : mais à présent que je touche au temps de la perfection de mes organes et de mes sens, la raison devient le guide et la souveraine de ma volonté. Elle me conduit devant vos beaux yeux, où je lis les sentiments les plus tendres, écrits dans le plus riche livre d'amour.

HÉLÈNE

Pourquoi suis-je née pour être en butte à cette amère ironie? Quand ai-je mérité d'essuyer de votre part ces mépris ? N'est-ce donc pas assez, jeune homme, que je n'aie jamais pu, que je ne puisse mériter un doux regard des yeux de Démétrius, sans qu'il faille encore que vous insultiez à ma disgrâce? De bonne foi, vous me faites une injure ; oui, oui, vous me faites un outrage en me faisant la cour d'une manière ironique et méprisante. Allez, prospérez ; mais je suis forcée d'avouer que je vous avais cru plus d'honneur et de sentiments. Oh ! se peut-il qu'une femme rebutée d'un homme soit encore aussi cruellement insultée par un autre?

SCÈNE XII

LYSANDRE, HERMIA *toujours endormie*

LYSANDRE

Elle ne voit point Hermia. — Hermia, continue de dormir ici, et puisses-tu ne jamais t'approcher de Lysandre ! Car, comme l'excès des mets les plus délicieux porte à l'estomac le dégoût le plus invincible ; comme les hérésies, que l'homme abjure, sont les plus détestées de ceux qu'elles ont longtemps trompés; de même, toi, objet de ma satiété et de ma pernicieuse erreur, sois haïe de tous, et surtout de moi ! Et vous, puissances de mon âme, adressez tout ce que vous avez d'énergie, de tendresse et d'amour à l'honneur d'Hélène ; je me dévoue avec vous pour être son fidèle chevalier.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIII

HERMIA, *se réveillant en sursaut*

A mon secours, Lysandre ! à mon secours ! Oh ! fais ton possible pour arracher ce serpent qui rampe sur mon sein : hélas ! à moi aie pitié de moi. — Quel était ce songe ! Ly-

sandre, vois comme je tremble de frayeur ! Il m'a semblé qu'un serpent me dévorait le cœur, et que toi, tu étais assis, souriant à mon cruel tourment. — Lysandre ? quoi ! est-il parti ? Lysandre ! cher amant ! Quoi ! il ne m'entend pas ! Il m'aurait laissée ? Quoi ! pas un son, pas une parole ! Hélas ! où êtes-vous, Lysandre ? Répondez-moi, si vous pouvez m'entendre : parlez-moi, au nom de tous les amours. Je suis prête à m'évanouir de terreur. — Personne ! — Ah ! je vois enfin que tu n'es plus près de moi ; il faut que je trouve à l'instant, ou la mort, ou toi.

(*Elle sort éperdue.*)

ACTE TROISIÈME

La scène est dans un bois aux environs d'Athènes.

SCÈNE PREMIÈRE

QUINCE, SNUG, BOTTOM, FLUTE, SNOUT, STARVELING, TITANIA *est endormie près de l'endroit où se trouve cette troupe de comédiens.*

BOTTOM

Sommes-nous tous rassemblés ?

QUINCE

Oui, oui ; et voici une place admirable pour faire notre répétition. Ce gazon vert sera notre théâtre ; ce buisson d'épines nos coulisses ; et nous allons jouer la pièce, tout comme nous la jouerons devant le duc.

BOTTOM

Pierre Quince !

QUINCE

Que dis-tu, taureau Bottom ?

BOTTOM

Il y a dans cette comédie de Pyrame et Thisbé des choses qui ne plairont jamais.

D'abord, Pyrame doit tirer son épée et se tuer. Les dames ne supporteront jamais cela. Qu'avez-vous à répondre?

SNOUT

Par Notre-Dame, cela leur fera une peur affreuse.

STARVELING

Je suis d'avis que nous laissions là la tuerie pour quand tout sera fini.

BOTTOM

Pas du tout. J'ai un expédient pour tout concilier. Écrivez-moi un prologue, et que ce prologue ait l'air de dire que nous ne nous ferons aucun mal avec nos épées, et que Pyrame n'est pas tué tout de bon; et pour plus grande assurance, dites-leur que moi, qui fais Pyrame, je ne suis pas Pyrame, mais Bottom le tisserand : cela les rassurera tout-à-fait contre la peur.

QUINCE

Allons, nous ferons ce prologue, et il sera écrit en vers de huit et de six syllabes (19).

BOTTOM

Non, ajoutez-en encore deux : qu'on le fasse en vers de huit.

SNOUT

Et les dames ne seront-elles pas effrayées du lion.

STARVELING

Je le crains bien, je vous l'assure.

BOTTOM

Camarades, vous devez faire une réflexion. Amener sur la scène, Dieu vous protége! un lion parmi des dames, c'est une des plus terribles choses ! car il n'y a pas de plus redoutable oiseau de proie que votre lion, au moins; et il faut que nous y fassions bien attention.

SNOUT

Eh bien ! nous ferons un second prologue, pour dire que ce lion n'est pas un vrai lion.

BOTTOM

Oh! oui : il faut que vous nommiez son nom, et que l'on voie la moitié de son visage au travers du cou et de la crinière du lion; et il faut qu'il parle lui-même dans le lion, et qu'il dise ceci, ou autre adoucissement semblable : — « Mesdames, ou belles dames, je vous souhaiterais, ou je vous demanderais, ou mieux encore, je vous prierais de ne pas avoir peur, de ne pas trembler, je réponds de votre vie sur la mienne. Si vous croyez que je viens ici comme un lion, ce serait exposer ma vie. Non, je ne suis rien de pareil; je suis un homme tout comme les autres hommes.... » Et alors pour le prouver, qu'il dise son nom, et qu'il leur déclare tout net qu'il est Snug le menuisier.

QUINCE

Allons, cela sera ainsi. Mais il y a encore deux points bien difficiles : c'est, d'abord, d'introduire le clair de lune dans une chambre; car vous savez que Pyrame et Thisbé se rencontrent au clair de la lune.

SNUG

La lune luira-t-elle la nuit que nous jouerons notre pièce?

BOTTOM

Un almanach (20), un almanach : voyez dans l'almanach : trouvez le clair de lune, trouvez le clair de lune.

QUINCE

Oui : il y aura de la lune cette nuit-là.

BOTTOM

Alors, vous pouvez laisser une fenêtre de la grande chambre où nous jouerons, ouverte; et le clair de lune pourra y entrer par la fenêtre.

QUINCE

Oui : ou un homme peut venir avec un fagot d'épines et une lanterne, et dire qu'il vient pour représenter et figurer, ou défigurer le personnage du clair de lune. — Mais il y a encore une autre difficulté. Il nous faut une muraille dans la grande chambre, car

Pyrame et Thisbé, dit l'histoire, se parlaient au travers de la fente d'un mur.

SNUG

Vous ne pourrez jamais amener une muraille sur la scène ; qu'en dites-vous, Bottom?

BOTTOM

Le premier venu peut représenter une muraille : il n'a qu'à avoir quelque enduit de plâtre ou d'argile, ou de crépi sur lui, pour figurer la muraille ; ou bien encore, qu'il tienne ses doigts ainsi ouverts ; et à travers ses fentes, Pyrame et Thisbé pourront se murmurer leurs amours.

QUINCE

Si cela peut s'arranger, tout est en règle. — Allons, asseyez-vous tous, enfants de vos mères, et récitez vos rôles. Vous, Pyrame, commencez ; et quand vous aurez débité votre discours, vous entrerez dans ce buisson, et ainsi des autres, chacun à son tour, à la fin de son couplet.

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS : PUCK *entre sans être vu.*

PUCK

Quelle est donc cette canaille incivile et

patibulaire, qui vient ici faire son vacarme si près du lit où repose la reine des fées? Quoi! une pièce en jeu? Je veux être de l'auditoire, et peut-être aussi y serai-je acteur, si j'en trouve l'occasion.

QUINCE

Parlez, Pyrame. — Thisbé, avancez.

PYRAME

« Thisbé, la fleur des douces odieuses exhale un parfum suave. »

QUINCE, *le reprenant.*

Odeurs, odeurs.

PYRAME

« Des douces odeurs exhale un parfum suave : tel est celui de votre haleine, ma tendre et très chère Thisbé. — Mais, écoutez : une voix! — Restez ici un moment, et dans l'instant, je vais venir vous retrouver. »

(*Il sort.*)

PUCK, *à part.*

Voilà le plus étrange Pyrame qui ait jamais joué ici.

(*Il sort.*)

THISBÉ

Est-ce à mon tour de parler ?

QUINCE

Oui, vraiment, c'est à vous : car vous devez concevoir qu'il ne vous quitte que pour voir

d'où vient un bruit qu'il a entendu, et qu'il va revenir sur-le-champ.

THISBÉ

« Très radieux Pyrame, dont le teint a la blancheur des plus beaux lis, et dont les couleurs brillent comme la rose vermeille sur les ronces, vif et brillant jouvenceau, mon aimable et cher bien-aimé, aussi franc et d'aussi bonne race que le meilleur et le plus infatigable coursier : — j'irai te trouver, Pyrame, à la tombe de *Ninny* (21). »

QUINCE, *la reprenant.*

A la tombe de Ninus. — Mais vous ne devez pas dire cela encore : c'est une réponse que vous avez à faire à Pyrame. Vous débitez tout votre rôle à la fois, les réclames et tout. — Pyrame, entrez : votre tour est venu. Infatigable coursier, sont les derniers mots du couplet.

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS : PUCK *rentre*, et BOTTOM *affublé d'une tête d'âne.*

THISBÉ, *répétant la dernière phrase.*

« D'aussi bonne race que le meilleur et le plus infatigable coursier. »

PYRAME

« Si j'étais beau, Thisbé, je ne serais jamais qu'à toi. »

QUINCE, *apercevant Bottom.*

O monstrueuse vue! ô prodige étrange! nous sommes lutinés ici. — Vite, camarades, fuyons : camarades, au secours!

(*Toute la troupe s'enfuit.*)

PUCK

Je vais vous suivre; je vais vous faire tourner en cercle à travers les marécages, les buissons, les ronces et les épines. Tantôt je serai cheval, et tantôt chien, pourceau, ours sans tête, et tantôt une flamme errante; hennissant, aboyant, grondant, rugissant, brûlant; cheval, chien, pourceau, ours et feu tour à tour.

(*Il sort.*)

BOTTOM

Pourquoi donc s'enfuient-ils si fort? C'est un tour qu'ils me jouent pour me faire peur.

(*Snout rentre.*)

SNOUT

O Bottom, comme te voilà métamorphosé! Que vois-je donc là sur tes épaules? une tête d'âne?

BOTTOM

Que vois-je, dis-tu? Hé? tu vois une tête d'âne qui est la tienne : n'est-il pas vrai?

(*Snout sort.—Quince rentre.*)

QUINCE

Dieu te bénisse, Bottom! Dieu te bénisse! Te voilà métamorphosé.

(*Il sort.*)

BOTTOM, *seul.*

Je vois leur malice : ils veulent faire un âne de moi, pour m'effrayer s'ils le peuvent. Mais moi, je ne veux pas bouger de cette place, quoiqu'ils puissent faire. Je vais me promener ici en long et en large, et je vais chanter, afin qu'ils comprennent que je n'ai pas la moindre peur.

(*Il chante.*)

Le merle au noir plumage,
Au bec jaune comme l'orange,
La grive avec son chant si gai,
Le roitelet avec sa petite plume.

TITANIA, *s'éveillant.*

Quel ange me réveille sur mon lit de fleurs?

BOTTOM, *chantant.*

Le pinson, le moineau et l'alouette.
Le gris coucou avec son plain-chant monotome,
Dont maint homme remarque la note,
Sans oser lui répondre, non.

Car, en effet, qui voudrait compromettre son esprit avec un si fol oiseau? Qui voudrait donner un démenti à un oiseau, quand il crierait, *coucou*, à perte d'haleine?

TITANIA

Ah! je te prie, aimable mortel, chante encore. Mon oreille est amoureuse de tes chants; mes yeux sont épris de tes belles formes; et la force de ton brillant mérite me contraint, malgré moi, de déclarer à la première vue, de jurer que je t'aime.

BOTTOM

Il me semble, madame, que vous avez bien peu de raison de m'aimer; et cependant, à dire la vérité, la raison et l'amour ne vont guère aujourd'hui de compagnie : c'est grand dommage que quelques honnêtes voisins ne veuillent pas s'employer pour les réconcilier : je pourrais tromper comme un autre, dans l'occasion.

TITANIA

Tu es aussi sensé que tu es beau.

BOTTOM

Oh! ni l'un ni l'autre. Mais si j'avais seulement assez d'esprit pour sortir de ce bois, j'en aurais assez pour l'usage que j'en veux faire.

LA REINE

Ah! ne désire pas sortir de ce bois. Tu resteras ici, que tu le veuilles ou non. Je suis

un esprit au-dessus de la troupe vulgaire des esprits. L'été règne toujours sur mon empire ; et moi, je t'adore : viens donc avec moi : je te donnerai des fées pour te servir de pages : elles iront te chercher mille joyaux précieux dans l'abîme des eaux : elles chanteront, tandis que tu dormiras sur un doux lit de fleurs; et je saurai si bien épurer les éléments grossiers de ta constitution mortelle, que tu auras le vol et la légèreté d'un esprit aérien. — (*Appelant les fées.*) Fleur de pois, Toile d'araignée, Mite, Graine de moutarde !

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS ; QUATRE FÉES *se présentent.*

PREMIÈRE FÉE

Me voilà à vos ordres.

SECONDE FÉE

Et moi aussi.

TROISIÈME FÉE

Et moi aussi.

QUATRIÈME FÉE

Et moi aussi. Où faut-il aller ?

TITANIA

Soyez prévenantes et polies pour cet aimable mortel. Dansez dans ces promenades, gambadez à ses yeux : nourrissez-le de moelleux abricots, et des tendres fruits des ronces, de grappes vermeilles, de figues vertes, et de douces mûres : dérobez aux grosses abeilles leurs charges de miel, et dévalisez la cire de leurs cuisses, pour en faire des flambeaux de nuit, que vous allumerez à l'œil radieux du ver luisant (22) pour éclairer le coucher et le lever de mon bien-aimé ; arrachez les ailes légères des insectes colorés, pour écarter les rayons de la lune de ses yeux endormis. Inclinez-vous devant lui, sylphes, et prodiguez-lui vos caresses.

PREMIÈRE FÉE

Salut, mortel, salut !

SECONDE FÉE

Salut !

TROISIÈME FÉE

Salut !

BOTTOM *à une fée.*

Je rends mille grâces sincères à votre altesse. — Je vous prie, quel est le nom de votre altesse ?

UNE FÉE

Toile d'araignée

BOTTOM

Je serai charmé de lier avec vous une plus étroite connaissance. Cher monsieur Toile d'araignée, si je me coupe le doigt, je ne m'en embarrasse plus, avec votre secours. — (*A une autre fée.*) Votre nom, honnête page?

SECONDE FÉE

Fleur de pois.

BOTTOM

Je vous prie, recommandez-moi à maîtresse Cosse, votre mère, et à monsieur Cosse, votre père : cher monsieur Fleur de pois, je veux que nous fassions plus ample connaissance. — (*A une troisième fée.*) Votre nom, je vous en conjure, monsieur?

TROISIÈME FÉE

Graine de moutarde.

BOTTOM

Bon monsieur Graine de moutarde, je connais à merveille votre rare patience (23) : ce lâche géant, ce dévorant Rostbeef a englouti plusieurs descendants de votre maison. Je vous promets que vos parents m'ont bien fait verser des larmes : nous nous lierons ensemble, mon cher Graine de moutarde.

TITANIA

Allons : attachez-vous à sa suite : conduisez-le sous mon berceau. La lune me paraît nous regarder d'un œil humide; et lorsqu'elle pleure, elle pleure les jeunes fleurs, et se lamente sur quelque virginité violée.... Enchaînez la langue de mon amant : conduisez-le en silence.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE V

OBERON *seul.*

Je brûle de savoir si Titania s'est réveillée; et alors, quel a été le premier objet qui s'est présenté à sa vue, et dont il faut qu'elle se passionne jusqu'à la fureur.

SCÈNE VI

OBERON, PUCK

OBERON

Voici mon courrier. — Eh bien, folâtre esprit, quel amusement nocturne trouverons-nous dans ce bois enchanté?

PUCK

Ma maîtresse est éprise d'amour pour un monstre. Près de la retraite de son berceau sacré, à l'heure où elle était plongée dans le sommeil le plus profond et le plus insensible, une horde de vauriens, artisans grossiers, qui travaillent tout le jour pour du pain dans les échopes d'Athènes, se sont rassemblés pour faire la répétition d'une pièce destinée à être jouée le jour des noces de Thésée. Le plus épais et le plus ignorant de cette troupe de misérables fous, qui représentait Pyrame, au milieu de la pièce a abandonné le lieu de la scène, et est entré dans un hallier : là, je l'ai surpris à mon avantage, et je lui ai planté une tête d'âne sur la sienne. Cependant, son tour est venu de répondre à sa Thisbé : alors, mon grotesque acteur revient sur la scène. Aussitôt que ses camarades l'aperçoivent, comme une troupe d'oisons sauvages qui ont aperçu l'oiseleur s'approcher en rampant terre à terre, ou comme une compagnie de corneilles à la tête huppée, qui se lèvent et croient au bruit d'une décharge, et se séparent, et évacuent en désordre la plaine de l'air; de même, à sa vue, tous se sont enfuis de tous côtés; et chacun d'eux tombe l'un après l'autre, à l'impression de mon pied sur la terre. Lui, crie au meurtre, et invoque à grands cris du secours d'A-

thènes. Dans le trouble de leurs sens, écrasés par la force de leurs terreurs, j'ai armé contre eux les objets inanimés. Les ronces et les épines arrachent et déchirent leurs habits, emportent à l'un ses manches, à l'autre son chapeau : tout les quitte et les laisse dépouillés. Je les ai conduits ainsi dans le délire de la peur, et j'ai laissé ici le beau Pyrame sous sa métamorphose ; et le hasard a voulu que, dans ce moment même, Titania se soit réveillée ; elle a pris aussitôt de l'amour pour un âne.

OBERON

L'événement surpasse mes espérances. — Mais as-tu oint les yeux de l'Athénien de ce philtre d'amour, comme je te l'avais ordonné?

PUCK

Je l'ai surpris dormant : — c'est une chose faite aussi ; et la jeune Athénienne est à ses côtés ; de façon qu'il faut nécessairement qu'à son réveil ses yeux l'aperçoivent.

SCÈNE VII

LES PRÉCÉDENTS ; DÉMÉTRIUS, HERMIA

OBERON

Reste coi : voici justement l'Athénien.

PUCK

C'est bien la femme : mais l'homme n'est pas le même.

DÉMÉTRIUS

Ah! pourquoi rebutez-vous ainsi un amant qui vous aime? Gardez ces rigueurs pour votre plus cruel ennemi.

HERMIA

Tu n'essuies de moi que des reproches; mais je voudrais pouvoir te maltraiter davantage ; car tu m'as donné, j'en ai bien peur, un grand sujet de te maudire. Si tu as assassiné Lysandre au milieu de son sommeil; déjà enfoncé à moitié dans le sang, achève de t'y plonger jusqu'à la tête, et tue-moi aussi. Le soleil n'est pas aussi fidèle au jour qu'il l'était pour moi. — Aurait-il jamais abandonné son Hermia endormie? Je croirai plutôt qu'on peut percer d'outre en outre le globe entier de la terre, et que la lune peut descendre à travers son centre, et aller à midi se présenter chez les antipodes à son frère étonné et mécontent. Il faut absolument que tu l'aies massacré : tu as le regard d'un meurtrier; ton œil est sombre et homicide.

DÉMÉTRIUS

Dites le regard d'un mourant, percé au cœur par le trait de votre barbarie; et ce-

pendant, vous, qui m'assassinez, votre œil est aussi brillant, aussi pur que l'est Vénus, là-bas, dans sa pâle sphère du crépuscule.

HERMIA

Qu'importe à mon cher Lysandre? — Où est-il? Ah! bon Démétrius, veux-tu me le rendre?

DÉMETRIUS

J'aimerais mieux donner son cadavre à mes chiens.

HERMIA

Loin de moi, dogue féroce, loin de moi! Tu l'as donc tué? Sois donc pour jamais rayé du nombre des humains! Oh! dis-moi, dis-moi une fois, une seule fois la vérité, par pitié pour moi. As-tu ose, les yeux ouverts, le fixer endormi, et l'égorger dans son sommeil? O le brave exploit! Un serpent, le plus vil reptile, en pouvait faire autant. Oui, c'est un serpent qui a fait le coup : car jamais serpent ne blessa d'un double dard plus empoisonné que le tien, monstrueux reptile.

DÉMÉTRIUS

Vous épuisez les emportements de votre colère sur une méprise. Je ne suis point coupable du sang de Lysandre; et autant que je puisse savoir, il n'est point mort.

HERMIA

Ah! dites-moi donc, je vous en conjure, qu'il vit et qu'il est en santé.

DÉMÉTRIUS

Si je puis vous l'assurer, que gagnerai-je à vous le dire?

HERMIA

Le privilége de ne plus me revoir jamais. — Et je fuis à l'instant ta présence abhorrée: songe à m'éviter, soit qu'il soit mort, ou vivant. (*Elle s'en va.*)

SCÈNE VIII

DÉMÉTRIUS, OBERON, PUCK

DÉMÉTRIUS

Il est inutile de vouloir la suivre dans cet accès de courroux. Je vais donc me reposer ici quelques moments. Ainsi, le poids du chagrin devient plus accablant encore, lorsque le sommeil perfide refuse de lui payer sa dette; peut-être en ce moment s'acquittera-t-il de quelques heures avec moi, si je fais ici quelque séjour pour attendre sa complaisance. (*Il se couche.*)

OBERON *à Puck.*

Qu'as-tu fait? Tu t'es mépris du tout au tout; et tu as placé le philtre d'amour sur les yeux d'un amant fidèle. Ainsi, l'effet nécessaire de ta méprise est de changer un amour sincère en amour perfide, et non pas un amour perfide en amour sincère.

PUCK

C'est le destin qui gouverne les événements, et qui fait que pour un amant qui garde sa foi, mille autres la violent, et entassent parjures sur parjures.

OBERON

Va, parcours le bois plus vite que le vent, et vois à découvrir Hélène d'Athènes : elle est toute malade d'amour, et pâle, épuisée de soupirs brûlants, qui ont dépouillé son sang de son baume et de sa fraîcheur. Tâche de l'amener ici par quelque enchantement; je charmerai les yeux du jeune homme qu'elle aime, avant qu'elle reparaisse à sa vue.

PUCK

J'y vais, j'y vais : vois comme je vole plus rapidement que la flèche décochée de l'arc d'un Tartare.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX

OBERON, *seul*

(*Il verse un suc de fleur sur les yeux de Démétrius.*)

Fleur de couleur de pourpre,
Blessée par l'arc de Cupidon,
Plonge dans le globe de son œil !
Quand il cherchera son amante,
Qu'elle brille à ses regards du même éclat
Dont Vénus brille dans les cieux.
Si, à ton réveil, elle est auprès de toi,
Implore d'elle ton remède.

SCÈNE X

OBERON; PUCK *revient.*

PUCK

Capitaine de notre bande légère,
Hélène est ici à deux pas ;
Et le jeune homme, victime de ma méprise,
Presse le salaire de son amour.
Verrons-nous la scène de leurs risibles erreurs ?
Maître, que ces mortels sont fous !

OBERON

Range-toi à l'écart : le bruit qu'ils font va réveiller Démétrius.

PUCK

Eh bien ! ils seront deux alors à courtiser une femme. Cela doit faire un spectacle amusant, et rien ne me plaît tant que ces accidents bizarres et imprévus.

SCÈNE XI

LYSANDRE et HÉLÈNE

LYSANDRE

Pourquoi imaginer que je me fais un jeu insultant de vous rechercher? Jamais le dédain et le mépris ne se manifestent par des larmes : voyez, quand je vous jure mon amour, je pleure : des sermeuts nés dans les pleurs ont toute l'apparence de la sincérité; et comment pouvez-vous voir des signes de mépris dans des symboles évidents de tendresse et de foi ?

HÉLÈNE

Vous suivez de plus en plus votre projet de perfidie. Quand la vérité tue la vérité, quel combat à la fois infernal et céleste ! Ces vœux sont pour Hermia : voulez-vous donc l'abandonner? Pesez serments contre serments, et vous ne peserez qu'un néant. Vos serments pour elle et pour moi, mis dans une balance,

seront d'un égal poids, et tout aussi légers que de vaines paroles.

LYSANDRE

Je n'avais pas de discernement lorsque je lui ai juré ma foi.

HÉLÈNE

Et vous n'en avez pas plus, à mon avis, maintenant que vous la délaissez.

LYSANDRE

Démétrius l'aime, et lui ne vous aime point.

DÉMÉTRIUS, *se réveillant.*

O Hélène! déesse, nymphe accomplie et divine! A quoi, ma bien-aimée, à quoi pourrais-je comparer ton bel œil? Le cristal même est impur et trouble. Oh! quel charme sur tes lèvres! Vermeilles comme deux cerises mûres, comme elles tentent et appellent le baiser! Quand tu soulèves ta belle main, la neige blanche et pure, glacée sur la cime du Taurus, et caressée par le vent d'orient, paraît noire comme le plumage du corbeau. Oh! permets que je baise cette merveille de blancheur éblouissante, et le sceau de la félicité.

HÉLÈNE

O malice infernale! Je vois bien que vous êtes tous ligués contre moi pour vous faire

un jouet de mon malheur. Si vous étiez honnêtes et bien nés, vous ne vous acharneriez pas ainsi à me vexer. Ne vous suffit-il pas de me haïr, comme je sais que vous me haïssez, sans vous liguer ensemble dans le projet de m'insulter? Si vous étiez des hommes, comme vous en avez la figure, vous ne traiteriez pas ainsi une jeune et honnête personne de mon sexe. Venir me jurer de l'amour, et exagérer ma beauté, lorsque je suis sûre que vous me haïssez de tout votre cœur! Vous êtes tous deux rivaux, amants d'Hermia, et tous deux, en ce moment, vous disputez à l'envi à qui insultera le plus la malheureuse Hélène. Voilà un noble exploit! C'est une entreprise bien digne de braves cavaliers de faire couler les larmes d'une infortunée par vos mépris et votre dérision! Non, des hommes mieux élevés et d'un cœur plus noble n'auraient jamais offensé ainsi une jeune fille; jamais ils n'auraient tourmenté la patience d'une âme désolée, comme vous faites, uniquement pour vous faire un jeu de ma peine.

LYSANDRE

Votre procédé n'est pas honnête, Démétrius: n'en agissez pas ainsi, car vous aimez Hermia: c'est une chose que vous n'ignorez pas, et que je sais; et ici même, bien volontiers et de tout mon cœur, je vous cède ma part de l'amour d'Hermia: léguez-moi en re-

tour la vôtre dans l'amour d'Hélène, que j'adore, et que j'aimerai jusqu'au trépas.

HÉLÈNE

Jamais railleurs impitoyables ne s'obstinèrent davantage à perdre de vaines paroles.

DÉMÉTRIUS

Lysandre, garde ton Hermia; je n'en veux point: si je l'aimai jamais, cet amour est tout à fait anéanti. Mon cœur n'a fait que séjourner avec elle en passant, comme un hôte étranger; et maintenant il est retourné à Hélène, comme dans son élément natal, pour s'y fixer à jamais.

LYSANDRE

Hélène, ne le crois pas.

DÉMÉTRIUS

Ne calomnie pas la foi que tu ne connais pas, de crainte qu'à tes périls tu ne le paies cher.—Regarde de ce côté: voilà ton amante qui vient.

SCÈNE XII

LES MÊMES; HERMIA

HERMIA

Nuit sombre, si tu suspends l'usage des yeux, tu rends l'oreille plus sensible aux sons:

en affaiblissant un sens, tu en dédommages l'homme en perfectionnant l'autre. — Ce ne sont pas mes yeux, Lysandre, qui t'ont découvert ; c'est mon oreille, et je lui en rends grâces, qui m'a guidée vers toi au son de ta voix. Mais pourquoi m'as-tu quittée si désobligeamment ?

LYSANDRE

Pourquoi resterait-il, celui que l'amour presse de marcher ?

HERMIA

Et quel amour pouvait forcer Lysandre à s'éloigner de mes côtés ?

LYSANDRE

L'amour de Lysandre, et qui ne lui permettait pas de rester, c'était la belle Hélène; Hélène qui rend la nuit plus brillante que tous ces globes enflammés, et tous ces yeux de lumière attachés au firmament. Pourquoi me cherches-tu ? Cette démarche ne te faisait-elle pas assez connaître que c'était la haine que je te portais qui m'a fait te quitter ainsi ?

HERMIA

Vous ne pensez pas ce que vous dites; cela est impossible.

HÉLÈNE

Voyez : elle aussi est du complot ! Je le vois

bien, à présent, qu'ils se sont concertés tous les trois pour arranger cette scène de dérision à mes dépens. Outrageuse Hermia, fille ingrate ! as-tu donc conspiré, as-tu comploté avec ces cruels de me faire subir cette insulte ignominieuse ? Est-ce là le prix de cette familiarité, de cette confiance mutuelle de nos deux cœurs, de ces vœux de nous aimer comme deux sœurs, de tant de douces heures que nous passions ensemble, et où nous reprochions au temps de trop hâter sa marche et l'instant où il fallait nous séparer ? Oh! tout cela est-il oublié? et cette tendre amitié commencée aux écoles ? et cette innocence des jeux de notre enfance? Hermia, nous avons, par un art égal au pouvoir des dieux, créé toutes les deux, avec nos aiguilles, une même fleur, sur un seul modèle, assises sur un seul coussin, et chantant une même chanson sur un même air, comme si nos mains, nos personnes, nos voix et nos âmes n'eussent appartenu qu'à un seul et même corps : c'est ainsi que nous avons grandi ensemble, comme deux cerises jumelles, en apparence séparées ; mais, dans leur séparation, unies et sortant de la même tige : on voyait deux corps, mais qui n'avaient qu'un cœur, tels que deux quartiers de cottes d'armoiries dans le blason, qui n'appartiennent qu'à un seul écu et qui sont couronnés d'une seule couronne. Et tu veux rompre violemment le

nœud de notre ancienne tendresse, pour te joindre à des hommes dans l'odieux complot d'outrager et de bafouer ta pauvre amie? Oh! ce n'est pas là le procédé d'une amie, d'une jeune fille honnête : tout notre sexe a droit, aussi bien que moi, de te reprocher ce traitement, quoique je sois la seule qui en ressente l'outrage.

HERMIA

Je suis confondue d'étonnement d'entendre vos reproches amers : je ne vous insulte point ; il me semble plutôt que c'est vous qui vous raillez de moi.

HÉLÈNE

N'avez-vous pas excité Lysandre à se faire un jeu de m'insulter, en s'attachant à mes pas, et de vanter par ironie mes yeux et ma beauté? Et n'avez-vous pas engagé votre autre amant, Démétrius, qui, jusqu'à ce moment, m'aurait volontiers repoussée d'un pied brutal et méprisant, à m'appeler déesse, nymphe, divine et rare merveille, beauté céleste et sans prix? Pourquoi m'adresse-t-il ce langage, à moi qu'il hait? Et pourquoi Lysandre rejette-il votre amour, si bien établi dans son cœur, pour me l'offrir à moi, si ce n'est pas d'après votre instigation, et de votre consentement? Si je n'ai pas autant de grâces que vous, si recherchée des amants, si heureuse et si riche, n'en suis-je pas trop punie? Aimer

sans être aimée, n'est-ce pas pour moi le comble du malheur? Ce sort affreux devrait exciter votre pitié plutôt que vos mépris.

HERMIA

Je ne puis comprendre ce que vous voulez dire.

HÉLÈNE

Oui, oui; continuez, continuez d'affecter un air sérieux et surpris : lancez-vous des coups d'œil dès que je tourne le dos; faites-vous l'un à l'autre des signes d'intelligence; faites durer cette farce qui vous amuse tant; il en sera parlé dans le monde de cette scène si bien filée! — Si vous aviez quelque pitié, quelque générosité dans l'âme, quelque sentiment des procédés honnêtes, vous ne feriez pas un si vil abus de ma personne. Mais, adieu, je vous laisse : c'est aussi en partie de ma faute; et la mort ou l'absence en seront bientôt le remède.

LYSANDRE

Arrêtez, aimable Hélène ; écoutez mon excuse, ma bien-aimée, ma vie, mon âme, belle et chère Hélène.

HÉLÈNE

O admirable tour!

HERMIA, *à Lysandre.*

Cher amant, ne l'insulte pas de ces ironies.

DÉMÉTRIUS

Si elle ne l'obtient pas de bon gré, je puis l'y forcer, lui.

LYSANDRE

Tu ne peux pas plus m'y forcer qu'Hermia l'obtenir en priant. Tes menaces n'ont pas plus de force que ses impuissantes prières.— Hélène, je t'adore ; oui, sur ma vie, je t'aime; je le jure sur ma vie, que je veux perdre pour toi, pour convaincre de mensonge celui qui osera dire que je ne t'aime pas.

DÉMÉTRIUS *à Hélène.*

Je te proteste que je t'aime plus qu'il ne peut t'aimer.

LYSANDRE

Si tu parles ainsi, viens à l'écart et prouve-le-moi.

DÉMÉTRIUS

Allons, sur le champ, viens.

HERMIA, *s'attachant à Lysandre.*

Lysandre, où peut tendre ce débat?

LYSANDRE

Loin de moi, noire Ethiopienne !

DÉMÉTRIUS

Non : ne craignez pas; il fait semblant de vouloir s'arracher de vos mains.—(*A Lysan-*

re.) Allons, faites comme si vous vouliez
e suivre; mais cependant ne venez pas. —
ous êtes un humain fort doux: cela est sûr.

YSANDRE, *à Hermia, qui s'efforce de le retenir.*

Lâche-moi, fille effrontée! vile créature!
aisse-moi libre, ou je vais te secouer de moi
omme un serpent odieux.

HERMIA

Pourquoi donc êtes-vous devenu si dur
our moi? Que veut dire ce changement, mon
her amant?

LYSANDRE

Ton amant? Loin de moi, laide Tartare;
oin de moi! loin, objet de dégoût! potion
amère et révoltante, fuis de mes lèvres.

HERMIA

Ne plaisantes-tu pas?

HÉLÈNE

Oh! sûrement il plaisante, et vous aussi.

LYSANDRE

Démétrius, je veux tenir la parole que j'ai
engagée avec toi.

DÉMÉTRIUS

Je voudrais en avoir votre obligation bien
en forme, car je m'aperçois qu'un faible lien

vous retient : non, je ne veux pas me fier à votre parole.

LYSANDRE

Quoi! voulez-vous que je la blesse, que je la frappe, que je la tue? Quoique je la haïsse, je ne veux pas la maltraiter si lâchement.

HERMIA

Et quel mal plûs grand peux-tu me faire que de me haïr? Me haïr! et pourquoi? O malheureuse que je suis! Quel changement étrange, mon amant! Ne suis-je pas Hermia? n'es-tu pas Lysandre? Je suis aussi belle encore que je l'ai été jusqu'à présent; il n'y a qu'une nuit que tu m'aimais, et cependant, c'est cette nuit-là que tu m'as laissée. Hélas! tu m'as donc laissée; oh, que les dieux ne le permettent pas! Le dirai-je, que c'était sérieusement et pour me fuir?

LYSANDRE

Oui, sur ma vie, je n'ai jamais désiré de te revoir davantage : ainsi, renonce à toute espérance, tranche les questions et les doutes. Sois-en bien assurée, rien n'est plus vrai; ce n'est point un jeu; c'est une vérité que je t'abhorre et que j'aime Hélène.

HERMIA

Ah! malheureuse que je suis!—(*A Hélène.*) Toi, vile enchanteresse, insecte qui ronge la rose, voleuse d'amour, quoi! tu t'es donc

issée dans l'ombre de la nuit, et tu m'as olé le cœur de mon amant!

HÉLÈNE

Oh! cela vous va bien, en vérité! N'avez-ous aucun sentiment de modestie, aucune udeur de votre sexe, nulle teinte de décence de réserve? Quoi! voulez-vous arracher de a langue patiente des reponses de colère et e fureur? Cela est honteux, honteux. Vous ouez, vous jouez comme une vile marion-ette.

HERMIA

Une marionnette! Pourquoi cette épithète? - Oui, voilà le nœud : je reconnais mainte-ant qu'elle a fait comparaison de nos tailles, u'elle a exalté la hauteur de la sienne, et u'avec l'avantage de sa taille, oui, de sa aille, oh! sûrement, elle a forcé la préfé-ence de mon amant: et êtes-vous donc mon-ée si haut dans son estime, parce que je uis petite et d'une stature moins avanta-geuse? — Hé! te parais-je donc si petite, bâ-on enjolivé de la fête de mai? Suis-je donc si naine? Non, je ne suis pas si petite que mes ongles ne puissent atteindre à tes yeux.

HÉLÈNE

Je vous prie, honnêtes cavaliers, contentez-vous de me faire votre jouet; mais, du moins, empêchez qu'elle ne me blesse: jamais je ne

fus une femme querelleuse, jamais je n'eus de talent pour les rixes; je suis une fille timide et sans courage pour me battre : empêchez-la de me frapper. Vous pourriez croire peut-être, parce qu'elle est un peu plus petite que moi, que je suis en état de lui tenir tête.

HERMIA

Plus petite! Vous voyez, elle le répète encore.

HÉLÈNE

Bonne Hermia, ne sois pas si dure pour moi; je t'ai toujours aimée, Hermia, toujours j'ai gardé fidèlement tes secrets; jamais je ne t'ai fait la moindre offense, point d'autre que d'avoir dit à Démétrius, forcée par mon amour pour lui, que tu t'étais sauvée dans ce bois. Il t'a suivie: l'amour me l'a fait suivre; mais lui m'a forcé de le fuir, et il m'a menacée de me maltaiter, de me fouler aux pieds, et même de me tuer : et maintenant, si vous voulez me laisser en liberté, je vais reporter ma folle passion dans Athènes, et je ne vous suivrai plus. Laissez-moi m'en aller; vous voyez combien je suis simple, et combien je suis folle de tendresse.

HERMIA

Eh bien, partez : qui vous retient?

HÉLÈNE

Un cœur insensé, que je laisse ici derrière moi?

HERMIA

Avec qui? avec Lysandre?

HÉLÈNE

Avec Démétrius.

LYSANDRE

Ne t'effraie point, chère Hélène; elle ne te fera aucun outrage.

DÉMÉTRIUS

Non, certes; elle ne lui en fera aucun, quand vous prendriez son parti.

HÉLÈNE

Oh! quand elle est en colère, elle est méchante et furieuse: c'était une petite querelleuse quand elle était aux écoles; et, quoiqu'elle soit d'une petite stature, elle est ardente et colère.

HERMIA

Encore sur ma stature! toujours parler de ma petitesse? Quoi! souffrirez-vous qu'elle m'insulte ainsi? Laissez-moi la joindre.

LYSANDRE

Délogez d'ici, petite naine, petit embryon, nouée par la sanguinaire (24), petit grain, petit épi.

DÉMÉTRIUS

Vous êtes trop officieux pour obliger celle qui dédaigna vos services : laissez-la à elle-même. Ne parlez point d'Hélène ; ne prenez point son parti : car si jamais vous prétendez lui donner le moindre signe d'amour, vous le payerez cher.

LYSANDRE

Eh bien, à présent, elle ne me retient plus; voyons, suivez-moi si vous l'osez, et allons décider qui de nous deux a le plus de droit au cœur d'Hélène.

DÉMÉTRIUS

Te suivre? Je vais t'accompagner de front.

(*Lysandre et Démétrius sortent pour aller se battre.*)

HERMIA

Eh bien ! c'est pourtant vous, belle personne, qui êtes la cause de cette querelle. Non, ne t'en va pas.

HÉLÈNE

Je ne me fie point à vous, et je ne resterai pas plus longtemps dans ta compagnie turbulente et dangereuse : tes mains sont plus vives aux coups que les miennes; mais mes ambes sont plus longues pour l'éviter

HERMIA

e suis confondue, et ne sais que dire.

(*Elles sortent; Hermia poursuit Hélène.*)

SCÈNE XIII

OBERON et PUCK, *restés seuls.*

OBERON

oilà l'ouvrage de ta négligence! tu fais jours des bévues, ou bien tu fais exprès tours de scélératesse.

PUCK

royez-moi, roi des fantômes, c'est une mé-se involontaire. Ne m'avez-vous pas dit je reconnaîtrais l'homme à son costume énien? Et je suis si innocent dans l'erreur j'ai commise, que c'est en effet un Athé-n dont j'ai charmé les yeux avec votre ltre; et je suis bien aise, moi, que le sort it adressé à lui, dans l'idée où je suis cette scène de dispute vous aura servi musement.

OBERON

u vois que ces amants cherchent un lieu r se battre : hâte-toi donc, Robin, pars; re-ble l'obscurité de la nuit; couvre à l'ins-

tant la voûte étoilée d'un épais brouillard, d'une vapeur humide et noire comme l'Achéron; et, dans les ténèbres, promène, égare si bien ces rivaux acharnés, que l'un ne puisse jamais se rencontrer dans le chemin de l'autre : tantôt forme ta langue et parle comme la voix de Lysandre, et alors provoque Démétrius par des défis amers et ironiques; tantôt raille Lysandre d'une voix qui imite celle de Démétrius, et éloigne-les sans cesse de la vue l'un de l'autre, tant qu'à la fin, à force de fatigue, le sommeil, sous l'image de la mort, s'abaisse sur leurs paupières, les couvre de ses ailes, et pèse sur eux de son poids de plomb : alors presse le suc de cette herbe, et insinue-le dans les yeux de Lysandre. Cette liqueur a la vertu salutaire d'ôter de la vue le charme et l'illusion qui la fascinent, et de rendre au globe de l'œil ses sensations et sa vision naturelle. — Lorsqu'ils viendront à se réveiller, toute cette scène de dérision leur paraîtra un vain songe, une vision imaginaire; et ces amants reprendront le chemin d'Athènes dans une société d'amitié, qui ne finira qu'avec leur vie. Tandis que je te charge de cette opération, moi, je vais rejoindre ma reine, et lui demander son petit Indien ; et après je désenchanterai ses yeux, et lui ferai reconnaître l'erreur de sa passion pour le monstre dont elle s'est éprise : et la paix sera rétablie partout.

PUCK

Mon puissant souverain, il faut nous hâter exécuter cette tâche! car les dragons de la ıit fendent à plein vol les nuages et les om-·es; et voyez l'avant-coureur de l'aurore qui ·ille déjà là-bas! A son approche, vous le sa-ɜz, les spectres qui erraient çà et là s'en-ıient par troupes vers les cimetières, et s'y ·plongent. Toutes les ombres des suici-ɜs (25) maudits, qui ont leur sépulture dans s carrefours et les étangs, sont déjà rentrés ıns leurs bières rongées des vers; ils crai-ıent que le jour ne les surprenne et ne ontre leurs formes ignominieuses, et ils ɜxilent volontairement eux-mêmes de la lu-ière, condamnés à être les compagnons ernels de la sombre nuit.

OBERON

Mais nous, nous sommes des esprits d'un ıtre ordre. Moi, j'ai souvent joué avec la lu ière du matin, et je puis, comme un garde-rêt, fouler le sol des bois, même jusqu'à nstant où la porte de l'orient, toute rouge ɜ feux, venant à s'ouvrir et à verser sur eptune ses heureux et beaux rayons, change ı or blond ses vertes ondes. Mais, cepen-ant, hâte-toi, ne perds pas un instant; nous ɔuvons encore achever cette opération avant jour.

(*Oberon sort.*)

PUCK, *seul.*

Par monts et par vaux
Je vais les mener sans nul repos.
Dans les villes, dans les plaines,
Partout on me craint;
Goublin, conduis-les par monts et par vaux,
Sans nul repos.

En voici un.

SCÈNE XIV

PUCK, LYSANDRE

LYSANDRE

Où es-tu donc, orgueilleux Démétrius? Réponds-moi.

PUCK, *contrefaisant Démétrius.*

Me voici, lâche: en garde, et défends-toi. Où es-tu?

LYSANDRE

Je vais te joindre tout à l'heure.

PUCK

Suis-moi donc sur un terrain plus uni.

(*Lysandre court après Puck, croyant poursuivre Démétrius.*)

SCÈNE XV

PUCK, DÉMÉTRIUS

DÉMÉTRIUS, *appelant.*

Lysandre! — Réponds-moi encore : lâche fuyard, où t'es-tu donc sauvé? Parle. Quoi! dans un buisson? Est-ce là que tu caches ta tête?

PUCK, *contrefaisant Lysandre.*

Et toi, poltron, qui te vantes ici aux étoiles; tu dis aux buissons que tu cherches la guerre, et tu ne veux pas m'approcher? Viens donc, perfide, viens, timide enfant; je vais te châtier avec une verge : c'est se déshonorer que de tirer l'épée contre toi.

DÉMÉTRIUS

Ha! es-tu là?

PUCK

Suis ma voix; ce n'est pas ici une place propre à essayer notre courage.

(*Ils sortent tous deux.*)

SCÈNE XVI

LYSANDRE *reparaît seul.*

Il fuit toujours devant moi, et toujours en

me défiant; lorsque j'arrive au lieu d'où il me provoque, je le trouve parti. Le lâche a le pied bien plus léger que moi; je l'ai suivi de toute ma vitesse; mais il était encore plus prompt à m'éviter, et je me suis à la fin engagé dans ce sentier sombre et raboteux; je veux me reposer ici. — Hâte-toi, jour bienfaisant. (*Il se couche sur la terre.*) Pour peu que tu me montres les premiers traits de ta lumière naissante, je saurai trouver Démétrius, et je satisferai ma vengeance.

SCÈNE XVII

DÉMÉTRIUS *reparaît*, et PUCK *aussi.*

PUCK

Eh bien! eh bien! poltron, pourquoi n'avances-tu pas?

DÉMÉTRIUS

Attends moi, si tu l'oses; car je sais bien que tu cours devant moi, et que tu m'évites à chaque place, et que tu n'oses ni m'attendre de pied ferme, ni me regarder en face? Où es-tu?

PUCK

Viens ici: me voilà.

DÉMÉTRIUS, *courant du côté de la voix.*

Tu te moques de moi; mais va, tu me le

payeras bien cher, si je puis seulement apercevoir ta face à la lueur du crépuscule : maintenant, suis ton chemin. — La faiblesse et l'épuisement me contraignent de m'étendre ici de ma longueur sur ce lit humide et froid. — Songe bien qu'à l'approche du jour, tu me trouveras devant toi.

(*Il se couche sur la bruyère.*)

SCÈNE XVIII

HÉLÈNE

O fatigante nuit! ô longue et ennuyeuse nuit! abrège et précipite tes heures. Perce l'orient, consolante aurore, et brille à mes yeux ! que je puisse regagner Athènes à ta clarté naissante, et fuir ces pervers, qui détestent ma compagnie. — Et toi, sommeil, qui daignes quelquefois fermer les yeux du chagrin, dérobe-moi pour quelques instants à ma propre compagnie et au sentiment de moi-même.

(*Elle se couche et s'endort.*)

PUCK

Encore que trois d'endormis? Qu'il en vienne encore une, et ces deux couples feront quatre. — La voici qui arrive, tout en courroux et triste. — Cupidon est un fripon d'enfant de tourmenter ainsi la raison de ces pauvres créatures.

SCÈNE XIX

HERMIA

Jamais je ne fus si lasse, jamais je ne fus si désespérée; je suis toute trempée de rosée, toute déchirée par les ronces. Je ne peux ni aller ni me traîner plus loin; mes jambes ne peuvent suivre le pas de mes désirs; il faut que je me repose ici jusqu'au point du jour. Que le ciel couvre Lysandre d'un bouclier impénétrable, s'ils veulent absolument se battre!

(*Elle se couche.*)

PUCK

Dormez sur la terre,
Dormez d'un sommeil profond;
Je veux, bel amoureux,
A vos beaux yeux
Appliquer mon remède.

(*Il exprime le jus de son herbe sur l'œil de Lysandre.*)

A ton réveil,
Tu prendras
Un vrai plaisir
A découvrir
Les yeux de ta première amante;
Et le proverbe rustique bien connu,
Qu'il faut que chacun ait son lot,

S'accomplira à votre réveil :
Pierrot aura sa Juliette :
Rien n'ira mal.
Chaque homme aura sa femelle, et tout sera bien.

(*Puck sort, les laissant tous endormis.*)

SCÈNE XX

La scène se passe dans une autre partie du bois.

TITANIA, *reine des fées.* BOTTOM; les FÉES, *qui sont à sa suite; et le roi* OBERON, *qui les suit, sans en être aperçu.*

TITANIA *à Bottom.*

Approche, viens t'asseoir sur ce lit de fleurs; viens, que je caresse tes charmantes joues; je veux attacher des roses parfumées sur ta tête douce et lisse, et baiser tes belles et longues oreilles, mon beau bien-aimé.

BOTTOM

Où est Fleur des pois ?

FLEUR DES POIS

Me voici à vos ordres.

BOTTOM

Grattez-moi la tête, Fleur des pois.—Où est monsieur Toile d'araignée ?

TOILE D'ARAIGNÉE

Me voici.

BOTTOM

Monsieur Toile d'araignée; mon cher monsieur, prenez vos armes, et tuez-moi cette grosse abeille aux cuisses rouges, qui est sur la cime de ce chardon, et, mon cher monsieur, apportez-moi sa bourse au miel. Ne vous échauffez pas trop dans l'opération, monsieur, et ayez soin, mon bon monsieur, de ne pas crever la bourse au miel; je n'aimerais pas à vous voir tout inondé de miel, mon bon monsieur. — Où est monsieur Graine de moutarde?

GRAINE DE MOUTARDE

Me voici.

BOTTOM

Donnez-moi votre poing, monsieur Graîne de moutarde. — Je vous prie, cessez vos compliments, monsieur Graine de moutarde.

GRAINE DE MOUTARDE

Que désirez-vous?

BOTTOM

Rien, monsieur, rien de plus que d'aider au cavalier Fleur des pois à me masser doucement la tête; il faudra que j'aille trouver le barbier, monsieur, car il me semble que j'ai furieusement de poil à la figure; et je suis un âne si tendre, que, pour peu que mon poil me démange, il faut que je me gratte.

TITANIA

Mon doux ami, voulez-vous entendre de la musique?

BOTTOM

Oui; j'ai une assez bonne oreille en musique. Allons, faites venir le triangle et la clef.

TITANIA

Ou dites, cher amour, ce qui vous ferait plaisir à manger.

BOTTOM

A parler vrai, je mangerais bien une botte de fourrage; je pourrais mâcher votre bonne avoine sèche; il me semble que j'aurais grande envie d'une bonne botte de foin, du foin bien suave, il n'y a rien d'égal à cela.

TITANIA

J'ai une fée déterminée qui ira fouiller dans le magasin de l'écureuil, et qui vous apportera des noix nouvelles.

BOTTOM

Je préférerais une bonne poignée ou deux de pois secs; mais, je vous prie, que personne de vos gens ne me trouble; je me sens une certaine *exposition* au sommeil qui me vient.

TITANIA

Dors, mon enfant, et je vais t'enfermer dans

mes bras.—Fées, partez, et dispersez-vous chacune à vos postes. Ainsi le doux chevrefeuille s'entrelace amoureusement; ainsi le lierre femelle entoure de ses anneaux l'écorce de l'ormeau, Oh! comme je t'aime! oh! comme je t'adore!

SCÈNE XXI

LES PRÉCÉDENTS; OBERON *s'avance;* PUCK *revient.*

OBERON

Sois le bienvenu, cher Robin. Vois-tu ce charmant spectacle? Je commence à avoir pitié de son fol amour. Tout récemment, l'ayant rencontrée derrière le bois, cherchant de douces fleurs pour cet odieux imbécile, je lui en ai fait la honte, et je l'ai guérie de sa folie par d'amers reproches. Elle avait ceint les tempes velues de cet animal d'une couronne de fleurs odorantes et toutes fraîches; et cette rosée, qui s'enfle en gouttes sur les boutons, comme des perles d'orient rondes et brillantes, se voyait sur les yeux de ces jolies petites fleurs, comme autant de larmes qui semblaient pleurer leur disgrâce. Lorque je l'eus grondée à mon gré, et qu'elle eut imploré mon pardon en termes doux et soumis, je lui demandai alors son petit nain; elle me donna aussitôt, et envoya ses fées le porte

sous mon berceau dans mon royaume magique, et maintenant que je suis en possession de l'enfant, je veux corriger l'odieuse erreur de ses yeux. Ainsi, aimable petit Puck, ôte ce crâne de métamorphose de la tête de cet artisan athénien, afin qu'en se réveillant avec les autres, il puisse regagner Athènes, et ne plus songer aux accidents de cette nuit que comme aux tourments chimériques d'un rêve affreux. Mais je veux commencer par rompre le charme de la reine des fées.

(*Il s'approche d'elle, et dit :*)

Sois comme tu as coutume d'être;
Vois comme tu as coutume de voir :
C'est le bouton de Diane sur la fleur de Cupidon
Qui est doué de cette vertu céleste.

Allons, ma chère Titania, éveillez-vous, ma douce reine.

TITANIA *se réveille, et reconnaît Oberon.*

O mon cher Oberon! quelles visions j'ai vues! il ma semblé que j'étais amoureuse d'un âne.

OBERON, *montrant Bottom.*

Voilà votre amant.

TITANIA

Comment ces erreurs étranges ont-elles donc pu arriver? Oh! comme son odieux visage déplaît maintenant à ses yeux!

OBERON

Silence ! un instant. — Robin, détache cette tête. — Titania, appelez votre musique, et accablez les sens de ces cinq personnages d'un sommeil plus profond que le repos ordinaire des mortels.

TITANIA

La musique : holà ! la musique ! et donnez des sons qui charment et épaississent le sommeil.

PUCK, *détachant la tête d'âne de celle de Bottom.*

Quand tu te réveilleras, vois avec les yeux d'un sot, avec tes propres yeux.

OBERON

Musique, commencez. (*On entend une musique monotone et assoupissante.*) Venez, ma reine ; unissez votre main à la mienne, et faisons trembler la terre où sont couchés ces dormeurs. Maintenant, nous sommes amis, vous et moi ; et demain, à minuit, nous danserons des danses solennelles et triomphantes dans le palais du duc Thésée, et son illustre maison, bénie de nous, se remplira d'une heureuse et belle postérité. Là aussi seront unis, en même temps que Thésée, tous ces couples d'amants fidèles, et la fête sera générale.

PUCK

Roi des fées, prête l'oreille en silence ;
J'entends l'alouette matinale.

OBERON

Allons, ma reine, dans un grave silence,
Suivons, en dansant, l'ombre de la nuit.
Nous pouvons faire le tour du globe
D'un pas plus rapide que la lune errante.

TITANIA

Venez, mon époux; et, dans notre fuite,
Dites-moi comment il s'est fait cette nuit
Que vous m'ayez trouvée dormant ici,
Sur la terre nue avec ces mortels.

(*Ils sortent.*)

ACTE QUATRIÈME

La scène est toujours dans le bois. On entend des cors.

SCÈNE PREMIÈRE

Paraissent THÉSÉE, ÉGÉE, HIPPOLYTE ET LEUR SUITE

THÉSÉE

Allez, quelqu'un : voyez à trouver le garde de cette forêt, car la cérémonie de notre hommage au mai est finie; et tandis que le crépuscule dure, ma bien-aimée entendra le concert de mes chiens. — Découplez-les dans le vallon : allez. — Vous, dépêchez, vous dis-je, et trouvez le garde — Nous allons, ma belle reine, monter le sommet de la montagne, et faites attention à la confusion musicale des voix des chiens et de l'écho réunis.

HIPPOLYTE

Je me trouvai jadis avec Hercule et Cadmus, lorsqu'ils chassaient l'ours dans une forêt de Crète avec des chiens de Sparte : jamais je n'entendis des sons aussi nouveaux. Outre

les échos des bois, ceux de la voûte des airs, des fontaines, de tous les lieux de la contrée, paraissaient se confondre et ne formaient qu'un seul cri; jamais je n'ai ouï pareilles dissonnances musicales, et un vacarme de voix plus agréable à l'oreille.

THÉSÉE

Mes chiens sont de race lacédémonienne, à large gueule, sablés de petites taches; à leurs têtes de longues oreilles pendantes, qui balaient la rosée du matin; les jambes tournées, avec un fanon comme des taureaux de Thessalie; lents à la poursuite, mais assortis en voix comme des cloches accordées à l'octave. Jamais cri plus harmonieux ne fut animé, égayé par les cors, dans la Crète, dans Sparte, ou dans la Thessalie. Jugez, quand vous allez entendre.—Mais, arrêtons; quelles sont ces nymphes?

ÉGÉE

Mon prince, c'est ma fille qui est endormie ici; celui-ci, c'est Lysandre; et voilà Démétrius, et voici Hélène, la fille du vieux Nédar. Je suis bien étonné de les trouver ici tous ensemble.

THÉSÉE

Sans doute ils se seront levés de grand matin, pour venir payer leur tribut à la fête de mai; et, instruits de nos intentions, ils sont

venus ici orner la pompe de notre hymen. Mais, parlez, Egée, n'est-ce pas aujourd'hui le jour où Hermia doit vous donner sa réponse sur son choix?

ÉGÉE

Oui, mon prince.

THÉSÉE

Allez, ordonnez aux chasseurs de les réveiller au bruit du cor.

SCÈNE II

On entend des cors et des cris de joie.

LES PRÉCÉDENTS; DÉMÉTRIUS, LYSANDRE, HERMIA et HÉLÈNE, *se réveillent en sursaut et se relèvent.*

THÉSÉE

Bonjour, mes amis : la fête de Saint-Valentin est passée. — Ces oiseaux des bois ne commencent-ils à s'accoupler que d'aujourd'hui?

(*Tous se prosternent devant Thésée.*)

LYSANDRE

Pardon, mon prince.

THÉSÉE

Je vous prie, levez-vous tous: je sais que vous êtes deux rivaux ennemis. Comment

s'est opérée cette paisible réunion entre vous? Comment votre haine est-elle devenue si peu jalouse, que je vous trouve dormant près de la haine, sans craindre l'un de l'autre aucun acte d'hostilité?

LYSANDRE

Mon prince, je vous répondrai ce que me permettra l'étonnement dont mes sens sont confondus; à demi endormi, à demi éveillé; mais, dans la vérité, il m'est impossible de dire comment je suis venu en ce lieu. Je présume, car je voudrais vous dire la vérité..... et en ce moment, je me rappelle.... oui, je me le rappelle, je suis venu ici avec Hermia; notre dessein était de sortir d'Athènes, et d'aller chercher un lieu où nous fussions hors de la portée des peines de la loi athénienne.

ÉGÉE

C'est assez, c'est assez, mon prince; vous en avez assez attendu: je réclame la loi contre lui. — Ils voulaient s'évader; et par cette fuite, Démétrius, ils voulaient vous frustrer, vous et moi; vous de votre épouse, moi, du fruit de mon consentement, de mon consentement de vous la donner pour épouse.

DÉMÉTRIUS

Noble duc, c'est la belle Hélène qui m'a informé de leur évasion dans ce bois, et du

dessein qui les y conduisait, et moi, dans ma fureur, j'ai suivi leurs traces ; et la belle Hélène, entraînée par sa passion, a suivi les miennes. Mais, mon bon prince, je ne sais par quelle puissance inconnue (sans doute par quelque pouvoir supérieur à nous) mon amour pour Hermia s'est fondu comme la neige : je ne le sens en ce moment que comme le souvenir confus des vains hochets dont je raffolais dans mon enfance ; et maintenant, l'unique objet de ma foi, de toutes les affections de mon cœur, l'objet et le plaisir de mes yeux, c'est Hélène seule ; j'étais fiancé avec elle, mon prince, avant que j'eusse vu Hermia : comme un malade, je me dégoûtai de cette beauté ; mais aujourd'hui, comme ce malade rendu à la santé, je reviens à mon goût naturel ; elle est à présent l'objet de tous mes vœux, de tout mon amour, de mes soupirs ; je ne désire qu'elle, et je serai à jamais fidèle à mon choix.

THÉSÉE

Beaux couples d'amants, la rencontre est heureuse. Nous entendrons dans un moment les détails de cette aventure. — Egée, je surpasserai vos désirs : tout à l'heure, dans le même temple, avec nous, ces deux couples seront éternellement unis, et nous laisserons là notre projet de chasse : car le matin est déàj un peu avancé. — Allons, retournons

tous à Athènes trois à trois ; nous allons célébrer une fête solennelle. — Venez, Hippolyte.

(*Thésée et Hippolyte sortent avec leur suite.*)

SCÈNE III

LES AUTRES PERSONNAGES

DÉMÉTRIUS

Toutes ces aventures paraissent comme des objets imperceptibles, comme des montagnes éloignées et confondues avec les nuages.

HERMIA

Il me semble que je vois ces objets d'un œil mi-parti ; tout me paraît double.

HÉLÈNE

C'est la même chose pour moi, et j'ai trouvé Démétrius comme un joyaux qui est à moi, et qui n'est pas à moi.

DÉMÉTRIUS

Sommes-nous bien sûrs d'être éveillés? — Il me semble, à moi, que nous dormons, que nous rêvons encore. — Ne croyez-vous pas que le duc était tout à l'heure ici, et qu'il nous a dit de le suivre?

HERMIA

Oui, et mon père y était aussi.

HÉLÈNE

Et Hippolyte.

LYSANDRE

Et il nous a invités à le suivre au temple.

DÉMÉTRIUS

Voilà donc la preuve que nous sommes éveillés. — Suivons ses pas, et en chemin racontons-nous nos songes.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE IV

Au moment où ils s'en vont, BOTTOM *s'éveille.*

BOTTOM

Quand mon tour viendra, appelez-moi, et e répondrai. — Ma première réclame est *très beau Pyrame.* — Eh! holà! — Pierre Quince; Flûte, le raccommodeur de soufflets; Snout, e chaudronnier; Starveling! Mort de Dieu! ls se sont évadés d'ici, et m'ont laissé endormi. — J'ai eu dans mon sommeil la plus are et la plus merveilleuse vision: oh! j'ai ait un songe!... il est au-dessus des facultés le l'homme de dire ce qu'était ce songe. L'homme n'est qu'un âne, s'il veut se mêler l'expliquer ce rêve. Il me semblait que j'éais... — Il n'y a pas d'homme qui puisse dire

ce rêve-là. Il me semblait que j'étais, et il me semblait que j'avais... — Mais l'homme n'est qu'un fou en habit d'arlequin, s'il entreprend de rendre ce qu'il me semblait que j'étais. L'œil de l'homme n'a jamais ouï, l'oreille de l'homme n'a jamais vu, la main de l'homme ne peut jamais goûter, ni sa langue concevoir, ni son cœur exprimer en paroles ce qu'était mon rêve. Je veux aller trouver Pierre Quince pour qu'il compose une ballade sur mon songe : on l'appellera le *rêve de Bottom*, parce que c'est un rêve sans fond; et je le chanterai à la fin de la pièce, devant le duc; et peut-être même, pour rendre la pièce plus agréable, le chanterai-je à la mort de Thisbé.

(*Il sort.*)

SCENE V

La scène est dans Athènes, dans la maison de Quince.

QUINCE, FLUTE, SNOUT, et STARVELING

QUINCE

Avez-vous envoyé chez Bottom? est-il rentré chez lui?

STARVELING

On ne peut avoir de nouvelles de lui : oh

n'y a pas de doute que les esprits l'ont nsporté loin d'ici.

FLUTE

'il faut qu'il ne vienne pas, adieu la pièce : e ne peut plus aller, n'est-ce pas?

QUINCE

l n'est pas possible ; vous n'avez pas, dans t Athènes, un autre homme en état de re le rôle de Pyrame que lui.

FLUTE

Non : il a tout uniment le plus grand talent tous les artisans d'Athènes.

QUINCE

Cela va sans dire, et c'est l'homme le mieux urné, un beau galant, avec la plus douce x.

FLUTE

Vous devriez dire une merveille incompa- ble ; un galant est, Dieu nous bénisse ! une ose qui n'est bonne à rien.

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS ; SNUG

SNUG

Messieurs, le duc revient du temple ; et il deux ou trois seigneurs et dames de plus,

qui se sont mariés en même temps que lui. Si notre divertissement eût été en train, nous étions des hommes dont la fortune était faite.

FLUTE

Oh! le charmant et gros Bottom! voilà comme il a perdu six sous par jour de revenu sa vie durant: il ne pouvait manquer d'avoir six sous à dépenser par jour. Si le duc ne lui avait pas fait six sous par jour de rente pour jouer Pyrame, je veux être pendu; et il les aurait bien mérités: oui, six sous (26) par jour, ou rien, pour le rôle de Pyrame.

SCÈNE VII

LES PRÉCÉDENTS; BOTTOM

BOTTOM

Où sont ces jolis garçons? où sont ces braves cœurs?

QUINCE

Ah! Bottom. — O le superbe jour! ô l'heure fortunée!

BOTTOM

Messieurs, je vais vous raconter des merveilles... Mais ne me demandez pas ce que c'est; car, si je vous le dis, dites que je ne suis pas vrai Athènien; je vous dirai tout,

exactement comme les choses se sont passées.

QUINCE

Voyons, cher Bottom.

BOTTOM

Vous n'aurez pas un mot de moi. Tout ce que je vous dirai, c'est que le duc a dîné. Mettez toute votre parure, de bonnes attaches à vos barbes, des rubans neufs à vos escarpins ; rendez-vous tous sans délai au palais : que chacun songe à son rôle ; car, en un mot, la fin de l'histoire est que notre pièce est le divertissement préféré. A tout événement, que Thisbé ait soin d'avoir du linge propre, et que celui qui joue le lion n'aille pas rogner ses ongles, car ils passeront pour les griffes du lion : et mes très chers acteurs, ne mangez point d'ognons ni d'ail, je vous en prie ; car il faut que nous ayons une haleine douce ; et moyennant tout cela, je ne doute pas que nous ne les entendions dire : Voilà une charmante comédie ! Plus de paroles : allons, partons.

(*Ils sortent.*)

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

Le théâtre représente le palais du duc.

THÉSÉE, HIPPOLYTE, ÉGÉE,
PHILOSTRATE, SEIGNEURS, etc.

HIPPOLYTE

Cela est étrange, mon cher Thésée, ce que racontent ces amants !

THÉSÉE

Plus étrange que vrai. Jamais je ne pourrai ajouter foi à ces vieilles fables, ni à ces jeux de féerie. Les amants et les fous ont des cerveaux bouillants, une imagination féconde en fantômes, et qui conçoit au delà de ce que la raison peut jamais comprendre. Le fou, l'amoureux et le poète sont tout imagination. L'un voit plus de démons que l'enfer n'en

peut contenir, c'est le fou : l'amoureux, tout comme le frénétique, voit la beauté d'Hélène sur un front égyptien. L'œil du poète, roulant dans la sphère d'une conception brillante, lance son regard du ciel à la terre, et de la terre aux cieux ; et comme l'imagination donne un corps et des formes aux objets inconnus, la plume du poète leur imprime de même des formes nouvelles, et assigne à un fantôme aérien, à un néant une demeure propre et un nom particulier : tels sont les jeux d'une imagination vive et forte, que, si elle conçoit un sentiment de joie, elle crée aussitôt un être porteur de la nouvelle fortune : ou si, dans la nuit, elle se forge quelque terreur, avec quelle facilité un buisson prend à ses yeux l'aspect menaçant d'un ours terrible !

HIPPOLYTE

Mais toute l'histoire qu'ils ont racontée de ce qui s'est passé cette nuit... leurs facultés intellectuelles ainsi transformées... tout cela annonce plus que de vaines illusions de l'imagination, et présente quelque chose de réel et de certain, bien admirable et bien étrange, de quelque façon que cela soit arrivé.

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS; LYSANDRE, DÉMÉTRIUS, HERMIA et HÉLÈNE.

THÉSÉE

Voici nos amants qui viennent pleins de joie et d'allégresse. — Que le bonheur, aimables amis, accompagne vos cœurs, et que votre amour voie une longue suite de beaux jours!

LYSANDRE

Que des jours plus beaux encore et plus fortunés suivent les pas de votre altesse, et éclairent votre table, et votre couche auguste!

THÉSÉE

Allons, quelles mascarades, quelles danses aurons-nous pour consumer sans ennui ce siècle de trois heures, qui doit s'écouler entre le souper et l'instant qui doit nous conduire au lit nuptial? Où est l'intendant qui prend ordinairement soin d'ordonner nos fêtes et nos plaisirs? Quels divertissements sont préparés? N'y a-t-il point de comédie pour soulager les longues angoisses de cette heure éternelle, qui retarde et tourmente nos désirs? Appelez Philostrate.

PHILOSTRATE

Me voici à vos ordres, puissant Thésée.

THÉSÉE

Dites, quel drame avez-vous à nous donner pour cette longue soirée? Quelle mascarade? Quelle musique? Comment tromperons-nous l'ennui du temps qui traîne, si nous n'avons pas quelque plaisir pour nous distraire?

PHILOSTRATE

Voilà la liste des divertissements qui sont préparés. Choisissez celui que préférera votre altesse.

(*Il lui remet un écrit.*)

THÉSÉE

Le Combat des Centaures, pour être chanté par un eunuque athénien, en s'accompagnant de la harpe. — Nous ne voulons pas de cela : j'en ai fait tout le récit à ma bien-aimée, à la gloire de mon parent Hercule.

(*Il passe à un autre article.*)

La Fureur des Bacchantes enivrées, déchirant le chantre de la Thrace dans leur rage. — C'est un vieux sujet, et je l'ai vu jouer la dernière fois que je revins de Thèbes en vainqueur triomphant.

(*A un autre article.*)

Les neuf Muses pleurant la mort de la Science, récemment décédée dans l'extrême ndigence (27). — C'est quelque critique, quelue satire mordante, et cela ne va pas avec ne fête de noces.

(*Il passe à un autre,*)

Une ennuyeuse et courte scène du jeune 'yrame, avec sa maîtresse Thisbé, farce raiment tragi-comique. — Tragique et comiue à la fois ! courte et ennuyeuse ! C'est omme qui dirait de la glace chaude et de la eige de la même qualité merveilleuse. Comient trouverons-nous le nœud qui concilie es contraires ?

PHILOSTRATE

C'est, mon prince, une pièce longue de quelue dizaine de mots, aussi courte que j'aie mais vu pièce ; mais avec ces dix mots, ion prince, elle est encore trop longue, ce ui la rend ennuyeuse ; car dans toute la pièce n'y a pas un mot à sa place, ni un seul cteur propre à son rôle ; et c'est une pièce agique, mon prince, car Pyrame se tue luiême à la fin : ce qui, je vous l'avoue, quand l'ai vue répéter, m'a fait verser des larıes, mais des larmes plus gaies que n'en ient jamais fait jaillir les plus grands éclats u sourire.

THÉSÉE

Qui sont les acteurs?

PHILOSTRATE

De grossiers artisans, aux mains calleuses, qui travaillent ici dans Athènes, mais qui n'ont jamais travaillé d'esprit jusqu'à ce moment; ils se sont avisés aujourd'hui de charger leurs mémoires inexercées de cette pièce, pour la cérémonie de vos noces.

THÉSÉE

Nous voulons la voir jouer.

PHILOSTRATE

Non, mon noble duc; elle n'est pas digne de vous: je l'ai entendue d'un bout à l'autre, et cela ne vaut rien, rien au monde, à moins que vous ne trouviez quelque amusement dans leur intention et leurs efforts, en les voyant se tourmenter, se donner mille peines pour plaire à votre altesse.

THÉSÉE

Je veux entendre cette pièce; tout ce qui est offert par la simplicité et le respect naïf est toujours bien. Allez, faites-les venir. — Et vous, belles dames, prenez vos places.

(*Philostrate sort.*)

HIPPOLYTE

Je n'ai pas de plaisir à voir des malheureux
houer dans leurs efforts pour plaire, et le
le succomber avec affront.

THÉSÉE

Eh ! ma chère, vous ne verrez pas cela non
us.

HIPPOLYTE

Il dit qu'il ne peuvent rien faire de suppor-
ble en ce genre.

THÉSÉE

Nous n'en paraîtrons que plus généreux en
remerciant, sans qu'ils nous aient rien
nné. Notre plaisir sera de voir leurs fautes
leurs méprises. Dans ce que la bonne vo-
nté impuissante entreprend et ne peut pas
écuter, un cœur noble et généreux consi-
re le mérite de ce qu'elle aurait voulu faire,
non le prix de ce qu'elle a fait. Lorsque
suis entré dans ce duché, de grands clercs
aient formé le projet de me complimenter
r des harangues longtemps étudiées ; et
rsque je les ai vus frissonner et pâlir, res-
r courts au milieu de leurs périodes, et
ur langue exercée bégayer de timidité, et
ir par ne pouvoir achever et rester muets
ut-à-coup sans avoir pu me débiter leur

compliment, croyez-moi, ma chère, leur si lence même m'a tenu lieu du compliment l plus flatteur, et m'a vraiment fêté; et j'en a autant lu dans la modestie de leur timid respect, que j'en aurais pu entendre de l bruyante voix d'une éloquence audacieuse e effrontée. Pour moi, le zèle et l'affection, e la naïveté simple dont la langue bégaie e s'embarrasse, en ne disant rien, me disen beaucoup plus que les discours les mieux ap prêtés.

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS

PHILOSTRATE *revient.*

S'il plaît a votre altesse, le prologue es tout prêt.

THÉSÉE

Qu'il s'avance!

(*On joue une fanfare.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES; LE PROLOGUE

Si nous déplaisons, c'est avec notre bonn

lonté; en sorte que vous devez croire
ıe nous ne venons pas pour vous déplaire,
ais avec la bonne volonté de vous montrer
tre zèle simple : c'est là le vrai commence-
ent de notre fin. Considérez donc que si
us ne venions que pour vous chagriner,
us ne viendrions pas. Notre véritable but
t de vous donner du plaisir : c'est là notre
ritable intention. — Nous ne sommes pas
i pour vous donner de la tristesse et du
agrin. — Les acteurs sont tout près d'ici ;
, d'après leur jeu, vous saurez tout ce que
ıe vous avez l'air de devoir apprendre.

THÉSÉE

Ce camarade ne se traîne pas sur des échas-
s au moins.

LYSANDRE

Il a galopé son prologue comme un jeune
ıeval ; il ne connaît point d'arrêt. Voilà une
nne leçon, mon prince ; il ne suffit pas de
arler, il faut parler bon sens.

HIPPOLYTE

En vérité, il a joué sur son prologue comme
n enfant novice sur une flûte : des sons,
ais sans mesure et sans accord.

THÉSÉE

Son discours ressemblait à une chaîne mé-

lée ; il n'y avait aucun anneau de moins, mais tous étaient en désordre. Qui vient après lui ?

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS ; PYRAME, THISBÉ, LA MURAILLE, LE CLAIR DE LUNE *et* LE LION

LE PROLOGUE

Messieurs, peut-être êtes vous étonnés de ce spectacle ; mais étonnez-vous jusqu'à ce que la vérité vienne tout éclaircir. Ce personnage, c'est Pyrame, si vous voulez le savoir. Cette belle dame, c'est Thisbé, pour le certain. Cet homme, enduit de chaux et de crépi, représente cette odieuse muraille qui sépare ces deux amants ; et les pauvres enfants, il faut qu'ils se contentent de se murmurer quelques mots de tendresse au travers d'une lézarde ; et il ne faut pas que personne s'en étonne. Cet autre, avec sa lanterne, un chien et un buisson d'épines, représente le Clair de Lune ; car, si vous voulez le savoir, ces deux amants ne se firent pas scrupule de se donner rendez-vous au clair de lune, à la tombe de Ninus, pour s'y faire la cour. Cette terrible bête, qui, de son nom, s'appelle un Lion, fit reculer de son cri, ou plutôt épouvanta la

dèle Thisbé, venant dans l'ombre de la nuit ; t, en fuyant, elle laissa tomber son voile, ue l'infâme Lion teignit de sa gueule ensan-lantée. Aussitôt arrive Pyrame, ce beau et rand jeune homme, et il trouve le manteau anglant de sa fidèle Thisbé. A cette vue, vec son cimeterre, son coupable et sangui-aire cimeterre, il se perce bravement son rave sein, d'où le sang sort en bouillonnant ; t Thisbé, qui s'était arrêtée sous l'ombrage 'un mûrier, retira son poignard, et mourut. uant au reste des personnages, vous, le ion, le Clair de Lune, la Muraille et les deux mants, discourez en long et en large en ignes rimées, tant que vous serez ici en cène.

(*Tous s'en vont, excepté la Muraille.*)

THÉSÉE

Je serai fort surpris si le Lion doit parler.

DÉMÉTRIUS

Il n'y a rien d'étonnant à cela, mon prince : n lion peut parler, si tant d'ânes le peu-ent (28).

LA MURAILLE

Dans le même intermède il se trouve que noi, qui de mon nom m'appelle *Snout*, je re-résente une muraille, et une muraille que

je voudrais que vous voulussiez bien croire, qui a un trou ou une crevasse ouverte, par laquelle les deux amants, Pyrame et Thisbé, se murmuraient souvent en secret leurs mutuelles confidences. Cette chaux, ce crépi et cette pierre vous montrent que je suis précisément cette muraille : voila la vérité. Et voici, sur la gauche, l'ouverture, la lézarde par laquelle ces timides amants doivent se parler tout bas.

THÉSÉE

Voudriez-vous de la chaux et la bourre, pour parler mieux ?

DÉMÉTRIUS

C'est, mon prince, la plus ingénieuse division que j'aie jamais entendue.

THÉSÉE

Voilà Pyrame qui s'approche de la Muraille : silence !

PYRAME

O affreuse nuit ! ô nuit de couleur noire ! ô nuit qui es toujours quand le jour n'est plus ! ô nuit ! ô nuit ! hélas ! hélas ! hélas ! je crains bien que ma Thisbé n'ait oublié sa promesse ! — Et toi, ô muraille ! ô douce et aimable muraille ! qui est élevée entre le terrain de son père et le mien ; toi, muraille, ô muraille ! ô aimable et douce muraille ! montre-moi ta

lézarde, que je puisse entrevoir au travers avec mon œil : je te rends grâce, officieuse muraille ! que Jupiter te soutienne et te protége pour ce rare service ! (*Il regarde par la fente*) Mais que vois-je ? Je ne vois point de Thisbé. O maudite muraille ! au travers de laquelle je ne vois point mon bonheur : maudites soient tes pierres pour me tromper ainsi !

THÉSÉE

La muraille étant sensible, devrait, ce me semble, le maudire à son tour.

PYRAME

Non, monsieur ; en vérité, il ne le doit pas. —*Me tromper ainsi* est la réclame du rôle de Thisbé ; c'est à elle à paraître maintenant, et je vais la chercher des yeux à travers la muraille. Vous verrez que tout cela va arriver juste, comme je vous l'ai dit. Tenez, la voilà qui vient.

THISBÉ

O Muraillet, tu as souvent entendu mes plaintes de ce que tu séparais mon cher Pyrame et moi : mes lèvres vermeilles ont souvent baisé tes pierres, tes pierres cimentées en toi avec de la chaux et de la bourre.

PYRAME

Je vois une voix ; je veux m'approcher du

trou pour voir si je peux entendre le visage de ma Thisbé. — Thisbé!

THISBÉ

Mon amant! tu es mon amant, je crois.

PYRAME

Crois ce que tu voudras; je suis ton amant, et je suis toujours fidèle, comme *Limandre* (29).

THISBÉ

Et moi, comme Hélène, jusqu'à ce que les destins me tuent.

PYRAME

Jamais Saphale ne fut si fidèle à Procrus.

THISBÉ

Comme Saphale fut fidèle à Procrus, je le suis pour toi.

PYRAME

Oh! donne-moi un baiser par le trou de cette odieuse muraille.

THISBÉ

Je baise le trou de la muraille, et point tes lèvres.

PYRAME

Veux-tu venir tout à l'heure me rejoindre à la tombe de Ninus?

THISBÉ

A la vie ou à la mort ; j'y vais sans délai.

LA MURAILLE

Moi, muraille, me voilà à la fin de mon rôle ; et mon rôle étant fini, c'est ainsi que la muraille s'en va.

(*La Muraille, Pyrame et Thisbé sortent.*)

THÉSÉE

Maintenant la voilà donc à bas la muraille qui séparait les deux voisins.

DÉMÉTRIUS

Il n'y a pas de remède, mon prince, quand les murailles sont si prêtes à saisir le mot (30) de l'ordre sans qu'on les en avertisse auparavant.

HIPPOLYTE

Voilà la plus impertinente sottise que j'aie jamais entendue.

THÉSÉE

La meilleure de ces représentations n'est qu'une illusion, et le pire ne sera pas le pire, si l'imagination veut se prêter et l'embellir.

HIPPOLYTE

Il faut que ce soit votre imagination qui s'en charge et non pas la leur.

THÉSÉE

Si notre imagination ne pense pas plus mal d'eux qu'ils n'en pensent eux-mêmes, ils peuvent passer pour d'excellents acteurs.—Voici deux immenses bêtes qui s'avancent, une Lune et un Lion

LE LION et LE CLAIR DE LUNE

LE LION

Belles dames, vous dont le cœur timide frémit à la vue de la plus petite souris qui vous surprend et se glisse dans vos lambris, vous pourriez bien ici frissonner et trembler d'effroi lorsqu'un lion feroce vient à rugir dans sa rage. Sachez donc que moi, Snug le menuisier, je ne suis ni un lion féroce, ni la femelle d'un lion; car si j'étais venu comme un lion irrité dans ce lieu, et avec de mauvais desseins, ce serait exposer ma vie.

THÉSÉE

Une fort bonne bête, et d'une honnête conscience!

DÉMÉTRIUS

La meilleure bête, pour une bête, que j'aie jamais vue, mon prince.

LYSANDRE

Ce Lion est un vrai renard par la valeur.

THÉSÉE

Cela est vrai; et un véritable oison par la prudence.

DIMÉTRIUS

Non pas, mon prince; car sa valeur ne peut emmener sa prudence, et le renard emmène l'oison.

THÉSÉE

Sa prudence, j'en suis sûr, ne peut emmener sa valeur, car l'oison n'emmène pas le renard, c'est à merveille : laissez-le à sa prudence, et écoutons la Lune.

LE CLAIR DE LUNE

Cette lanterne vous représente la Lune et ses cornes.

DÉMÉTRIUS

Il aurait dû porter les cornes sur sa tête.

THÉSÉE

Ce n'est pas un croissant, et ses cornes sont invisibles et fondues dans la circonférence.

LE CLAIR DE LUNE

Cette lanterne représente la Lune et ses

cornes; et moi j'ai l'air d'être l'homme dans la Lune.

THÉSÉE

Cette erreur est la plus grande de toutes; l'homme devrait être mis dans la lanterne: autrement, comment serait-il l'homme dans la Lune?

DÉMÉTRIUS

Il n'ose pas se fourrer là à cause de la chandelle, car vous voyez qu'il est déjà en mèche usée (31).

HIPPOLYTE

Je suis lasse de la Lune: je voudrais que la scène changeât.

THÉSÉE

Il paraît à sa petite lueur de prudence qu'il est dans le décours. Mais cependant, par politesse, et par toutes sortes de raisons, il faut attendre le temps.

LYSANDRE

Poursuis, Lune.

LE CLAIR DE LUNE

Tout ce qui me reste à vous dire, c'est de vous déclarer que la lanterne est la lune; moi, l'homme dans la lune; ce buisson d'é-

pines, mon buisson d'épines; ce chien, mon chien.

DÉMÉTRIUS

Eh! mais tout cela devrait être dans la lanterne; car ils sont dans la lune. Mais, silence! voici Thisbé.

THISBÉ

Voici la tombe de Ninny. Où est mon amant?

LE LION

Ho! (*Le lion rugit, Thisbé s'enfuit.*)

DÉMÉTRIUS

Bien rugi, Lion.

THÉSÉE

Bien couru, Thisbé.

HIPPOLYTE

Bien lui, Lune. — Vraiment, la Lune luit avec fort bonne grâce.

THÉSÉE

Bien crié en souris, Lion.

DÉMÉTRIUS

Et voilà Pyrame qui est venu.

LYSANDRE

Et le Lion qui a disparu.

PYRAME

Douce Lune, je te remercie de tes rayons solaires; je te rends grâce, Lune, de ta clarté si brillante; car à la lumière de tes rayons gracieux, dorés et brillants, je me promets de goûter de la vue de la très fidèle Thisbé.

Mais arrêtons : ô horreur!
Mais, voyons : pauvre chevalier,
Quel affreux objet s'offre ici!
Mes yeux, voyez-vous ?
Comment cela peut-il être?
O mon petit cœur! ô ma chère!
Quoi! ton charmant voile
Tout teint de sang!
Approchez, cruelles furies;
O destin, venez, venez,
Coupez fil et trame;
Ecrasez, détruisez, égorgez, et finissez tout!

THÉSÉE

Cet accès de passion et la mort d'un tendre amant seraient capables de rendre un homme triste.

HIPPOLYTE

J'en veux à mon cœur; mais j'ai pitié de lui.

PYRAME

O nature! pourquoi formas-tu des lions? Puisque cet infâme Lion a dépucelé ici ma chère maîtresse, qui est, non, non, mais qui était la plus belle personne qui ait vécu, qui ait aimé, qui ait caressé, qui ait regardé de ses beaux yeux l'éclat du jour,

Venez, mes larmes, confondez mes sens.
A moi, mon épée, et blesse
Le sein de Pyrame;
Oui, le sein gauche
Où palpite le cœur.

(*Il se perce.*)

Ainsi, je meurs, je meurs, je meurs.
Maintenant, je suis mort,
Maintenant, je suis parti de ce monde;
Mon âme est dans les cieux.
Langue, perds ta lumière;
Lune, fuis de ces lieux;
Et maintenant, meurs, meurs, meurs.
Bonsoir, bonsoir.

(*Il meurt. Le Clair de Lune sort.*)

DÉMÉTRIUS

Plus de dés (32), mais un as pour lui; car n'est plus qu'un.

LYSANDRE

Il est moins qu'un as, ami, car il est mort; il n'est rien.

THÉSÉE

Avec le secours d'un chirurgien, il pourrait en revenir encore et se trouver (33) un âne.

HIPPOLYTE

Par quel hasard le Clair de Lune s'en est-il allé avant que Thisbé arrive et trouve son amant?

THÉSÉE

Elle le trouvera à la clarté des étoiles. — La voici qui s'avance, et sa douleur va finir la pièce.

(*Thisbé paraît.*)

HIPPOLYTE

Il me semble qu'elle ne doit pas être fort longue pour un pareil Pyrame; j'espère qu'elle sera courte.

DÉMÉTRIUS

Un atôme ferait pencher la balance entre l'amant et la maîtresse, lequel de Pyrame ou de Thisbé vaut le mieux.

LYSANDRE

Elle l'a déjà cherché de ses beaux yeux.

DÉMÉTRIUS

Et la voilà qui va gémir : vous allez entendre.

THISBÉ

Dors-tu, mon amant?
Quoi ! serais-tu mort, mon cher cœur ?
O Pyrame ! lève-toi !
Parle, parle-moi : tout-à-fait muet?
Quoi ! mort ! mort ! Une tombe
Doit donc couvrir tes tendres yeux.
Ces sourcils de lis,
Ce nez vermeil,
Ces joues jaunes comme la primevère,
Sont évanouis, sont évanouis.
Amants, gémissez;
Ses yeux sont verts comme poireau.
O vous, fatales sœurs !
Venez, venez sur moi.
Avec vos mains pâles comme le lait,
Teignez-les dans le sang,
Puisque vous avez coupé
De vos ciseaux son fil de soie.
Langue, n'ajoute pas un mot;
Viens, fidèle épée,
Viens, fer tranchant, plonge-toi dans mon sein,

Et adieu, mes amis.
Ainsi finit Thisbé.
Adieu, adieu, adieu.

(*Elle meurt.*)

THÉSÉE

Le Clair de Lune et le Lion sont restés pour enterrer les morts.

DÉMÉTRIUS

Oui, et la Muraille aussi.

BOTTOM

Non, je puis vous l'assurer. La Muraille, qui séparait leurs pères, est à bas. — Vous plaît-il de voir l'épilogue, ou d'entendre une danse bergamasque, entre deux acteurs de notre troupe?

THÉSÉE

Point d'épilogue, je vous prie, car votre pièce n'a pas besoin d'apologie : non, jamais d'excuse; car, quand tous les acteurs sont morts, il n'est pas besoin de blâmer la mémoire d'aucun. Vraiment, si celui qui a composé cette pièce avait joué le rôle de Pyrame, et qu'il se fût pendu avec la jarretière de

Thisbé, cela aurait fait une bien belle tragédie; et elle est fort belle, en vérité, et jouée avec distinction. Mais voyons votre bergamasque : laissez là votre épilogue.

(*Une danse de paysans bouffons.*)

La langue de fer du minuit a parlé douze fois : amants, au lit nuptial ; c'est presque l'heure magique des fées. Je crains bien que nous ne reprenions sur le matin le sommeil que nous avons épargné sur cette nuit. Cette farce grossière a bien trompé nos sens sur la marche pesante du temps. Chers amis, allons à notre lit nuptial : nous passerons une quinzaine entière dans les divertissements nocturnes, et chaque jour amènera de nouveaux plaisirs, pour célébrer solennellement la fête de nos noces.

(*Tous sortent.*)

SCÈNE VI

PUCK, *seul.*

Voici l'heure où le lion rugit,
Où le loup hurle à la lune,
Tandis que le laboureur ronfle,

Epuisé de sa pénible tâche.
Maintenant les tisons consumés brillent en charbons ardents;
La chouette, poussant son cri sinistre,
Rappelle au malheureux, couché dans les douleurs,
Le souvenir et l'image du drap funèbre
Voici le temps de la nuit,
Où les tombeaux tous entr'ouverts
Laissent échapper chacun son spectre,
Qui va errer sur la route des cimetières.
Et nous, esprits fées, qui voltigeons
A la clarté du char de la triple Hécate,
Fuyant la présence du soleil,
Et suivant les ombres comme les songes légers,
Nous nous livrons à nos jeux nocturnes. Pas une souris
Ne troublera cette maison sacrée.
Je suis envoyé devant, avec un laquais,
Pour balayer la poussière derrière la porte (34).

SCÈNE VII

PUCK, OBERON et TITANIA; *des* FÉES *paraissent avec leur cortége.*

OBERON

A la pâle lueur de cette maison,
A la faible clarté des feux assoupis et morts,

Vous tous, esprits follets, génies et fées,
Sautez d'un pied léger comme l'oiseau qui s'élance d'une
épine ;
Répétez après moi ce couplet :
Chantez et dansez rapidement à sa mesure.

TITANIA

D'abord, répétez ce couplet par cœur;
Et à chaque mot une cadence :
Les mains enlacées, avec la grâce des fées,
Nous chanterons et appellerons le bonheur sur cette de-
meure.

(*Chant et danse.*) (35)

OBERON

A présent, jusqu'à la pointe du jour,
Que chaque fée erre dans son palais.
Nous irons au beau lit nuptial,
Et il sera béni par nous;
Et la lignée qui y sera engendrée
Sera toujours heureuse et fortunée.
Ces trois couples d'amants
Seront toujours sincères et fidèles,
Et les taches de la main de la nature
Ne se verront point sur leurs enfants.
Fées, dispersez-vous;
Qu'avec la rosée des champs
Chacune consacre chaque appartement;

Etablissez-y la douce paix.
Ce palais subsistera toujours dans le bonheur;
Et l'hôte en sera toujours favorisé du ciel.
Allons, dansons,
Ne tardons plus.
Venez me joindre au point du jour.

(*Oberon et Titania sortent avec leur cour.*)

SCÈNE VIII

PUCK, *seul.*

Si nous, légers fantômes, avons déplu,
Figurez-vous seulement, et tout sera réparé,
Figurez-vous que vous avez ici fait un court sommeil,
Tandis que ces visions erraient autour de vous.
Indulgents spectateurs, ne blâmez point
Ce faible et vain sujet,
Et ne le prenez que pour un songe :
Si vous faites grâce, nous nous corrigerons.
Et comme je suis un honnête lutin,
Si nous avons le bonheur immérité
D'échapper cette fois à la langue du serpent (36),
Nous ferons mieux avant peu,

Ou tenez Puck pour un menteur.
Adieu; bonne nuit à tous.
Applaudissez de vos mains, si nous sommes amis;
Et Robin fera ses efforts pour vous plaire à l'avenir.

(*Il sort.*)

NOTES

NOTES

(1) Allusion à la victoire de Thésée sur les Amazones. Il emmena captive Hippolyte, que d'autres nomment Antiope. (*Gray.*)

(2) On sait que, par une loi de Solon, les pères exerçaient un pouvoir absolu de vie et de mort sur leurs enfants. (*Warburton.*)

(3) Shakspeare oublie ici que Thésée avait fait ses exploits avant la guerre de Troie, et conséquemment longtemps avant la mort de Didon. (*Steevens.*)

(4) Trait de ridicule contre le titre courant de la tragédie de Cambyse, par Preston, ou la Campaspe de Lilly. (*Steevens.*)

(5) C'est quelque fragment ampoulé, tiré de quelque pièce du temps. (*Théobald.*)

(6) On voit par ce passage comment on sup-

pléait au défaut de femmes pour les rôles du sexe : s'il n'avaient pas de jeune garçon pour les jouer, avec un visage qui pût passer pour féminin, le rôle était joué sous le masque, qui, dans ce temps-là, était une partie de la parure des femmes ; et celui qui pouvait plier sa voix à imiter celle d'une femme en jouait le rôle avec succès. On a observé qu'une de ces héroïnes contrefaites remuait les passions avec plus de force que n'ont fait depuis les femmes introduites sur la scène. (*Johnson.*)

(7) Crâne français ; c'est-à-dire une tête dont les cheveux sont tombés par une suite de la maladie de la débauche, appelée *corona veneris.* (*Steevens.*)

(8) C'était la mode de porter des barbes peintes et colorées. (*Steevens.*)

(9) Cette phrase proverbiale vient originairement du camp. Quand on assignait un rendez-vous, des soldats de milice voulaient souvent s'excuser, pour ne pas tenir leur parole, sur ce que les cordes de leurs arcs étaient rompues et leurs armes hors d'état de servir. D'où vient le proverbe : « Tenez » votre parole, soit que les cordes de votre » arc soient rompues ou non. » (*Warburton.*)

Steevens doute de cette explication, et pense qu'il n'est question que des cordes qui faisaient partie de l'arc avec lequel on touchait divers instruments de musique.

(10) Ce sont les cercles qu'on disait que les fées faisaient sur le gazon, dont la brillante verdure provenait du soin qu'elles prenaient de l'arroser. (*Johnson.*)

(11) La primevère était la fleur favorite des fées.

(12) La coutume de crier *tailleur!* à la vue d'un homme qui fait une chute sur le dos, vient de ce qu'un homme qui glisse en arrière de sa chaise tombe, comme un tailleur accroupi, les jambes croisées sur son établi. (*Johnson.*)

(13) Périgyne, dont Thésée eut Ménalippus: elle était fille de Sinnis, brigand cruel, qui tourmentait les passagers dans l'Isthme; elle fut enlevée par Thésée. — Eglé, Ariane et Antiope, furent trois maîtresses de Thésée. (*Théobald.*)

(14) Il est question ici du jeu des *mérelles:* on sait que c'est une figure contenant plusieurs carrés que les enfants tracent sur la terre. (J. A. H.)

(15) Ce pasage a trait a Élisabeth, qui fit vœu de mourir célibataire. Dans le roman de Keniworth, Walter Scott fait répéter ces vers à Élisabeth, par W. Raleigh. (J. A. H.)

(16) On remarquera peut-être que Puck et Oberon parlent souvent sur la scène sans qu'on ait fait mention de leur entrée ; c'est que le poète suppose qu'ils restent sur le théâtre durant la plus grande partie du reste de la pièce ; et, en qualité d'esprits invisibles, il sont là pour se mêler, quand il leur plaît, aux autres acteurs, et embrouiller l'intrigue par leur intervention, sans être vus ni entendus que lorsqu'il est nécessaire qu'ils le soient pour leurs vues. (*Théobald.*)

(17) Roundel, roundill, ou rondelai, signifie un rondeau, un couplet de chanson, qui commence et finit par la même sentence : *redit in orbem* (*Steevens.*)

Roundel signifie aussi une danse en rond. (*Tyrwihtt.*)

(18) Équivoque sur le mot *lye*, qui signifie *être couché* et *mentir*.

(19) Dans un sonnet, qui, comme on sait, ne peut avoir que quatorze vers. (*Wieland.*)

(20) Les Saxons avaient coutume de graver sur certains bois carrés d'un pied de long le cours de la lune pendant une année, et ils pouvaient ainsi rendre compte des nouvelles, des pleines lunes et de leurs jours de fête : ce bâton, ainsi taillé, ils l'appelaient *almonaght ;* c'est-à-dire *observation sur toutes les lunes.* De là on fait dériver le nom d'*almanach.* (*Vestegand.*)

(21) Jeu de mots. *Ninny* signifie un lourdaud. (*Wieland.*)

(22) Shakspeare se trompe ici, en plaçant dans l'œil du ver luisant le phosphore qu'il porte à sa queue. (*Johnson.*)

(23) C'est-à-dire la patience d'être toujours dans un moutardier, pour être mangée avec le bœuf, dont elle est la compagne inséparable. (*Collins.*)

(24) Plusieurs plantes ont reçu, en différents pays, le nom de *sanguinaire*, soit parce qu'elles contiennent un suc rouge comme du sang, soit à cause qu'on leur attribue, d'après cette couleur, la propriété d'arrêter les hémorrhagies. Celle dont il est

question ici est la sanguinaire de l'Amérique septentrionale, c'est une grande plante de la famille des papavéracées, *sanguinaria canadensis*. Elle enveloppe la tige dans sa jeunesse, et c'est sans doute ce qui a fait dire qu'elle nouait la croissance d'un enfant ou d'un animal. (J. A. H.)

(25) Les fantômes des suicides, qui sont enterrés dans les carrefours, et de ceux qui, s'étant noyés, étaient condamnés, suivant l'opinion des anciens, à errer l'espace de cent ans, parce que les rites de la sépulture n'avaient pas été accomplis. (*Steevcns.*)

(26) Trait de satire contre Preston, auteur de la pièce de *Cambyse*. Il joua un rôle dans la Didon, de Thomas Nash, devant Élisabeth, à Cambridge, en 1594; et la reine fut si satisfaite de son jeu, qu'elle le gratifia d'une pension de 20 livres sterling par an, ce qui ne fait guère plus d'un schelling par jour. (*Steevens.*)

(27) Allusion à un poème de Spencer (mort de misère en 1598), intitulé : *Les Pleurs des Muses sur l'oubli et le mépris de la Science.* Cette plainte n'est pas particulière à ce siècle ; elle n'a été que trop fondée dans tous les temps, et elle a donné lieu au proverbe,

aussi pauvre qu'un poète. (*Mistriss Griffith.*)

(28) Allusion à une fable de Roger l'Estrange, auteur anglais, intitulée : *Les Anes faits juges de paix.*

(29) Limandre, pour Léandre, Saphale pour Céphale, Procrus pour Procris ; autant de bévues de cet acteur ignorant.

(30) Warburton lit *rear*, *à s'élever*, et y voit une allusion à un fait arrivé du temps du poète. Élisabeth visita Thomas Gresham au parc d'Osterley. En entrant dans sa cour, elle la trouva trop large, et disait qu'elle serait mieux si elle était partagée au milieu par un mur. La muraille se trouva bâtie en une nuit et le lendemain matin, la reine fut étonnée de voir la cour partagée par un mur. (*Gray.*)
Suivant Farmer, c'est une allusion au proverbe, *les murs ont des oreilles.*

(31) Équivoque sur le mot *cinder*, qui signifie également *mêche usée* et *accès de colère.* (*Johnson.*)

(32) Jeu de mots sur *die*, qui signifie *mourir*, et un *dé.*

(33) Un celèbre anatomiste, à qui on avait remis le corps d'un pendu après l'exécution, et qui donnait encore quelques signes de vie, assurait que, s'il en revenait, il ne serait jamais qu'un idiot. Le contraire de cette opinion est prouvé par un fait certain et connu. (*Gray.*)

Voici le fait dont il s'agit : Anne Green fut pendue à Oxford en 1650. Après une demi-heure de supplice, on s'aperçut qu'elle respirait encore. Il n'est pas d'horreurs qu'on ne lui fit éprouver, pour abréger, soi-disant, ses souffrances. Placée dans son cercueil, elle donna encore signe de vie. Les docteurs Petty, Willis, Bathurst et Clerk, parvinrent, par leurs soins, à la rappeler à la vie. Gray, à qui nous empruntons ce renseignement, a vu lui-même cette femme, saine de corps et d'esprit, plusieurs années après. Il existe un petit écrit du docteur Bathurst, *Nouvelles des morts*, où ce fait si curieux est raconté avec détails. (J. A. H.)

(34) La propreté est nécessaire pour attirer les fées dans sa maison, et mériter leurs faveurs. (*Johnson.*)

(35) Oberon paraît, et ordonne à ses fées de chanter un couplet : Titania en chante ensuite un autre avec ses fées. Ces deux cou-

plets, que chantent Oberon et Titania, sont perdus : ensuite Oberon congédie ses génies, et les charge d'aller accomplir les cérémonies. (*Johnson.*)

(36) C'est-à-dire aux siffiets.

FIN DU SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ

Paris.—Impr. Nouvelle (ass. ouv.), 14, r. des Jeûneurs
G. Masquin, directeur.

LE

MARCHAND DE VENISE

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

COLLECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

SHAKESPEARE

LE MARCHAND DE VENISE

Drame en cinq actes

TRADUCTION DE LETOURNEUR

PARIS

LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

2, RUE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL

1878

PERSONNAGES

LE DUC DE VENISE.
LE PRINCE DE MAROC.
LE PRINCE D'ARAGON.
ANTONIO, marchand de Venise.
BASSANIO, son ami et amant de Portia.
SOLANIO, GRATIANO, SALARINO, } amis d'Antonio et de Bassanio.
LORENZO, amant de Jessica.
SHYLOCK, Juif.
TUBAL, autre Juif, ami de Shylock.
LANCELOT, domestique du Juif.
GOBBO, père de Lancelot.
SALÉRIO, messager de Venise.
LÉONARDO, domestique de Bassanio.
BALTASAR, STÉPHANO, } domestiques de Portia.
PORTIA, riche héritière de qualité.
NÉRISSA, suivante de Portia.
JESSICA, fille de Shylock.
SÉNATEURS de Venise, UN GEÔLIER, VALETS, etc.

La scène est tantôt à Venise, tantôt à Belmont, château où réside Portia.

LE MARCHAND DE VENISE

ACTE PREMIER

SCÈNE I

La scène est dans une rue de Venise.

ANTONIO, SALARINO *et* SOLANIO.

ANTONIO.

De bonne foi, je ne sais pourquoi je suis triste. J'en suis fatigué : vous dites que vous en êtes fatigués aussi. Mais comment j'ai pris ce chagrin, où je l'ai trouvé, rencontré, je suis encore à l'apprendre. — Je suis tellement accablé d'une tristesse stupide, que j'ai bien de la peine à me connaître moi-même.

SOLANIO.

Votre âme est agitée sur l'Océan : elle y suit vos larges vaisseaux, qui, dans leur superbe mâture, voguant sur les flots, semblent les seigneurs ou les premiers citoyens des mers, et dominent sur le peuple des menus navires, qui leur rendent un humble hommage, et passent près d'eux emportés par leurs ailes de lin.

ANTONIO.

Croyez-moi, monsieur : si j'avais une pareille mise exposée à l'aventure, la plus grande partie de mes pensées et de mes affections serait errante au loin à la suite de mes espérances. On me verrait toujours arrachant des brins d'herbe légers, et les jetant en l'air pour connaître de quel côté soufflent les vents, et attaché sur les cartes à chercher les ports, les môles et les routes; et chaque objet qui pourrait me faire craindre un malheur pour ma cargaison ne manquerait certainement pas de me rendre triste.

SOLANIO.

La moindre haleine, qui ne ferait que rider et refroidir mon bouillon, me soufflerait une fièvre, en pensant quel désastre un vent violent pourrait causer sur mer. Je ne pourrais voir un sablier s'écouler, que je ne songeasse

aux bancs de sables, aux bas-fonds, et que e ne visse mon riche André engravé, et son grand mât s'abaisser plus bas que ses flancs, comme pour baiser son tombeau. Pourrais-je aller à l'église, et voir les pièces de l'édifice sacré, sans me rappeler aussitôt l'idée de rochers dangereux, qui, en effleurant seulement les côtes de mon cher vaisseau, disperseraient toutes mes épices sur les flots, et habilleraient de mes soies les vagues en fureur? en un mot, sans penser qu'en un clin l'œil je passe de la richesse à la pauvreté? Puis-je songer à tous ces hasards, et ne pas songer en même temps qu'un pareil malheur, s'il m'arrivait, me rendrait triste? — Tenez, ne m'en dites pas davantage : je suis sûr qu'Antonio est triste parce qu'il songe à ses marchandises

ANTONIO.

Non, croyez-moi; j'en rends grâces au sort, toutes mes espérances ne sont pas aventurées sur un seul vaisseau, ni destinées pour une seule place, et mes richesses ne dépendent pas toutes des accidents de cette année. Non, ce ne sont pas mes marchandises qui me rendent triste.

SALARINO.

Eh bien! vous êtes donc amoureux?

ANTONIO.

Fi donc!

SOLANIO.

Vous n'êtes pas amoureux non plus? En ce cas, disons donc que vous êtes triste parce que vous n'êtes pas gai : et il vous serait tout aussi aisé de rire, de danser, et de dire que vous êtes gai parce que vous n'êtes pas triste. Par Janus au double visage! la nature forme quelquefois dans ses caprices d'étranges personnages. Les uns, qui, les yeux à demi-fermés, vont se mettre à rire comme des perroquets à la vue d'un joueur de cornemuse ; et d'autres d'une mine si refrognée qu'ils ne montreraient pas seulement le bout de leurs dents, pour faire soupçonner le sourire, quand Nestor en personne jurerait que la plaisanterie doit faire rire aux éclats.

SCÈNE II

LES MÊMES, BASSANIO, LORENZO, GRATIANO.

SOLANIO.

Voici Bassanio, votre noble allié, avec Gratiano et Lorenzo. Adieu, portez-vous bien : nous vous laissons en meilleure compagnie.

SALARINO.

Je serais volontiers resté jusqu'à ce que je vous eusse rendu joyeux, si de plus dignes amis ne m'avaient prévenu.

ANTONIO.

C'est de votre part une tendre et sensible affection pour moi. Je suppose que vos affaires vous appellent, et que vous saisissiez l'occasion de nous quitter.

SOLANIO

Bonjour, messieurs.

BASSANIO.

Eh bien, messieurs, quand rirons-nous? Répondez : quand? Vous devenez d'une singularité outrée? Cela durera-t-il?

SOLANIO.

Nous allons expédier nos affaires, et nous sommes à vous.

(*Solanio et Salarino sortent.*)

SCÈNE III

LES MÊMES, *excepté* SOLANIO *et* SALARINO.

LORENZO.

Seigneur Bassanio, puisque vous voilà avec Antonio, nous allons vous laisser ensemble.

Mais à l'heure du dîner souvenez-vous, je vous prie, du lieu de notre rendez-vous.

BASSANIO.

Je ne manquerai pas de m'y rendre.

GRATIANO.

Vous n'avez pas bon visage, seigneur Antonio. Tenez : vous mettez un trop grand prix aux affaires de ce monde; c'est en perdre les plaisirs, que de les acheter par trop de soins. Vous êtes étonnamment changé, croyez-moi.

ANTONIO.

Je sais apprécier le monde, Gratiano, pour ce qu'il est : un théâtre où chacun doit jouer son rôle; le mien est d'être triste.

GRATIANO.

Que le mien soit donc d'être fou. Que les rides et la vieillesse viennent au milieu de la joie et des ris, et que mon foie soit plutôt brûlé par le vin que mon cœur glacé par de morfondants soupirs. Pourquoi un homme qui a le sang chaud serait-il morne et immobile comme la statue de son grand-père en albâtre, dormant tout éveillé, et se donnant la jaunisse par sa mauvaise humeur? Ecoute, Antonio (je t'aime, et c'est mon amitié qui parle) : il y a une espèce de gens dont les

visages nébuleux se couvrent d'écume, comme l'eau dormante d'un étang, et qui entretiennent un calme et un sérieux obstinés pour se parer d'un air de sagesse, de gravité, de profondeur d'esprit, et qui semblent vous dire : *Monsieur, je suis un oracle. Quand j'ouvre la bouche, que les chiens se gardent bien de japper.* O mon cher Antonio, j'en connais de cette trempe, qui ne doivent qu'à leur silence leur réputation de sagesse, et qui, j'en suis sûr, s'ils parlaient, ne manqueraient pas de damner par les oreilles leurs auditeurs, qui ne pourraient s'empêcher de traiter leurs frères de fous (1). Je t'en dirai plus long une autre fois. Mais ne va pas pêcher avec cet hameçon mélancolique, pour attraper cette vaine réputation de sagesse, le goujon des sots. — Allons, venez, cher Lorenzo. (*A Antonio.*) Portez-vous bien cependant. Je viendrai finir mon sermon après dîner (2).

LORENZO *à Antonio.*

Oui : nous allons vous laisser jusqu'à l'heure du dîner. — Il faudra que je devienne un de ces sages muets; car Gratiano ne me donne jamais le temps de parler.

GRATIANO.

Fort bien. Tiens-moi encore compagnie deux ans, et tu ne connaîtras plus le son de ta voix.

ANTONIO.

Adieu, il me rendra bavard.

GRATIANO.

Tant mieux, ma foi; car le silence ne convient qu'à une langue de bœuf fumé et à une fille qui n'est pas de défaite.

(*Gratiano et Lorenzo sortent.*)

SCÈNE IV

ANTONIO, BASSANIO.

BASSANIO.

Gratiano est l'homme de Venise qui débite le plus de riens. Sa raison est comme deux grains de blé cachés dans deux bottes de paille. Vous allez les chercher un jour entier avant de les trouver, et quand vous les avez trouvés, ils ne valent pas la peine que vous avez prise.

ANTONIO.

Fort bien. Dites-moi : quelle est donc cette dame auprès de laquelle vous avez juré de faire un secret pèlerinage? Vous m'avez promis de m'en parler aujourd'hui.

BASSANIO.

Vous n'ignorez pas, Antonio, dans quel délabrement j'ai mis mes affaires, en voulant

tenir un état plus fastueux que les bornes de ma fortune ne me le permettaient. Je ne me plains pas de me voir resserré et déchu de ce luxe; mais mon premier soin est de me tirer avec honneur des dettes considérables que j'ai contractées par un peu trop de prodigalité. Je vous dois beaucoup, Antonio, tant en argent qu'en amitié; et c'est sur votre amitié que je me repose pour trouver les moyens de m'acquitter.

ANTONIO.

Je vous conjure, mon cher Bassanio, dites, de quoi s'agit-il? Si c'est quelque chose (et il n'en saurait être autrement avec vous) qui soutienne les regards de l'honneur, soyez sûr que ma bourse est ouverte, que ma personne et toutes mes facultés sont dévouées à vous servir.

BASSANIO.

Lorsque j'étais encore écolier, dès que j'avais perdu une de mes flèches, j'en décochais une autre dans la même direction, mettant plus d'attention à suivre son vol, afin de retrouver l'autre, en risquant de perdre les deux, et souvent je les retrouvais toutes deux. Je vous cite cet exemple de mon enfance, parce que je vais vous parler le langage de la candeur. Je vous dois beaucoup; mais comme un jeune homme étourdi et entêté, ce que je vous dois est perdu. Mais si

vous voulez risquer une autre flèche du même côté où vous avez jeté la première, je ne doute pas que, par ma vigilance à observer sa chute, je ne retrouve les deux, ou du moins que je ne vous rapporte celle que vous aurez hasardée la dernière, en demeurant avec reconnaissance votre débiteur pour l'autre.

ANTONIO.

Vous me connaissez; et c'est un temps que vous perdez en tournant ainsi autour de mon amitié. Vous me faites sûrement plus de tort en doutant de mes sentiments que si vous dépensiez tout ce que je possède. Dites-moi donc ce que je dois faire pour vous et ce que vous croyez possible à moi de faire, et je suis prêt : parlez.

BASSANIO.

Il est dans Belmont une riche héritière; elle est belle, plus belle que ce mot, et douée de vertus et de qualités rares. J'ai déjà reçu anciennement de ses yeux quelques messages muets. Son nom est Portia. Elle ne le cède en rien à la fille de Caton, la Portia de Brutus. L'univers connaît son mérite, car les quatre vents lui amènent, de toutes les contrées, d'illustres adorateurs. Sa blonde et éclatante chevelure tombe en boucles sur ses tempes comme une toison d'or, ce qui rend le séjour de Belmont une seconde Colchos, où

nombre de nouveaux Jasons se rendent pour la conquérir. O mon cher Antonio! si j'avais seulement le moyen d'entrer en concurrence avec eux, j'ai dans mon âme un pressentiment qui me dit que mon succès me conduirait infailliblement à ce bonheur.

ANTONIO.

Tu sais que toute ma fortune est sur la mer, que je ne suis point en argent, ni en état de rassembler une forte somme. Mais prends courage. Va essayer ce que peut mon crédit dans Venise. Je le ruinerai jusqu'à la dernière ressource pour te mettre en état de paraître honorablement à Belmont et de faire ta cour à la belle Portia. Va, informe-toi où il y a de l'argent. Je le ferai aussi de mon côté, et je ne doute point que je n'en trouve par mon crédit, ou par la considération qu'on a pour moi. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V

La scène est à Belmont, dans le château de Portia. On voit trois coffres, l'un d'or, l'autre d'argent, et le troisième de plomb.

PORTIA, NÉRISSA.

PORTIA

En vérité, Nérissa, mon petit individu est bien las de ce grand monde.

NÉRISSA.

Cela serait bon, ma chère madame, si vos misères étaient en aussi grand nombre que vos prospérités; cependant, par ce que je vois, on est aussi malade de trop d'abondance que ceux que l'indigence fait mourir de faim. L'unique bonheur est donc placé dans la médiocrité : le superflu a plus tôt les cheveux blancs, et l'honnête nécessaire vit plus longtemps.

PORTIA.

Voilà de belles sentences, et très bien débitées.

NERISSA.

Elles sont encore meilleures quand on en profite.

PORTIA.

S'il était aussi aisé de faire qu'il l'est de connaître ce qui est bon à faire les chapelles seraient changées en églises, et les cabanes des pauvres gens en palais de princes. Le meilleur prédicateur est celui qui se conforme à ses sermons. J'apprendrai plutôt à vingt personnes ce qu'il est à propos de faire, que je ne serais une des vingt à suivre mes instructions. Le cerveau peut imaginer des lois pour le sang, mais un tempérament ardent saute par dessus une froide loi. La folle jeu-

nesse s'élance, comme le cerf léger, au-dessus des filets du grave conseil, vieillard impotent et boiteux. Ces beaux raisonnements ne sont pas de saison, lorsqu'il s'agit de choisir un époux. Choisir, hélas! quel mot! Je ne puis ni choisir celui que je voudrais, ni refuser celui qui me déplairait. C'est ainsi qu'il faut que la volonté d'une fille vivante se plie aux volontés d'un père mort. N'est-il pas bien embarrassant pour moi, Nérissa, de ne pouvoir ni choisir, ni refuser personne?

NÉRISSA.

Votre père fut toujours vertueux, et les saints personnages ont à leur mort de bonnes inspirations. Ainsi, soyez sûre qu'au moyen de la loterie qu'il a imaginée dans les trois coffres d'or, d'argent et de plomb, par laquelle vous appartenez à celui qui choisira le coffre qui remplit son intention, vous ne pouvez tomber qu'au pouvoir d'un homme digne de votre amour. — Mais, parmi les adorateurs qui sont venus dernièrement, en est-il quelqu'un pour qui la vivacité de vos penchants se décide?

PORTIA.

Je t'en prie, dis-moi leurs noms : à mesure que tu les nommeras, je ferai leur portrait, et tu devineras mes sentiments par le tableau.

NÉRISSA.

D'abord, il y a le prince de Naples.

PORTIA.

Oui, c'est un jeune étalon (3), certainement; car il ne parle que de son cheval ; il regarde comme une de ses premières qualités la science qu'il possède de le ferrer lui-même. J'ai bien peur que madame sa mère ne se soit oubliée avec un forgeron.

NÉRISSA.

Vient ensuite le comte palatin (4).

PORTIA.

Il est toujours refrogné comme s'il vous disait : *Si vous ne voulez pas de moi, décidez-vous.* Il écoute des contes plaisants sans rire. Je crains que, dans sa vieillesse, il ne devienne le philosophe larmoyant, puisque si jeune il est d'une si bizarre tristesse. J'aimerais mieux épouser une tête de mort avec un os dans sa bouche, qu'un de ces deux hommes-là. Dieu me préserve de tous les deux !

NÉRISSA.

Que dites-vous du seigneur français, monsieur le Bon ?

PORTIA.

Dieu l'a fait : ainsi je consens qu'il passe pour un homme. Je sais bien que c'est un

éché de se moquer de son prochain ; mais
ui ! comment ! Il a un meilleur cheval que
e Napolitain ; il possède dans un plus haut
egré de perfection que le palatin la mau-
aise habitude de froncer le sourcil. Il est
ous les hommes ensemble, sans en être un.
i un merle chante, il fait aussitôt la ca-
riole. Il va se battre contre son ombre. En
épousant, j'épouserais en lui seul vingt ma-
is ; s'il vient à me mépriser, je lui pardon-
erai ; car, m'aimât-il à la folie, je ne le
ayerai jamais de retour.

NÉRISSA.

Que dites-vous de Falconbridge, le jeune
aron anglais ?

PORTIA.

Tu sais que je ne lui dis rien ; car nous ne
ous entendons ni l'un ni l'autre ; il ne sait
i latin, ni français, ni italien, et tu peux
ller au tribunal, et jurer que j'entends bien
eu d'anglais (5). C'est la peinture d'un joli
omme. Mais, hélas ! peut-on s'entretenir
vec un tableau muet ? Qu'il est mis singu-
ièrement ! Je crois qu'il a acheté son habit
n Italie, ses bas en France, son bonnet en
llemagne, et ses manières par tous pays.

NÉRISSA.

Que pensez-vous du seigneur écossais, son
oisin ?

PORTIA.

Qu'il est plein de charité pour son voisin : car il a emprunté un soufflet de l'Anglais, et juré de le lui rendre quand il pourrait. Je crois que le Français se rendit sa caution (6), et mit le sceau au marché par un autre soufflet.

NÉRISSA.

Comment trouvez-vous le jeune Allemand (7), le neveu du comte de Saxe?

PORTIA.

Fort mal le matin, quand il est à jeun, et bien plus mal encore le soir, quand il est ivre. Lorsqu'il est le mieux, il est un peu plus mal qu'un homme ; et quand il est le plus mal, il est tant soit peu mieux qu'une bête. Quelque malheur qu'il m'arrive, j'espère trouver le moyen de me défaire de lui.

NÉRISSA.

S'il se présentait pour choisir, et qu'il prît le bon coffre, vous iriez contre les volontés de votre père, en refusant de l'épouser.

PORTIA.

De crainte que ce malheur extrême n'arrive, il faut que tu mettes sur le coffre opposé un grand verre de vin du Rhin. Car si le diable était dedans, et cette tentation au dehors, je suis sûre qu'il le choisirait. Je fe-

rai tout au monde, Nérissa, plutôt que d'épouser une éponge.

NÉRISSA.

Vous n'avez pas besoin de craindre d'avoir aucun de ces messieurs; ils m'ont fait part de leurs résolutions, c'est de déloger incessamment et de ne plus vous importuner, à moins que vous ne consentiez à une autre forme que celle qui a été imposée par votre père, et qui dépend du choix des coffres.

PORTIA.

Si je dois vivre aussi longtemps que la Sibylle, je mourrai aussi chaste que Diane, à moins qu'on ne m'obtienne dans la forme prescrite par mon père. Je suis ravie que ces épouseurs soient si raisonnables; il n'en est pas un parmi eux pour l'absence duquel je ne fasse des vœux, et Dieu veuille leur accorder un prompt et bon voyage!

NÉRISSA.

Ne vous rappelez-vous pas que du vivant de votre père, il vint ici, à la suite du marquis de Montferrat, un jeune Vénitien, instruit, et brave militaire?

PORTIA.

Oui, oui : c'était Bassanio; c'est ainsi, je crois, qu'on le nommait.

NÉRISSA.

Cela est vrai, madame, et de tous les hommes que mes yeux errants ont remarqués, il m'a paru le plus digne d'une belle femme.

PORTIA.

Je m'en ressouviens bien, et je me souviens aussi qu'il mérite tes éloges. — *(Au valet qui entre.)* Qu'est-ce ? quelles nouvelles ?

LE VALET.

Les quatre étrangers vous cherchent, madame, pour prendre congé de vous, et il vient d'arriver un courrier de la part d'un cinquième, le prince de Maroc ; il dit que le prince son maître sera ici ce soir.

PORTIA.

Si je pouvais accueillir celui-ci d'aussi bon cœur que je renvoie les autres, je serais charmée de son arrivée. Si, avec les qualités d'un saint, il a la couleur d'un diable, j'aimerais mieux qu'il me confessât que de m'épouser. Allons, Nérissa. (*Au valet.*) Et toi, marche devant. Tandis que nous fermons la porte au nez d'un amant, un autre frappe.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI

La scène est dans une place publique à Venise.

BASSANIO, SHYLOCK.

SHYLOCK.

Trois mille ducats ? — Fort bien.

BASSANIO.

Oui, monsieur, pour trois mois.

SHYLOCK.

Pour trois mois. — Bon.

BASSANIO.

Pour lesquels, comme je vous disais, Antonio s'engagera.

SHYLOCK.

Antonio s'engagera ? — Bon.

BASSANIO.

Pourrez-vous me servir ? Me ferez-vous ce plaisir ? Aurai-je votre réponse ?

SHYLOCK.

Trois mille ducats... pour trois mois..., et Antonio engagé.

BASSANIO.

Votre réponse à cela ?

SHYLOCK.

Antonio est bon.

BASSANIO.

Auriez-vous ouï dire quelque chose de contraire?

SHYLOCK.

Oh! non. Je m'explique : en disant qu'il est bon, je veux vous faire entendre qu'il est solvable. Cependant ses facultés sont en supposition. Il a un vaisseau frété pour Tripoli, un autre dans les Indes, et, en outre, j'ai appris sur le Rialto qu'il en avait un troisième au Mexique, un quatrième en Angleterre, et d'autres encore épars loin d'ici. Mais les vaisseaux ne sont que des planches, les matelots que des hommes. Il y a rats de terre et rats d'eau, voleurs de terre et voleurs d'eau, je veux dire des pirates. D'ailleurs, les dangers de la mer, les vents, les rochers... Néanmoins, l'homme est solvable. — Trois mille ducats... Je crois pouvoir prendre son obligation.

BASSANIO.

Soyez sûr que vous le pouvez.

SHYLOCK.

Je veux m'en assurer si je le peux; et, pour m'en assurer, je veux y rêver avec moi-même. Puis-je parler à Antonio?

BASSANIO.

Si vous vouliez dîner avec nous...

SHYLOCK.

Oui, pour sentir le porc! pour manger de l'habitation dans laquelle votre prophète, le Nazaréen, a, par les exorcismes, fait entrer le diable! Je veux bien acheter avec vous, vendre avec vous, parler avec vous, et ainsi du reste; mais je ne veux pas manger avec vous, boire avec vous, ni prier avec vous... Que dit-on de nouveau sur le Rialto? — Mais qui vient ici?

BASSANIO.

C'est le seigneur Antonio.

SCÈNE VII

BASSANIO, SHYLOCK, ANTONIO.

SHYLOCK, *à part.*

Comme il a l'air d'un hypocrite publicain! Je le hais, parce qu'il est chrétien; mais je le hais bien davantage parce qu'il a la basse simplicité de prêter de l'argent gratis, et qu'il fait baisser l'usure à Venise. Si je puis l'accrocher une fois, je vais assouvir pleinement la vieille aversion que je lui porte. Il hait notre sainte nation; il raille de certains

points sur lesquels la plupart des marchands sont d'accord ; il se moque de moi, de mes marchés et d'un gain bien acquis, qu'il appelle usure. Maudite soit ma tribu, si je lui pardonne !

BASSANIO.

Shylock ! Entendez-vous ?

SHYLOCK.

Je me consultais sur les fonds qui me restent à présent, et je vois, par ce que ma mémoire me rappelle, que je ne saurais vous faire tout de suite la somme de trois mille ducats. N'importe ; Tubal, un riche Hébreu de ma tribu, y suppléera... Mais doucement : pour combien de mois les voulez-vous ?... Ne vous inquiétez pas, seigneur Antonio. C'était de votre seigneurie que nous nous entretenions.

ANTONIO.

Shylock, quoique je ne prête ni n'emprunte à intérêt, cependant, pour fournir aux besoins pressants d'un ami, je veux bien déroger à ma coutume. *(A Bassanio.)* Est-il instruit de la somme que vous désirez ?

SHYLOCK.

Oui, oui : trois mille ducats.

ANTONIO.

Et pour trois mois.

SHYLOCK.

J'avais oublié cela... Pour trois mois : vous me l'aviez dit. A la bonne heure. Faites votre billet, et puis je verrai... Mais écoutez donc, il me semble que vous venez de dire que vous ne prêtez ni n'empruntez à intérêt.

ANTONIO.

Jamais.

SHYLOCK.

Quand Jacob faisait paître les troupeaux de son oncle Laban... Depuis notre saint Abraham, ce Jacob (au moyen de ce que fit sa mère avisée en sa faveur) en fut le troisième possesseur... Oui, il était le troisième.

ANTONIO.

Eh bien ! A quel propos ? Faisait-il l'usure ?

SHYLOCK.

Non, il ne faisait pas l'usure, non. Si vous voulez, ce n'était pas précisément de l'usure. Remarquez bien ce que Jacob faisait. Quand Laban et lui firent un traité et convinrent que tous les nouveau-nés qui seraient rayés et tachetés appartiendraient à Jacob pour son salaire, sur la fin de l'automne, les brebis étant en chaleur, allèrent chercher les béliers, et lorsque l'acte de la nature se passait entre ces couples portant toison, le pâtre

rusé vous levait l'écorce de certains bâtons, et dans l'instant précis de la copulation, les présentait aux lascives brebis, qui concevaient alors. Ensuite, quand le temps de l'enfantement était venu, elles mettaient bas des agneaux bariolés, lesquels étaient pour Jacob. C'était là un moyen de gagner un intérêt ; et Jacob fut béni du ciel, et le gain est une bénédiction, pourvu qu'on ne le vole pas.

ANTONIO.

Jacob donnait là ses services pour un salaire très incertain, pour une chose qu'il n'était pas en son pouvoir de faire arriver, mais que la seule main du ciel règle et façonne à son gré. Prétendez-vous tirer de là quelque induction en faveur de l'usure ? Votre or et votre argent sont-ils des brebis et des béliers ?

SHYLOCK.

Je ne saurais vous dire ; du moins, je les fais engendrer aussi vite. Mais faites attention, seigneur...

ANTONIO *à Bassanio.*

Voyez-vous, Bassanio ? Le diable peut citer l'Écriture pour autoriser les vices. Une méchante âme, qui produit un témoignage sacré, ressemble à un scélérat qui a le sourire sur les lèvres, et à une belle pomme dont le

cœur est pourri. Oh ! de quels beaux dehors il colore ici sa malhonnêteté !

SHYLOCK.

Trois mille ducats ! c'est une bonne et ronde somme. Trois mois de douze... Voyons un peu l'intérêt.

ANTONIO.

Eh bien ! Shylock, vous serons-nous redevables ?

SHYLOCK.

Seigneur Antonio, maintes et maintes fois vous m'avez fait des reproches, au Rialto, sur ma banque et sur mon usure. Je n'y ai jamais répondu qu'en levant patiemment les épaules ; car la patience est le caractère distinctif de notre nation. Vous m'avez appelé mécréant, coupe-gorge, chien, et vous avez craché sur mon manteau de Juif, et tout cela parce que je dispose à mon gré de mon propre bien. Maintenant il paraît que vous avez besoin de moi. Alors vous venez à moi et vous dites : « Shylock, nous voudrions de l'argent. » Vous me tenez ce langage, vous qui vous êtes défait de votre rhume sur ma barbe ; qui m'avez donné des coups de pied, comme vous feriez à un chien étranger venu sur le seuil de votre porte. C'est de l'argent que vous demandez ! Devrais-je vous répondre ? Ne devrais-je pas vous dire : « Un chien a-t-il de l'argent ? Est-il possible qu'un dogue

prête trois mille ducats ? » Ou bien irai-je vous saluer profondément, et, dans l'attitude d'un esclave, vous dire d'une voix basse et timide : « Mon beau monsieur, vous avez craché sur moi mercredi, vous m'avez donné des coups de pied un tel jour, et, une autre fois, vous m'avez appelé chien ; en reconnaissance de ces bons traitements, je vais vous prêter tant d'argent ? »

ANTONIO.

Je suis tenté de t'appeler encore de même, de cracher encore sur toi, de te donner encore des coups de pied. Si tu me prêtes cet argent, ne me le prête pas comme à ton ami (car quand est-ce que l'amitié exigea jamais qu'un stérile métal (8) se multipliât pour lui dans les mains d'un ami ?), mais comme à ton ennemi. S'il manque à son engagement, tu auras le plaisir d'exiger sa punition.

SHYLOCK.

Mais comme vous vous emportez ! Je voudrais être de vos amis, gagner votre affection, oublier les avanies que vous m'avez faites, subvenir à vos besoins présents et ne pas exiger un denier d'intérêt pour mon argent, et vous ne voulez pas m'entendre ? L'offre est pourtant honnête.

ANTONIO.

Il y aurait, en effet, beaucoup d'honnêteté.

SHYLOCK.

Et je veux vous la montrer, cette honnêeté; venez avec moi chez le notaire signer ɣotre billet. Seulement, et par pure plaisanerie, j'exigerai qu'il soit stipulé dans l'acte ɥu'en cas que vous ne satisfassiez pas à ɣotre promesse tel jour, à tel domicile, pour elle ou telle somme, vous serez déchargé de ɣotre dette en vous laissant couper une livre le votre belle chair sur telle partie du corps ɥu'il me plaira choisir.

ANTONIO.

J'y consens, ma foi, de bon cœur. Je signerai volontiers un pareil billet, et je dirai que e Juif est plein de bienfaisance.

BASSANIO.

Vous ne ferez pas un pareil billet pour n'obliger : j'aime mieux rester dans la disette où je suis.

ANTONIO.

Bon; ne craignez rien, ami : je ne manquerai pas d'y satisfaire. Dans l'espace de deux mois (c'est encore un mois avant l'échéance de l'obligation), j'attends le retour de neuf fois la valeur de ce billet.

SHYLOCK.

O père Abraham! ce que c'est que ces chrétiens! Leur méchanceté leur apprend à soupçonner les intentions des autres. Dites-

moi, s'il ne payait pas au terme marqué, que gagnerais-je en exigeant qu'il remplît la condition proposée ? Une livre de chair prise sur un homme ne vaut pas son pesant de chair de mouton, de bœuf ou de chèvre. Ce que j'en fais, c'est pour m'acquérir ses bonnes grâces. S'il veut accepter cette offre d'amitié, à la bonne heure ; s'il ne le veut pas, adieu. Au nom de notre amitié, je vous en prie, ne me faites point injure.

ANTONIO.

Oui, Shylock, je signerai ce billet.

SHYLOCK.

En ce cas, allez m'attendre chez le notaire ; donnez-lui vos instructions sur ce plaisant billet. Je vais préparer les ducats, donner un coup d'œil chez moi, où je n'ai laissé qu'un dangereux valet, un coquin de fainéant, et je vous rejoins dans l'instant.

ANTONIO.

Dépêche-toi, aimable Juif. Cet Hébreu se fera chrétien ; il devient traitable.

BASSANIO.

Je n'aime pas les belles paroles avec une âme scélérate.

ANTONIO.

Allons ; nous n'avons rien à craindre de funeste en cette conjoncture ; mes vaisseaux arriverot un mois avant le terme.

ACTE SECOND

SCÈNE I

La scène est à Belmont.

LE PRINCE DE MAROC, *vêtu de blanc, avec sa suite*; PORTIA, NÉRISSA *et sa suite.*

On joue une fanfare.

LE PRINCE DE MAROC.

Ne vous choquez point de la couleur de mon teint. C'est la livrée foncée du soleil basané dont je suis voisin, et près duquel la nature plaça mon berceau. Faites-moi venir du fond du nord le plus bel homme de ces climats, où Phébus dégèle à peine les glaçons suspendus aux toits, et faisons sur nous une incision en votre honneur, pour savoir quel sang est le plus rouge (9) du sien ou du mien. Je vous le dis, madame, cet aspect que vous me voyez a intimidé le plus brave. Je jure par mon amour que les vierges

les plus considérées de nos climats en ont été éprises. Je ne me résoudrais jamais à changer de couleur, à moins que ce ne fût pour toucher votre âme, mon aimable reine.

PORTIA.

Dans mon choix, je ne me laisse pas conduire par la seule délicatesse des yeux d'une fille. D'ailleurs, la loterie de mon sort ôte à ma volonté le droit d'un libre choix. Je vous avoue, prince illustre, qu'indépendamment des entraves dont m'a chargée mon père, en me forçant par son testament d'être la femme de celui qui m'obtiendra par les moyens dont je vous ai parlé, vous me paraissez mériter mon affection, autant qu'aucun de ceux qui se sont jusqu'ici présentés pour briguer ma tendresse.

LE PRINCE DE MAROC.

Je vous en rends grâces. Je vous prie, conduisez-moi à ces coffres, pour y essayer ma fortune. Par ce cimeterre qui a tué le sophi et un prince de Perse, et qui a gagné trois batailles sur le sultan Soliman, je voudrais foudroyer de mes regards l'œil le plus audacieux. Je vaincrais en bravoure le plus intrépide cœur de l'univers : j'arracherais les petits ours des mamelles de leur mère, pour vous obtenir, madame. Mais, hélas ! si Hercule et Lychas jouent aux dés pour décider

quel est le plus grand homme des deux, le plus haut point peut sortir de la main la plus faible; et voilà Hercule vaincu par son page (10). Et moi, conduit de même par l'aveugle fortune, je puis manquer de choisir ce qu'un autre moins digne que moi prendra peut-être; et j'en mourrai de douleur.

PORTIA.

Telle est la loi de votre destin. Il faut, ou ne point choisir du tout, ou, si vous choisissez, jurer auparavant que vous ne parlerez à l'avenir de mariage à aucune femme. Ainsi, ne vous pressez pas, et faites bien vos réflexions.

LE PRINCE DE MAROC.

Et je le jure: allons; que je sache mon sort.

PORTIA.

Il faut d'abord aller à l'église. Après le dîner, vous déciderez votre sort.

LE PRINCE DE MAROC.

O fortune! allons, tu vas me rendre le plus heureux, ou le plus malheureux des mortels.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE II

Une rue de Venise.

LANCELOT GOBBO, *seul.*

Sûrement, ma conscience me fera fuir la maison de ce Juif, mon maître. Le diable est à mes côtés, et me tente en me disant: Gobbo, Lancelot Gobbo, bon Lancelot ou bon Gobbo, ou bon Lancelot Gobbo, sers-toi de de tes jambes, lève le pied et décampe. Ma conscience me dit : Non, prends garde, honnête Lancelot; prends bien garde, honnête Gobbo, ou bien honnête Lancelot Gobbo, ne t'enfuis pas, aie le courage de ne pas t'évader. — Et, là-dessus, l'intrépide démon m'ordonne de faire mon paquet. Allons, dit le diable, au champ. Pour le ciel, arme-toi d'intrépidité, dit le diable et va-t'en. — Alors ma conscience, embrasant mon cœur, me dit fort prudemment: Mon honnête ami Lancelot, tu es fils d'un honnête homme, ou plutôt d'une honnête femme. — En effet, mon père eut certaine convoitise; il se prit d'un certain goût... Eh bien ! ma conscience me dit: Lancelot ne bouge pas. Fuis, dit le diable. Ne bouge pas, dit ma concience. — Ma conscience, dis-je, moi, votre conseil est bon; et toi aussi, démon, ton conseil est bon. En me laissant gouverner par ma conscience, je resterais avec le Juif mon maître, qui, Dieu me

ıonne, est une espèce de démon, qui, sauf e respect, est le diable en personne : sûent le Juif est le diable même incarné ; et conscience, ma conscience n'est qu'une ière de conscience dure et brutale, en ınt me conseiller de rester avec le Juif. nc, c'est le diable qui me donne un con- d'ami : je vais m'évader ; démon, mes ta- sont à tes ordres; je veux m'enfuir.

SCÈNE III

CELOT ; *le vieux* GOBBO, *son père, entre ant un panier de fruits, qu'il apporte en ésent au maître de son fils.*

GOBBO.

aître, jeune homme, vous-même : je vous , quel est le chemin de la maison du ?

LANCELOT, *à part.*

ciel ! c'est mon père légitime, qui ayant ıe basse, très basse, ne me reconnaît pas. eux faire un essai avec lui.

GOBBO.

aître, jeune homme, je vous prie, quel est ıemin de la maison du Juif?

LANCELOT.

ournez sur votre main droite ; au pre-

mier détour : mais, au plus prochain détour tournez sur votre gauche : ma foi, la pre mière foi, que vous détournerez, ne tourne ni à droite ni à gauche ; mais descende obliquement jusqu'à la maison du Juif.

GOBBO.

Santé de Dieu (11), ce sera bien difficile à trouver. Pourriez-vous me dire si un nomm Lancelot, qui demeure avec lui, y demeure oui ou non ?

LANCELOT.

Parlez-vous du jeune maître Lancelot ? (*à part.*) Remarquez-moi bien à présent : je vai troubler l'eau. — Parlez-vous du jeune maîtr Lancelot ?

GOBBO.

Il n'est pas maître, monsieur : c'est le fil d'un pauvre homme. Son père, quoique c soit moi qui le dise, est un honnête et exces sivement pauvre homme et, Dieu soit loué qui a encore envie de vivre.

LANCELOT.

Allons, que son père soit ce qu'il voudra nous parlons du jeune maître Lancelot ?

GOBBO.

De l'ami de votre seigneurie et de Lance lot tout court, monsieur.

LANCELOT.

is, je vous prie donc, enfin, vieillard, je en conjure, parlez-vous du jeune maître elot ?

GOBBO.

Lancelot, sous votre bon plaisir.

LANCELOT.

go, maître Lancelot. Ne parlez point de re Lancelot père. Car le jeune homme onséquence des destins et des destinées, autres vieux dictons pareils, et des trois s, et de ces branches de science oc-), est vraiment décédé ; ou, comme qui t tout simplement, il est parti pour le

GOBBO.

e Dieu m'en préserve ! Le jeune garçon le bâton de ma vieillesse, mon seul sou-

LANCELOT.

t-ce que je ressemble à un gourdin, ou à tai de chaumière, à un bâton, à un po- ? Me reconnaissez-vous, père ?

GOBBO.

las ! non, je ne vous connais point, jeune sieur : mais, je vous en prie, dites-moi, jeune garçon, Dieu fasse paix à son ! est-il en vie ou mort ?

LANCELOT.

Ne me connaissez-vous point, père?

GOBBO.

Hélas! monsieur, j'ai la vue trouble et basse: je ne vous connais point.

LANCELOT.

Eh bien! si vous aviez vos yeux, vous pourriez bien risquer de ne pas me reconnaître un père sage connaît son enfant. Allons, vieillard, je vais vous donner des nouvelles de de votre fils. — Donnez-moi votre bénédiction La vérité se montrera au grand jour : un meurtre ne peut rester longtemps caché, au lieu que le fils d'un homme le peut; mais à la fin, la vérité se montrera.

GOBBO.

Je vous en prie, monsieur, tenez-vous droit je suis certain que vous n'êtes point Lancelot, mon jeune garçon.

LANCELOT.

Je vous en conjure; ne bavardons pas follement et plus longtemps là-dessus. Donnez-moi votre bénédiction. Je suis Lancelot, qui était votre jeune garçon, qui est votre fils, et qui vous prouvera qu'il est votre enfant.

GOBBO.

Je ne puis croire que vous soyez mon fils.

LANCELOT.

e ne sais qu'en penser ; mais je suis Lan-
t, le valet du Juif, et je suis sûr que Mar-
rite votre femme est ma mère.

GOBBO.

ui, en effet, elle se nomme Marguerite ; je
rai que si tu es Lancelot, tu es ma chair
non sang. Dieu soit adoré ! Quelle barbe
s acquise ! Il t'est venu plus de poil au
nton qu'il n'en est venu sur la queue de
bin, mon limonier.

LANCELOT.

paraîtrait en cela que la queue de Dob-
croît à rebours. Je suis sûr que la der-
e fois que je l'ai vu il avait plus de poil
queue que je n'en ai sur la face.

GOBBO.

eigneur ! que tu es changé ! — Comment
s accordez-vous ensemble, ton maître et
Je lui apporte un présent ; comment êtes-
s ensemble aujourd'hui ?

LANCELOT.

ort bien, fort bien. Mais quant à moi, puis-
j'ai placé mon repos dans la résolution
n'enfuir de chez lui, je n'aurai point de
os que je ne me sois évadé à quelques pas
ui. Mon maître est un vrai Juif. Lui don-

ner un présent, à lui ! Donnez-lui une hart; je meurs de faim à son service; vous pouvez me compter les côtes avec vos doigts. Mon père, je suis ravi que vous soyez venu; donnez-moi votre présent pour un monsieur Bassanio, qui vraiment donne, lui, de rares et belles livrées. Si je ne le sers pas, je courrai tant que la terre durera. O rare fortune! Tenez, le voici lui-même. *(Touchant le panier.)* Pour lui, mon père. Car je veux devenir Juif si je sers le Juif plus longtemps.

SCÈNE IV

LES MÊMES ; BASSANIO, LÉONARDO, *avec un ou deux suivants.*

BASSANIO *à ses valets.*

Vous pouvez le faire, — mais faites si bien diligence, que le souper soit prêt au plus tard pour cinq heures. — Aie soin que ces lettres soient remises. Donne les livrées à faire, et prie Gratiano de venir dans l'instant me trouver chez moi.

LANCELOT.

Donnez-lui, mon père.

GOBBO, *à Bassanio.*

Dieu bénisse votre seigneurie !

BASSANIO.

Bien obligé; me voulez-vous quelque ose?

GOBBO.

Voilà mon fils, monsieur: un pauvre gar-n...

LANCELOT.

Non, vraiment ce n'est pas un pauvre gar-n; c'est le valet d'un riche Juif, qui vou-ait, monsieur, comme mon père vous l'ex-quera...

GOBBO.

l a, monsieur, une grande rage, comme i dirait de servir...

LANCELOT.

Oui, somme toute, le résultat est que je :s le Juif, et que j'ai bien envie, comme on père vous l'expliquera...

GOBBO.

Son maître et lui, sauf le respect dû à votre gneurie, ne sont guère compères.

LANCELOT.

Pour abréger, la vérité est que le Juif ayant maltraité, c'est la cause que je..., nme mon père, qui est, je m'en flatte, un illard, vous le *fructifiera* (12).

GOBBO.

J'ai ici quelques paires de pigeons, dont je

voudrais faire présent à votre seigneurie; et ma prière est que....

LANCELOT.

En peu de mots, la requête est impertinente pour moi, comme votre seigneurie le saura par cet honnête vieillard; et quoique je le dise, quoiqu'il soit un vieux homme, cependant le pauvre homme est mon père.

BASSANIO.

Qu'un de vous parle pour deux. — Que voulez-vous?

LANCELOT

Vous servir, monsieur.

GOBBO.

Voilà le mal de la chose, monsieur.

BASSANIO.

Je te connais très bien, tu as obtenu ta requête. Shylock, ton maître, m'a parlé le jour même, et t'a avancé; supposé que ce soit un avancement que de quitter le service d'un riche Juif pour devenir le laquais d'un maître si peu fortuné.

LANCELOT.

Le vieux proverbe est très bien partagé entre mon maître Shylock et vous, monsieur. vous avez la grâce de Dieu, monsieur, et lui, il a de quoi.

BASSANIO.

C'est fort bien dit ; bon père, allez avec votre fils. — Prends congé de ton ancien maître, et informe-toi de ma demeure, pour t'y rendre. *(A sa suite.)* Donnez-lui une livrée plus ornée que celle de ses camarades.

LANCELOT.

Mon père, entrons. — Je ne puis jamais me procurer du service, non, je n'ai jamais eu de langue dans ma tête. — Allons *(considérant la paume de sa main)*, s'il y a un homme en Italie qui ait une plus belle table, qui lui promette, comme un serment sur le livre de la loi, qu'il fera fortune (13)... — Allons, poursuis : il y a ici une ligne (14) de vie ! Voilà ici une petite provision de femmes : hélas ! cinquante épouses, ce n'est rien. Onze veuves et neuf pucelles, ce n'est que le nécessaire pour un honnête homme. Et ensuite échapper trois fois, sans se noyer, et être en danger de sa vie sur le bord d'un lit de plume (15) ; ce ne sont là que de petits bonheurs. Allons, quoique la fortune soit femme, c'est encore une assez bonne créature. — Mon père, venez, je vais vous prendre congé du Juif dans un clin d'œil.

(*Lancelot et Gobbo sortent.*)

BASSANIO.

Je te prie, cher Léonardo, songe à ce que

je t'ai recommandé. Quant tu auras acheté ces effets et que tu en auras distribué les présents par ordre, reviens promptement, car je donne une fête ce soir.

LÉONARDO.

Je donnerai tous mes soins pour bien accomplir vos intentions.

SCÈNE V

LES MÊMES; GRATIANO.

GRATIANO, *à Léonardo qui s'en va.*

Où est votre maître?

LÉONARDO.

Le voilà là, monsieur, qui se promène.

(*Léonardo s'éloigne.*)

GRATIANO, *appelant.*

Seigneur Bassanio!

BASSANIO.

Ah! Gratiano.

GRATIANO.

J'ai une demande à vous faire.

BASSANIO.

Elle vous est accordée.

GRATIANO.

N'allez pas me refuser : il faut absolument que je vous accompagne à Belmont.

BASSANIO.

Eh bien! puisqu'il le faut, cela sera. — Mais écoute, Gratiano, tu es trop dur, trop brusque, tu as un ton de voix trop tranchant. — Ce sont des qualités qui te vont assez bien, et qui, à nos yeux, ne nous semblent pas des défauts; mais partout où tu n'es pas connu, elles annoncent quelque chose de trop libre, et choquent. — Je t'en prie, prends la peine de tempérer ton esprit trop pétulant par quelques grains de modération, de peur que la licence de ta conduite peu réservée ne soit interprétée à mon désavantage dans la maison où je vais, et ne me fasse perdre mes espérances.

GRATIANO.

Seigneur Bassanio, écoutez-moi: si je ne prends pas le maintien le plus modeste, si je ne parle pas avec respect, ne laissant échapper que quelques serments de temps à autre, si je ne porte pas un livre de prières dans ma poche, les yeux baissés vers la terre; si même, lorsqu'on dira les grâces, je ne ferme pas les yeux avec componction, en tenant ainsi mon chapeau et poussant un soupir en disant *amen;* enfin, si je n'observe

pas la civilité jusqu'au scrupule, comme un homme formé d'habitude à la gravité la plus sérieuse, pour plaire à sa grand'mère, ne faites jamais cas de moi.

BASSANIO.

Allons, nous verrons comment vous vous conduirez.

GRATIANO.

Mais je retiens pour moi la soirée; vous ne me jugerez pas sur ce que nous ferons ce soir.

BASSANIO.

Oh! non, il y aurait trop de dureté. Je vous inviterai au contraire à afficher votre plus grande gaieté; car nous avons des amis qui se proposent de se réjouir; mais, adieu, je vous laisse; j'ai quelques affaires.

GRATIANO

Et moi, il faut que j'aille trouver Lorenzo et les autres; mais nous nous rendrons visite à l'heure du souper.

SCÈNE VI

La scène est dans la maison de Shylock.

JESSICA, LANCELOT.

JESSICA.

Je suis fâchée que tu quittes mon père

ainsi. Notre maison est un enfer; et toi un démon jovial, qui lui ôtais un peu de son ennui. Mais Dieu te fasse prospérer : tiens, voilà un ducat pour toi. Et, Lancelot, tu verras bientôt au souper Lorenzo, qui est invité chez ton nouveau maître. Donne-lui cette lettre : fais-le secrètement; adieu. Je ne voudrais pas que mon père me trouvât causant avec toi.

LANCELOT *versant des larmes.*

Adieu : mes larmes vous parlent pour moi... charmante païenne. — Aimable Juive! Si un chrétien ne se damnait pas pour vous posséder, je serais bien trompé : mais, adieu, ces sottes larmes noient un peu mon courage viril. Adieu !

(*Il sort.*)

JESSICA.

Adieu, bon Lancelot. — Hélas! de quel odieux péché je me rends coupable, de rougir d'être la fille de mon père! Mais, quoique je sois sa fille, formée de son sang, je ne suis point sa fille pour le caractère. O Lorenzo! si tu tiens ta promesse, je finirai ce tourment; je me ferai chrétienne, et je serai ta tendre épouse.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VII

Une rue de Venise.

GRATIANO, LORENZO, SALARINO, SOLANIO.

LORENZO.

Oui, nous nous échapperons pendant le souper : nous irons prendre nos déguisements chez moi, et nous retournerons tous une heure après.

GRATIANO.

Nous ne sommes pas bien préparés.

SOLANIO.

Nous n'avons pas encore parlé ensemble de nous procurer des porte-flambeaux.

SALARINO.

C'est une pauvre chose, quand cela n'est pas arrangé dans un bel ordre ; et il vaudrait mieux, à mon avis, nous en passer.

LORENZO.

Il n'est encore que quatre heures : nous avons deux heures pour nous équiper.

SCÈNE VIII

LES MÊMES ; LANCELOT, *avec une lettre.*

LORENZO.

Ami Lancelot, qu'y a-t-il de nouveau ?

LANCELOT.

S'il vous plaît d'ouvrir cette lettre, elle pourra probablement vous l'apprendre.

LORENZO, *prenant la lettre.*

Je connais cette main: oh! vraiment, c'est une belle main, et la main qui a écrit cette lettre est plus blanche que le papier où elle est écrite.

GRATIANO.

Une lettre d'amour, sûrement?

LANCELOT.

Avec votre permission, monsieur...

LORENZO.

Où vas-tu?

LANCELOT.

Vraiment, monsieur, inviter mon ancien maître, le Juif, à souper ce soir chez mon maître le chrétien.

LORENZO

Tiens, prends ceci, — Dis à l'aimable Jessica que je ne lui manquerai pas de parole. Parle-lui en secret; va. — Messieurs, voulez-vous vous préparer pour la mascarade de ce soir? Je suis pourvu d'un porte-flambeau.

(*Lancelot s'en va.*)

SOLANIO.

Oui, vraiment, j'y vais sur-le-champ.

SALARINO.

Et moi aussi.

LORENZO.

Venez nous trouver, Gratiano et moi, dans quelques heures, au logis de Gratiano.

SOLANIO.

Oui, cela est à merveille, nous le ferons.

(*Salarino et Solanio sortent.*)

SCÈNE IX

GRATIANO et LORENZO.

GRATIANO.

Cette lettre ne venait-elle pas de la belle Jessica?

LORENZO.

Il faut que je te dise tout : elle me donne des instructions, comment je dois l'enlever de la maison de son père; sur l'or et les bijoux dont elle s'est munie; quelle suite elle a à ses ordres. Si jamais le Juif son père entre dans le ciel, ce ne sera que par considération pour sa fille; et jamais le malheur n'osera traverser les pas de cette belle qu'en s'autorisant du prétexte qu'elle est la lignée d'un Juif sans foi. Allons, viens avec moi; parcours cette lettre en marchant; la belle Jessica me servira de porte-flambeau.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE X

La scène est dans la maison de Shylock.

SHYLOCK, LANCELOT.

SHYLOCK.

Allons; tu verras par tes yeux, et tu jugeras de la différence qu'il y a entre le vieux Shylock et le jeune Bassanio. — (*Appelant.*) Eh bien! Jessica! — Tu n'assouviras pas ta gloutonnerie (16), comme tu as fait avec moi. — *Appelant.*) Jessica! — Et tu n'auras pas le loisir de dormir et de ronfler, et de déchirer tes habits. — Eh bien! Jessica! Quoi donc?

LANCELOT, *appelant aussi.*

Holà! Jessica!

SHYLOCK.

Qui te dit d'appeler? Je ne t'ai pas dit d'appeler.

LANCELOT.

Votre seigneurie avait coutume de me reprocher que je ne pouvais rien faire sans qu'on me le dise.

SCÈNE XI

LES MÊMES; JESSICA.

JESSICA.

M'appelez-vous? Que désirez-vous de moi?

SHYLOCK.

Je suis invité à souper dehors, Jessica: voilà mes clefs. — Mais pourquoi irais-je? Ce n'est pas par amitié que je suis invité; ils me flattent: eh bien! j'irai par haine, pour me gorger aux dépens d'un chrétien prodigue. — Jessica, ma fille, veille sur ma maison. — J'ai de la répugnance à sortir: il y a quelque malheur qui se brasse contre mon repos, car j'ai rêvé cette nuit de sacs d'argent.

LANCELOT.

Je vous en conjure, monsieur, allez-y. Mon jeune maître attend avec impatience votre arrivée.

SHYLOCK.

Et moi la sienne.

LANCELOT.

Et ils ont comploté ensemble... — Je ne veux pas vous le dire... que vous verrez une mascarade: mais si vous la voyez, alors ce

n'était donc pas pour rien que mon nez a saigné le dernier lundi (17) noir, à six heures du matin; heure à laquelle ce saignement tomba cette année-là, tandis qu'il était arrivé l'après-midi il y a quatre ans.

SHYLOCK.

Quoi! y aura-t-il des masques? Ecoutez-moi, Jessica. Fermez bien mes portes, et lorsque vous entendrez le tambour, et le cri désagréable du fifre au cou tors, n'allez pas vous grimper aux fenêtres, ni montrer votre tête au public sur la rue, pour regarder des fous de chrétiens, aux visages vernis et défigurés : mais bouchez bien les oreilles de ma maison; je veux dire les fenêtres : que le son frivole de ces vaines folies n'entre pas dans ma maison sérieuse et sage. — Par le bâton de Jacob, je jure que je ne me sens nulle envie d'aller en festin en ville ce soir : mais je veux y aller (18). — Vous, drôle, prenez les devants, et annoncez que je vais y aller.

LANCELOT.

Je vais vous précéder, monsieur. (*Bas à Jessica.*) Maîtresse, malgré tout ce qu'il dit, veillez bien à la fenêtre : vous verrez approcher un chrétien qui mérite bien les regards d'une Juive.

(*Lancelot sort.*)

SHYLOCK.

Ha! que vous dit cet imbécile? cette race proscrite d'Agar?

JESSICA.

Il me disait : Adieu, ma maîtresse; rien de plus.

SHYLOCK.

Ce fou de Patch (19) est assez poli : mais c'est un énorme mangeur; une vraie tortue pour le profit; il dort pendant le jour plus qu'un chat sauvage. Les lourds frelons ne conviennent pas dans ma ruche. Ainsi, je me sépare de lui; et cela pour le céder à un quidam que je veux qu'il aide à dépenser promptement la bourse qu'il m'a empruntée. — Allons, Jessica, rentrez. Peut-être reviendrai-je sur-le-champ. Faites ce que je vous recommande. Fermez les portes sur vous. On ne peut jamais être trop prudent : ce qu'on attache bien on le retrouve. C'est un proverbe qui ne vieillit jamais dans une âme économe.

(*Il sort.*)

JESSICA.

Adieu. — Et si le malheur ne m'en veut pas, j'ai, moi, perdu un père, et vous une fille.

SCÈNE XII

Une rue de Venise.

GRATIANO *et* SOLANIO, *masqués.*

GRATIANO.

Voici le hangar sous lequel Lorenzo nous a dit de l'attendre.

SOLANIO.

L'heure qu'il nous avait donnée est tout à l'heure passée.

GRATIANO.

Et il est bien étonnant qu'il se fasse attendre : car les amoureux devancent toujours l'horloge au rendez-vous.

SOLANIO.

Oh ! les pigeons de Vénus volent dix fois plus vite pour contracter de nouvelles amours, qu'ils n'ont coutume de faire pour tenir parole à leurs anciens engagements.

GRATIANO.

Cela sera toujours vrai : quel convive se lève d'une table avec cet appétit aigu qu'il sentait en s'y asseyant ? Où est le cheval qui revienne sur les ennuyeuses traces de la route qu'il a parcourue, avec le feu qu'il avait

en partant? Pour tous les biens de ce monde, il y a bien plus d'ardeur dans la poursuite que dans la jouissance. Voyez comme la nef, ornée de ses brillantes écharpes, abandonne sa baie natale avec la fougue et la joie d'un riche et jeune dissipateur, et se livre sans réserve aux embrassements du libertin Aquilon! Et voyez après comme elle revient délabrée, dans l'état de l'enfant prodigue, les côtes enfoncées par l'injure du temps, les voiles déchirées en lambeaux, desséchée et appauvrie par ce même Aquilon!

SCÈNE XIII

LES MÊMES; LORENZO.

SOLANIO.

Ah! voici Lorenzo. — Nous causerons de cela dans un autre temps.

LORENZO.

Chers amis, pardon de m'être si longtemps fait attendre. Ce n'est pas moi, mais mes affaires qui ont exercé votre patience. Quand il vous prendra fantaisie de voler des épouses, je vous promets de faire le guet aussi longtemps pour vous. — Approchez; c'est ici la demeure de mon père le Juif. — Holà! holà! quelqu'un!

(*Il frappe à la porte.*)

SCÈNE XIV

LES MÊMES *dans la rue.* JESSICA *paraît à la fenêtre, déguisée en page.*

JESSICA.

Qui êtes-vous? Nommez-vous, pour plus de certitude; quoique je jurerais vous connaître à votre voix.

LORENZO.

Lorenzo, ton bien-aimé.

JESSICA.

Oui, Lorenzo, sûr; et mon bien-aimé, sûr aussi; car quel autre aimé-je autant? Et quel autre que vous, Lorenzo, sait si je suis votre amante?

LORENZO.

Le ciel et ton cœur sont témoins que tu l'es.

JESSICA.

Tenez, saisissez cette cassette; elle en vaut la peine. Je suis bien aise qu'il soit nuit, et que vous ne me voyiez point; car je suis bien honteuse de mon évasion ; mais l'amour est aveugle, et les amants ne peuvent voir toutes les belles folies qu'ils font eux-mêmes : si elles étaient visibles, Cupidon lui-même rougirait de me voir ainsi travestie en page.

LORENZO

Descends, car il faut que tu me serves de porte-flambeau.

JESSICA.

Quoi! faut-il que j'éclaire ma propre honte? Oh! elle n'est, je le jure, que trop éclairée par ma conscience. Vous me donnez là, mon amour, un office propre à me faire découvrir; il faudrait que je fusse cachée et invisible.

LORENZO.

Et vous l'êtes, ma chère, même sous cet aimable travestissement de page. Mais venez sans différer; car la nuit secrète fuit à grands pas, et nous sommes attendus à la fête de Bassanio.

JESSICA.

Je vais fermer les portes, et me dorer encore de quelques ducats de plus, et je suis à vous dans le moment.

(*Elle quitte la fenêtre.*)

GRATIANO.

Par mon chaperon, c'est une gentille (20), et non pas une Juive.

LORENZO.

Malheur sur moi si je ne l'aime pas de toute mon âme! Car elle est sage, si je puis la juger; elle est belle, si mes yeux sont bons; elle est sincère et fidèle, comme je l'ai

éprouvée telle, et, en conséquence, comme fille sage, belle et fidèle, elle sera placée pour toujours dans mon cœur constant. (*Jessica reparaît à la porte.*) Quoi! vous voilà? — Allons, amis, partons. Nos camarades masqués attendent après nous.

(*Il sort avec Jessica.*)

SCÈNE XV

GRATIANO, ANTONIO.

ANTONIO.

Qui est là?

GRATIANO.

Quoi! c'est vous, seigneur Antonio?

ANTONIO.

Fi, fi, Gratiano! où sont tous les autres? Il est neuf heures. Tous nos amis attendent après vous. — Point de mascarade ce soir. Les vents sont levés, et Bassanio va s'embarquer tout à l'heure. J'ai envoyé vingt personnes vous chercher.

GRATIANO.

Oh! j'en suis ravi : je ne désire pas de plus grand plaisir que d'être sous ses voiles et de partir cette nuit.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE XVI

La scène est à Belmont.

PORTIA, LE PRINCE DE MAROC *et sa suite*

PORTIA.

Allons, qu'on tire les rideaux, pour découvrir les coffres à ce noble prince. (*On découvre les coffres.*) Maintenant, choisissez.

LE PRINCE DE MAROC *les considérant.*

Le premier est d'or et porte cette inscription :

Qui me prendra, gagnera ce que beaucoup d'hommes désirent.

Le second est d'argent et porte cette promesse :

Qui me prendra, recevra le prix de son mérite.

Le troisième est de plomb, avec une inscription aussi grossière que le métal :

Qui me prend, doit donner et risquer tout ce qu'il a.

Comment saurai-je si je choisis bien ?

PORTIA.

Prince, l'un des trois renferme mon portrait : si vous le choisissez, je vous appartiens avec lui.

LE PRINCE DE MAROC.

Puisse quelque dieu diriger mon jugement et ma main! Voyons un peu. Je veux encore jeter les yeux sur les inscriptions. Que dit le coffre de plomb?

Qui me prend, doit donner et risquer ce qu'il a.

Doit donner! Pourquoi? Pour du plomb! Risquer pour du plomb? J'augure mal de ce coffre. On ne hasarde tout que dans l'espoir de grands avantages. Un cœur d'or ne se laisse pas prendre à l'amorce d'un vil plomb. Je ne veux ni donner, ni risquer rien pour du plomb. — Que dit l'argent avec sa couleur virginale?

Qui me prend, recevra le prix de son mérite.

Le prix de son mérite? Arrête là, prince, et pèse ta valeur d'une main impartiale. Si tu juges de ton prix par l'opinion que tu as de toi, ton mérite est assez grand; mais *assez* n'est pas assez pour valoir et mériter cette belle. — Il y aurait pourtant de la faiblesse d'esprit à douter de ce que je vaux, et à me déprécier. Le prix de mon mérite!... Mais, vraiment, c'est cette beauté. Je la mérite par ma naissance, par mes richesses, par mes grâces, par les qualités que j'ai reçues de l'éducation, mais, plus que tout cela, je la mérite par mon amour. Si je ne m'égarais pas plus loin, et que je fixasse ici mon

choix... Voyons encore une fois ce qui est gravé sur le coffre d'or :

Qui me prend gagnera ce que beaucoup désirent.

Mais c'est cette dame. Le monde entier la désire, et l'on vient des quatre coins de la terre pour baiser cette châsse ou respire cette sainte vivante. Les déserts de l'Hyrcanie et les vastes solitudes de l'aride Arabie sont devenus de grands chemins frayés, depuis que les monarques de ces régions s'empressent de venir contempler la belle Portia; le liquide empire de l'océan, dont la tête ambitieuse vomit ses flots sur la face des cieux, n'est pas une barrière capable d'arrêter l'ardeur de ces étrangers lointains : ce n'est pour eux qu'un léger ruisseau qu'ils traversent, pour venir admirer la belle Portia. Un de ces trois coffres contient son divin portrait. Est-il probable qu'elle soit dans du plomb? Quelle horreur de le croire! Ce métal est trop grossier pour renfermer même son linceul dans la nuit du tombeau. Croirai-je qu'elle est cachée dans l'argent, tandis qu'elle est d'un prix dix fois au-dessus de l'or le pus pur? Idée coupable! Jamais brillant si précieux ne fut enchâssé dans un métal au-dessous de l'or. Les Anglais ont une monnaie d'or qui porte pour empreinte la figure d'un ange: il n'y est que gravé en dehors, mais ici c'est un ange réel couché dans un lit d'or. Don-

nez-moi la clef. Je choisis celui-ci à tout hasard.

PORTIA.

La voilà, prince, et si mon portrait s'y trouve, je vous appartiens !

(*Elle ouvre le coffre d'or.*)

LE PRINCE DE MAROC.

O enfer ! Quel objet se présente ? Un cadavre, et dans le creux de son œil, un rouleau de papier ! Je veux lire cet écrit. Il lit :

Tout ce qui reluit n'est pas or.
Vous l'avez souvent ouï dire.
Bien des hommes ont vendu leur vie
Pour ne contempler que mon éclat.
Les tombes dorées n'enferment que des vers.
Si vous eussiez été aussi sage que hardi,
Jeune par la force et vieux par le jugement,
Votre réponse n'eût pas été dans ce rouleau.
Adieu. Votre but est manqué.

Oh ! oui ! manqué vraiment ! Et ma peine perdue. Adieu donc, feux de l'amour. Froide et insensible indifférence, sois mon lot. (*A Portia.*) Adieu, Portia, mon cœur est trop accablé pour se répandre en insipides adieux. Les malheureux qui ont tout perdu se retirent en silence.

(*Il sort avec sa suite.*)

PORTIA.

Nous en voilà heureusement délivrees. Fermez les rideaux, Allons... Puissent tous ceux de sa couleur choisir de même!

(*Portia sort avec sa suite.*)

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

La scène est dans une rue de Venise.

OLANIO, SALARINO.

SOLANIO.

Eh bien! j'ai vu Bassanio mettre à la voile. Gratiano est parti avec lui, et Lorenzo n'est point dans leur vaisseau, j'en suis sûr.

SALARINO.

Cet infâme Juif a éveillé le duc qui, dans l'alarme, est venu avec lui pour chercher le vaisseau de Bassanio.

SOLANIO.

Il est venu trop tard. L'ancre était levée, mais on a donné à entendre au duc qu'on avait vu dans une gondole Lorenzo et sa tendre Jessica. D'ailleurs, Antonio a certifié qu'ils n'étaient pas dans le même vaisseau que Bassanio.

SALARINO.

Jamais je n'ai été témoin d'une fureur si forcenée, si bizarre, si violente et si variée, sur tous les tons, que celle que le Juif a fait éclater dans les rues : « Ma fille ! ô mes du-« cats ! ô ma fille ! Un chrétien les emporte. O « mes chrétiens de ducats ! Justice, loi ! Mes « ducats, ma fille ! Un sac, deux sacs de du-« cats, de doubles ducats, que ma fille m'a vo-« lés ! Et des bijoux, deux pierres, deux « pierres rares et précieuses que ma fille m'a « volées ! Justice ! Qu'on trouve ma fille ; elle « a sur elle les pierres et les ducats. »

SOLANIO.

Tous les enfants de Venise sont après lui qui courent, criant : *Ses pierres, sa fille et ses ducats.*

SALARINO.

Qu'Antonio prenne garde au jour fixé. Qu'il tienne sa parole ; sinon, il le payera cher.

SOLANIO.

Vraiment, vous avez raison. J'ai parlé hier à un Français qui m'a dit que, sur le détroit qui sépare la France de l'Angleterre, il avait péri un vaisseau de notre pays, richement chargé. A ce discours, j'ai songé à Antonio, et j'ai souhaité en secret que ce ne fût pas un des siens.

SALARINO.

Vous ferez mieux de dire à Antonio ce que

vous savez, mais ne le faites pas trop brusquement, de peur de l'affliger.

SOLANIO.

Il n'est pas de plus honnête homme sur la terre. J'ai vu Bassanio et Antonio se séparer. Bassanio lui disait qu'il hâterait son retour; Antonio lui répondait: « Gardez-vous-en bien, « Bassanio; ne gâtez pas vos affaires pour « moi; mais employez tout le temps néces- « saire pour réussir. Quant au billet qui est « entre les mains du Juif, que votre âme ne « s'en embarrasse pas, au nom de l'amour! « Soyez joyeux: que votre imagination ne « s'occupe qu'à trouver les moyens propres à « toucher votre amante. » A ces mots, les yeux chargés de larmes et détournant le visage, il a passé sa main derrière lui; et il a serré celle de Bassanio avec une sensibilité déchirante, et ils se sont séparés.

SALARINO.

Je crois qu'il n'aime la vie que pour son ami. Courons le chercher, je vous en prie, et tâchons de lui offrir quelques plaisirs, pour le tirer de cette mélancolie où il se plaît à s'enfoncer.

SOLANIO.

Oui, allons.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE II

La scène est à Belmont.

NÉRISSA, UN VALET.

NÉRISSA *au valet.*

Vite, et vite, tire vite le rideau. Le prince d'Aragon a prêté le serment, et il s'avance pour choisir.

SCÈNE III

On joue une fanfare de cors.

PORTIA, NÉRISSA, LE PRINCE D'ARAGON, *et sa suite.*

PORTIA.

Voyez, noble prince. Voici les coffres. Si vous prenez celui qui contient mon portrait, votre hymen sera célébré sur-le-champ. Mais si vous vous trompez, il faut, seigneur, sortir aussitôt de ces lieux sans prononcer un mot.

LE PRINCE.

Je suis obligé, par mon serment, d'observer trois choses : la première, de ne jamais révéler à personne quel est le coffre que j'aurai choisi. Ensuite, si mon choix n'est pas

heureux, de ne jamais faire de proposition de mariage à aucune femme. Enfin, si la fortune ne favorise pas mon jugement, de vous quitter et de partir sur-le-champ.

PORTIA.

Ce sont les conditions que jurent d'observer ceux qui viennent s'exposer au hasard de m'avoir pour épouse.

LE PRINCE.

Et je les ai remplies. Fortune, fais-moi rencontrer l'espoir de mon cœur. De l'or, de l'argent et du vil plomb!

Qui me prend, doit donner et risquer tout ce qu'il a.

Vous aurez une plus belle apparence, avant que je donne ou rique rien pour vous. Que dit le coffre d'or? Eh! voyons.

Qui me prend, recevra ce que bien des hommes désirent.

Ce que bien des hommes désirent... Cela peut s'entendre du sot vulgaire, qui détermine son choix sur l'apparence, n'apercevant rien au-delà de ce que son œil charmé lui présente, qui ne perce pas jusque dans l'intérieur; mais, semblable à l'hirondelle, bâtit en dehors du mur, et expose son nid aux injures de l'air, à la portée et dans le chemin même des accidents. Je ne choisirai point ce que tant de gens désirent; je ne veux pas me

confondre avec la grossière multitude des esprits vulgaires. Je viens à toi, riche sanctuaire d'argent. Répète-moi ton inscription :

Qui me prend, recevra le prix de son mérite.

C'est bien dit. Car qui peut chercher à duper la fortune, et s'élever honorablement aux grandeurs, sans l'empreinte du mérite? Que personne ne prétende se revêtir d'honneurs dont il est indigne... Oh! plût au ciel que les biens, les charges, les dignités ne fussent pas enlevés par la corruption, et que le pur et brillant honneur ne s'acquît jamais que par les vertus de celui qui en est revêtu! Que de gens qui sont nus seraient couverts! Que d'autres qui commandent seraient commandés! Que de grains de bassesse à séparer de la vraie semence de l'honneur! Que l'on retrouverait d'honneur caché sous le chaume et sous les ruines du temps, et auquel l'on devrait rendre son premier éclat! Mais choisissons.

Qui me prend, recevra le prix de son mérite.

Je prendrai ce que je mérite. Donnez-moi la clef de celui-ci, et découvrez mon sort sur-le-champ.

PORTIA, *ouvrant le coffre.*

Vous avez perdu trop de temps pour ce que vous trouverez ici.

LE PRINCE *apercevant un portrait.*

Que vois-je? la figure d'un idiot, qui d'un œil louche me présente un papier. Je veux le lire. Que tu es différent de Portia! Que tu es loin de combler mon espérance et d'égaler mon mérite!

Qui me prend, recevra le prix de son mérite.

N'ai-je mérité que la tête d'un sot? est-ce là ce que je vaux? Ne mérité-je rien de mieux?

PORTIA.

Offenser et juger sont deux emplois différents et de nature opposée.

LE PRINCE.

Lisons :

Le feu a éprouvé sept fois ce métal;
Le jugement doit l'être autant de fois
Pour ne jamais mal choisir.
Il est des gens qui n'embrassent que des ombres,
Ceux-là n'ont que l'ombre du bonheur!
Je sais qu'il y a des sots sur la terre,
Vêtus d'argent comme je le suis.
Épousez quelle femme vous voudrez,
Votre tête sera toujours la mienne.
Adieu, seigneur, vous êtes congédié.

Plus je tarderai dans ces lieux, plus je montrerai ma sottise. Je suis venu faire ma cour avec une tête de sot, et je m'en retourne avec deux. Adieu, madame, je remplirai mon serment de supporter patiemment mon malheur.

(*Il sort.*)

PORTIA.

Le moucheron s'est brûlé à la lumière. Oh! les graves sots! Quand ils choisissent, ils font tant, à force d'esprit et de raisonnement, qu'ils se trompent.

NÉRISSA.

Le vieux proverbe n'a pas tort : *Pendus ou mariés, nous le devons au sort.*

PORTIA.

Allons ,ferme le rideau, Nérissa.

SCÈNE IV

PORTIA, NÉRISSA, UN VALET.

LE VALET.

Où est madame?

NÉRISSA.

La voici : que lui veut-on?

LE VALET.

Madame, il vient de descendre à votre porte un jeune Vénitien, qui marche devant son maître pour annoncer son arrivée, et vous présenter de sa part des salutations qui attirent l'attention, je veux dire de galants et gracieux compliments, accompagnés de pré-

sents d'un haut prix. Je n'ai jamais vu de si aimable messager d'amour. Jamais, pour annoncer quel riche été s'approche, on ne vit briller dans le printemps un jour aussi charmant que ce courrier qui précède son maître.

PORTIA.

Arrête, je te prie; je crains presque que tu ne me dises tout à l'heure qu'il est de tes parents, en te voyant faire pour le louer une si grande dépense d'esprit. Allons, allons, Nérissa, je brûle de voir ce courrier d'amour qui se présente avec tant de grâces.

NÉRISSA.

Bassanio. O seigneur! Amour, fais que ce soit lui!

SCÈNE V

La scène est dans une rue de Venise.

SOLANIO, SALARINO.

SALARINO.

Eh bien ! quelles nouvelles sur le Rialto?

SOLANIO.

Le bruit y continue toujours, sans contradiction, qu'Antonio a un vaisseau d'une riche cargaison naufragé dans le détroit. Je crois

qu'ils nomment cet endroit les *Good-wins;* un bas-fond des plus dangereux, et souvent fatal, où sont ensevelies une foule de carcasses de gros vaisseaux, si mon propos de commère est cette fois celui d'une femme honnête et de parole.

SALARINO.

Je voudrais que ton propos eût menti en cela, comme jamais ne mentit commère en rompant du pain d'épice, ou en faisant accroire à ses voisines qu'elle pleurait la mort de son troisième mari. — Mais il n'est que trop vrai (sans détour ni bavardage, et dans la ronde façon de s'énoncer) que le bon Antonio, l'honnête Antonio... Oh! de quelle épithète assez digne pourrai-je accompagner son nom?

SOLANIO.

Eh bien! en somme, au fait.

SALARINO.

Que dis-tu? Eh bien, le fait est qu'il a perdu un navire.

SOLANIO.

Je voudrais du moins que ce fût là la fin de ses pertes.

SALARINO.

Que je te réponde vite *ainsi soit-il!* de peur que le diable ne vienne à la traverse de ta prière. Car c'est lui que je vois s'avancer sous la forme d'un Juif.

SCÈNE VI

La scène est à Venise.

SHYLOCK, SOLANIO, SALARINO.

SALARINO.

Eh bien, Shylock! Quelles nouvelles à la bourse de Venise?

SHYLOCK.

Vous les savez. Personne, non, personne ne sait mieux que vous comment ma fille a pris la fuite.

SOLANIO.

Cela est sûr. Pour ma part, je connais le tailleur qui a fait les ailes avec lesquelles elle s'est envolée.

SALARINO.

Et Shylock, pour sa part, sait que l'oiseau avait des plumes, et qu'il est alors dans la nature des oiseaux de quitter leur nid.

SHYLOCK.

Elle sera damnée pour ce tour.

SOLANIO.

Oh! sans doute, si c'est le diable qui la juge.

SHYLOCK.

Ma chair et mon sang se révolter!

SALARINO.

Comment, vieux cadavre, ils se révoltent à ton âge?

SHYLOCK.

Je dis que ma fille est ma chair et mon sang.

SOLANIO.

Il y a plus de différence entre ta chair et la sienne qu'entre le jais et l'ivoire; plus entre ton sang et le sien qu'entre du vin rouge et du vin du Rhin. Mais, dites-moi, avez-vous ouï dire qu'Antonio ait fait quelques pertes sur mer?

SHYLOCK.

J'ai encore là un mauvais débiteur, un banqueroutier, un prodigue, qui ose à peine se montrer sur le Rialto; un misérable! Il avait coutume de venir se promener sur la place : qu'il prenne garde à son billet. Il avait coutume de m'appeler usurier : qu'il prenne garde à son billet. Il avait coutume de prêter de l'argent par charité chrétienne : qu'il prenne garde à son billet!

SOLANIO.

Mais je suis bien sûr qu'en cas qu'il fasse banqueroute, tu ne prendras pas sa chair. A quoi serait-elle bonne?

SHYLOCK.

A amorcer des poissons. Elle nourrira ma

haine, si elle ne nourrit rien de mieux. Il m'a perdu; il m'a fait tort d'un demi-million. Il a ri de mes pertes; il s'est moqué de mon gain; il a insulté ma nation; il est allé sur mes marchés; il a refroidi mes amis, échauffé mes ennemis, et pour quelle raison? Parce que je suis un Juif. Un Juif n'a-t-il pas des yeux? Un Juif n'a-t-il pas des mains, des organes, des membres, des sens, des affections, des passions? Ne se nourrit-il pas des mêmes aliments? N'est-il pas blessé des mêmes armes, sujet aux mêmes maladies, guéri par les mêmes remèdes, chauffé par le même été et glacé par le même hiver qu'un chrétien? Si vous nous piquez, ne saignons-nous pas? Si vous nous chatouillez, ne rions-nous pas? Si vous nous empoisonnez, ne mourons-nous pas? Et si vous nous outragez, ne nous vengeons-nous pas? Oh! si nous vous ressemblons dans tout le reste, nous vous ressemblons aussi sur cet article. Si un Juif outrage un chrétien, quelle est la modération de celui-ci? La vengeance. Si un chrétien outrage un Juif, comment doit-il le supporter, d'après l'exemple du chrétien? En se vengeant. Je mettrai en pratique les leçons de méchanceté que vous me donnez, et, si je puis, je surpasserai mes maîtres.

UN VALET *d'Antonio.*

Messieurs, mon maître Antonio est à la maison, et désire vous parler à tous deux.

SOLANIO.

Nous l'avons cherché de tous côtés.

SALARINO *voyant Tubal.*

En voici un autre de la secte. Il ne peut en venir un troisième qui les égale, à moins que le diable ne se métamorphose en Juif. (*Solanio et Salarino sortent.*)

SCÈNE VII

TUBAL, SHYLOCK.

SHYLOCK.

Eh bien, Tubal, quelles nouvelles de Gênes? As-tu trouvé ma fille?

TUBAL.

J'ai beaucoup entendu parler d'elle partout où j'ai été, mais je n'ai pu la trouver.

SHYLOCK.

Quoi! quoi! — Elle m'a emporté un diamant qui m'a coûté deux mille ducats à Francfort. Jamais notre nation ne fut maudite comme à présent. Je ne l'ai jamais éprouvé comme je l'éprouve aujourd'hui. Deux mille ducats et d'autres rares bijoux! Je voudrais voir ma fille étendue morte à mes pieds et les diamants à ses oreilles. Oh! que n'est-elle ense-

velie à mes pieds, et les ducats dans sa bière! Point de nouvelles d'eux! Non, et je ne sais pas encore combien il m'en aura coûté pour la faire chercher. Quoi! perte sur perte! Tant d'emporté par le voleur! et tant de dépensé pour chercher le voleur! et point de satisfaction, point de vengeance! Il n'arrive point de malheur qu'il ne me tombe sur le dos; il n'est de soupirs que ceux que je pousse, de larmes que celles que je verse.

TUBAL.

Il est aussi d'autres malheureux. Antonio, à ce que j'ai appris à Gênes....

SHYLOCK.

Quoi! quoi! quoi? Un malheur, un malheur?

TUBAL.

A perdu un de ses vaisseaux venant de Tripoli.

SHYLOCK.

Dieu soit loué! Dieu soit loué! Est-il bien vrai? Est-il bien vrai?

TUBAL.

J'ai parlé à des matelots échappés du naufrage.

SHYLOCK.

Je te remercie, cher Tubal. Les bonnes nouvelles! les bonnes nouvelles! Ah! ah! — Où cela? A Gênes?

TUBAL.

Votre fille, à ce qu'on m'a dit, a dépensé à Gênes quatre-vingts ducats dans une seule soirée.

SHYLOCK.

Tu m'enfonces un poignard dans le sein. Ah! je ne reverrai plus mon or. Quatre-vingts ducats d'un seul coup! quatre-vingts ducats!

TUBAL.

Je suis arrivé à Venise avec différents créanciers d'Antonio, lesquels affirment qu'il n'y a pas d'autre parti pour lui que de faire banqueroute.

SHYLOCK.

J'en suis ravi. Oh! je le ferai souffrir. Je le tourmenterai. J'en suis ravi!

TUBAL.

L'un d'eux m'a montré une bague qu'il avait eue de votre fille pour un singe.

SHYLOCK.

La malheureuse! Tu me déchires le cœur, Tubal; c'était ma *turquoise* (21). Je l'achetai de Lee, étant encore garçon. Je ne l'aurais pas donnée pour un désert entier plein de singes.

TUBAL.

Mais Antonio est certainement ruiné.

SHYLOCK.

Oh! oui, cela est sûr, cela est sûr. Va voir le commissaire : préviens-le quinze jours d'avance. S'il manque, j'aurai son cœur. S'il était une fois hors de Venise, je ferais tel négoce que je voudrais. Cours, cours, Tubal, et viens me rejoindre à notre synagogue. Va, mon cher Tubal... A notre synagogue, Tubal.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE VIII

La scène est à Belmont

PORTIA, NÉRISSA, BASSANIO, GRATIANO *et sa suite.*

PORTIA.

Arrêtez, je vous en conjure. Attendez un jour ou deux avant de vous hasarder; car, si vous choisissez mal, je suis privée de votre compagnie. Ainsi, attendez quelque temps. Certain sentiment (mais ce n'est pas de l'amour) me dit que je ne voudrais pas vous perdre; et vous savez que ce ne sont pas là les conseils de la haine. Mais, de peur que vous ne pénétriez pas bien ma pensée (et cependant une fille n'a d'autre langue que la pensée), je voudrais vous retenir ici pendant

un ou deux mois avant de vous voir risquer votre choix pour moi. — Je pourrais vous apprendre les moyens de bien choisir. Mais alors je serais parjure, et je ne le ferai jamais. Vous pouvez vous tromper... et cependant si cela arrive par mon silence, vous me ferez souhaiter un crime : je regretterai de n'avoir pas été parjure. Malheur à vos yeux! ils ont parcouru ma personne et m'ont divisée en deux parts : une moitié de moi-même est à vous; l'autre moitié est à vous... à moi, voulais-je dire. Mais si elle est à moi, elle est à vous. Ainsi, je suis à vous tout entière. Hélas! ce siècle injuste et corrompu met des barrières entre les propriétaires et leurs droits, et par là il arrive que, quoique je sois à vous, je ne suis pourtant pas à vous. Allons, soit : ce sera la faute du sort; que le sort aille donc en enfer, s'il égare votre choix, mais non pas moi, en violant mon serment! Je parle trop, mais c'est pour balancer, pour filer, allonger le temps, et retarder l'instant de votre choix.

BASSANIO.

Laissez-moi choisir; car je suis à la torture.

PORTIA.

A la torture, Bassanio? Avouez donc quelle trahison est mêlée à votre amour.

BASSANIO.

Aucune, si ce n'est l'horrible trahison de la

défiance qui me fait redouter l'instant de jouir de mon amour. Il y aurait plutôt de l'amitié et de la vie entre la neige et le feu, qu'entre la trahison et mon amour.

PORTIA.

Oui; mais je crains que vous ne parliez comme un homme à la torture, où les aveux ne sont arrachés que par la violence.

BASSANIO.

Promettez-moi la vie, et je confesse la vérité.

PORTIA.

Eh bien! confessez et vivez.

BASSANIO.

Confessez et aimez eût renfermé tout mon aveu. Heureux tourments, lorsque mon bourreau me suggère des réponses pour ma délivrance! Mais courons à ma fortune et aux coffres.

PORTIA.

Allons donc. Je suis enfermée dans l'un d'eux; si vous m'aimez, vous me trouverez. (*A sa suite.*) Nérissa, et vous tous, faites place. — Que la musique joue, tandis qu'il fera son choix. — Alors, s'il choisit mal, il finira comme le cygne, qui s'évanouit au milieu des chants. Et, afin que la comparaison soit plus parfaite, mes yeux formeront le ruisseau, et un liquide lit de mort pour lui. Il se peut que

son choix soit heureux; et alors à quoi servira la musique? A quoi? Elle sera comme la fanfare qui joue, tandis que des sujets fidèles rendent leur hommage à leur monarque nouvellement couronné. — Elle sera ce que sont à l'aurore ces doux sons, qui pénètrent l'oreille d'un nouvel époux, bercé de songes riants qui l'invitent aux douceurs du mariage. — Le voilà qui s'avance avec autant de dignité, mais avec bien plus d'amour, que le jeune Alcide, lorsqu'il abolit le tribut d'une vierge, payé par Troie gémissante au monstre de la mer. Je suis la victime dévouée au sacrifice : tous les autres sont les femmes troyennes, qui, les yeux pleins de trouble et d'inquiétude, s'avancent hors des murs pour voir l'issue de l'entreprise. Va, cher Hercule! Si tu vis, je vis. Je vois le combat avec bien plus de trouble et d'effroi que tu n'en sens toi-même, toi qui le livres.

(*On entend de la musique dans l'intérieur.*)

AIR *chanté, tandis que Bassanio examine les coffres, et consulte avec soi-même.*

Dis-moi où siége l'amour,
Est-ce dans le cœur ou dans la tête?
Comment naît-il? comment se nourrit-il?

COUPLET, *en réponse.*

L'amour s'engendre dans les yeux.
Il se nourrit de regards, et l'amour meurt

Dans le berceau qui l'a vu naître.
Sonnons, sonnons tous la cloche d'amour.
Je vais commencer. Din, don.

TOUS *en chœur.*

Din, don... Din, don.

BASSANIO, *après avoir examiné les coffres pendant quelque temps.*

C'est ainsi que souvent l'apparence est au-dessous de la chose qu'elle annonce (22). Le monde est sans cesse déçu par l'ornement. En justice, est-il cause si mauvaise, si désespérée, qui, plaidée par une voix éloquente et gracieuse, ne masque son vice sous un air d'innocence et d'équité? En religion, est-il une erreur damnable, qu'un front ingénu ne sanctifie et ne fasse goûter en y adaptant un texte spécieux, et cachant le poison sous des fleurs? Il n'est pas de vice si simple et si nu qui n'offre sur ses dehors quelques caracères de la vertu. Que de poltrons, aussi trompeurs que des degrés bâtis de sable, qui portent cependant sur leur menton les barbes d'Hercule et du terrible Mars. Ouvrez leur sein: vous ne trouverez que des foies blancs comme lait, ils ne prennent que l'écume de la bravoure, pour se rendre redoutables. Regardez la beauté, et vous verrez qu'elle s'acquiert à force de parure étrangère; et il s'opère ici un miracle dans la nature : les plus pauvres en attraits sont celles qui sont le plus riches en

ornements. On reconnaît souvent ces tresses d'or, flottant avec grâce au gré du zéphir sur une beauté supposée, pour être la propriété d'une autre tête; et le crâne qui les a nourris est dans le tombeau. L'ornement n'est donc que le rivage trompeur d'une mer dangereuse, la brillante étoffe qui voile une beauté indienne et basanée; en un mot, un simulacre de la vérité, que l'adresse dans un siècle rusé expose pour attraper les plus sages. — Or brillant, dur aliment de Midas, je ne veux point de toi; ni de toi, vil et mercenaire agent entre l'homme et l'homme. Mais toi, toi, pauvre plomb, qui menaces plus que tu ne promets; ta pâle simplicité me touche plus que l'éloquence brillante. Je fixe ici mon choix. Puisse le bonheur en être le fruit!

PORTIA.

Comme toutes les autres passions se dissipent dans les airs! Le soupçon inquiet, le désespoir forcené, la crainte frissonnante, la jalousie à l'œil verdâtre! Grâce, amour, modère-toi; tempère ton extase, verse tes douceurs avec mesure, diminue cet excès de felicité. Je ressens trop tes faveurs, affaiblis-les, de peur que leur poids ne m'accable.

(*Elle ouvre le coffre de plomb.*)

BASSANIO.

Que vois-je? le portrait de la belle Portia!

Quel demi-dieu a si fort approché de la création? Ces yeux se meuvent-ils? Ou si c'est que peints sur mes prunelles mobiles, ils me paraissent en mouvement? Ici sont les lèvres séparées par une haleine de parfums. Oh! une aussi douce barrière devait séparer d'aussi douces amies. Là, dans ces cheveux, le peintre a égalé l'art d'Arachné, et tissu ces filets d'or, où les cœurs des hommes seront plus tôt pris que les mouches dans les toiles de l'araignée. Mais ces yeux..... Comment a-t-il pu voir, pour les faire! Un seul achevé suffisait, je crois, pour le priver des deux siens, et lui faire laisser l'ouvrage imparfait. Mais combien j'outrage ce tableau par des louanges trop au-dessous de lui, et ce tableau est encore àutant au-dessous de l'original. Voici le rouleau qui contient le sommaire de ma destinée. (*Il lit.*)

Vous qui ne choisissez point sur l'apparence,
Vous avez le bonheur de bien choisir.
Puisque ce bonheur vous arrive,
Soyez content, n'en cherchez pas d'autre.
Si celui-ci vous satisfait,
Et que vous regardiez votre sort comme votre bonheur,
Tournez-vous du côté de votre amante.
Et prenez-en possession par un baiser amoureux.

O le charmant écrit! Belle dame, avec votre permission. (*Il l'embrasse.*) Je me présente d'après mes instructions, pour donner et

pour recevoir : semblable à un gladiateur, qui pense avoir attiré sur lui les regards du peuple, lorsqu'il entend des exclamations, des applaudissements universels; son esprit se trouble; il regarde de tous côtés, et cherche à s'assurer si c'est à lui que ces louanges s'adressent. Telle est, belle et trois fois belle Portia, ma situation. Je doute encore de ce que je vois, jusqu'à ce que vous l'ayez confirmé, signé et ratifié.

PORTIA.

Seigneur Bassanio, vous me voyez où je suis, et telle que je suis! Pour ma propre satisfaction, je n'ai pas le désir ambitieux d'être plus belle! Mais pour l'amour de vous, je voudrais pouvoir tripler vingt fois ma beauté, dix mille fois mes richesses. Pour vous donner de moi une haute opinion, je voudrais avoir des vertus, des biens, des qualités, des amis sans nombre. Mais le total de moi n'est qu'une fille simple, peu instruite, sans expérience : heureuse en ce qu'elle n'est pas hors de l'âge d'apprendre; plus heureuse en ce qu'elle n'est pas si mal élevée qu'elle ne puisse apprendre encore; mais plus heureuse encore de soumettre son esprit docile à votre direction, comme à son seigneur, son gouverneur et son roi; moi-même et ce qui m'appartient, tout est maintenant à vous. Tout à l'heure, j'étais la maîtresse de cette

elle maison, de mes domestiques, et reine e moi-même. Maintenant cette maison, ces omestiques et moi-même sont à vous, seineur. Je vous les donne avec cette bague. orsque vous la donnerez ou que vous la erdrez, ce sera le présage de notre ruine. Il e me restera plus que le droit de vous rerocher mon malheur.

BASSANIO.

Madame, vous m'avez ôté le pouvoir de ous répondre. Mon sang seul vous parle ans mes veines : il règne dans toutes les uissances de mon être le même désordre u'on remarque dans la multitude charmée, près une belle harangue prononcée par un rince chéri d'elle. Le murmure de différents iscours mêlés ensemble forme un chaos où on ne distingue rien que l'expression conise d'une joie qui n'est pas articulée : mais uisse la vie se séparer d'ici (*il porte la main ur son cœur*) quand cette bague sera séparée e ce doigt! Vous pourrez dire alors, Bassaio est mort.

NÉRISSA.

Mes chers maîtres, c'est à présent notre our à nous, qui avons été témoins de votre ort fortuné, de crier : Soyez heureux, soyez eureux, mes chers maîtres !

GRATIANO.

Seigneur Bassanio, et vous, belle dame, je

vous souhaite tout le bonheur que vous pouvez désirer; car je suis sûr que vous n'en souhaitez aucun aux dépens du mien. Mais lorsque vous projetez de célébrer vos noces, permettez-moi, je vous prie, de me marier aussi.

BASSANIO.

De tout mon cœur. Tu peux chercher une femme.

GRATIANO.

Je vous ai obligation. Vous m'en avez trouvé une. Mes yeux, seigneur, sont aussi perçants que les vôtres. Vous avez vu la maîtresse et moi la suivante. Mon amour n'a pas souffert plus de délai que le vôtre. Vous aimiez, et j'aimais. Votre sort était renfermé dans ces coffres, le mien s'y trouve attaché par l'événement. J'ai déclaré mes feux à cette fille, et lui ai tant fait de serments d'amour, que j'en ai le gosier sec. Enfin (si les promesses durent) j'en ai obtenu une de cette belle. Elle s'est engagée à m'aimer si votre choix faisait la conquête de sa maîtresse.

PORTIA.

Est-il bien vrai, Nérissa?

NÉRISSA.

Oui, madame, si c'est votre bon plaisir.

BASSANIO.

Et vous, Gratiano, entendez-vous tenir votre parole?

GRATIANO.

Oui, seigneur, je le jure.

BASSANIO.

Nos noces seront embellies par les vôtres.

GRATIANO.

Dix mille ducats à qui fera le premier garçon.

NÉRISSA.

Quoi! et vous couchez bas l'enjeu?

GRATIANO.

Non; on ne peut jamais gagner à ce jeu en couchant bas l'enjeu. — Mais qui vient ici? Lorenzo et son infidèle? Quoi! et le Vénitien Salério, mon vieil ami?

SCÈNE IX

LES MÊMES, LORENZO, JESSICA, SALÉRIO.

BASSANIO.

Lorenzo et Salério, soyez les bien-venus: si toutefois un hôte aussi nouveau de ces lieux est en droit de vous y recevoir. Avec votre permission, ma chère Portia, je dis à mes amis, à mes compatriotes, qu'ils sont les bien-venus.

PORTIA.

Et je le dis aussi, seigneur, ils sont les très bien-venus.

LORENZO.

J'en remercie madame. Pour moi, seigneur, mon dessein n'était pas de venir vous voir ici; mais j'ai rencontré Salério en chemin; il m'a tant prié de l'accompagner, que je n'ai pu dire non.

SALÉRIO.

Cela est vrai, seigneur, et j'avais mes raisons. (*Il donne une lettre à Bassanio.*) Le seigneur Antonio vous le recommande.

BASSANIO.

Avant que j'ouvre cette lettre, dites-mo comment se porte mon ami.

SALÉRIO.

Ni mal, seigneur, à moins que sa maladie ne soit dans l'âme; ni bien, à moins que sa santé ne soit dans l'âme. Sa lettre vous apprendra sa situation.

(Bassanio ouvre la lettre.)

GRATIANO.

Nérissa, faites un bon accueil à cette étrangère, traitez-la bien. Votre main, Salério. Quelles nouvelles de Venise? Comment se porte ce brave négociant, le bon Antonio? Je

suis sûr qu'il se réjouira de nos succès. Nous sommes des Jasons, nous avons conquis la toison.

SALÉRIO.

Ah! que n'avez-vous trouvé la toison qu'il a perdue?

PORTIA.

Il y a dans cette lettre quelques nouvelles sinistres qui font disparaître la couleur des joues de Bassanio. Nul autre malheur dans le monde ne peut changer à ce point la constitution d'un homme de courage. Quelque ami chéri de mort!... Quoi! de plus en plus?... Permettez, Bassanio, je suis une moitié de vous-même, et je dois partager sans réserve, avec vous, le secret de cette lettre.

BASSANIO.

O ma chère Portia, il y a ici des mots... Jamais mots plus affreux ne noircirent le papier. Chère épouse, la première fois que je vous dévoilai ma flamme, je vous dis avec franchise que tout le bien que je possédais coulait dans mes veines, que j'étais gentilhomme, et je vous disais vrai. Cependant, madame, lorsque je m'évaluais à néant, voyez quel imposteur j'étais, quand je vous ai dit que mon bien était rien. J'aurais dû vous dire qu'il était au-dessous de rien. Je me suis engagé avec un tendre ami, et j'ai

engagé cet ami avec le plus cruel de ses ennemis, pour me procurer des ressources. Voilà une lettre, madame, dont le papier me semble le corps de mon ami, et chaque mot une large blessure qui verse des flots de sang. Mais est-il bien vrai, Salério? Tous ses vaisseaux ont-ils manqué, aucun n'a-t-il réussi ?

SALÉRIO.

Aucun, seigneur. D'ailleurs, il paraît que s'il avait à présent l'argent du billet, le Juif ne voudrait pas le prendre. Je n'ai jamais vu de créature, revêtue de la forme d'un homme, aussi acharnée, aussi avide de persécuter un homme. Il assiége jour et nuit le duc, et il en appelle à la sûreté de l'Etat, s'il refuse de lui rendre justice. Vingt marchands et les chefs de la noblesse ont tenté de le persuader; mais on n'a pu l'engager à se désister de ses droits affreux. Il demande l'acquit de justice et son billet.

JESSICA.

Étant avec lui, je l'ai vu jurer à Tubal et à Chus, ses compatriotes, qu'il aimerait mieux avoir la chair d'Antonio que vingt fois la somme qui lui est due; et je suis assurée que si les lois et l'autorité, et toute la force du pouvoir ne s'y opposent, il traitera mal le pauvre Antonio.

PORTIA.

C'est votre ami qui se trouve dans cette perplexité?

BASSANIO.

Le plus cher de mes amis, le plus honnête des hommes, l'âme la plus noble et le plus imprudent bienfaiteur; enfin, l'homme qui nous retrace l'ancienne vertu romaine plus qu'aucun autre habitant de l'Italie.

PORTIA.

Combien doit-il au Juif?

BASSANIO.

Il doit pour moi trois mille ducats.

PORTIA.

Quoi! pas davantage? Donnez-lui-en six mille et annulez le billet. Doublez-les six mille, triplez-les, plutôt qu'un ami dont vous me faites un si beau portrait, perde jamais un cheveu par la faute de Bassanio. Allons ensemble au temple, nommez-m'y votre épouse, et courez aussitôt à Venise secourir votre ami; car vous ne serez jamais reçu dans la couche de Portia avec une âme inquiète et troublée. Je vous donnerai de l'or assez pour payer vingt fois cette petite dette. Quand elle sera acquittée, amenez votre ami avec vous. Cependant, Nérissa et moi nous vivrons comme des filles et des veuves. Allons,

venez, car vous allez partir le jour même de vos noces. Traitez bien vos amis, montrez un cœur joyeux et content ; puisque je vous ai acheté cher, vous me serez cher, et je vous aimerai tendrement. — Mais voyons la lettre.

BASSANIO *lit.*

« Mon cher Bassanio, tous mes vaisseaux ont péri ; mes créanciers deviennent cruels ; ma fortune est réduite à bien peu de chose. Le délai du billet du Juif est expiré ; et puisqu'en remplissant la clause qu'il renferme, il est impossible que je vive, toutes vos dettes envers moi seraient acquittées si je pouvais vous voir avant ma mort. Au reste, suivez votre inclination ; si votre amitié ne vous engage pas à venir, que ce ne soit pas ma lettre. »

PORTIA.

Cher époux, dépêchez-vous et partez.

BASSANIO.

Puisque j'obtiens mon congé de votre bouche, je vais me hâter. Mais jusqu'à mon retour, aucun lit ne sera complice de mon retard ; nul repos, nul sommeil ne prolongera le temps de notre séparation.

SCÈNE X

La scène est dans une rue de Venise.

SHYLOCK, ANTONIO, SOLANIO,
UN GEÔLIER.

SHYLOCK.

Geôlier, veillez sur lui. Ne me parlez pas de pitié. Voilà ce fou qui prêtait de l'argent gratis. — Geôlier, veillez sur lui.

ANTONIO.

Encore un mot, cher Shylock.

SHYLOCK.

Je veux qu'on satisfasse à mon billet; ne me parlez pas contre mon billet. J'ai juré que mon billet serait acquitté. — Tu m'as appelé chien sans en avoir aucun sujet; mais puisque je suis un chien, prends garde à mes dents. Le duc me fera justice. — Je m'étonne, coquin de geôlier, que tu aies la faiblesse de sortir avec lui à sa sollicitation.

ANTONIO.

Je te prie, laisse-moi te parler.

SHYLOCK.

Je veux qu'on satisfasse à mon billet; je ne veux point t'entendre; je veux qu'on acquitte

mon billet. Ne me parle pas davantage; je n'aurai pas la sotte faiblesse de verser d'imbéciles larmes, de me laisser fléchir et de céder en soupirant aux instances des chrétiens. Ne me suis pas, je ne veux point t'entendre, je veux l'acquit de mon billet.

(Il sort.)

SOLANIO.

C'est le dogue le plus inflexible qui ait jamais été lâché dans la société des hommes.

ANTONIO.

Laissons-le, je ne le poursuivrai plus de prières inutiles; il veut avoir ma vie; j'en sais bien la raison. J'ai arraché à ses poursuites plusieurs de ses débiteurs, qui sont venus me porter leurs plaintes. Voilà pourquoi il me hait.

SOLANIO.

Non, j'en suis sûr, le duc ne souffrira jamais qu'un pareil engagement tienne.

ANTONIO.

Le duc ne peut refuser de suivre la loi; il faut qu'il respecte les priviléges dont les étrangers jouissent à Venise. L'État souffrirait de cette injustice, car la richesse de son commerce est fondée sur la confiance qu'ont en ses lois toutes les nations. Allons, mes peines et mes pertes m'ont tellement abattu, qu'à peine pourrai-je conserver jusqu'à de-

main une livre de chair pour mon sanguinaire créancier. Marchons, geôlier. — Prions Dieu que Bassanio vienne me voir acquitter sa dette, et je suis content.

(Ils sortent.)

SCÈNE XI

La scène est à Belmont.

PORTIA, NÉRISSA, LORENZO, JESSICA, BALTAZAR.

LORENZO.

Quoique ce soit à vous que ce discours s'adresse, madame, je suis sincère. Vous avez une âme noble et les sublimes sentiments d'une amitié divine. Vous les faites briller avec bien de l'éclat, en supportant avec une si grande fermeté l'absence de votre époux. mais si vous saviez à quel objet votre grandeur d'âme fait ce sacrifice, combien l'homme que vous secourez est un ami tendre et plein d'honneur, combien il est attaché à votre époux, je suis sûr que vous tireriez encore plus de gloire et de satisfaction de votre ouvrage que l'habitude d'être bienfaisante ne peut vous en inspirer.

PORTIA.

Je ne me repens jamais d'avoir fait du bien,

et ne m'en repentirai pas aujourd'hui. Entre deux êtres unis, qui vivent et passent leurs jours ensemble, dont les âmes portent également le joug de la tendresse, il faut qu'il se trouve de même un rapport de traits, de mœurs et de sentiments. C'est ce qui me fait penser que cet Antonio, étant l'ami de cœur de mon époux, doit ressembler à mon époux. S'il est ainsi, il m'en a coûté bien peu pour arracher l'image d'un second moi-même aux tourments que lui préparait une cruauté infernale. Mais c'est trop faire ici mon éloge. Laissons ce discours. Ecoutez autre chose. Lorenzo, je remets en vos mains l'autorité de mon mari et la mienne; exercez-la dans ma maison jusqu'à son retour. De mon côté, j'ai fait secrètement un vœu au ciel, de vivre dans la prière et dans la méditation, accompagnée seulement de la seule Nérissa, jusqu'à ce que son époux et le mien reviennent. Il y a un monastère à deux milles d'ici; c'est là que je veux me fixer. Je vous conjure de ne pas refuser la charge que mon amitié et la nécessité vous imposent.

LORENZO.

Madame, je la reçois de bon cœur. J'obéirai toujours à d'aussi beaux ordres.

PORTIA.

Mes gens savent déjà mon dessein, ils se-

ront soumis à vous et à Jessica, comme à Bassanio et à moi-même. Adieu, portez-vous bien, jusqu'au moment de nous réunir.

LORENZO.

Puissiez-vous n'avoir que des pensées agréables et des moments heureux!

JESSICA.

Je vous souhaite, madame, tout le bonheur que peut désirer un cœur.

PORTIA.

Je reçois vos vœux avec reconnaissance, et c'est avec plaisir que j'en fais de pareils pour vous. Adieu, Jessica. *(Lorenzo et Jessica sortent. Portia continue en s'adressant à Baltazar.)* Baltazar, je t'ai toujours reconnu pour être honnête et vrai; que je te trouve toujours de même. Prends cette lettre, et cours à Padoue (25) avec la plus grande diligence; remets-la en main propre au docteur Bellario, mon cousin, prends les habillements qu'il te donnera, et porte-les, je t'en prie, avec la plus grande célérité, au lieu où l'on passe ordinairement la barque pour aller à Venise. Ne perds pas de temps en discours; pars, je n'y trouverai avant toi.

BALTAZAR.

Madame, je ferai toute la diligence convenable.

(Il sort.)

PORTIA.

Approche, Nérissa: je trame quelque chose que tu ignores. Nous reverrons nos maris avant qu'ils s'y attendent.

NÉRISSA.

Nous verront-ils?

PORTIA.

Oui, Nérissa, mais sous des habits qui leur feront penser que nous avons ce qui nous manque. Je gage tout ce que tu voudras que quand nous serons déguisées en hommes, je suis le plus joli garçon des deux, et que je porterai ma dague avec plus de grâce que toi. Nous verrons qui prendra le mieux le ton et la voix grêle de l'enfant passé à l'adolescence, qui se donnera le mieux la démarche d'un homme. Je parlerai batailles comme un jeune fanfaron. Je dirai maints jolis mensonges; combien de femmes d'un rang distingué ont recherché mon amour; combien mes refus en ont rendu malades, et combien en sont mortes. Je ne savais qu'y faire. Puis je m'en repentirai, et je regretterai d'avoir causé leur trépas. — Je ferai mille de ces petits contes. Les hommes jureront que je suis sorti des écoles il y a plus d'un an. — Enfin, j'ai dans l'esprit un tas de propos et de tours de tous ces jeunes étourdis, dont je veux faire usage.

NÉRISSA.

Deviendrons-nous hommes?

PORTIA.

Fi donc! Quelle question, si tu la faisais à quelqu'un capable de l'interpréter dans un mauvais sens! Mais viens, je te dirai tout mon projet quand nous serons dans ma voiture, qui nous attend à la porte du parc. Dépêchons-nous; car il faut que nous fassions vingt milles aujourd'hui.

(Elles sortent.)

SCÈNE XII

LANCELOT *et* JESSICA.

LANCELOT.

Oui, en vérité. Car, voyez-vous, les péchés du père retombent sur les enfants; aussi, je vous proteste que j'ai peur pour vous. J'ai toujours été franc avec vous, et je vous expose de même mes opinions sur cet article. Ainsi, armez-vous de courage, car, en conscience, je crois que vous êtes damnée. Il ne reste qu'une seule espérance, qui peut encore vous sauver; mais ce n'est qu'une espèce d'espérance bâtarde.

JESSICA.

Et quelle sorte d'espérance, je te prie?

LANCELOT.

La voici : vous pourriez espérer un peu que ce n'est pas votre père qui vous a engendrée, que vous n'êtes pas la fille du Juif.

JESSICA.

C'est là, en effet, une sorte d'espérance bâtarde; mais alors ce seraient les péchés de ma mère qui seraient *visités* (24) en moi.

LANCELOT.

Ma foi, j'ai grand'peur que vous ne soyez damnée à la fois du côté paternel et maternel; ainsi, en voulant éviter Scylla, votre père, je tombe en Charybde, votre mère. Allons, vous êtes une fille perdue des deux côtés.

JESSICA.

Je serai sauvée par mon mari, qui m'a faite chrétienne.

LANCELOT.

Vraiment, il n'en est que plus blâmable; nous étions déjà bien assez de chrétiens; tout autant qu'il en fallait pour pouvoir bien vivre les uns avec les autres. Cette fureur de faire des chrétiens haussera le prix des porcs : si nous nous mettons tous à manger du porc, nous ne pourrons bientôt plus avoir une grillade sur les charbons pour notre argent.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, LORENZO.

JESSICA.

Lancelot, je vais conter à mon mari ce que vous venez de me dire; le voilà qui vient.

LORENZO.

Sais-tu, Lancelot, que je deviendrai bientôt jaloux de toi, si tu attires ainsi ma femme dans des recoins solitaires.

JESSICA.

Oh! vous n'avez pas lieu de vous alarmer, Lorenzo. Lancelot et moi ne sommes pas bien ensemble. Il me dit tout net qu'il n'y a point de merci pour moi dans le ciel, parce que je suis la fille d'un Juif; et il dit aussi que vous n'êtes pas un bon membre de la république, car, en convertissant les Juifs en chrétiens, vous faites augmenter le prix du porc.

LORENZO.

Je me justifierai mieux de cela envers la république, que tu ne pourras te justifier, toi, d'avoir grossi le ventre de la négresse: la fille maure est enceinte de tes œuvres, Lancelot.

LANCELOT.

C'est beaucoup que la jeune Maure (25) soit

plus grosse que de raison; mais si elle est moins qu'une honnête femme, elle est toujours plus que ce pour quoi je l'ai prise.

LORENZO.

Comme il est aisé à tous les sots de jouer sur les mots! Je crois, d'honneur, que bientôt le rôle qui siéra le mieux à l'esprit sera le silence, et qu'il n'y aura plus que les perroquets qu'on pourra louer de parler. — Allons, rentre, et dis-leur de se préparer au dîner.

LANCELOT.

Cela est fait, monsieur: ils ont tous des estomacs!

LORENZO

Bon Dieu! quel moulin à quolibets tu es! Allons, dis-leur de couvrir la table.

LANCELOT.

Cela est fait aussi, monsieur : couvrir est le mot.

LORENZO.

Eh bien! veux-tu couvrir?

LANCELOT.

Non pas, monsieur, je connais mon devoir (26).

LORENZO.

Encore de la contestation à ce sujet! Veux-tu donc montrer toute la richesse de ton esprit en un instant? Je t'en prie, daigne entendre et interpréter tout uniment un homme

qui parle tout uniment. Va trouver tes camarades: dis-leur de couvrir la table, de servir les plats, et nous allons entrer pour dîner.

LANCELOT.

Pour la table, monsieur, elle sera servie; pour les plats, monsieur, ils seront couverts; quant à votre entrée pour venir dîner, qu'elle soit comme le voudront vos fantaisies et vos idées.

(Il sort.)

SCÈNE XIV

LORENZO, JESSICA.

LORENZO.

O rare discernement! comme ses mots s'enchaînent sans sens ni liaison! Le sot a entassé dans sa mémoire une armée de bons termes, et je connais bien des sots, d'un état et d'une condition plus relevée, qui sont farcis de mots comme lui, et qui, par un mot plaisant, déconcertent et dénaturent la conversation la plus sérieuse. — Eh bien! Jessica, comment va le courage? Et dis-moi, ma chère, dis-moi ton opinion, comment goûtes-tu l'épouse de Bassanio?

JESSICA.

Au-delà de toute expression. Il est fort à propos que le seigneur Bassanio mène une

vie pure et vertueuse; car ayant le bonheur de posséder une pareille épouse, il goûte ici-bas les félicités du ciel; et s'il n'était pas capable de les sentir ici sur la terre, il serait fort inutile qu'il allât dans le ciel. Oui, si deux divinités faisaient une gageure céleste, et que pour prix ils missent deux femmes de la terre et que Portia en fût une, il faudrait absolument trouver quelque autre enjeu pour remplacer l'autre; car ce pauvre et chétif basmonde n'a pas sa pareille.

LORENZO.

Eh bien, tu as en moi un époux pareil à ce qu'elle est en épouse.

JESSICA.

Oh! demande-moi aussi mon sentiment sur ce point.

LORENZO.

C'est ce que je ferai incessamment : mais, d'abord, allons dîner.

JESSICA.

Allons, laisse-moi faire ton panégyrique, tandis que je suis en appétit.

LORENZO.

Non : réserve-nous-le pour propos de table : une fois là, quoi que tu puisses dire, je le digérerai avec le reste.

JESSICA.

Allons, je ferai ton panégyrique. Je t'en donnerai de dure digestion. (*Ils sortent.*)

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

La scène est dans le sénat de Venise.

LE DUC, SÉNATEURS, ANTONIO, BASSANIO GRATIANO, *etc.*

LE DUC.

Antonio est-il ici?

ANTONIO.

Prêt à paraître, dès qu'il plaira à Votre Altesse.

LE DUC.

J'en suis fâché pour vous. Vous avez affaire à un adversaire inflexible comme le marbre, à un malheureux incapable de pitié, et dont le cœur n'a pas un grain de sensibilité.

ANTONIO.

Je sais que Votre Altesse a pris beaucoup de peines pour tâcher de modérer la rigueur de ses poursuites. Mais, puisqu'il reste inexo-

rable et qu'il n'est aucun moyen légitime de me soustraire aux traits de sa haine, j'oppose ma patience à sa fureur. Je suis armé de courage pour souffrir, avec une âme tranquille, la cruauté et la rage de la sienne.

LE DUC.

Allez, et faites entrer le Juif dans la chambre.

SOLANIO.

Il est à la porte, seigneur, il entre.

SCÈNE II

LES MÊMES, SHYLOCK.

LE DUC.

Faites place : qu'il paraisse devant nous. — Shylock, tout le monde pense, et je le pense aussi, que tu ne feras que conduire par degrés jusque près de son dernier terme ta bizarre méchanceté, et qu'alors ta clémence et ta pitié surpasseront la cruauté que tu affectes de montrer : qu'au lieu d'exiger la peine du billet (qui est une livre de chair de ce pauvre marchand) tu ne te contenteras pas seulement de te désister de tes prétentions à cet égard, mais encore que, touché des sentiments de douceur et d'hu-

manité, tu lui remettras la moitié de sa dette, et que tu jetteras un œil de pitié sur les pertes accumulées qui sont venues fondre sur lui. Elles suffiraient pour ruiner même un *marchand roi* (27). Elles attendriraient sur son sort des cœurs d'airain et de pierre. Elles toucheraient les Turcs et les Tartares, dont les âmes féroces ne connurent jamais les douceurs de la bienfaisance. Nous attendons une réponse favorable de toi, Juif.

SHYLOCK.

J'ai communiqué mes résolutions à Votre Altesse. J'ai juré par le saint jour du sabbat d'avoir une pleine satisfaction. Si vous me la refusez, puisse cette injustice retomber sur votre république et porter une atteinte mortelle à ses priviléges! Vous me demanderez pourquoi j'aime mieux prendre une livre de chair que de recevoir trois mille ducats? A cela je n'ai point d'autre réponse, sinon que c'est mon idée; mais si vous voulez une réponse, la voici : Qu'un rat fasse du dégât dans ma maison, ne suis-je pas le maître de donner dix mille ducats pour l'empoisonner? Quoi! ne voilà-t-il pas une réponse? Il y a des gens qui n'aiment pas à voir sur table un cochon de lait la gueule béante; quelques-uns qui deviennent fous quand ils aperçoivent un chat, et d'autres qui au son nasal de la cornemuse ne peuvent retenir leur

urine. Telle est la force de la sympathie et de l'antipathie, qui influent souverainement sur les goûts et les dégoûts de l'homme. J'en viens à ma réponse. De même qu'il n'y a point de raison pourquoi l'un ne saurait souffrir un cochon qui bâille, pourquoi l'autre tremble à la vue d'un chat, animal innocent et nécessaire, et pourquoi le troisième se lâche au bruit de la cornemuse (28), mais qu'ils sont tous forcés de céder à une force aussi invincible que celle d'offenser quand on est offensé : de même je ne peux ni ne veux donner d'autre raison de la poursuite d'un procès où je perds trois mille ducats de plein gré, qu'une certaine aversion, une haine intime que je sens contre Antonio. Êtes-vous content de ma réponse ?

BASSANIO.

Ce n'est pas là une réponse, homme insensible, qui soit capable d'excuser ta cruauté.

SHYLOCK.

Je ne suis pas obligé de te donner une réponse qui te plaise.

BASSANIO.

Tous les hommes donnent-ils la mort à ce qu'ils n'aiment pas ?

SHYLOCK.

Peut-on haïr sans souhaiter la mort à l'objet de sa haine ?

BASSANIO.

Toute offense n'enfante pas la haine tout d'un coup.

SHYLOCK.

Comment voudrais-tu qu'un serpent te piquât deux fois?

ANTONIO.

Faites attention, je vous prie, que vous raisonnez inutilement avec un Juif. Vous feriez aussi bien d'aller sur le rivage dire à la mer d'abaisser la hauteur de ses marées; de demander au loup pourquoi il a fait bêlér la brebis après son agnean dévoré; de demander aux pins des montagnes de ne pas secouer leurs cimes avec bruit, quand ils sont battus par les orages. Vous viendriez plutôt à bout des entreprises les plus difficiles, que d'amollir (car qu'y a-t-il de plus dur?) le cœur d'un Juif. Cessez de lui faire des offres, je vous en conjure; ne tentez plus aucun moyen; que j'aie mon jugement, et le Juif son désir.

BASSANIO.

Au lieu de tes trois mille ducats, en voilà six mille.

SHYLOCK.

Si chacun de ces six mille ducats était divisé en six parties, et que chaque partie fût un ducat, je ne les prendrais pas encore; je veux avoir satisfaction.

LE DUC.

Espéreras-tu le pardon, si tu ne pardonnes pas ?

SHYLOCK.

Quel jugement aurai-je à redouter si je ne fais point de mal? Vous avez chez vous un grand nombre d'esclaves que vous employez dans vos travaux serviles, comme vos ânes, vos chiens et vos mulets, parce que vous les avez achetés. Irai-je vous dire : « Rendez-leur la liberté, faites, faites-leur épouser vos filles? Pourquoi suent-ils sous des fardeaux? Donnez-leur des lits aussi doux que les vôtres. Que leur palais soit flatté par les mêmes mets que le vôtre. » Vous me répondez : Ces esclaves sont à nous. — Je vous réponds de même : La livre de chair que j'exige de lui m'appartient : je l'ai payée assez cher, et je la veux. Si vous rejetez ma requête, honte à vos lois! Il n'y a plus ni foi ni force dans les décrets du sénat de Venise. — J'attends que vous me rendiez justice. Parlez : l'aurai-je?

LE DUC.

Mon pouvoir m'autorise à renvoyer l'assemblée jusqu'à ce que Bellario, savant jurisconsulte, que j'ai mandé ici aujourd'hui pour résoudre cette question difficile, soit arrivé.

SOLANIO.

Seigneur, il y a à la porte un exprès nou-

vellement arrivé de Padoue, et qui apporte des lettres du docteur Bellario.

LE DUC.

Faites-le entrer. Qu'il donne ces lettres.

BASSANIO.

Espérez, Antonio. Allons, prenez courage; le Juif aura ma chair, mon sang et mes os, avant que vous perdiez une seule goutte de votre sang pour moi.

ANTONIO.

Je suis dans le troupeau une brebis lépreuse dévouée à la mort. Le fruit le plus faible tombe le premier : laissez-moi de même subir mon sort. — Vous n'avez rien de mieux à faire, Bassanio, que de vivre et de composer mon épitaphe.

SCÈNE III

LES MÊMES, NÉRISSA *en clerc d'avocat.*

LE DUC.

Venez-vous de Padoue, et de la part de Bellario?

NÉRISSA.

Oui, seigneur : Bellario salue Votre Seigneurie.

BASSANIO.

Pourquoi aiguiser ton couteau avec tant d'ardeur ?

SHYLOCK.

Pour couper la chair de ce banqueroutier.

GRATIANO.

O dur Juif, ce n'est pas sur ce cuir, c'est bien plutôt sur ton cœur (29) que tu en affiles le tranchant; il n'est point de métal, pas même la hache du bourreau, qui ait la moitié du tranchant de ta jalouse haine. Les prières ne peuvent-elles te toucher ?

SHYLOCK.

Non, tu n'as pas assez d'esprit pour en faire de capables de me toucher.

GRATIANO.

Puisses-tu être damné dans les enfers, chien inexorable! Puisse-t-on faire un crime à la justice de te laisser la vie! Tu m'as presque fait chanceler dans ma foi : j'ai été tenté d'embrasser l'opinion de Pythagore ; de croire avec lui que les âmes des animaux passent dans des corps humains. La tienne animait un loup féroce : on le pendit pour ses meurtres ; et son âme échappée du gibet, lorsque tu étais dans le ventre de ta mère immonde, passa dans ton fœtus. Tes désirs sont d'un loup cruel ; comme lui, tu es altéré de sang et affamé de carnage.

SHYLOCK.

Tant que tu n'effaceras pas la signature de mon billet, tu ne feras qu'épuiser tes flancs en vaines clameurs. Répare ton esprit, jeune homme, tu le ruines en pure perte. J'attends ici justice.

LE DUC.

La lettre de Bellario recommande à la cour un jeune et savant jurisconsulte. Où est-il?

NÉRISSA.

Ici près, qui attend votre réponse pour savoir si vous voulez le recevoir.

LE DUC.

De tout mon cœur. Allez, trois ou quatre d'entre vous; priez-le de venir prendre sa place. Je vais, en attendant, faire part à la cour de la lettre de Bellario.

(*Il lit.*)

« Votre Altesse saura qu'à la réception de « sa lettre je me suis trouvé très malade. « Mais, au même moment que votre exprès « est arrivé, un jeune docteur de Rome, « nommé Baltazar, m'était venu rendre vi- « site. Je l'ai informé des particularités du « procès pendant entre le Juif et le marchand « Antonio. Nous avons feuilleté nombre de « livres ensemble. Il est muni de mon avis. « Son savoir, dont je ne saurais trop louer « l'étendue, y ajoutera un noùveau poids;

« dans ma triste absence, il remplira ma « place auprès de Votre Altesse. Je vous de- « mande en grâce que sa grande jeunesse ne « lui ravisse point l'estime ni le respect qu'il « mérite ; car je ne vis jamais un corps si « jeune avec une tête si mûre. Je le recom- « mande à vos bontés. Lorsque vous le con- « naîtrez, vous rendrez justice à son mérite. » Vous entendez ce que m'écrit Bellario... Mais voici, je crois, le docteur.

SCÈNE IV

LES MÊMES, PORTIA *en robe d'avocat.*

LE DUC.

Donnez-moi votre main. Venez-vous de la part du vénérable Bellario ?

PORTIA.

Oui, seigneur.

LE DUC.

Soyez le bien-venu. Prenez votre place. Êtes-vous instruit de la question qui occupe aujourd'hui la cour ?

PORTIA.

Je connais la cause de point en point. Quel est ici le marchand et quel est le Juif ?

LE DUC.

Antonio et le vieux Shylock. Approchez tous deux.

PORTIA.

Vous nommez-vous Shylock?

SHYLOCK.

Je me nomme Shylock.

PORTIA.

Le procès que vous avez intenté est d'étrange nature. Cependant vous vous y êtes pris de manière que les lois de Venise ne peuvent vous empêcher de le suivre. (*A Antonio.*) Vous courez risque d'être sa victime; n'est-il pas vrai?

ANTONIO.

Oui, il le prétend du moins.

PORTIA.

Reconnaissez-vous le billet?

ANTONIO.

Je le reconnais.

PORTIA.

Il faut donc que le Juif soit pitoyable et pardonne.

SHYLOCK.

Qui pourrait m'y forcer, dites-moi?

PORTIA.

Le caractère de la clémence est de n'être

point forcé. Elle tombe, comme la douce pluie du ciel, sur l'humble plaine. Elle produit un double bonheur : le bonheur de celui qui donne, le bonheur de celui qui reçoit. C'est dans le pouvoir, le pouvoir le plus grand (30). Elle sied au monarque sur le trône, bien mieux que son diadème. Son sceptre montre la force de son autorité temporelle ; il est l'attribut de la vénération et de la majesté ; mais la clémence est au-dessus du pouvoir attaché au sceptre ; elle a son trône dans le cœur des rois. C'est un des attributs de Dieu lui-même, et les puissances de la terre se rapprochent d'autant plus de Dieu, qu'elles savent mieux mêler la clémence à la justice. Ainsi, Juif, quoique la justice soit l'objet de ta poursuite, fais cette réflexion, qu'en ne suivant que la rigueur de la justice, nul de nous ne pourrait espérer de salut : nous prions pour obtenir la clémence ; et cette prière, que nous faisons pour nous-mêmes, nous enseigne à tous à rendre aux autres des actes de clémence. Je me suis étendu sur ce sujet dans le dessein de tempérer la rigueur de tes poursuites, qui, si tu les continues, forceront le sénat de rendre un arrêt contre ce marchand.

SHYLOCK.

Que mes actions retomben sur ma tête ! Je

réclame la loi. Je veux qu'on remplisse les clauses de mon billet.

PORTIA.

N'est-il pas en état de payer?

BASSIANO.

Oui : je lui offre ici, aux yeux de la cour, le double de la somme. Si ce n'est pas assez, je m'oblige à lui payer dix fois la somme, sous peine de perdre mes mains, ma tête et mon cœur. Si cela ne peut le satisfaire, il est manifeste que c'est la méchanceté qui opprime l'innocence. Je vous conjure de faire plier la loi sous votre autorité. Préférez une légère injustice pour faire une grande justice. Rejetez la demande de ce cruel démon.

PORTIA.

Non, il n'est point d'autorité à Venise qui puisse changer un décret établi. Cet exemple serait cité : on s'en prévaudrait pour introduire mille abus dans l'Etat. Cela ne peut pas être.

SHYLOCK.

C'est un Daniel venu pour nous juger! oui. un Daniel! Jeune et sage juge, que je t'honore!

PORTIA.

Faites-moi voir le billet, je vous prie.

SHYLOCK.

Le voilà, révérendissime docteur; le voilà.

PORTIA.

Shylock, on vous offre le triple de la somme.

SHYLOCK.

Un serment, un serment! J'ai juré à la face du ciel; me mettrai-je un parjure sur la conscience? Non, je ne le ferai pas pour tout Venise.

PORTIA.

Le délai fatal est expiré, et le Juif est en droit d'exiger une livre de chair coupée tout près du cœur du marchand. — Laissez-vous toucher; prenez le triple de la somme, et permettez que je déchire le billet.

SHYLOCK

Oui, quand il sera payé suivant sa teneur. Il paraît que vous êtes un juge intègre; vous connaissez la loi : vous avez très judicieusement exposé le cas; je vous somme, au nom de cette loi, dont vous êtes un bien digne appui, de procéder au jugement. Je jure sur mon âme que langue d'homme ne parviendra jamais à me faire changer. J'attends ici qu'on satisfasse à mon billet.

ANTONIO.

Je supplie instamment la cour de rendre son jugement.

PORTIA *à Antonio.*

Eh bien! il faut préparer votre sein à recevoir son couteau.

SHYLOCK.

O noble juge ! l'excellent jeune homme !

PORTIA.

L'intention de la loi est ici manifeste. Il faut que les conditions du billet se remplissent.

SHYLOCK.

Cela est juste. O le bon et sage juge ! Que tu es bien plus vieux que tu ne le parais !

PORTIA, *à Antonio.*

Ainsi, découvrez votre sein.

SHYLOCK.

Oui, son sein : le billet le dit. N'est-il pas vrai, noble juge? *Tout près de son cœur;* ce sont les propres mots.

PORTIA.

Oui. Avez-vous ici des balances pour peser la chair?

SHYLOCK.

J'en ai de toutes prêtes.

PORTIA.

Shylock, il faut avoir auprès de lui quelque chirurgien à vos frais, pour bander sa plaie, de peur qu'il ne perde son sang jusqu'à mourir.

SHYLOCK.

Cela est-il spécifié dans le billet?

PORTIA.

Non, pas expressément; mais qu'importe?

Il serait bien que vous le fissiez par charité.

SHYLOCK.

Je ne l'y trouve point. Cela n'est pas dans le billet.

PORTIA.

Approchez, marchand; avez-vous quelque chose à dire?

ANTONIO.

Peu de chose. — Je suis prêt et armé de fermeté. Donnez-moi votre main, Bassanio. Adieu, ne vous affligez point de l'extrémité où je suis réduit pour vous. Car en ceci la fortune se montre plus indulgente qu'à son ordinaire. Elle a toujours coutume de laisser les malheureux survivre à leur biens, et voir, avec des yeux caves et un front chargé de rides, une vieillesse accablée de misère. Elle me délivre des langueurs de cet affreux état. — Parlez de moi à votre épouse. Racontez-lui l'enchaînement des hasards qui ont causé la mort d'Antonio. Dites-lui combien je vous aimais. Peignez-moi mourant avec courage, et votre récit fini, qu'elle juge si Bassanio eut un ami. Ne vous repentez point de la cause qui vous fait perdre votre ami, comme il ne se repent point de satisfaire pour votre dette. Que le Juif enfonce son couteau, je consens à la payer de tout le sang de mon cœur.

BASSANIO.

Antonio, j'ai épousé une femme qui m'est

lus chère que la vie, mais ma vie, ma femme t l'univers entier, ne me sont pas plus précieux que vos jours. Je consentirais à tout erdre, oui, à tout sacrifier à ce Lucifer, pour ous délivrer.

PORTIA.

Votre femme ne vous remercierait pas de ette offre, si elle vous l'entendait faire.

GRATIANO.

J'ai une femme que j'aime, je vous le proeste. Je voudrais qu'elle fût dans le ciel, et, u'elle pût là intercéder auprès de quelque uissance, pour changer le cœur de ce Juif rutal.

NÉRISSA.

Vous faites bien de dire cela loin d'elle, ans quoi votre vœu troublerait la paix du ménage.

SHYLOCK, *à part.*

Voilà nos époux chrétiens. J'ai une fille; aimerais mieux la marier à un rejeton de la ouche de Barabbas, qu'à un chrétien. *(Haut.)* ous perdons le temps. Faites prononcer la entence, je vous prie,

PORTIA.

Une livre de chair de ce marchand vous ppartient. La cour vous l'adjuge, et la loi ous la donne.

SHYLOCK.

O juge intègre!

PORTIA.

Et vous devez couper cette chair sur son sein; la loi et la cour vous l'accordent.

SHYLOCK.

Le savant juge! Voilà une sentence! Allons, préparez-vous.

PORTIA.

Arrête un instant, Ce n'est pas tout. Le billet ne t'accorde pas une goutte de sang; les termes sont exprès, une livre de chair. Mais si, en la coupant, tu verses une seule goutte de sang chrétien, les lois de Venise ordonnent la confiscation de tes terres et de tes biens au profit de la république.

GRATIANO.

O le juge intègre! Vois-tu, Juif? le savant juge!

SHYLOCK.

Est-ce là la loi?

PORTIA.

On la produira à tes yeux. Puisque tu presses qu'on te fasse justice, soit certain qu'on te la fera plus que tu ne voudras.

GRATIANO.

O le savant juge! Vois-tu, Juif? le savant juge!

SHYLOCK.

En ce cas-là, j'accepte ton offre. Qu'on me compte trois fois le montant de l'obligation, et qu'on relâche le chrétien.

BASSANIO.

Voici ton argent.

PORTIA.

Arrêtez. On rendra pleine justice au Juif.)oucement, ne vous pressez pas, les condi-ions du billet seront remplies à la lettre.

GRATIANO.

O Juif! un juge intègre, un savant juge!

PORTIA.

Ainsi, prépare-toi à couper la chair. Ne erse point de sang. Ne coupe ni plus ni noins. Si tu coupes plus ou moins d'une ivre, quand ce ne serait que la vingtième artie d'un grain; bien plus, si la balance enche de la valeur d'un cheveu, tu es mort t tous tes biens sont confisqués.

GRATIANO.

Un second Daniel; un Daniel, Juif! Infidèle, e te tiens maintenant.

PORTIA.

Eh bien! Juif, pourquoi balancer? Prends e qui t'est dû.

SHYLOCK.

Donnez-moi mon principal, et je m'en ais.

BASSANIO.

Le voici tout prêt: tiens.

PORTIA.

Il l'a refusé en présence de la cour; on lui

rendra justice, purement et simplement, d'après la teneur de son billet.

GRATIANO.

Un Daniel, te dis-je, un second Daniel! Je te remercie, Juif, de m'avoir appris ce mot.

SHYLOCK.

Comment! je n'aurai pas même au moins mon principal?

PORTIA.

Tu n'auras que ce qui t'est dû, Juif, à tes risques et périls.

SHYLOCK.

Je laisse au diable le soin de vous récompenser; je ne veux plus rester à perdre ici mon temps.

PORTIA.

Arrêtez, Juif, la justice a d'autres droits sur vous. Il est porté dans les lois de Venise que lorsqu'un étranger aura attenté, par des voies directes ou indirectes, à la vie d'un citoyen, la moitié de ses biens demeurera acquise à son adversaire; que l'autre moitié entrera dans les coffres de l'Etat; enfin, que le duc seul, peut lui sauver la vie et faire grâce. Tu te trouves dans le cas. Il est notoire que tu as travaillé directement et indirectement à la perte du défendeur. Ainsi, tu as encouru les peines ci-dessus mentionnées; à genoux donc, et implore la clémence du duc.

GRATIANO.

Demande qu'il te soit permis de te pendre

toi-même. Mais comme tes biens appartiennent à la république, tu n'as pas de quoi t'acheter une corde; c'est pourquoi tu seras pendu aux frais de l'Etat.

LE DUC.

Afin que tu voies la différence de nos âmes, je n'attends pas que tu me demandes la vie pour te l'accorder. Quant à la moitié de tes biens, elle appartient à Antonio, l'autre moitié est due à l'Etat. Mais on se restreindra à une simple amende, si tu te résignes à tout de bonne grâce.

PORTIA.

Oui, pour l'Etat, et non pour Antonio.

SHYLOCK.

Prenez aussi ma vie. Ce n'est pas là pardonner : vous m'ôtez ma famille, quand vous m'ôtez la subsistance de ma famille. Vous m'ôtez la vie, quand vous m'ôtez les moyens de la soutenir.

PORTIA.

Que doit-il attendre de votre pitié, Antonio?

GRATIANO.

Une corde gratis. Rien de plus, au nom de Dieu!

ANTONIO.

e demanderai au duc et à la cour qu'on lui laisse la moitié de ses biens, sans exiger d'amende Je suis satisfait. Il me laissera

disposer de l'autre moitié...., pour la rendre, à sa mort, au jeune homme qui a enlevé sa fille. Et cela sous deux conditions : la première, qu'il se fera chrétien sur-le-champ; l'autre, qu'il fera une donation en présence de la cour, par laquelle tout ce qui lui appartient passera, après sa mort, à son gendre Lorenzo et à sa fille.

LE DUC.

Il y souscrira; sinon je révoque le pardon que j'ai accordé.

PORTIA.

Y consens-tu, Juif? Que réponds-tu?

SHYLOCK.

J'y consens.

PORTIA.

Clerc, dressez un acte de donation.

SHYLOCK.

Je vous en conjure, laissez-moi sortir. Je ne me sens pas bien. Envoyez l'acte chez moi, je le signerai.

LE DUC.

Va-t'en, mais signe.

GRATIANO.

Tu auras deux parrains à ton baptême. Si j'avais été juge (31), tu en aurais eu dix de plus pour te conduire à la potence, et non pas aux fonts baptismaux.

(*Shylock sort.*)

LE DUC *à Portia.*

Monsieur, je vous invite à venir dîner chez moi.

PORTIA.

Je supplie Votre Altesse d'excuser mon refus. Il faut que je me rende ce soir à Padoue et que je parte sur-le-champ.

LE DUC.

Je suis fâché que le temps vous presse si fort. — Antonio, remerciez cet honnête jeune homme; vous lui avez, à mon gré, de grandes obligations.

(*Le duc sort avec sa suite.*)

SCÈNE V

PORTIA, NÉRISSA, BASSANIO, ANTONIO, GRATIANO.

BASSANIO.

Aimable jeune homme! vous avez arraché aujourd'hui mon ami et moi-même à de cruels tourments. C'est de grand cœur que nous payons vos services avec les trois mille ducats qui étaient dus au Juif.

ANTONIO.

Et nous demeurons toujours vos redevables. Notre attachement et nos services vous sont dévoués.

PORTIA.

On est assez payé quand on est satisfait; je le suis d'avoir réussi à vous délivrer; je trouve dans ce plaisir ma récompense. Mon âme ne fut jamais plus mercenaire. Je vous prie seulement de me reconnaître quand il nous arrivera de nous rencontrer. Soyez heureux. Je prends congé de vous.

BASSANIO.

Monsieur, il faut que je vous force à les accepter. Daignez recevoir quelque don de notre reconnaissance pour vous souvenir de nous : recevez-le à titre de tribut et non de salaire. Accordez-moi deux choses, je vous prie : de ne pas me refuser, et de m'excuser.

PORTIA.

Vous me faites tant d'instances, que j'y cède. Donnez-moi vos gants; je les porterai en mémoire de vous : et, pour marque de votre amitié, je prendrai encore cette bague.... Ne retirez donc pas votre main; je ne prendrai rien de plus! Votre amitié ne me la refusera pas.

BASSANIO.

Cette bague, monsieur! eh! c'est une bagatelle; je rougirais de vous faire un si mince présent.

PORTIA.

Je n'exige rien de plus que cette bague, et je me sens une grande envie de l'avoir.

BASSANIO.

Elle porte avec elle un prix bien au-dessus
e sa valeur. Je vous ferai chercher la plus
elle bague de Venise, et je vous l'offrirai.
our celle-ci, je ne le puis; excusez-moi, de
râce.

PORTIA.

Je vois, monsieur, que vous êtes libéral en
fres. Vous m'avez d'abord appris à deman-
er, et maintenant, je le vois, vous m'appre-
ez comment on doit répondre à celui qui
emande.

BASSANIO.

Monsieur, je tiens cette bague de ma
mme; lorsqu'elle la mit à mon doigt, elle
e fit jurer de ne jamais ni la vendre, ni la
onner, ni la perdre.

PORTIA.

Cette excuse sauve aux hommes bien des
résents. A moins que votre femme ne soit
n démence, lorsqu'elle saura combien j'ai
érité cette bague, elle ne vous fera pas un
rime de me l'avoir donnée. — Allons, fort
ien; la paix soit avec vous!

(Elle sort avec Nérissa.)

ANTONIO.

Seigneur Bassanio, donnez-lui cette bague.
ue ses services et mon amitié balancent
ordre de votre femme.

BASSANIO.

Allons. Va, Gratiano, tâche de le joindre. Donne-lui la bague, et s'il se peut, engage-le à venir chez Antonio. Cours, dépêche-toi. (*Gratiano sort.*) Rendons-nous-y de ce pas. Demain de grand matin nous volerons à Belmont. Venez, Antonio.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE VI

PORTIA *et* NÉRISSA *rentrent.*

PORTIA.

Demande où est la maison du Juif; donne-lui cet acte à signer. Nous partirons ce soir, et nous arriverons un jour avant nos maris. — Lorenzo ne sera pas fâché de cette donation.

GRATIANO *revenant.*

Monsieur, soyez le bien retrouvé! Le seigneur Bassanio, après de plus amples réflexions, vous envoie cette bague, et vous invite à dîner.

PORTIA.

Je ne le puis. Je le remercie de la bague; dites-lui que je l'accepte. — Enseignez-moi je vous prie, la demeure du vieux Shylock.

GRATIANO.

Je vais vous l'indiquer.

NÉRISSA.

Monsieur, je voudrais vous dire un mot. (*A Portia.*) Je veux essayer si je pourrai ravoir de mon mari la bague que je lui ai fait jurer de conserver toujours.

PORTIA.

Tu y parviendras, je t'en réponds. — Ils vont nous faire cent protestations qu'ils ont donné leurs bagues à des hommes; mais nous leur en donnerons le démenti en face. Allons, dépêche-toi; tu sais où j'ai affaire.

NÉRISSA *à Gratiano.*

Venez, monsieur. Voulez-vous nous montrer cette maison?

(*Ils sortent.*)

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

La scène est à Belmont, dans un bocage vert, devant le château de Portia. Il est nuit.

LORENZO *et* JESSICA.

LORENZO.

Que la lune est brillante ! — Ce fut dans une nuit semblable, tandis qu'un vent doux et frais caressait légèrement les feuillages, sans y exciter le moindre frémissement, que Troïle, si je m'en souviens, escalada les murs de Troie, et adressa ses soupirs vers les tentes des Grecs, où reposait Cresside.

JESSICA.

Ce fut dans une pareille nuit que Thisbé, craintive et foulant d'un pied léger la rosée du gazon, aperçut l'ombre d'un lion, avant de le voir lui-même, et s'enfuit éperdue de frayeur.

LORENZO.

Ce fut dans une nuit semblable que Didon, seule sur le rivage d'une mer en furie, une branche de saule dans la main, rappelait du geste et de la voix son amant vers Carthage.

JESSICA.

Ce fut dans une semblable nuit que Médée
ıeillit les plantes enchantées qui rajeuni-
nt le vieux Æson.

LORENZO.

C'est dans une nuit pareille que Jessica
est évadée de la maison du riche Juif, et
ı'entraînée par son amour sans bornes, elle
couru depuis Venise jusqu'à Belmont.

JESSICA.

Et c'est dans une pareille nuit que le jeune
orenzo lui a juré qu'il l'aimait tendrement,
qu'il a volé au cœur de son amante mille
rments d'amour, dont aucun n'est sincère.

LORENZO.

Et c'est dans une pareille nuit que la char-
ante et maligne Jessica calomnia son amour;
ais il le lui pardonna.

JESSICA.

Je voudrais passer la nuit entière avec
ous, si personne ne venait ici. — Mais, écou-
z... j'entends les pas d'un homme.

SCÈNE II

Les mêmes; entre STÉPHANO, *domestique de Portia.*

LORENZO.

Qui s'avance là d'un pas si précipité dans
silence de la nuit?

STÉPHANO.

Ami.

LORENZO.

Un ami? Quel ami? Votre nom, je vous prie, l'ami?

STÉPHANO.

Stéphano est mon nom. Et je viens annoncer que ma maîtresse sera de retour à Belmont avant le point du jour. Elle s'arrête ici aux environs, au pied des croix sacrées (32), où elle se prosterne et prie le ciel de bénir son mariage et de le rendre heureux.

LORENZO.

Qui vient avec elle?

STÉPHANO.

Personne, qu'un saint ermite et sa suivante. Dites-moi, je vous prie : mon maître est-il de retour?

LORENZO.

Pas encore; et nous n'en avons pas eu de nouvelles. — Mais entrons, Jessica, je vous prie. Et faisons quelques préparatifs pour recevoir honorablement la maîtresse du logis.

SCÈNE III

LES MÊMES, LANCELOT.

LANCELOT *chantant.*

Sol, la, sol la, ho, ha, sol la, hola, sol la.

LORENZO.

Qui appelle?

LANCELOT.

Sol la. Avez-vous vu monsieur Lorenzo et madame Lorenzo ?

LORENZO.

Laisse là tes cris, homme. Par ici.

LANCELOT.

Sol la ! — Où ? où ?

LORENZO.

Ici.

LANCELOT.

Dites-lui qu'il vient d'arriver un courrier de la part de mon maître, son cornet plein de bonnes nouvelles. Mon maître sera ici avant le matin.

(*Il sort.*)

LORENZO.

Entrons, ma chère, et attendons leur arrivée. Et cependant ce n'est pas la peine.... Pourquoi entrerions-nous ? — Stéphano, mon ami, annoncez, je vous prie, dans le château, que votre maîtresse est près d'arriver, et amenez ici les musiciens en plein air. (*Le domestique sort.*) Que la clarté de la lune est douce sur ce gazon ! Asseyons-nous-y, et laissons les sons de la musique entrer doucement dans notre oreille. Le calme du silence, et cette nuit si belle et si paisible s'accordent bien avec une douce harmonie. Assieds-toi, Jessica : vois comme la voûte des cieux est incrustée de lames d'or brillant. Parmi tous

ces globes que tu vois, il n'y a pas jusqu'au plus petit dont les mouvements harmonieux n'aient un charme céleste, et ne s'accordent avec les concerts du chœur des chérubins, à l'œil plein de jeunesse et de feu. C'est l'image de l'harmonie qui anime les âmes immortelles. Mais nous ne pouvons l'entendre tant que notre âme est enclose dans cette grossière enveloppe d'une argile périssable. — Allons, éveillez la chaste Diane par un hymne agréable; frappez des plus mélodieux accents l'oreille de votre maîtresse, et attirez-la vers sa demeure par le charme de la musique.

JESSICA.

Jamais je ne suis gaie quand j'entends une musique douce.

LORENZO.

La raison en est que vos esprits sont fortement attentifs; car voyez seulement un stupide et folâtre troupeau, ou une famille de jeunes étalons, qui n'ont point encore senti la main de l'homme, bondissant avec folie dans la prairie, poussant dans les airs leurs longs hennissements, qui annoncent la chaleur de leur sang bouillant de jeunesse. Si, par hasard ils viennent à entendre le son d'une trompette, ou que leurs oreilles soient frappée de quelques accents de musique, vous les verrez aussitôt s'arrêter tout court, et leurs yeux farouches prendre un regard

plus adouci, par la douce impression de la musique. Voilà pourquoi les poëtes ont feint qu'Orphée avec sa lyre attirait les arbres, les rochers et les fleuves; parce qu'il n'est point dans la nature d'être si brute, si stupide ou si sauvage, dont la musique ne change avec le temps le caractère. L'homme qui n'a dans son âme aucune musique, et qui n'est pas ému de l'harmonie de tendres accords, est capable de trahisons, de stratagèmes et d'injustices; les mouvements de son âme sont lents et mornes comme la nuit, et ses affections sont noires comme le Tartare. Ne vous fiez point à un pareil homme. — Écoutons la musique.

SCÈNE IV

PORTIA, NÉRISSA, *à quelque distance des autres.*

PORTIA.

Cette lumière que nous voyons brûle dans ma salle. Que ce petit flambeau jette loin ses rayons! C'est ainsi qu'une belle action brille dans un monde corrompu.

NÉRISSA.

Quand la lune luisait, nous n'apercevions pas ce flambeau.

PORTIA.

Ainsi une petite gloire est obscurcie par une plus grande. Un ministre brille autant qu'un monarque, jusqu'à ce que le monarque paraisse. Alors son éclat subalterne se perd, comme un vaisseau dans l'immensité des mers. — Écoute, entends-tu la musique?

NÉRISSA.

Cette musique vient de chez vous, madame.

PORTIA.

Je le vois, il n'y a rien de bon que par relation. Il me semble qu'elle est plus douce, plus harmonieuse que pendant le jour.

NÉRISSA.

Madame, c'est le silence qui lui prête ce charme.

PORTIA.

Le corbeau chante aussi bien que l'alouette, pour qui ne fait pas attention à leur voix; et je crois que si le rossignol chantait pendant le jour au milieu des cris aigus des canards, il passerait pour un plus mauvais musicien que le roitelet. Combien de choses reçoivent leur prix et leur perfection des circonstances! Silence, la lune dort avec Endymion, et ne voudrait pas être réveillée.

(*La musique cesse.*)

SCÈNE V

LORENZO, JESSICA, PORTIA, NÉRISSA.

LORENZO.

C'est la voix de Portia, ou je suis bien trompé.

PORTIA.

Il m'a reconnue, comme l'aveugle reconnaît le coucou au son de sa voix désagréable.

LORENZO.

Ma chère dame, soyez la bien-venue.

PORTIA.

Nous avons prié Dieu pour la santé de nos époux. Nous espérons que nos vœux seront exaucés. Sont-ils de retour?

LORENZO.

Pas encore, madame; mais il vient d'arriver un messager pour les annoncer.

PORTIA.

Entrez, Nérissa; recommandez à mes domestiques de ne point parler de notre absence. N'en parlez pas non plus, Lorenzo, ni vous, Jessica.

(*On entend une fanfare.*)

LORENZO.

Votre mari n'est pas loin, j'entends sa trompette. — Nous ne sommes pas des rediseurs, madame, ne vous méfiez pas de nous.

PORTIA.

Cette nuit me semble un jour malade et languissant. Elle est un peu plus pâle. Tel est le jour, lorsque le soleil est caché.

SCÈNE VI

BASSANIO, ANTONIO, GRATIANO *et les acteurs précédents.*

BASSANIO, *à Portia.*

Nous devrions avoir le jour en même temps que les antipodes, quand vous vous promenez en l'absence du soleil.

PORTIA.

Laissez-moi jeter quelque éclat, mais non pas devenir légère (33); car femme légère rend son mari dur et fâcheux, et puisse Bassanio n'être jamais tel pour moi. Mais que Dieu arrange tout pour le mieux! Soyez le bienvenu, cher époux.

BASSANIO.

Je vous rends grâces, madame. Recevez mon ami : voilà Antonio, voilà l'homme à qui j'ai tant d'obligations.

PORTIA.

Vous lui devez beaucoup, sans doute, à tous égards; car, à ce que j'apprends, il avait contracté de grands engagements pour vous.

ANTONIO.

Et il n'en est pas un dont il ne se soit bien acquitté avec moi.

PORTIA.

Seigneur, soyez le bien-venu dans notre maison. Je veux vous le prouver autrement que par des paroles; c'est pourquoi j'abrége les cérémonies.

GRATIANO *à Nérissa, qui lui parlait à part.*

Par cette lune qui brille, je vous proteste que vous me faites injure. En honneur, je l'ai donnée au clerc de l'avocat. Mon amour, puisque cela t'affecte si fort, je voudrais que celui qui la tient fût eunuque.

PORTIA.

Une querelle! Comment! déjà? De quoi s'agit-il?

GRATIANO.

D'un anneau d'or, d'une méchante bague qui avait une devise des plus communes, telle que les couteliers en mettent sur les couteaux (34) : Aimez-moi et ne m'abandonnez pas.

NÉRISSA.

Que parlez-vous de devise ou de valeur? Vous m'avez juré, lorsque je vous la donnai, de la garder jusqu'à la mort, et de l'emporter avec vous dans votre tombeau. Quand ce n'eût pas été en ma propre considération, au moins par respect pour vos serments, vous auriez dû la conserver précieusement. Il l'a donnée, dit-il, au clerc de l'avocat! Mais je réponds que ce clerc n'aura jamais un poil au menton.

GRATIANO.

Il en aura, s'il vit pour devenir homme.

NÉRISSA.

Dites, si une femme vit assez longtemps pour devenir homme.

GRATIANO.

Par cette main, je vous jure que je l'ai donnée à un jeune adolescent, de courte et mince stature, qui n'est pas plus haut que vous, le clerc de l'avocat, un petit jaseur qui me l'a demandée pour ses peines. En conscience, je ne pouvais pas la refuser.

PORTIA.

Je vous dirai franchement que vous êtes blâmable de vous être défait aussi légèrement du premier cadeau que vous teniez de votre femme. Un don attaché sur votre doigt par des serments, et scellé sur votre chair par la foi conjugale ! J'ai donné une bague à mon époux, qu'il a juré de garder toujours. Le voilà, je répondrais pour lui qu'il ne l'abandonnera jamais ; qu'il ne l'ôterait pas de son doigt pour tous les trésors du monde. En vérité, Gratiano, vous donnez à votre femme un cruel sujet de chagrin. Si pareille chose m'arrivait, j'en perdrais la raison.

BASSANIO, *à part.*

J'aurais mieux fait de me couper le doigt : je dirais que ce n'est qu'en le perdant que j'ai perdu la bague.

GRATIANO.

Le seigneur Bassanio a donné sa bague à l'avocat qui la lui demandait et qui, en vérité, la méritait bien. Son jeune clerc, qui avait eu la peine de faire quelques écritures, m'a demandé la mienne. Le maître et le clerc n'ont rien voulu accepter que nos deux bagues.

PORTIA, *vivement.*

Quelle bague avez-vous donnée, seigneur? J'espère que ce n'est pas celle que vous tenez de moi.

BASSANIO.

Si j'étais capable d'ajouter un mensonge à un crime, je nierais le fait. Mais vous le voyez, mon doigt ne porte plus la bague. Je ne l'ai plus.

PORTIA.

Et votre cœur perfide n'a plus de foi. Je jure devant le ciel que je n'entrerai pas dans votre lit que je ne revoie ma bague.

NÉRISSA *à Gratiano.*

Ni moi dans le vôtre que je ne revoie la mienne.

BASSANIO.

Chère Portia, si vous saviez à qui j'ai donné la bague; si vous saviez pour qui j'ai donné la bague; si vous pouviez concevoir pour quel service j'ai donné la bague, et avec quelle répugnance, avec quel regret je l'ai abandonnée, lorsqu'on ne voulait recevoir qu'elle, vous calmeriez votre indignation.

PORTIA.

Si vous eussiez connu le prix de la bague, ou la moitié du prix de celle qui vous l'a donnée, ou combien votre honneur était intéressé à conserver la bague, vous n'auriez jamais abandonné la bague. Quel homme assez déraisonnable, s'il vous avait plu de la défendre avec quelque zèle et quelques représentations, n'eût pas eu aussitôt l'honnêteté de retirer sa demande et cessé d'exiger une chose qu'on conservait avec un respect religieux? Nérissa m'apprend ce que j'en dois penser. J'en mourrai; c'est quelque femme qui a ma bague.

BASSANIO.

Non, madame, sur mon honneur, sur ma vie, ce n'est point une femme; c'est un honnête docteur, qui n'a pas voulu recevoir mes trois mille ducats et qui m'a demandé la bague. Je la lui ai refusée... J'ai eu la constance de le voir se retirer mécontent, lui qui avait défendu la vie de mon intime ami. Que vous dirai-je, madame? Je me suis cru obligé d'envoyer sur ses pas : j'étais accablé de honte et de bienfaits, je ne voulais pas laisser sur mon honneur la tache d'une si noire ingratitude. Pardonnez-moi, chère épouse : j en prends à témoin ces sacrés flambeaux de la nuit; si vous vous y fussiez trouvée, vous m'auriez sûrement demandé la bague pour la donner au docteur.

PORTIA.

Que le docteur se garde bien d'approcher de ma maison, puisqu'il possède le bijou que je chérissais, et que vous aviez juré de garder pour l'amour de moi : car je deviendrais aussi libérale que vous. Je ne lui refuserais rien de ce qui est en ma puissance ; non, ni mes faveurs, ni le lit de mon époux. Je saurai le découvrir, je le garantis ; ne vous absentez pas une seule nuit ; veillez sur moi comme un Argus ; si vous y manquez, si vous me laissez seule, par mon honneur, qui m'appartient encore, je recevrai le docteur dans ma couche !

NÉRISSA.

Et moi son clerc ; ainsi, prenez bien garde de m'abandonner à moi-même.

GRATIANO.

Fort bien : que je ne l'y trouve pas, ou j'écraserais la plume du jeune clerc.

ANTONIO.

Je suis le sujet malheureux de ces querelles.

PORTIA.

Ne vous chagrinez pas, seigneur ; vous êtes le bien-venu, malgré cela.

BASSANIO.

Portia, pardonnez-moi ce tort involontaire, et je jure, en présence de tous mes amis, par vos beaux yeux, où je me vois moi-même...

PORTIA.

Remarquez; il se voit double dans mes deux yeux; un Bassanio dans chacun. — Allons, jurez sur la foi d'un homme double; (*avec ironie*) ce sera un serment bien propre à inspirer la confiance.

BASSANIO.

Non, mais écoutez-moi. Pardonnez-moi cette faute, et je jure sur mon âme de ne jamais violer aucun de mes serments avec vous.

ANTONIO, *à Portia.*

J'ai exposé une fois ma vie pour la fortune de mon ami; j'étais perdu sans le secours de celui qui a la bague: j'engage encore mon âme et ma vie; et je réponds que votre époux ne violera jamais sa parole sciemment.

PORTIA.

Vous lui servez donc de caution? Donnez-lui cette autre bague, et recommandez-lui de la garder mieux que la première.

BASSANIO.

O ciel! et c'est la même que j'ai donnée au docteur.

PORTIA.

Je la tiens de lui. Daignez me pardonner, Bassanio, le docteur a eu mes faveurs pour cette bague.

NÉRISSA.

Excusez-moi aussi, mon cher Gratiano, ce

petit nain maussade, le clerc du docteur, a couché avec moi pour cette bague.

GRATIANO.

Vraiment; c'est comme si l'on raccommodait les grands chemins en été, quand ils n'en ont pas besoin. Quoi? serions-nous déjà... avant d'avoir mériter de l'être?

PORTIA.

Epargnez-nous ces grossièretés. Vous êtes bien étonnés. Prenez cette lettre; lisez-la à votre loisir. Elle vient de Padoue, de la part de Bellario; vous y apprendrez que Portia était le docteur et Nérissa le clerc. Lorenzo vous attestera que je suis partie d'ici presque aussitôt que vous. Je ne suis même pas encore rentrée chez moi. — Antonio, vous êtes le bien-venu. J'ai à vous donner de meilleurs nouvelles que vous n'en attendez. ouvrez cette lettre, vous y verrez que trois de vos vaisseaux, richement chargés, viennent d'arriver à bon port. Vous ne saurez pas par quel étrange événement cette lettre m'est tombée dans les mains.

(Elle lui donne la lettre.)

ANTONIO.

Je demeure muet.

BASSANIO.

Vous étiez le docteur, et je ne vous ai pas reconnue?

GRATIANO.

Vous étiez donc le clerc qui doit être mon rival?

NÉRISSA.

Oui, mais la clerc qui ne le tentera jamais, à moins qu'il ne vive assez longtemps pour devenir homme.

BASSANIO.

Aimable docteur, vous coucherez avec moi. En mon absence couchez avec ma femme.

ANTONIO.

Madame, vous m'avez rendu la vie et mes biens. Je lis ici que tous mes vaisseaux ont fait une route heureuse.

PORTIA.

Lorenzo, mon clerc a aussi quelque chose de consolant pour vous.

NÉRISSA.

Oui, et je vous le donnerai sans demander de salaire. Je vous remets à vous et à Jessica un acte en bonne forme, par lequel tous les biens du Juif tombent en votre possession après sa mort.

LORENZO.

Mes belles dames, vous répandez la manne sur le chemin des gens affamés.

PORTIA.

Il est bientôt jour, et cependant je suis sûre que vous n'êtes pas encore pleinement satisfaits du récit de ces événements. En-

trons, vous nous interrogerez, et nous répondrons fidèlement à toutes vos questions.

GRATIANO.

Volontiers : la première que je vais faire à ma chère Nérissa, c'est de lui demander si elle veut attendre à demain au soir, ou s'aller coucher à présent qu'il n'y a plus que deux heures de nuit. Si le jour était venu, je ferais des vœux pour en voir la fin, et me mettre au lit avec le clerc de l'avocat. Oui, tant que je vivrai, il n'est point de loi que j'observe avec plus de scrupule que celle de bien conserver l'anneau de ma chère Nérissa.

FIN DU MARCHAND DE VENISE

NOTES

(1) Sans que ce soit très marqué, il y a cependant ici une allusion à ce passage de l'Evangile selon saint Matthieu, ch.v, vers.22 : « Je vous dis que quiconque se mettra en colère contre son frère méritera d'être condamné par le jugement; que celui qui dira à son frère : *Raca,* méritera d'être condamné par le conseil; et que celui qui lui dira : *Vous êtes un insensé*, méritera d'être condamné au feu de l'enfer. » (J.-A.-H.)

(2) Allusion à la pratique vaine des prédicateurs puritains de ce temps, qui, généralement fort prolixes et fort ennuyeux, étaient souvent forcés de remettre à l'après-dîner la partie de leur sermon appelée l'*Exhortation.*

(3) *Poulain.* On dit d'un vieux homme qui fait trop le jeune homme, qu'il a encore ses dents de *poulain.* (*Johnson.*)

(4) Shakespeare renferme beaucoup plus d'allusions qu'on ne le croit d'abord à des faits particuliers passés de son temps. Il a ici en vue un certain comte Albertus Alano, palatin polonais, qui visita l'Angleterre de son temps, y fut très caressé et splendidement traité, mais qui, s'étant accablé de dettes, finit par s'évader, et chercha à réparer sa fortune par la magie. Il s'était apparemment attiré ce trait de satire. (*Johnson.*)

(5) Trait de satire contre l'ignorance des jeunes Anglais qui voyageaient alors. (*Warburton.*)

(6) Satire contre les secours fréquemment donnés ou promis par les Français aux Ecossais dans les querelles de ces derniers avec les Anglais. (*Warburton.*)

(7) Du temps du poëte, le duc de Bavière visita l'Angleterre, et fut fait chevalier de la Jarretière. Peut-être dans cette énumération

es amants de Portia y a-t-il une allusion achée aux galants de la reine Elisabeth. *Johnson.*)

(8) L'argument que les avocats de ce emps-là employaient contre l'usure était que argent, étant une chose stérile, ne pouvait, omme le blé et le bétail, se multiplier lui-iême, et que c'était une chose contre na-ıre. (*Warburton.*)

(9) Pour entendre la raison par laquelle le rince basané croit se rendre recommandable ar la rougeur de son sang, il faut savoir ue le sang rouge passait pour un signe de ourage. Macbeth appelle un de ses soldats ui avait peur, *un manant au foie blanc de lis.* n dit que les lâches ont *le foie blanc comme u lait*, et les hommes efféminés et pusilla-ıimes sont appelés *soupe au lait.* (*Johnson.*)

(10) Lichas, pauvre et malheureux serviteur l'Hercule, lui apporta, sans le savoir, la robe mpoisonnée, trempée dans le sang du cen-aure Nessus, et fut jeté dans la mer pour on crime involontaire. C'est ainsi qu'Her-ule, par l'effet du hasard et de la destinée, ut vaincu par son page. (*Théobald.*) .

(11) Peut-être était-ce la coutume de jurer ar la santé de l'Etre suprême. Ces serments 'étaient pas rares parmi nos anciens écri-ains; et le vulgaire en estropiait toujours es mots pour éviter la profanation. (*Steevens.*)

(12) Mot à la Rabelais : c'est-à-dire vous le era entendre en vous faisant cadeau du ruit.

(13) Il n'achève pas : sous-entendu *je suis bien trompé.* Allusion aux devins qui vous prédisent votre bonne aventure en considé-rant la paume de la main, qu'on appelle *table* en termes de chiromancie. (*Tyrwhit.*)

(14) Autre terme de chiromancie pour dési-

gner une certaine ligne ou pli de la paume de la main.

(15) Expression de jargon pour signifier le danger de se marier. Certain écrivain français l'a employée dans le même sens. « O « mon ami, j'aimerais mieux être tombé sur « la pointe d'un oreiller et m'être rompu le « cou. » (*Warburton.*)

(16) Le mot est : Tu ne *geurmandiseras* pas. Mot fort ancien et venu d'un roi danois. Les Danois, vers la fin du neuvième siècle, furent défaits par Alfred, à Edendon, dans le Wilshire; un des articles de paix fut que Guthrum, leur roi, communément appelé Gurmond, se soumettrait à recevoir le baptême, et que le roi Alfred serait son parrain : Alfred lui donna le nom d'Athelstan et l'adopta pour son fils. Pendant le séjour des Danois dans cette province, ils passèrent leur temps dans la bonne chère, dans la paresse et l'indolence. De là vient que comme nous les appelons encore aujourd'hui *lur-danes,* pour leur paresse, nous donnons aussi le nom de *gurmondizers*, *gourmands*, à ceux qui sont adonnés à la crapule et à la bonne chère, à cause de la gloutonnerie de Gurmond, et surtout de celle de son armée; voilà les seuls monuments que les Danois aient laissés d'eux à la postérité pendant tout le temps qu'ils campèrent dans le Wilshire.

(17) Le lundi de Pâques, appelé le *lundi noir*, parce que sous la trente-quatrième année du règne d'Edouard III, le 14 avril, et le lendemain de Pâques, en 1360, lorsque le roi Edouard était campé avec son armée devant Paris, ce jour fut si nébuleux et si mêlé de brouillards et de grêle, avec un froid si piquant, que plusieurs de ses soldats moururent de froid sur leurs chevaux. Voilà ce

qui a fait appeler ce jour *blackemoonday,* le lundi *noir.* (*Gray.*)

(18) Il parait qu'on attachait quelque idée superstitieuse à l'accident de saigner du nez. (*Steevens.*)

(19) *Patch*, ou *Cowlson*, noms de fous, qui portaient un habit de pièces de plusieurs couleurs. (*Malone.*)

On pense que *Patch* était le fou du cardinal de Wolsey. On aurait alors pris l'habitude de désigner les fous sous le nom de Patch. (J.-A.-H.)

(20) *Gentille.* Jeu de mot sur l'équivoque de *gentil*, qui signifie un *païen* et une personne bien née. (*Steevens.*)

(21) La *turquoise* est une pierre précieuse qu'on trouve dans les veines des montagnes, sur les confins de la Perse, vers l'Orient, sous la domination des Tartares. Shylock n'estimait pas seulement par son prix pécuniaire cette pierre, mais beaucoup plus par la propriété qu'on lui attribuait de changer de couleur, de s'éclaircir, ou se ternir, selon que la santé de l'homme qui la portait allait bien ou mal. On prêtait la même vertu au *corail.* (*Steevens.*)

(22) Il débute par cette phrase, qui est la suite d'une idée qui lui a passé dans l'esprit. (*Johnson.*)

(23) Padoue était l'école de toute l'Italie pour l'étude du droit civil.

(24) Expression de l'Écriture.

(25) Il y a ici un jeu de mots sur les mots *Moor*, Maure, et *more*, plus, qui est intraduisible.

(26) Autre équivoque sur le mot *cover.*

(27) *Un marchand royal.* Dans le temps que Venise était la reine des mers, au treizième siècle, elle permettait, moyennant un hom-

mage à la république, aux divers armateurs de conquérir dans l'Archipel, et de jouir de leurs conquêtes en souverains; d'où le titre de *marchands rois*, que leur donnait toute l'Europe. — Gresham, du temps du poëte, fut qualifié de ce titre. *(Johnson.)*

(28) Fait raconté d'un gentilhomme du Devonshire, qui ne pouvait entendre le son d'une cornemuse sans être pris de l'envie d'uriner. (*Farmer*)

(29) Il y a un jeu de mots dans l'original. Le mot *soul*, qui signifie *âme* en anglais, se prononce comme le mot *soal*, qui signifie *soulier*.

(30) Ou le plus sublime dans les plus grands, ou qui s'agrandit avec la grandeur. Les deux mots anglais admettent ces trois sens.

(31) Tu en aurais eu dix de plus, c'est-à-dire une assemblée de douze jurés pour te condamner à la mort.

(32) Lorsqu'on devait se marier, on disait un *Pater noster* à chaque croix qu'on rencontrait, pour prévenir tout mauvais présage. (*Steevens.*)

(33) Le mot *light*, qui signifie léger, lumière, etc., est un de ceux sur lesquels Shakespeare aime le plus à bâtir des équivoques et des jeux de mots.

(34) Les couteaux étaient anciennement chargés de courtes sentences en distiques, gravées à l'eau-forte.

Paris.—Imp. Nouv. (assoc. ouv.), 14, rue des Jeûneurs.
G. Masquin, directeur.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE

COLLECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

LES JOYEUSES COMMÈRES DE WINDSOR

TRADUCTION DE LETOURNEUR

PARIS

LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

2, RUE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL

1880

PERSONNAGES

SIR JEAN FALSTAFF.
FENTON, amant d'Anne
SHALLOW, juge de paix du comté de Glocester.
SLENDER, cousin de Shallow.
M. PAGE, } gentilshommes demeurant
M. FORD, } à Windsor.
WILLIAM PAGE, jeune fils de M. Page.
SIR HUGUES EVANS, ministre gallois, qui prononce le *b* comme *p* et quelquefois le *d* comme *t*.
Le docteur CAIUS, médecin français.
L'HÔTE du cabaret de la Jarretière.
BARDOLPH, }
PISTOL, } filous à la suite de Falstaff.
NYM, }
ROBIN, page de Falstaff.
SIMPLE, laquais de Slender.
RUGBY, laquais du docteur Caïus
MADAME FORD.
MADAME PAGE.
MISS ANNE PAGE, sa fille, maîtresse de Fenton.
QUICKLY, gouvernante du docteur Caïus.
DOMESTIQUES de Page, de Ford, etc.

La scène est à Windsor et dans les environs.

LES

JOYEUSES COMMÈRES

DE WINDSOR

ACTE PREMIER

SCÈNE I

La scène représente une petite place devant la maison de Page, à Windsor.

SHALLOW, SLENDER et SIR HUGUES ÉVANS *paraissent, s'entretenant avec chaleur.*

SHALLOW

Allez, sir Hugues, cessez de vouloir me persuader. Je veux faire de ceci la matière d'un procès pardevant la chambre étoilée. Fût-il sir Jean Falstaff vingt fois plus qu'il ne l'est, il ne se jouera pas de Robert Shallow, écuyer.

SLENDER

Écuyer, juge de paix dans tout le comté de Glocester, voyez-vous! et un des *coram.*

SHALLOW

Oui, neveu Slender; et aussi *custos...*

SLENDER, *l'interrompant*

Oui, et des *ratolorum* encore! Gentilhomme né, monsieur le ministre, qui se souscrit *armigero* dans tous les actes, billets, quittances, citations, obligations; *armigero* partout.

SHALLOW

Oui, je signe ainsi, et nous avons signé sans interruption ces trois cents dernières années.

SLENDER

Tous ses successeurs décédés *avant* lui l'ont fait; et tous ses ancêtres qui viendront *après* lui peuvent le faire. Ils peuvent mettre une douzaine de *luces* (brochets blancs) sur leur casaque.

SHALLOW

C'est une vieille casaque!

ÉVANS

Une douzaine de *louses* (poux blancs) conviennent bien à une vieille casaque. Cela va fort bien ensemble; c'est une bête familière à l'homme, et qui signifie *amour*.

SHALLOW

La luce est un poisson frais; et le poisson salé est une vieille casaque.

SLENDER

Je puis écarteler, mon oncle?

SHALLOW

Vous le pouvez sans doute, en vous mariant.

ÉVANS

Vous perdez tout, s'il écartèle.

SHALLOW

Pas du tout.

ÉVANS

Par les clochers de Galles, s'il prend un quartier de votre casaque, dans ma simple arithmétique, il ne vous en restera plus que trois quartiers. Mais cela ne fait rien; passons : ce n'est pas là le point dont il s'agit. – Si le chevalier Falstaff vous a fait quelque insulte, je suis un membre de l'Église; en cette qualité, je m'offre de grand cœur à employer mon ministère pour régler des estimations et un compromis entre vous.

SHALLOW

Non, le conseil en entendra parler; c'est une violence punissable.

ÉVANS

Il n'est pas à propos que le conseil entende parler d'une violence, on ne trouve pas la crainte de Dieu dans une violence. Le conseil, voyez-vous, aimera mieux entendre parler de la crainte de Dieu, que d'une violence. Comprenez-vous? — Avisez-vous, et faites vos réflexions.

SHALLOW

Ah! par le sang des Shallow, si je redevenais jeune, ceci se terminerait à la point de l'épée.

ÉVANS

Il vaut mieux que vos amis soient l'épée, et terminent l'affaire. En outre, je roule un expédient, là, dans ma cervelle galloise, lequel, par aventure, pourrait remédier à bien des choses. — Il y a une certaine Anne Page,

qui est la fille de sir George Page, laquelle fille est une assez jolie fleur de virginité.

SLENDER

Miss Anne Page? N'a-t-elle pas des cheveux noirs, et une petite voix comme celle d'une femme?

ÉVANS

C'est justement la personne qu'il vous faut, quand vous la chercheriez dans les quatre coins du monde. Elle a sept cents pièces sonnantes d'or et d'argent; son grand-père (Dieu veuille l'appeler à la résurrection pienheureuse!) les lui donna généreusement à son décès, pour en jouir sitôt qu'elle aura pris ses dix-sept ans. Or, ce serait un pieux mouvement de laisser là vos discussions et dissensions, pour ouvrir une alliance matrimoniale entre sir Apraham et miss Anne Page.

SLENDER

Son grand-père lui a-t-il laissé sept cents pièces d'or?

ÉVANS

Oui; que son père fait valoir comme les talents de la parapole.

SLENDER

Oh! je connais la demoiselle; elle a de bons talents.

ÉVANS

Sept cents pièces avec les espérances : ce sont de pons talents que cela.

SHALLOW

Oui, voyons de ce pas l'honnête monsieur Page. — Falstaff est-il dans la maison?

ÉVANS

ous dirai-je un mensonge? Je méprise un menteur comme je méprise un homme faux, u comme je méprise un homme qui n'est as vrai. Le chevalier Falstaff est dans la maison; et, je vous prie, laissez-vous conuire par qui vous veut du pien. Je vais rapper à la porte pour demander monsieur age. (*Il frappe.*) Holà! holà! que Dieu péisse votre logis et ceux qui sont céans, monsieur.

M. PAGE *paraît à la porte.*

PAGE

Qui est-ce qui frappe là?

ÉVANS

Une pénédiction de Dieu pour la famille, t votre ami, et le juge Shallow; et voici le eune monsieur Slender, qui, par aventure, ous contera dans la suite une autre histoire, i l'exorde se trouve de votre goût.

PAGE

Je vous salue tous, en me félicitant de ous voir. Monsieur Shallow, recevez mes emerciements pour votre gibier, que sir ean...

SHALLOW

Monsieur Page, je suis bien aise de vous oir; mille souhaits pour votre bon cœur. 'aurais souhaité que le gibier fût meilleur. l avait été tué contre le droit des gens, monsieur Page. — Comment se porte la digne madame Page? — Et je vous rends grâces

toujours pour votre politesse, là, de tout mon cœur.

PAGE

Monsieur, je vous remercie.

SHALLOW

C'est moi, monsieur, qui vous remercie : voulez-le, ne le voulez pas, je vous rends grâces.

PAGE

Soyez le bienvenu, jeune monsieur Slender.

SLENDER, *faisant beaucoup de révérences, d'un air gauche.*

Comment se porte votre lévrier fauve, monsieur? J'entends dire qu'il a perdu de la longueur d'une demi-aune à la course sur les bruyères de Cotsale.

PAGE

On n'a pas pu la juger; elle est restée indécise.

SLENDER, *montrant Page du doigt, et souriant d'un air benêt.*

Il n'en veut pas convenir, il n'en veut pas convenir.

SHALLOW

Non, vous n'en voulez pas convenir. — C'est votre faute, c'est votre faute. C'est un brave animal, un excellent chien. Peut-on rien dire de plus? L'animal est aussi brave qu'il est beau. — Avez-vous sir Jean Falstaff chez vous?

PAGE

Oui, il est dans ma salle, et je souhaiterais pouvoir remplir le bon office de médiateur entre vous.

ÉVANS

C'est parler comme un chrétien doit parler.

SHALLOW

Il m'a offensé, monsieur Page.

PAGE

Monsieur, en quelque sorte il en a fait aveu.

SHALLOW

Si l'offense est avouée, elle n'est pas répa-
ée; voilà la distinction juridique, monsieur
age. Il m'a offensé; oui, offensé, sur ma foi;
n un mot, il m'a fait une offense. — Croyez-
ioi; Robert Shallow, écuyer, dit qu'il est
ffensé.

PAGE

Voilà sir Jean qui vient ici lui-même.

IR JEAN FALSTAFF *entre*, *suivi de* BARDOLPH, *de* NYM *et de* PISTOL.

FALSTAFF

Eh bien, monsieur Shallow! vous voulez
onc porter plainte au roi contre moi?

SHALLOW

Chevalier, vous avez battu mes gens, tué
ion daim, et enfoncé la porte de ma réserve.

FALSTAFF

Mais je n'ai pas déshonoré la fille de votre
arde.

SHALLOW

Fi donc... bagatelle! — Vous répondrez de
ette insulte.

FALSTAFF

Je veux en répondre tout à l'heure : j'ai commis tout cela. Vous avez maintenant la réponse.

SHALLOW

Le conseil connaîtra de l'affaire.

FALSTAFF

Il vaudrait mieux pour vous que le conseil n'en connût pas : on se rira de vous.

ÉVANS

Pauca verba, sir Jean; donnez-nous des paroles plus mesurées, de bonnes paroles.

FALSTAFF

De bonnes paroles! Que vous avez d'esprit, homme de Dieu! — Vous, Slender, je vous ai fracassé la tête : quelle action avez-vous contre moi?

SLENDER

Vraiment je l'ai dans ma tête, l'action que j'ai contre vous, et contre vos filous à mains crochues, Bardolph, Nym et Pistol.

BARDOLPH

Comment! vous, fromage de Banbury?

SLENDER

Oui, soit; cela ne blesse pas.

PISTOL

Comment! vous, petit masque, petit farfadet?

SLENDER

Poussez, dites, cela ne fait rien.

NYM, *à ses deux camarades.*

Une balafre, vous dis-je, sur ce visage.

ÉVANS

Pauca, pauca.

NYM

Une balafre! voilà comme je me comporte, moi.

SLENDER

Oh! où est Simple, mon valet? Le savez-vous, mon oncle?

ÉVANS

Paix! je vous prie, jeune homme. — A présent, entendons-nous; voici comme je le conçois : les trois arpitres qui doivent décider cette querelle majeure; d'une part, monsieur Page, savoir, monsieur Georges Page; secondement, moi-même, savoir, moi; finalement et dernièrement enfin, notre hôte de *la Jarretière.*

PAGE

Nous trois pour connaître de l'affaire, et rédiger l'accommodement entre eux.

ÉVANS

Parfaitement, vous saisissez pien. J'écrirai un précis de l'affaire sur mes taplettes. Nous travaillerons ensuite sur le fonds avec toute la discrétion dont nous sommes capables.

FALSTAFF

Pistol!

PISTOL

Il écoute de ses oreilles.

ÉVANS

Par le tiable et sa tame, quelle phrase est-ce là? *Il écoute de son oreille.* Fi! pure affectation!

FALSTAFF

Pistol, avez-vous enlevé la bourse de monsieur Slender?

SLENDER

Oui, par ce gant que je tiens, ou puissé-je ne rentrer jamais dans ma grande chambre à trois fenêtres. Et il m'a pris cinq demi-sous en deniers blancs, et six carolus de laiton, et deux médailles du roi Edouard, qui m'avaient coûté deux schellings chaque, au moulin de Jacob le meunier. Il a tout pris, comme ce gant est gant.

FALSTAFF

Pistol, ces faits sont-ils fidèles?

ÉVANS

Non, très infidèles, au contraire, s'il s'agit d'une pourse filoutée.

PISTOL *à Évans.*

Vous, sauvage montagnard. Ah! rendez grâce à votre habit. (*A Falstaff.*) Sir Jean, mon maître, je demande le combat contre ce myrmidon, cette lame de fer-blanc. Un démenti à l'instant sur tes lèvres, un démenti pur et net. Vile momie d'écume et de boue, tu mens!

SLENDER

Ce n'est pas lui? Par ce gant, c'est donc cet autre. (*Montrant Nym.*)

NYM

Prenez garde, monsieur Slender, de réveiller mon humeur, ou je vous dirai: *Qui touche à la grille, tombe dans la trappe...* Si vous m'insultez d'une mauvaise épithète... Voilà ce qu'il faut que vous sachiez.

SLENDER

Par ce chapeau... j'ai enfin trouvé mon voleur. C'est cette face rubiconde qui a fait le coup (*montrant Bardolph*); car j'ai du discernement, sachez-le. Quoique vous ayez su m'enivrer une fois, je ne suis pourtant pas tout à fait une bête.

FALSTAFF *à Bardolph.*

Que répliquez-vous, front d'écarlate et de rubis?

BARDOLPH

Qui? moi, mon commandant? Je dis que ce gentilhomme a perdu ses cinq *sentiments* de nature.

ÉVANS

Il voulait dire les cinq *sens*. Oh! ce que c'est que l'ignorance de ces hommes d'épée.

SLENDER

Oui, vous parliez aussi latin ce même soir, vous parlâtes ensemble. Mais n'importe; après ce tour, je ne veux plus jamais m'enivrer tant que je vivrai, que dans une compagnie sobre, honnête et civile. Si je m'enivre, je m'enivrerai avec des gens qui ont la crainte du Seigneur, et non parmi ces libertins d'ivrognes.

ÉVANS

Comme Dieu me jugera, c'est là une intention vertueuse.

FALSTAFF

Vous entendez nier tous les chefs de votre accusation; messieurs, vous l'entendez.

MISS ANNE PAGE *entre dans la salle, apportant des carafes de vin.*

PAGE

Non, ma fille, nous boirons à table; remportez ces flacons.

(*Anne Page sort.*)

SLENDER

O ciel ! c'est là miss Anne Page !

MADAME FORD ET MADAME PAGE *entrent.*

PAGE

Ah ! madame Ford, salut.

FALSTAFF

Madame Ford, foi de chevalier, vous êtes la bien, la très bien arrivée. Permettez, belle Ford.

(*Il l'embrasse.*)

PAGE

Ma femme, saluez vos hôtes. Venez, messieurs, vous mangerez votre part d'un pâté chaud de venaison. Allons, messieurs, j'espère que nous noierons toutes vos querelles dans le verre.

(*Les deux dames, Falstaff et Page entrent au fond de la maison.*)

SLENDER

Je donnerais quarante schellings et plus, pour tenir ici mon livre de sonnets et de chansons. (*Simple se présente.*) Comment, Simple? D'où venez-vous? Faut-il que je me serve moi-même? et que je n'aie d'autre suivant que mon ombre? Répondez. — Vous

n'aurez pas non plus le livre d'énigmes sur vous ? L'avez-vous ?

SIMPLE

Le livre d'énigmes ! Comment, ne l'avez-vous pas prêté à Alix Pain-Court, la fête de la Toussaint, quinze jours avant la Saint-Michel ?

SHALLOW

Venez, mon neveu ; avancez, mon neveu. Nous sommes restés pour vous ; nous avons un mot à vous dire ; neveu, le voici ce mot : il s'agit d'une proposition, d'une sorte de proposition jetée à perte de vue par sir Hugues que voilà. Suivez-moi bien ; me comprenez-vous ?

SLENDER

Oui, oui, vous me trouverez raisonnable, si la chose l'est ; je ferai ce que demande la raison.

SHALLOW

Mais me concevez-vous ?

SLENDER

Si je vous comprends ! Oh ! très bien.

ÉVANS

Prêtez l'ouïe à ses propositions, monsieur Slender. Je vous tracerai un devis de l'affaire, si vous avez la capacité requise pour l'entreprendre.

SLENDER

Non, je veux agir comme mon oncle Shallow me dira. Je vous prie, excusez-moi ; il est juge de paix dans son propre comté, quoique je ne semble ici qu'un homme tout simple.

ÉVANS

Mais ce n'est pas là la question; la question concerne votre mariage.

SHALLOW

Oui, c'est là le point.

ÉVANS

Oui vraiment, c'est là le point, et qui tend directement à la personne de miss Anne Page.

SLENDER

Quoi, si ce n'est que cela, je veux bien épouser miss sous toutes conditions raisonnables.

ÉVANS

Mais pouvez-vous marier vos affections avec cette jeune fille ? Apprenez-le-nous de votre pouche ou de vos lèvres ; car divers philosophes tiennent que les lèvres sont une portion de la pouche; en conséquence, parlez clair et net. Pouvez-vous tourner vos inclinations vers miss Anne ?

SHALLOW

Neveu Abraham, pourrez-vous aimer cette jeune fillette ?

SLENDER

Je l'espère, monsieur; j'agirai comme il convient à un homme qui veut agir par raison.

ÉVANS

Eh ! non. Par les pienheureuses âmes d'en haut, vous devez répondre de ce qui est possible. Sentez-vous pouvoir tourner vers elle vos chastes désirs

SHALLOW

Vous devez parler net; voulez-vous l'épouser avec une bonne dot?

SLENDER

Je ferais une chose bien plus forte à votre prière, mon oncle, pourvu toutefois qu'elle s'accorde avec la raison.

SHALLOW

Eh! non. Concevez-moi donc, comprenez-moi, cher neveu; ce que je vous propose tend à vous faire plaisir; pouvez-vous aimer cette jeune pucelle?

SLENDER

Je veux l'épouser, monsieur, à votre prière. Si l'amour n'est pas grand au commencement, le ciel pourra bien le faire *décroître* sur une plus longue connaissance, quand nous serons mariés et que nous aurons plus d'occasions de nous connaître l'un l'autre. Ne sais-je pas assez que la familiarité engendre le mépris? Mais si vous me dites : épousez-la, je l'épouserai, c'est à quoi je suis très *dissolu*, et très *dissolument*.

ÉVANS

La réponse est sage, excepté dans son dernier mempre, eu égard au terme de *dissolu*. Dans notre sens, c'est *résolu* qu'il veut dire. Mais passons. Son intention est ponne.

SHALLOW

Oui, je crois que mon neveu avait bonne intention.

SLENDER

Oh! sûrement, ou puissé-je être écartelé tout vivant, là!

MISS ANNE PAGE *entre.*

SHALLOW

Chut! la belle miss Anne vient ici. — Je voudrais rajeunir pour l'amour de vous, miss Anne.

MISS ANNE

Le dîner est sur la table, messieurs; mon père désire l'honneur de votre compagnie.

SHALLOW

Je vais me rendre à son invitation, belle miss Anne.

ÉVANS

La volonté de Tieu soit pénie. Je ne veux pas être apsent au bénédicité.

(*Shallow et Evans sortent.*)

MISS ANNE *à Slender.*

Vous plaît-il de passer dans la salle, monsieur?

SLENDER

Non, je vous remercie, en vérité, de bon cœur. Je suis fort bien.

MISS ANNE

Le dîner vous attend, monsieur.

SLENDER

Je ne suis point un affamé, Dieu m'en garde! En vérité, je vous remercie. (*A Simple.*) Allez, valet, car vous êtes toute ma suite; allez servir mon oncle Shallow. (*Simple entre dans le fond de la maison.*) Un juge de paix peut quelquefois avoir besoin du valet de son ami, voyez-vous. Je ne tiens encore que trois valets et un jeune garçon, jusqu'à ce que ma mère soit morte; mais n'importe, en

attendant, je vis encore comme un pauvre gentilhomme.

MISS ANNE

Je ne rentrerai point sans vous, monsieur : on ne s'assoiera point à table que vous ne soyez venu.

SLENDER

Par ma foi, je ne veux rien manger. Je vous remercie tout autant que si je mangeais.

MISS ANNE

Je vous prie, monsieur, venez, marchons vers ce corridor.

SLENDER

J'aime mieux marcher ici ; je vous remercie. — J'ai eu le menton brisé l'autre jour en tirant des armes avec un maître d'escrime ; trois bottes pour une amourette ; depuis ce temps, je ne mange que des pruneaux cuits. — Pourquoi vos chiens aboient-ils ainsi ? Avez-vous des ours dans la ville ?

MISS ANNE

Je pense qu'il y en a, monsieur ; j'en ai entendu parler.

SLENDER

J'aime fort ce divertissement. Voyez-vous, je combattrai aussi bien mon ours que le plus vaillant homme d'Angleterre. Vous seriez bien effrayée, si vous voyiez un ours lâché ? Ne le seriez-vous pas ?

MISS ANNE

Oui, en vérité, monsieur.

SLENDER, *riant stupidement.*

Oh ! c'est pour moi boire et manger, que

d'entendre cette naïveté. J'ai vu Sackerson lâché vingt fois, et je l'ai repris par le bout de sa chaîne. Mais je m'en souviens : les filles et les femmes poussaient des cris!..... Oh! on ne crie pas comme cela! Il est vrai que le sexe ne saurait souffrir ces animaux. Ce sont des bêtes fort laides, et d'une vilaine physionomie.

M. PAGE *entre.*

PAGE

Venez, cher monsieur Slender, venez; nous attendons après vous.

SLENDER

Je ne veux rien manger. Je vous rends grâces, monsieur.

PAGE

Par le chapon qui fume sur ma table! vous ne ferez pas votre volonté : allons, venez, venez.

(*Le poussant pour le faire avancer.*)

SLENDER, *reculant.*

Non, je vous prie; montrez-moi le chemin.

PAGE

Avancez donc, monsieur.

SLENDER

Vous-même, miss Anne, vous passerez la première.

MISS ANNE

Non, pas moi, monsieur; je vous prie, avancez donc, je ne passerai point la première.

SLENDER

Sur ma conscience, je ne veux point passer

le premier. Non, certes, je ne suis pas capable de vous faire cette insulte.

MISS ANNE

Je vous en supplie, monsieur.

SLENDER *avançant et reculant, et cédant à la fin.*

J'aime mieux être incivil qu'importun. C'est vous-même qui vous faites insulte, là vraiment.

(*Ils sortent par la porte du fond.*)

ÉVANS *revient sur la scène avec* SIMPLE, *qu'il veut charger d'une lettre.*

ÉVANS

Allez droit devant vous, et enquérez-vous du chemin qui mène au logis du docteur Caïus. Une certaine dame Quickly vit chez ce docteur, laquelle est sur le pied de sa gouvernante, ou sa ménagère, ou sa cuisinière, sa blanchisseuse et repasseuse.

SIMPLE

Bon, monsieur.

ÉVANS

Le mieux à faire est de m'écouter. — Donnez-lui cette lettre; c'est une femme qui est fort de la connaissance de miss Anne. Cette lettre tend à disposer cette femme à l'engager de communiquer les désirs de votre maître à miss Anne. Marchez vite, je vous prie : je vais consommer mon dîner; on a parlé de fromage et de pommes de reinette.

(*Simple sort, et Evans rentre par une autre porte dans la salle à manger.*)

SCÈNE II

L'hôtellerie de la Jarretière.

FALSTAFF *est assis dans un vaste fauteuil*, L'HÔTE, BARDOLPH, NYM, PISTOL *et* ROBIN *sont autour de lui.*

FALSTAFF, *poussant un soupir.*

Mon hôte de la Jarretière.

L'HÔTE

Que dit ma grosse tour de chevalier? Parlez comme un sage et comme un savant.

FALSTAFF

Franchement, mon hôte, il faut que je réforme quelques-uns de mes suivants.

L'HÔTE

Congédiez, mon gros Hercule : cassez, allons; qu'ils détalent! (*A Pistol.*) Passe, sujet, passe.

FALSTAFF

Je vis céans à la grosse entreprise, comme le roi, à raison de dix livres par semaine.

L'HÔTE

Vous êtes un empereur, un monarque. Je consens à gager Bardolph; il percera mes tonneaux, il tirera le vin. Dis-je bien, puissant Hector?

FALSTAFF

Faites aussi bien que vous dites, mon hôte.

L'HÔTE

J'ai parlé, il peut me suivre. (*A Bardolph.*)

Je veux te voir faire mousser la bière et coller le vin. Je n'ai qu'une parole : suis-moi.

(*L'hôte sort.*)

FALSTAFF

Bardolph, suis-le. L'état de sommelier est un excellent métier. Un vieux manteau fait un juste-au-corps neuf; un écuyer flétri fait un sommelier tout frais. Pars; adieu.

BARDOLPH

C'est la vie que j'ai toujours desirée. Je veux faire fortune.

(*Il sort.*)

PISTOL *voyant sortir Bardolph.*

O bas apostat! veux-tu quitter l'épée pour tourner le fausset dans un caveau?

NYM

Son père le fit étant ivre. Ce mot n'est-il pas bien trouvé? — Il n'a point l'humeur héroïque. Voilà le nœud.

FALSTAFF

Je me réjouis d'être ainsi défait de cette bombe allumée; ses larcins étaient trop clairs; sa manière de dérober ressemble à celle d'un ignorant qui promène ses doigts sur un orgue; il n'observe ni temps ni mesure.

NYM

La perfection est de voler à la minute, comme on bat la mesure en musique.

PISTOL

Voler! fi donc, voler! Les gens sensés disent subtiliser.

FALSTAFF

Oh! çà, mes enfants, ma bourse est à sec.

PISTOL

En ce cas, gare le feu.

FALSTAFF

Il n'y a pas de remède. Il faut que je grapille, mes amis, que je ruse.

PISTOL

Les petits des corbeaux doivent avoir leur pâture.

FALSTAFF

Qui de vous connaît Ford de cette ville?

PISTOL

Je connais l'oiseau; il est bien emplumé.

FALSTAFF

Mes honnêtes grivois, je veux vous confier à quel point je me trouve.

PISTOL

A deux aunes et plus, en rotondité.

FALSTAFF

Trève de plaisanterie pour le moment, Pistol. Il est vrai, je me vois une ceinture de deux aunes de circonférence; la circonférence n'est pas le point dont il s'agit maintenant : il s'agit de ressources et d'industrie. En deux mots, j'ai le projet de faire l'amour à la femme de Ford. J'entrevois des dispositions de sa part; elle discourt, elle sert à table, elle décoche des œillades engageantes. Je puis traduire le sens de son style familier; et toute l'expression de sa conduite, rendue en bon anglais, est : *Je suis à sir Jean Falstaff.*

PISTOL

Il a bien étudié la belle; il sait bien traduire ses pensées en notre langue, à l'honnêteté près qu'il en ôte.

NYM

Un traducteur profond. Passerez-vous cette pointe à ma belle humeur?

FALSTAFF

Les chroniques du canton disent qu'elle a seule la régence du coffre-fort de son mari; elle a une légion de séraphins à sa disposition.

PISTOL

Une légion de démons sur sa trace! Allons, mon brave, sonnez la chasse; sonnez la chasse, vous dis-je.

NYM

Voilà de quoi échauffer l'imagination. Bon! l'entreprise promet; conquérez-moi les séraphins.

FALSTAFF

J'ai su lui écrire une lettre (*Il fait signe à Robin de lui verser à boire.*) que voici dans cette première poche; et dans la seconde est une autre épître pour la femme de Page, qui vient aussi tout à l'heure de m'octroyer des coups d'œil encourageants. Elle a examiné mon port et mes dehors avec un détail judicieux. Quelqufois les rayons de ses yeux sont tombés sur ma jambe; quelquefois sur ma bedaine majestueuse.

PISTOL

Ainsi le soleil brille sur la fange.

NYM

Ton humeur est plaisante : je te rends grâce de ce bon mot.

FALSTAFF

Oh! elle a fait la revue de mes dons extérieurs avec un appétit, une avidité si grande, que le feu de sa prunelle, tel qu'un miroir ardent, semblait me rôtir tout vif. Voici de même une lettre pour elle : elle tient aussi la bourse du ménage; c'est une mine de Guyane, toute d'or, des plus fécondes. Je veux les attraper toutes deux, et elles seront mes trésorières; elles seront mes Indes orientales et occidentales, et je veux commercer aux deux Indes. — (*A Pistol.*) Toi, va, rends cette lettre à Mme Page; (*à Nym*) et toi, celle-ci à Mme Ford. Nous prospérerons, enfants, nous prospérerons.

PISTOL

Deviendrai-je un Mercure, un Pandarus de Troie, tandis que je porte une lame à mes côtés? Que Satan prenne plutôt le métier, le maître et sa suite!

NYM

Mon *humeur* n'est point de faire d'actions basses. — Reprenez votre lettre d'*humeur* galante. Je prétens conserver la fleur de ma réputation.

FALSTAFF, *au page Robin.*

Toi sujet, porte bravement mes lettres; cingle, comme mon galion, vers ces côtes dorées. (*Aux deux autres.*) Hors d'ici, inutile valetaille; évanouissez-vous comme des flocons de neige. Suez, trottez, labourez derrière

un soc, pour gagner quelque gîte, et vous y blottir à tâtons. Falstaff veut prendre l'humeur du siècle, faire fortune comme un Français : allez, canaille; moi, moi seul avec mon page galonné.

(*Falstaff sort appuyé sur le page.*)

PISTOL, *suivant des yeux Falstaff.*

Puissent les vautours te serrer le gosier! De faux dés, des pions, de hautes et basses pièces, dupent le riche et le pauvre. Je veux avoir des testons en poche, tandis que tu sanglotteras pour un denier, vil mahométan!

NYM

Je rumine dans ma tête des opérations d'une *humeur* vindicative.

PISTOL

Comptes-tu te venger?

NYM

Oui, par le ciel et son étoile!

PISTOL

Avec la langue ou le fer?

NYM

Avec tous les deux. — Je veux découvrir à Ford l'*humeur* de ce galant.

PISTOL

Et moi pareillement, je prétends aussi raconter à Page, comment Falstaff, ce vil garnement, veut escamoter son argent, becqueter sa tourterelle, et salir sa couche.

NYM

Je ne laisserai point refroidir mon *humeur* Je suggérerai à Ford d'employer l'arsenic et la mort aux rats. Je veux lui donner la jau-

nisse; ce changement de couleur a des effets dangereux. Telle est l'*humeur* de Nym.

PISTOL

Tu es le Mars des mécontents; je te seconde : marche en avant.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE III

La scène représente une chambre chez le docteur Caïus.

LA DAME QUICKLY, SIMPLE *et* JEAN RUGBY *paraissent.*

QUICKLY

Jean Rugby! Jean Rugby! je te prie, monte au grenier, et regarde de tous tes yeux si tu ne vois point mon maître, le docteur Caïus, mon maître, revenir de la ville. S'il rentre, et qu'il rencontre quelqu'un au logis, hélas, Jésus! nous aurons ici l'enfer : vous entendrez abuser de la patience de Dieu, et du nom de notre bon roi anglais.

RUGBY

Je vais guetter.

QUICKLY

Va, je récompenserai ta peine, foi de ménagère. Nous aurons un bon coulis sitôt qu'il sera nuit, à la dernière lueur du charbon de terre. (*Rugby sort.*) — Voilà un brave garçon, serviable, complaisant, et, je vous en réponds, qui n'est ni conteur de nouvelles, ni querelleur, son plus grand vice est d'être

onné à la prière; il est un peu trop porté
ce côté : mais nul chrétien qui n'ait son
ce : laissons ce chapitre. — Pierre Simple
t votre nom, dites-vous?

SIMPLE

Oui, à défaut d'un meilleur.

QUICKLY

Et M. Slender est le nom de votre maître?

SIMPLE

Oui, vraiment.

QUICKLY

Ne porte-t-il pas une barbe touffue, ronde
mme le couteau d'un gantier?

SIMPLE

Non sûrement; il n'a encore qu'un petit
enton délicat et imberbe, avec quelques
ies de couleur d'or, de la couleur de Caïn.

QUICKLY

Un homme élancé et pétulant! N'est-il pas
ancé et pétulant?

SIMLPE

Oui, oui, je vous le cautionne; haut et droit,
robuste : ha! ha! il s'est battu contre un
rde de chasse.

QUICKLY

Que dites-vous? Oh! je crois le connaître :
penche-t-il pas la tête sur une épaule; la
ain sur la hanche; là, de cette façon, avec
ne démarche fière.

SIMPLE

Sans doute; oui, en vérité, c'est lui-même.

QUICKLY

Allons, allons, que Dieu n'envoie pas de

plus mauvais lot à miss Anne! Dites à M. le ministre Evans, que je ferai de mon mieux pour votre maître. Anne est une bonne fille, et je souhaite.....

RUGBY *accourt.*

RUGBY

Sauvez-vous; hélas! voilà mon maître qui vient.

QUICKLY

Nous serons tous exterminés. Courez à cette porte, bon jeune homme; entrez dans le cabinet. (*Elle enferme Simple dans le cabinet.*) Il ne s'arrêtera pas longtemps. (*Elle crie afin que le docteur l'entende.*) — Hélas! Jean Rugby, Jean, où es-tu donc? Viens, viens. Va, Jean, informe-toi de notre maître: je crains qu'il ne soit égaré ou malade, puisqu'il ne rentre point. (*Elle chante un refrain.*) La, re, la, la, rela, etc.

Le docteur CAIUS *entre.*

CAIUS

Que chantez-vous là? Je n'aime point les bagatelles. Partez, je vous prie; vous me chercherez un boîtier vert dans mon cabinet; une boîte oblongue, verte : entendez-vous ce que je *parle*? une boîte verte.

QUICKLY

Je vois, je vois; vous allez l'avoir. (*Bas, en s'en allant.*) Heureusement qu'il n'est pas en-é pour la chercher lui-même. S'il avait

ouvé le jeune homme, Dieu sait la jalouse énésie.

CAIUS, *entre ses dents.*

Ouf! ouf! par ma foi, il fait bien chaud. Je ais à la cour; et pourquoi? Traiter l'esprit ıalade de femmes qui se portent bien. — La rande affaire!

QUICKLY, *revenant.*

Est-ce ceci, monsieur?

CAIUS

Oui, mettez-le dans la poche de mon manteau. Quickly, dépêchez... Où est cette tortue e Rugby?

QUICKLY, *appelant*

Rugby! Jean, viens vers ton maître, avance.

Entre RUGBY

RUGBY

Me voilà, monsieur.

CAIUS

Vous êtes Jean Rugby, et Jean Rugby n'est u'un sot. Allons, prenez votre rapière et me uivez à la cour.

RUGBY

Je l'avais bien pensé déjà; voici la rapière ontre la porte.

CAIUS

Morbleu! le temps se perd. — Je me gronlerais moi-même. — Qu'ai-je oublié? — Ah! 'ai quelques simples encore à prendre dans e cabinet... Je ne voudrais pas les avoir aissées pour un empire.

(*Il entre dans le cabinet.*)

QUICKLY

Ah! malheureuse que je suis, il va trouver le jeune homme et devenir furieux.

CAIUS, *dans le cabinet.*

O diable! diable! qu'ai-je ici dans ma pharmacie! Scélérate! larronne! — Rugby, ma grande épée.

(*Il reparaît, entraînant dehors Simple par le collet.*)

QUICKLY

Mon bon maître, soyez content de...

CAIUS

Ah! pourquoi serai-je content de...

QUICKLY

Le jeune garçon est un honnête homme.

CAIUS

Et cet honnête homme, qu'a-t-il affaire dans mon cabinet? Morbleu, un honnête homme ne viendra point dans mon cabinet.

QUICKLY

Je vous conjure, ne soyez pas si *phlegmatique :* écoutez l'affaire telle quelle est. Il m'est venu en commission de la part du ministre Evans.

CAIUS

Bon.

SIMPLE

Oui, en concience, pour le prier de...

QUICKLY, *à Simple.*

Paix, je vous en prie.

CAIUS, *à Quickly.*

Contenez votre langue, vous. (*A Simple.*) — Vous, suivez votre récit.

SIMPLE

Pour prier cette honnête demoiselle, votre confidente, de glisser un mot à miss Anne en faveur de mon maître, qui la recherche ne vue de mariage.

QUICKLY

Voilà tout cependant; en vérité, voilà tout; mais je ne mettrai point mes doigts au feu pour cette besogne; je n'ai pas besoin de cela.

CAIUS

Hugues Évans vous a envoyé? — Donnez-moi une feuille de papier, Rugby. (*A Simple.*) Vous, attendez un moment.

(*Caïus s'assied et écrit.*)

QUICKLY, *bas à Simple.*

C'est un grand bonheur qu'il soit si calme. Si ceci l'avait jeté dans ses grandes furies, vous l'eussiez vu d'une violence et d'une *mélancolie!* — Nonobstant ma grimace, je ferai de mon mieux pour obliger M. Slender : oui, jeune homme. Ce *oui* que je vous dis est vrai, comme le *non* que j'ai dit à mon maître ne l'était pas. Je puis appeler le docteur français mon maître, croyez-moi; car je garde sa maison, je conduis la lessive, et j'essuie, je brosse, je couds, repasse, cuis, assaisonne, balaie, rince et fais moi-même tout ce qu'il y a à faire ici.

SIMPLE

Vous avez une forte charge : c'en est une grande de vivre dans le service et aux gages de quelqu'un.

QUICKLY

En savez-vous déjà quelque chose? Vous en sentirez la charge : vous sentirez ce que c'est... de se voir sur pied dès le point du jour, et tard au lit. — Néanmoins je vous le dirai à l'oreille ; mais ne soufflez pas un mot de ceci ; mon maître est lui-même amoureux de miss Anne ; mais nonobstant cela, je connais le cœur de Nancy. Il n'est ni chez vous, ni chez nous.

CAIUS, *à Simple.*

Vous, bélître, rendez-moi ce billet au prêtre Évans : c'est un cartel... morbleu! Je prétends lui couper la gorge dans le parc. J'apprendrai à ce cafard en soutane à s'entremettre et s'immiscer... Délogez vite; il ne fait pas bon pour vous dans ma maison. Morbleu! je pulvériserai ses os comme la poudre médicale... je ne lui laisserai pas en chair de quoi jeter au dogue qui jappe après lui.

(Simple s'enfuit.)

QUICKLY

Hélas! il ne parle que pour l'ami de son maître.

CAIUS

N'importe pour qui. — Ne m'avez-vous pas promis que j'aurais Anne Page pour moi? Morbleu! je prétends tuer ce prêtre montagnard, et j'ai choisi notre hôte de la Jarretière pour mesurer nos épées. Morbleu! je veux avoir Anne Page pour moi.

QUICKLY

Monsieur, la jeune fille vous aime, et tout

ira bien. Nous devons nous taire et laisser jaser le monde. Ne faut-il pas donner aux fous leur franc parler? Malepeste!

CAIUS

Rugby, venez derrière moi, et suivez-moi à la cour. — Morbleu! si je n'ai pas la main de miss Anne par vos soins, vous passerez ma porte. — Songez à me suivre, Rugby.

(*Caïus sort avec Rugby.*)

QUICKLY *seule.*

Va, va, par toi-même, tu auras la tête d'un fou. Non, je connais la pensée d'Anne sur ceci. Il n'y a pas une commère dans Windsor qui connaisse mieux la pensée d'Anne que moi, et qui ait plus d'empire sur son esprit que moi. J'en bénis le ciel.

(*On entend du bruit en dehors.*)

FENTON, *à quelques pas.*

Y a-t-il quelqu'un ici? Holà!

QUICKLY

Qui rôde ici? Je m'en doute. Venez jusqu'à notre maison, je vous prie.

M. FENTON *entre.*

FENTON

Eh bien, bonne et obligeante femme, comment vous portez-vous?

QUICKLY

Cahin, caha; mieux quand vous avez la bonté de le demander.

FENTON

Quelles nouvelles? Comment se porte la jolie miss Anne?

QUICKLY

En paix et en vertu ; et elle est jolie, et elle est honnête, et c'est une douce créature qui sent de l'amitié pour quelqu'un. (*Le regardant.*) Je puis vous le dire en passant. Le ciel en soit loué!

FENTON

Pensez-vous que j'aurai quelque succès? Ne perdrai-je point ma déclaration et mes peines?

QUICKLY

Véritablement, tout est dans les mains d'en haut; mais pourtant, monsieur Fenton, je jurerais sur mes heures qu'elle vous aime. N'avez-vous pas un signe au-dessus du sourcil gauche?

FENTON

J'ai en effet une marque de naissance; mais que s'ensuit-il?

QUICKLY

Ah! un bon conte s'en est suivi, monsieur Fenton. — Nancy a un signe tout pareil. — Mais, je le proteste, c'est la plus modeste fille qui ait jamais goûté de la vie. — Nous avons jasé hier une heure entière sur vos deux signes. — Je ne rirai jamais que dans la compagnie de cette jeune enfant. Mais, à dire vrai, elle est trop portée à la rêverie, à la *lancolie*; quoique pour vous... — Suffit... poursuivez.

FENTON

Fort bien. — Je veux la voir aujourd'hui. Tenez, voici pour reconnaître vos soins; et je vous conjure que votre voix plaide encore

en ma faveur. Si vous la voyez avant moi, recommandez-moi bien à elle, je vous prie.

QUICKLY, *lui souriant.*

Le voudrai-je faire? Oui, foi de ménagère, je le voudrai; et au premier moment où nous reprendrons notre confidence, je vous en conterai davantage sur le signe, et aussi sur les autres galants.

FENTON

Bon, adieu; je suis bien impatient de la voir.

QUICKLY, *saluant.*

Ma révérence à votre seigneurie, beau cavalier. (*Fenton sort.*) Il est beau, sans mentir, et honnête; mais Anne ne l'aime point. Je sais les sentiments d'Anne mieux qu'aucune autre. — Allons, retournons à l'ouvrage. — Dieu! qu'ai-je oublié?

(*Elle sort en courant.*)

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

La scène représente une espèce de promenade ou de lieu champêtre derrière la maison de M. Page.

MADAME PAGE *se promène tenant une lettre.*

Quoi! j'aurai échappé dans la fleur de mon bel âge aux billets doux des amants, et aujourd'hui je serai en butte à leurs attaques? Voyons.

(*Elle ouvre la lettre.*)

« Ne me demandez point raison de l'amour « que je sens pour vous; car, quoique l'a- « mour au désespoir puisse appeler la raison « pour son médecin, il ne la prend jamais « pour son conseil. Vous n'êtes pas jeune, je « ne le suis pas non plus. Oh! voilà que la « sympathie commence. Vous êtes gaie, je le « suis aussi. Ha! ha! nouveau degré de sym- « pathie entre nous. Vous ne haïssez pas le « vin pétillant; moi, je l'aime beaucoup. « Pourriez-vous souhaiter plus de sympathie « entre nous? Qu'il vous suffise, madame « Page, du moins si l'amour d'un guerrier « peut vous suffire, que je vous aime. Je ne « vous dirai point, *ayez pitié de moi;* ce n'est « pas le style d'un soldat; mais je dis, *aimez-* « *moi.*

« Signé,
« Votre dévoué chevalier,
« Tout prêt pour vous à guerroyer,
« Le jour, la nuit, à la chandelle;
« Et des amants le plus fidèle.

« JEAN FALSTAFF. »

Que me veut ce vieil Hérode? O corruption! O siècle pervers! Un homme en décadence, miné par les ans, vouloir se donner encore pour un jeune galant! — Au nom du démon qui le pique, quelle imprudence cette outre à vin a-t-il donc saisie dans ma conduite pour oser ainsi s'attaquer à moi? Quoi! il ne s'est pas trouvé trois fois en ma compagnie. Qu'ai-je donc pu lui dire? — Je ne fus point avare de ma gaieté, il est vrai; que le ciel me le pardonne! En vérité, je veux présenter un bill au prochain parlement, pour exporter

tous les hommes.— Comment me vengerai-je de lui? Car je prétends me venger, aussi vrai qu'il l'est, que sa large bedaine est farcie de poudings.

MADAME FORD *entre.*

MADAME FORD

Madame Page, vous pouvez m'en croire, j'allais chez vous.

MADAME PAGE

Et croyez-moi aussi, je vous réponds que je venais chez vous. — Vous avez mauvais visage.

MADAME FORD

Oh! c'est ce que je ne croirai jamais. Je puis montrer la preuve du contraire.

MADAME PAGE

Oui dà? — Mais vous avez mauvais teint, mes yeux du moins.

MADAME FORD

Aux vôtres, soit. — Je vous dis pourtant qu'on pourrait vous montrer la preuve du contraire. O madame Page! conseillez-moi.

MADAME PAGE

De quoi s'agit-il, voisine?

MADAME FORD

Oui, voisine! sans une bagatelle, un petit scrupule qui me retient, je pourrais parvenir un poste d'honneur.

MADAME PAGE

Defaites-vous de la bagatelle, femme, et prenez l'honneur. Quoi donc? — Moquez-vous des bagatelles. Que voulez-vous dire?

MADAME FORD

Si je voulais seulement faire en enfer un petit voyage d'un moment, pas plus long que

l'éternité, je pourrais être tout à l'heure madame la chevalière.

MADAME PAGE

Vous, menteuse! monsieur le chevalier Alix Ford! — Ce chevalier ne passerait pas. Ainsi vous demeurerez dans l'ordre de la bourgeoisie.

MADAME FORD

Une preuve plus claire que le jour! — Lisez ceci, lisez. — Voyez comment je pourrais être titrée.—Cet exemple me fera penser plus mal des hommes gras et replets, tant que j'aurai un œil ouvert pour distinguer les hommes sur l'apparence. Et cependant celui-ci semblait ne pas oser hasarder un serment; il louait la modestie des femmes; il faisait des reproches si bien placés, si graves au relâchement des mœurs, qu'il m'avait persuadée. J'aurais juré que ses sentiment s'accordaient avec ses discours; mais ils n'ont nul rapport; ils ne cadrent pas plus ensemble que les cent psaumes et l'air *des jupons verts*. Quelle tempête a jeté sur notre terre de Windsor cette baleine qui porte tant de tonnes d'huile entassées dans son ventre? Comment en tirerai-je vengeance? Je pense que le meilleur parti serait de l'amuser d'espérance, jusqu'à ce que le feu de son amour profane le fonde, et le rende étique. — Avez-vous jamais rien entendu de semblable?

MADAME PAGE, *lui rendant sa lettre, et prenant celle qu'elle avait reçue elle-même.*

Lettre pour lettre, la même chose, si ce n'est que le nom de Page diffère du nom de Ford. A votre grande consolation, vous n'êtes

pas, dans ce mystère, seule honorée de sa mauvaise opinion. Voici la sœur jumelle de votre lettre; mais que la vôtre, comme aînée, jouisse seule de l'héritage, car je proteste que la mienne n'y prétend rien. — Je vous réponds qu'il a un millier de ces lettres toutes écrites, avec un espace blanc pour les différents noms. Un millier! bon: bien plus; c'est la première édition, et les nôtres sont de la seconde. Il les fera imprimer sans doute, car il est fort indifférent sur le choix, puisqu'il veut nous mettre toutes les deux sous presse. J'aimerais mieux être une géante des temps fabuleux, et gémir sous le mont Pélion..... Allez, je vous trouverai vingt tourterelles libertines avant de trouver un homme chastè.

MADAME FORD, *comparant les lettres.*

En effet, c'est en tout la même lettre, la même main, les mêmes mots. Que pense-t-il donc de nous?

MADAME PAGE

Je n'en sais rien. Ceci me donne presque envie de quereller ma vertu. Je veux me tâter, m'etudier moi-même, comme quelqu'un dont je n'ai pas une parfaite connaissance. Sûrement, s'il n'avait reconnu en moi quelque faible que je n'y connais pas, il ne m'eût jamais assiégée avec cette audace effrénée.

MADAME FORD

Nommez-vous ceci un siége? Je réponds d'empêcher l'assiégeant de tenter l'escalade.

MADAME PAGE

Et moi de même. S'il arrive jusqu'au corps de la place, je consens à mettre bas les ar-

mes pour toujours. Vengeons-nous de lui; assignons-lui chacune un rendez-vous; feignons de compatir à sa peine; promenons-le finement d'amorces en amorces, jusqu'à ce que sa bourse soit à sec, et que ses chevaux restent pour gage chez notre hôte de la Jarretière.

MADAME FORD

Oh! je suis de moitié avec vous dans toutes les méchancetés qui ne compromettront pas le fond de notre honneur. Oh! si mon mari voyait cette lettre, elle fournirait un aliment éternel à sa jalousie.

MADAME PAGE

Regardez, le voilà qui vient, et mon digne époux avec lui. Celui-ci est aussi loin de la jalousie que je suis loin de lui en doner sujet, et, je l'espère, la distance est immense.

MADAME FORD

Vous êtes, à cet égard, la plus heureuse des deux femmes.

MADAME PAGE

Allons comploter ensemble contre notre gras chevalier. — Retirons-nous de ce côté.

(*Elles s'éloignent.*)

M. FORD *entre avec* PISTOL; M. PAGE *entre avec* NYM; *et chaque couple s'entretient séparément.*

FORD

Non, j'espère qu'il n'en est rien.

PISTOL

L'espoir, dans certaines affaires, ressemble à un lévrier qui a perdu sa queue et manque son gibier. Sir Jean convoite votre femme.

FORD

Eh quoi? ma femme n'est plus jeune.

PISTOL

Il attaque des deux mains une grande et une naine, une bourgeoise et une noble, une riche et une pauvre; il chasse la jeune et la vieille à la fois. Monsieur Ford, il aime votre pain quotidien. Veillez, monsieur Ford.

FORD

Il aimerait ma femme?

PISTOL

Du foie le plus chaud. — Prévenez-le, ou vous allez, ma foi, imiter feu Actéon aux pieds de corne, qui ne l'avait pas toute aux pieds.... Oh! ce nom est odieux.

FORD

Quel nom, monsieur?

PISTOL

Le nom d'un certain signe du firmament. Adieu, prenez garde, tenez l'œil ouvert; car les voleurs cheminent de nuit; prenez garde, ou, avant l'été, certain oiseau vous saluera de son chant. — Détalons, sir caporal Nym. — Croyez-le, Page, il vous parle raison.

(*Il sort.*)

FORD

Je saurai me modérer. J'approfondirai ceci.

NYM, *s'arrêtant encore, et grimaçant à chaque phrase qu'il dit à Page.*

Et c'est la vérité. Le mensonge répugne à mon *humeur*. Il m'a fait injure dans ses *humeurs* galantes. Vraiment, il fallait que je fusse d'*humeur* à porter sa lettre à la belle; mais j'ai une épée, et elle me coupera des vivres dans ma nécessité. — Il aime votre

femme; en un mot comme en quatre, je me nomme le caporal Nym; je parle et je soutiens ce que j'avance : ceci est la vérité; je me nomme Nym, et Falstaff aime votre femme. Adieu; je méprise le sot qui est d'*humeur* à vivre de pain bis et d'eau. Voilà mon *humeur*. Bonsoir.

(*Nym sort.*)

PAGE

Son *humeur*, dit-il! Voilà un grivois terrible. Il vous poursuit l'*humeur* partout où il peut la joindre.

(*Ford et Page parlent à part, chacun de son côté.*)

FORD

Je prétends chercher et découvrir ce Falstaff.

PAGE

Je n'entendis jamais plus d'affectation. Ce drôle ne parle que par convulsion.

FORD

Si l'avis est fondé, nous verrons.

PAGE

Je n'ajouterai point foi à un Catayen pareil, quand le ministre de la ville nous le cautionnerait pour un homme sincère.

FORD

C'est un garçon honnête et bienveillant. Nous verrons.

MADAME PAGE et MADAME FORD *reparaissent et s'approchent.*

PAGE

Si matin en campagne! Où vas-tu, Goton?

MADAME PAGE

Où allez-vous, George? — Nous prenons air. — Ecoutez.

(*Elle le prend sous le bras et lui parle.*)

MADAME FORD, *à son mari.*

Qu'est-ce, cher Arthur Frank? Pourquoi tes-vous mélancolique?

FORD

Moi mélancolique? Je ne suis point mélan-olique. — Retournez au logis; allez.

MADAME FORD

Oh! sûrement, vous avez en ce moment uelques lubies en tête. — Souhaitez-vous entrer, madame Page?

MADAME PAGE

Je vous suis. — Vous reviendrez dîner, eorge? (*Elle rejoint madame Ford, et lui it bas, en indiquant Quickly.*) Jetez les eux sur la haie. Cette femme sera notre nessagère auprès de l'impudent chevalier.

LA DAME QUICKLY *entre.*

MADAME FORD, *à madame Page.*

Croyez-moi, je songeais à elle; sa tournure onvient à merveille.

MADAME PAGE, *s'avançant vers Quickly.*

Voulez-vous qu'on vous devine? Vous cou-ez chez ma fille.

QUICKLY

Oui, en conscience: et comment se porte, je ous prie, la chère miss Anne?

MADAME PAGE

Accompagnez-nous, et venez le voir. Nous en avons pour une heure à jaser ensemble.

(*Madame Page, madame Ford et Quickly sortent.*)

PAGE

Quoi! si rêveur, monsieur Ford?

FORD

Vous avez entendu ce que m'a dit cet homme? Ne l'avez-vous pas entendu?

PAGE

Et vous, vous avez entendu ce que m'a dit son compagnon?

FORD

Les croyez-vous sincères?

PAGE

Fustigez-les, s'ils y reviennent, les fourbes. Je ne pense pas que le chevalier voulût s'émanciper jusque-là; mais ce couple qui l'accuse d'un dessein sur nos femmes, n'est qu'un attelage de fripons qu'il a chassés. Ce sont des vagabonds sans foi, aujourd'hui qu'ils manquent de service.

FORD

Ils étaient à ses gages?

PAGE

Eh! sans doute.

FORD

Je n'en goûte que mieux l'avis qu'ils nous donnent. Sir Jean loge à la Jarretière?

PAGE

Oui, il y loge. En honneur, s'il chasse à ma femme, et veut tenter près d'elle une course

périlleuse, je consens de la lâcher seule et libre à sa rencontre : et pour ce qu'il obtiendra d'elle, hors des rebuffades et de mauvais compliments, tout, mon ami, je le prends sur mon front.

FORD

Je n'ai point de mauvais soupçons sur ma femme; mais je n'aimerais pas à les lâcher toutes deux en pleine liberté. Un mari peut se mal trouver d'un excès de confiance; je ne veux rien prendre sur mon front, moi : je ne suis point, comme vous, d'humeur à m'accommoder de cela.

PAGE

Regardez de ce côté. Voyez notre hôte de la Jarretière, qui vient en fredonnant à grosses notes. Il a du vin dans la tête ou de l'or dans sa bourse, quand il porte une face si joyeuse. — Bonjour, notre hôte.

L'HÔTE et SHALLOW *s'approchent.*

L'HÔTE, *à Shallow.*

Qu'est-ce, cavalier de justice? Vous êtes un gentilhomme, vraiment, et un bruyant convive.

SHALLOW

Je vous suis, mon hôte; je viens après vous. — Vingt fois bonsoir, cher monsieur Page. Monsieur Page, voulez-vous venir avec nous? Nous avons une partie de plaisir à deux pas.

L'HÔTE

Contez-la-lui, cavalier de justice, contez-la lui, bruyant convive.

SHALLOW

Un combat à mort, monsieur, un duel entre le ministre gallois Evans et Caïus, le médecin français.

FORD

Notre cher hôte de la Jarretière, j'ai un mot à vous dire.

L'HÔTE

Que dites-vous, mon gros?

(*Ford l'emmène à quelque distance.*)

SHALLOW, *à Page.*

Voulez-vous, venir avec nous jouir de ce spectacle? Mon joyeux hôte vient de mesurer les épées; il avait l'inspection des épées; et il a, je pense, assigné pour rendez-vous aux deux champions des lieux tout opposés; car on assure, croyez-moi, que le ministre ne plaisante point. Ecoutez-moi, je vous conterai le plaisir que nous allons avoir.

L'HÔTE, *à Ford.*

N'avez-vous point d'action judiciaire contre mon général, mon chevalier errant?

FORD

Aucune, je le proteste; mais je vous donnerai un flacon de vin vieux si vous m'introduisez auprès de lui, et l'assurez que mon nom est Brock. Il s'agit d'une badinerie.

L'HÔTE

Votre main, mon maître. Vous aurez vos entrées et vos sorties: dis-je bien? et votre nom sera Brok. — Oh! c'est un joyeux chevalier. — Partons-nous, partons-nous? Une héritière est le sujet de la querelle.

SHALLOW

Après vous, mon hôte.

PAGE

J'ai ouï dire que ce Français s'escrime bien de sa rapière.

SHALLOW

Brr! je le dirais mieux que personne. Aujourd'hui, vous ne faites tous que ferrailler; et vous avez vos feintes, votre art d'égratigner, et vos estocades, et je ne sais quoi. C'est au cœur, monsieur Page; c'est ici, c'est ici. J'ai vu le temps où, avec ma longue épée, je vous eusse fait fuir tous les trois, découplés comme vous êtes, vous blottir tous trois dans un terrier.

L'HÔTE

Venez enfants, venez. Partons-nous?

PAGE

Nous sommes à vous. — J'aimerais mieux être à table, et les voir faire assaut de leurs langues que de leurs épées.

(*Page, Shallow et l'hôte sortent.*)

FORD *seul.*

Si Page est une dupe si confiante, et se repose si tranquillement sur sa fragile moitié, je n'ai point, moi, son talent pour me rassurer l'esprit si vite. Elle dînait hier avec Falstaff chez madame Page; et ce qui s'y passe entre eux, je le sais moins que l'Alcoran. Allons, je veux voir au fond de ceci; mon nom emprunté me servira à sonder Falstaff. Si je trouve ma femme fidèle, je serai bien payé de ma peine: si elle voulait

cesser de l'être, c'est une peine bien employée.

(*Il sort.*)

SCÈNE II

FALSTAFF et PISTOL *paraissent.*

FALSTAFF

Je ne veux pas te prêter un denier

PISTOL

Eh bien donc! je me figure la terre entière comme une huître qu'il me faut ouvrir avec mon épée. — Pourtant, voyez, je vous rembourserais loyalement sur la première contrebande.

FALSTAFF

Pas un denier. J'ai trouvé bon, sir, de vous prêter mon crédit pour emprunter ou mettre en gage; j'ai harcelé mes bons amis, afin d'obtenir trois répits pour vous et pour Nym, votre compagnon de lit, sans quoi vous eussiez tous deux fait la moue à travers une grille, comme une accolade de babouins. Je suis damné dans l'enfer, pour avoir juré aux lords, mes intimes, que vous étiez d'honnêtes gens, de bons soldats; et lorsque madame Bridget perdit le manche de son éventail, je pris sur mon honneur d'affirmer que vous ne l'aviez point.

PISTOL

Ne partageâtes-vous pas le butin? N'eûtes-vous pas quinze sous?

FALSTAFF

Avec juste raison, impudent, avec juste raison. Penses-tu que je veuille exposer mon âme gratis? En un mot, cesse de te suspendre à mon haut de chausse; je ne suis point le gibet qu'il te faut. — Allez, un poignard et des cordons de bourse. — Allez à votre affût de Pickt-hatch. — Partez. — Vous ne voulez pas me porter une lettre, vous, faquin? — Vous vous retranchez sur votre *honneur!* Vous, composé de bassesse infinie. Quoi! c'est tout ce que je puis faire, que de conserver mon *honneur* dans des bornes étroites : moi, moi, moi-même, quelquefois laissant la crainte du ciel sur la main gauche, et couvrant ma vertu de ma nécessité, je suis tenté de ruser, de border la haie, et de faire une filouterie; et vous, insolent, avec vos haillons, votre œil de renard, vos propos de taverne, vos serments qui font dresser la chevelure des ermites, vous voulez vous cacher sous l'abri de votre *honneur!* Vous ne prétendez pas porter la lettre, vous?

PISTOL

Je me repens. Que voulez-vous de plus d'un homme?

ROBIN *entre.*

ROBIN

Sir, une femme est là, qui demande à vous parler.

FALSTAFF

Qu'elle approche.

DAME QUICKLY *entre.*

QUICKLY, *d'un air mystérieux.*

Je présente le bonjour à votre seigneurie.

FALSTAFF

Bonjour, digne femme.

QUICKLY

Plaise à votre seigneurie, ce nom ne m'appartient pas.

FALSTAFF

Digne fille, donc.

QUICKLY

J'en puis jurer ; telle encore que l'était ma mère le jour que je suis née.

FALSTAFF

J'en crois la personne qui jure. Qu'avons-nous à traiter ensemble ?

QUICKLY

Votre seigneurie m'accorderait-elle de lui dire un mot ou deux ?

FALSTAFF

Deux mille, ma belle. Je vous accorderai même deux oreilles pour vous écouter.

QUICKLY

Chevalier, il est une dame Ford au monde. — Je vous prie, venez un peu plus près de cette fenêtre. — Moi, je demeure avec le docteur Caïus.

FALSTAFF

Bon, poursuivez. Madame Ford, dites-vous ?...

QUICKLY

Votre seigneurie dit la vérité. Je vous prie, venez un peu près de cette fenêtre.

FALSTAFF

Je vous réponds que personne n'entend. - Ces gens sont de ma suite, de ma propre maison.

QUICKLY

Sont-ils de votre suite ? Que le ciel les bénisse et en face ses serviteurs !

FALSTAFF

Bon, madame Ford ? — Quelles nouvelles de votre part ?

QUICKLY

Ah ! sir, c'est une douce créature ! Jésus, Jésus, votre seigneurie est badine et engageante ! Hélas ! que le ciel vous pardonne et à chacun de nous ! Je l'en prie tous les jours.

FALSTAFF

Madame Ford... Eh bien ! madame Ford ?...

QUICKLY

Tenez, voici l'affaire au net. Vous l'avez jetée dans un si grand trouble, que c'est une chose surprenante. Non, le plus huppé des courtisans qui fréquente la cour de Windsor n'eût jamais su lui causer un pareil trouble ; et cependant nous avons eu céans des chevaliers et des lords, et des gentilshommes avec leurs carrosses. Oui, je vous le garantis, carrosses suivaient après carrosses, lettres sur lettres, présents sur présents, dans l'or et la soie. si parfumés qu'ils embaumaient ; ce n'était que musc et rose ; et puis des discours si flatteurs, des vers si coulants, suivis de pâtes, de conserves les plus exquises et les plus belles ; il y avait, je vous assure, de quoi gagner le cœur de quelque femme que

ce soit. Et bien, elle ne fit pas les frais d'une œillade pour les voir. Moi-même, je me suis vu mettre, hier, vingt séraphins blancs dans ma main ; mais je défie, comme on dit, tous les séraphins du monde de réussir autrement que par les voies honnêtes. — Et, je vous assure, le plus fier de tous ces seigneurs n'en obtint jamais la faveur, même de sucer le petit bord de sa soucoupe lorsqu'elle prenait son thé. Pourtant on voyait ici des comtes : bien plus, des pensionnaires de la cour. Bon, tout cela ne fait que blanchir auprès d'elle.

FALSTAFF

Mais que me dit-elle, à moi? Abrégez. Au fait, mon cher Mercure femelle.

QUICKLY

Vraiment, elle a reçu votre lettre, dont elle vous remercie mille et mille fois ; et vous fait annoncer que son mari sort du logis entre dix et onze.

FALSTAFF

Dix et onze?

QUICKLY

Oui, je vous l'assure ; alors vous pourrez venir, et voir, dit-elle, le portrait que vous savez. — Monsieur Ford, son mari, restera tout le jour en ville. Hélas! la tendre femme passe bien mal sa jeunesse avec lui ; cet homme est la jalousie incarnée. La pauvre colombe ! elle mène une triste vie avec lui !

FALSTAFF

Dix et onze ! Femme, dites-lui bien des choses de ma part. Je ne lui manquerai pas.

QUICKLY

Bon, c'est bien dit. Mais j'ai encore une autre commission pour votre seigneurie. Madame Page vous présente aussi ses gracieux compliments; et je vous le dirai à l'oreille, c'est une femme modeste de tout point, civile, vertueuse : une dame, voyez-vous, qui ne manquera pas plus à sa prière du soir et du matin, que vos dévotes de Windsor, si béates qu'elles puissent être. Celle-ci m'a chargée de dire à votre seigneurie que son mari s'absente rarement du logis, mais qu'elle espère qu'il viendra des temps plus heureux. Jamais je n'ai vu femme raffoler à ce point d'un aimable gentilhomme. Sûrement vous avez un charme. Avouez, là, oui sûrement.

FALSTAFF

Moi? Non, je vous le proteste. Si vous mettez à part l'attraction naturelle de mes avantages personnels, je n'ai point d'autres charmes.

QUICKLY

Votre cœur en soit béni!

FALSTAFF

Mais dites-moi une chose, je vous prie. La femme de Ford et la femme de Page se sont-elles fait confidence de leur amour pour moi?

QUICKLY

Ce serait vraiment une belle plaisanterie! J'espère qu'elles ont plus de bon sens en partage : ce serait un beau tour, en effet! Mais madame Page souhaiterait que vous lui cédassiez, quoi qu'il vous en coûte, ce petit

bambin (*montrant le page Robin.*) qui trotte par la ville. Son mari, dit-elle, en est entiché; et monsieur Page est un honnête mari, je puis vous l'assurer. Cherchez une bourgeoise qui mène une vie plus heureuse que madame Page; elle fait ce qu'elle veut, dit ce qu'elle veut, reçoit tout, paye tout, se couche, se lève quand il lui plaît : tout se fait comme elle le veut; mais elle le mérite vraiment : car si nous voyons une bonne âme autour du château de Windsor, en vérité c'est elle. Il faut que vous lui envoyiez votre page; je n'y sais point d'autre remède.

FALSTAFF

J'en ferai le sacrifice très volontiers.

QUICKLY

Mais faites-le donc. Vous sentez qu'il peut, dans la suite, aller et venir entre vous deux; et, à tout événement, donnez-vous un mot du guet, afin de pouvoir connaître les sentiments l'un de l'autre, sans que le jeune garçon ait besoin d'y rien comprendre; car il n'est pas bon que des enfants aient le mal devant les yeux : vous le savez, de vieux matois ont de la discrétion, dit un proverbe; ils entendent le train du monde.

FALSTAFF

Portez-vous bien; recommandez-moi à ces deux belles. Voici ma bourse, et je reste votre débiteur encore. — Page, allez avec cette respectacle femme. — Ces nouvelles m'ont mis en feu.

(*Quickly sort avec Robin.*)

PISTOL, *à part, lorgnant et suivant Quickly.*

Voilà une flûte équipée pour le commerce de Cupidon, qui semble d'assez bonne prise. Donnons-lui la chasse, poursuivons, forçons de voiles, faisons feu : je vous l'enlève à l'abordage, ou l'Océan coulera à fond l'armement.

(*Il sort.*)

FALSTAFF, *seul.*

Tu fais donc de ces tours, vieux Falstaff? Suis ton chemin. — Je veux tirer parti de ton vieil individu, plus que je n'ai encore fait. Oui ! ces femmes jettent vers toi un regard de concupiscence. Dois-tu, après avoir dépensé de si gros fonds dans ta vie, te voir fleurir aujourd'hui et faire fortune? Je te remercie, ami vrai, bon vieux corps. Laissons dire à l'envie qu'il est construit grossièrement; s'il l'est agréablement, qu'importe.

BARDOLPH *entre.*

BARDOLPH

Mon chevalier, un monsieur Brok est en bas, qui désire vous parler et faire connaissance avec vous, et il a envoyé à votre seigneurie un baril de vin de Canarie.

FALSTAFF

Brok est son nom?

BARDOLPH

Oui, chevalier.

FALSTAFF

Qu'il monte (*Bardolph sort.*) De pareils brocs sont bien venus chez moi, lorsqu'ils contiennent une pareille liqueur. — Ah ! dame

Ford et dame Page, vous ai-je bloquées toutes les deux? Bravo! courage!

BARDOLPH *rentre, amenant* FORD déguisé.

FORD

Que Dieu vous garde, sir.

FALSTAFF

Et vous aussi, sir. Souhaitez-vous me parler?

FORD

Excusez, si j'ose m'introduire ainsi chez vous sans cérémonie.

FALSTAFF, *jetant les yeux sur le baril qu'on apporte.*

Vous êtes le bien-venu. Que désirez-vous? Laissez-nous, sommelier.

(*Bardolph sort.*)

FORD

Sir, vous voyez un gentilhomme qui a dépensé beaucoup d'argent. Je m'appelle Brok.

FALSTAFF

Cher monsieur Brok, je désire vous connaître plus amplement.

FORD

Noble sir Jean, j'ambitionne l'honneur de votre connaissance; non que mon dessein soit de vous être à charge; vous saurez d'abord que je me crois plus au large et plus en situation d'obliger un ami, que vous ne pouvez l'être; et cette raison m'a semblé un passeport suffisant pour abréger les compliments. On dit, vous ne l'ignorez pas, qu'où l'or frappe, toutes les portes tombent.

FALSTAFF

Peste, l'or est un bon soldat il fait
rèche.

FORD

Sans doute (*il soulève son manteau*); et j'ai
ci un gros sac de pistoles qui me pèse sous
e bras et qui m'incommode. Si vous voulez
n'aider à le porter, à le garder, sir Jean pre-
nez-le tout, ou la moitié, pour me soulager
lu fardeau.

FALSTAFF

Je ne sais pas, monsieur..... à quel titre
e puis..... monsieur, mériter d'être votre
aissier.

FORD

Vous l'apprendrez, si vous avez la bonté de
n'entendre.

FALSTAFF

Parlez, cher monsieur Brok : je serai ravi
le vous servir et de vous soulager.

FORD

Je serai court. J'entends dire de tous côtés,
ir, que vous êtes un homme éclairé, et vous
n'êtes connu depuis longtemps, quoique,
nalgré mon désir, je n'aie jamais trouvé l'oc-
asion de me faire connaître de vous. Ce que
e vais vous découvrir m'oblige d'exposer au
our mes propres imperfections; mais, cher
ir Jean, en jetant un œil sur mes faiblesses,
quand vous les entendrez dévoiler, tournez
'autre œil sur le registre des vôtres, alors
'échapperai peut-être plus facilement au re-
proche. Personne ne sait mieux que vous

combien les péchés du genre des miens sont faciles.

FALSTAFF

Très bien. Poursuivez.

FORD

Une certaine dame habite cette ville. Son mari se nomme Ford.

FALSTAFF

A merveille.

FORD

Je l'aimai longtemps. Il me souvient, croyez-moi, des sommes que j'ai prodiguées pour elle. — Avec quelle ardeur vigilante j'ai suivi tous ses pas, mis l'enchère aux moyens de la rencontrer, mendié chaque occasion qui m'offrait, à la dérobée, le bonheur de la voir une minute. Non content des cadeaux que j'achetais sans cesse, j'ai donné beaucoup autour d'elle, pour savoir quels seraient les dons qui lui plairaient. Bref, je l'ai poursuivie comme l'amour me poursuivait; c'est-à-dire, à toute heure, à toute occasion. Mais, quoique j'aie bien mérité, du moins dans mon opinion, une récompense, je n'en ai reçu aucune, ou qu'une seule, l'expérience. Si c'est un trésor, j'ai acquis celle-ci à grands frais : ce qui m'a instruit à dire que:

L'amour, comme notre ombre, fuit
L'objet réel qui le poursuit;
Poursuivant toujours qui le fuit,
Et fuyant qui le poursuit.

FALSTAFF

N'avez-vous jamais tiré d'elle de promesse de vous satisfaire?

FORD

Jamais.

FALSTAFF

L'avez-vous sollicitée à cet effet?

FORD

Jamais.

FALSTAFF

Diable! de quelle nature était donc votre amour?

FORD

Il ressemblait à l'homme qui bâtit une belle maison sur le terrain d'un autre. Ainsi, pour m'être mépris de place, j'ai perdu mon édifice et mon argent.

FALSTAFF

Mais à quel propos m'apportez-vous cette confidence?

FORD

Quand je vous l'aurai dit, je vous aurai tout dit, sir Jean. Suivant certains oui-dire, cette vertu si farouche pour moi, s'apprivoisait en d'autre rencontres; et la belle s'est tellement livrée à toute sa belle humeur, que le public glose assez mal sur sa conduite. Voici donc, sir Jean, le fond de mon projet. Vous êtes un homme de rang, d'une éducation accomplie, parlant admirablement bien, voyant les meilleures sociétés, recommandable par votre place et par votre personne, cité pour vos exploits guerriers, votre air de cour et vos profondes connaissances...

FALSTAFF

Ah monsieur...

FORD

Croyez-le, et vous le savez bien. Voilà de l'argent; dépensez, dépensez-le; dépensez plus; dépensez tout ce que je possède, et prêtez-moi seulement en échange autant de votre temps qu'il en faut pour ouvrir une tranchée en forme devant l'honneur de la femme de ce Ford; employez votre art conquérant; forcez-la de se rendre. S'il est un homme qui puisse la vaincre, c'est vous plus que tout autre.

FALSTAFF

Serait-ce un moyen de vous guérir de votre amour, que de m'emparer de celle pour qui vous brûlez? il me semble que vous choisissez des remèdes bien étranges.

FORD

Oh! concevez mon but. Notre *auguste* se guinde si haut sur les principes de l'honneur, que je crains sottement de l'approcher de près. L'objet me semble trop éblouissant pour ma vue. Mais si j'arrivais devant elle avec quelques preuves de fait en main, mes désirs auraient un exemple alors, et un titre pour se faire valoir; je pourrais alors la forcer dans ses retranchements d'honneur, de réputation, de foi conjugale, et mille autres défenses qui m'en imposent maintenant comme une armée en bataille. Que dites-vous de ceci, sir Jean?

FALSTAFF

Monsieur Brok, je commence d'abord par user sans façon de votre bourse; ensuite mettez votre main dans la mienne; enfin, com-

ne il est vrai que je suis un gentilhomme l'honneur, si madame Ford vous plaît, je vous la livre.

FORD

Obligéant chevalier!

FALSTAFF

Monsieur Brok, vous l'aurez, vous dis-je.

FORD

N'épargnez point l'argent, sir Jean; vous n'en manquerez pas.

FALSTAFF

Et vous ne manquerez pas d'avoir madame Ford, monsieur Brok; vous ne la manquerez pas. Je puis vous le confier: j'ai un rendez-vous avec elle, à sa prière. Son assistante, ou son entremetteuse, sortait justement quand vous êtes entré. Comptez sur moi; je serai bien près de madame Ford entre dix et onze. Le maudit jaloux, son bélitre de mari, doit être absent. Revenez me trouver ce soir, vous apprendrez comment j'avance les affaires.

FORD

Quel bonheur pour moi, que votre connaissance, sir! Connaissez-vous le mari?

FALSTAFF

Bâtonnez ce misérable, ce pauvre sot. Je le connais pas; pourtant je lui fais tort en l'appelant pauvre. On assure que le jaloux possède des monceaux d'or; ce qui donne à sa femme une taille, un visage, un éclat!... Je la destine à me servir de clef pour puiser au coffre du vieux Hébreu. C'est là qu'est ma maison et ma terre promise.

FORD

Je voudrais que le mari vous fût connu, pour que vous pussiez au besoin éviter sa rencontre.

FALSTAFF

Bâtonnez-le, l'automate, le galopin des halles et des foires! Je veux le faire tressaillir, et lui glacer les sens; je veux le mener en laisse avec ma canne, et la suspendre comme un météore entre les cornes de l'animal. Monsieur Brok, vous allez voir. Moi, je gouverne l'étoile du manant, s'il a une étoile; et vous, vous aurez soin de sa femme. — Revenez me trouver sur la brune. Ford est un sot; je prétends charger son épitaphe d'un titre de plus. Vous, monsieur Brok, vous le connaîtrez pour un capricorne et un sot. Revenéz me trouver sur la brune.

(*Falstaff sort.*)

FORD, *seul.*

Vil épucurien, sélérat, monstre! mon cœur crève d'impatience. Qu'on vienne me dire encore que cette jalousie est absurde! — Ma femme lui épargne les avances; l'heure est fixée; l'accord est fait. Qui l'aurait pu penser? Voyez quel enfer c'est d'avoir une femme perfide! Mes coffres seront rançonnés, ma couche sera souillée, mon honneur mutilé; et, pour surcroît d'injure, il faut baisser la tête sous une légende d'abominables noms, dont l'auteur même de l'affront me régale. O noms épouvantables! quels titres! quels noms! Ceux de Satan, de Belzébuth sont doux; et ce sont des réprouvés, des démons

qui les portent ; mais cocu! juste Dieu! cocu complaisant! Le diable même n'a pas un nom semblable. — Page est un imbécile, un sot débonnaire; il se fie à sa femme, il dédaigne d'être jaloux! J'aimerais mieux confier mon beurre à un Flamand, mon fromage à un ministre gallois, mon flacon d'eau-de-vie à un Irlandais, ma haquenée à un filou, pour l'essayer dans la campagne, que ma femme à sa propre garde. Une femme médite, elle complote, elle projette, et ce qu'elle couve dans son âme, elle l'exécutera; elle rompra son cœur; mais elle saura l'exécuter. Le ciel soit loué de m'avoir créé jaloux! — Leur rendez-vous est à dix heures. — Je le préviendrai; je démasquerai ma femme; je me vengerai de Falstaff, et me rirai de Page. — Partons, arrivons — trois heures trop tôt, plutôt qu'une minute trop tard. — Se voir cocu! cocu! oh! fi, fi. — L'enfer!

(*Il sort.*)

SCÈNE III

parc de Windsor.

Le docteur CAIUS *paraît armé et en habit de combat; il s'appuie fièrement sur sa grande épée.* RUGBY *le suit.*

CAIUS

Jean Rugby?

RUGBY

Mon maître?

CAIUS

Hum, hum! Quelle heure est-il?

RUGBY, *regardant en haut.*

Oh! la voilà passée, l'heure à laquelle M. Hugues avait promis de se trouver ici.

CAIUS

Morbleu! il s'est racheté la vie en ne venant pas. Il a bien prié, bien consulté sa Bible, pour se dispenser de venir sur le pré. Morbleu! Jean Rugby, il serait déjà mort, s'il eût osé venir.

RUGBY

Il est prudent, monsieur; il sait que vous ne lui feriez point de quartier, s'il venait.

CAIUS

Morbleu! la momie n'est pas plus morte que sa personne, quelque part que je le trouve. Rugby, prenez votre rapière; je vais vous montrer comment je veux le tuer.

RUGBY

Hélas! je ne sais pas tirer des armes, monsieur.

CAIUS

Faquin! prenez votre rapière.

RUGBY

Restez coi; voici compagnie.

L'HÔTE, SHALLOW, SLENDER *et* M. PAGE *se présentent.*

L'HÔTE

Vive notre bruyant docteur!

SHALLOW

Monsieur le docteur Caïus, je vous baise les mains.

PAGE

Bonjour, honnête docteur!

SLENDER

Regardez; je vous salue aussi, moi.

CAIUS

A quel dessein venez-vous tous de compagnie, deux, trois, quatre?

L'HÔTE

Pour vous voir combattre; vous voir parer, riposter; vous voir ici, vous voir là; vous voir pousser vos bottes d'estoc, de taille, puis votre seconde, votre flanconnade. Est-il mort, mon Éthiopien, mon Français? Que dit mon Esculape? mon cœur de sureau? Est-il mort, mon bruyant Alexandre? Est-il mort?

CAIUS, *avec dépit, et se promenant fièrement.*

C'est un bélître de prédicant, un lâche. Morbleu! il craint de montrer sa tête.

L'HÔTE

Que je meure, mon brave fanfaron d'urine si vous ne ressemblez pas sous les armes Cœur-de-Lion, ou à Hector de Grèce.

CAIUS, *se promenant toujours.*

Je vous prie tous, rendez témoignage que je l'ai attendu seul, de pied ferme, trois, quatre, cinq heures, et qu'il n'a pas paru.

SHALLOW

C'est qu'il se montre le plus sage, messire docteur. Il a le département de âmes, et vous le département des corps; si vous alliez com-

battre tous deux, vous agiriez contre l'esprit et le fondement de vos professions. N'est-il pas vrai, monsieur Page?

PAGE

Vous-même, monsieur Shallow, vous fûtes un bretteur fameux dans votre temps, quoique vous soyez maintenant une colonne de la paix.

SHALLOW

Vive Dieu! monsieur Page; tout vieux que je suis aujourd'hui, et officier de paix, je ne puis voir une épée nue, que les doigts ne me démangent; je grille de faire deux temps d'assaut. (*Il se met en posture et pousse quelques bottes.*) L'idée du vieux temps chatouille toujours, monsieur Page. Quoique nous soyons juges et docteurs, et ecclésiastiques, nous avons encore en nous quelque levain de notre jeunesse. Nous sommes les enfants des femmes, monsieur Page.

PAGE

C'est une vérité, monsieur Shallow.

SHALLOW

L'expérience l'a prouvé, monsieur Page. Monsieur le docteur Caïus, je viens pour vous ramener à votre domicile; je suis juge de paix. Vous vous êtes montré sage médecin, et monsieur Évans s'est montré un sage et paisible ecclésiastique. Il faut que je vous ramène, et que vous m'accompagniez, monsieur Caïus.

L'HÔTE, *s'avançant gravement.*

Sous le bon plaisir de la justice..... Un mot d'avis, fier *mountebank.*

(*Il prend Caïus à part; les autres prêtent l'oreille.*)

CAIUS

Mountebank! Que veut dire ce terme?

L'HÔTE

Mountebank, mon brave paladin, signifie dans notre anglais, *valeur*, *bravoure.*

CAIUS

Morbleu! je porte plus de *mountebank* dans les veines que ce druide anglais : moi lui couper les oreilles!

L'HÔTE

Il vous fera une querelle diabolique.

CAIUS

Que murmurez-vous?

L'HÔTE

Qu'il vous fera une réparation canonique.

CAIUS

Sans doute, j'y réfléchis, il la fera comme vous le dites; morbleu! je l'exige.

L'HÔTE

Et je veux l'exciter à le faire, ou je le laisse se tirer d'embarras tout seul.

CAIUS

Je vous remercie.

L'HÔTE

Écoutez encore, mon brave; mais un moment. (*Il laisse là le docteur et s'approche des autres.*) — Vous, grave convive, et mon-

sieur Page, et vous aussi, cavalier Slender, enfilez tous la grande rue, jusqu'à Frogmore.

PAGE

Sir Hugues y est? Y est-il?

L'HÔTE

Il est là. Voyez de quelle humeur il sera; et moi je viens à travers champs, et vous amène ce docteur. Est-ce bien raisonner, mes maîtres?

SHALLOW

Nous le ferons.

TOUS, *à Caïus.*

Adieu, adieu, adieu, grand, vaillant, fameux docteur.

(*Page, Shallow et Slender sortent.*)

CAIUS

Hum, hum, moi vouloir tuer le prêtre; car ce pédant veut me supplanter auprès de miss Page.

L'HÔTE

Qu'il meure; mais rengaînez d'abord votre impatience. (*Il lui montre la rivière voisine.*) Jetez de l'eau froide sur votre colère, et venez à Frogmore par le chemin des champs. Miss Anne dîne à la ferme à une fête de village, et vous lui ferez votre cour sous l'ormeau. Topez à ceci. Dis-je bien?

CAIUS

Morbleu! vous me rendez service; morbleu, je vous aime pour cela; et morbleu je vous adresserai mes pensionnaires, ducs, barons, chevaliers, comtes, tous mes patients. Nous y gagnerons tous deux.

L'HÔTE

Comme de ma part je réponds d'être votre *ntagoniste* auprès de miss Anne. Dis-je ien?

CAIUS

C'est bien dit; fort bien.

L'HÔTE

Marchons donc.

CAIUS

Songez à me suivre de près, Rugby.

(*Ils sortent.*)

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

Frogmore, lieu qui touche à Windsor.

VANS *paraît en veste, portant un bâton gallois en baudrier, un poignard au côté et une épée à la main.* SIMPLE *le suit.*

ÉVANS

Vous, bon serviteur de monsieur Slender, t connu personnellement par le nom et le urnom de Pierre Simple, répondez-moi, je ous prie. Quelle route avez-vous tenue pour hercher le sieur Caïus, qui se qualifie doc- eur en médecine?

SIMPLE

D'abord la route du bois, puis la route du imetière, ensuite la route du bord de l'eau, nfin la route du gravier, avec la route du ieux Windsor : toutes les routes en vérité, l'exception du grand chemin.

ÉVANS

Je désire avec véhémence que vous jetiez pareillement la vue de ce côté.

SIMPLE

J'y vais, monsieur.

(*Simple sort.*)

ÉVANS *seul, se livre à la frayeur.*

Dieu de mon âme! à quel point je suis plein de colère!... Quel tremblement j'éprouve! S'il m'a trompé, j'en... j'en aurai de la joie. Que ma mélancolie devient froide. (*Il tremble.*) Si je trouvais un moment opportun, je lui briserais la tête avec sa fiole d'urines. — Que Jésus garde la mienne!

(*Il chante pour s'étourdir.*)

Au bord des clairs ruisseaux
Et des grottes profondes,
Où les jeunes oiseaux
Au murmure des ondes
Chantent leurs madrigaux :
Là nous ferons des lits de roses,
Et cent chiffres de fleurs,
Exhalant leurs douces odeurs,
Et tout nouvellement écloses.

Au bord des...

Miséricorde! je me sens une grande envie de crier!

Où les jeunes oiseaux...

J'ai des dispositions prochaines à pleurer chrétiennement.

Chantent leurs madrigaux...

Un jour que j'étais assis
Près des murs de Babylone...

Et cent chiffres de fleurs,
Exhalant leurs douces odeurs.
Au bord des...

SIMPLE, *accourant.*

Le voici, le voici, sir Hugues; il vient par e sentier.

ÉVANS, *plein de trouble.*

Il est le bien arrivé.....

Au bord des clairs ruisseaux...

Plaise au Dieu Sabaoth de faire prospérer e bon droit! Quelle arme porte-t-il?

SIMPLE

Je ne parle pas d'armes, monsieur. Mon naître et monsieur Shallow sortent de Frog-nore avec un autre gentilhomme. Les voilà ui passent la haie, derrière ces chênes, et iennent à nous.

ÉVANS

Je vous prie, donnez-moi ma soutane, ou lutôt gardez-la entre vos bras.

I. PAGE, SHALLOW *et* SLENDER *entrent.*

SHALLOW

Eh! qui vous savait ici, cher ministre? ien le bonjour, sir Hugues. Surprenez un oueur sans ses dés, et un docteur sans ses vres, vous crierez miracle.

SLENDER, *levant les yeux au ciel.*

O tendre Anne Page!

PAGE

Le ciel vous tienne en santé, sir Hugues!

ÉVANS

Que Tieu, dans sa miséricorde, vous donne tous sa pénédiction!

SHALLOW

Mais, qu'est-ce que je vois sous son bras! Quoi! l'épée et la parole! Etudiez-vous ces deux arts à la fois, bon curé?

PAGE

Et toujours jeune, sir Hugues. Comment! en veste et en caleçons dans ce jour humide et nébuleux?

ÉVANS

Il y a des causes et des raisons pour cela.

PAGE

Nous sommes venus vers vous, digne curé, pour faire une bonne œuvre.

ÉVANS

Fort bien : quelle bonne œuvre

PAGE

Certain particulier très grave, que nous avons quitté là-bas, a reçu sans doute une insulte de quelqu'un, du moins est-il sorti des bornes de la modération, et dans un emportement au-delà de ce que vous pouvez croire.

SHALLOW

J'ai essuyé septante hivers et plus sur cette tête chenue ; mais je n'ai jamais vu un homme de son état, de sa gravité et de sa science, oublier ainsi tout ce qu'il se doit à lui-même.

ÉVANS

Quel est-il?

PAGE

Je crois que vous le connaissez : c'est monsieur le docteur Caïus, notre célèbre médecin français.

ÉVANS

Carreaux de Dieu! Par les commotions de ıon âme... j'aimerais mieux que vous me arlassiez de la monture de Balaam.

PAGE

Pourquoi?

ÉVANS

Il a moins lu qu'elle Hippocrate ou Galien, ; elle avait plus de pravoure que lui. Je vous donne pour le poltron le plus fieffé que ɔus puissiez désirer de connaître.

PAGE

Vous pouvez m'en croire, monsieur Shal-w; voilà l'homme même qui devait se battre vec lui.

LENDER, *levant les yeux au ciel dans une extase niaise.*

Ah! douce Anne Page!

AIUS, L'HÔTE *et* RUGBY *paraissent au loin.*

SHALLOW

En effet, ses armes l'indiquent. (*Il s'écrie.*) tez-vous entre eux deux, retenez-les tous ɛux. — Le docteur Caïus s'approche.

PAGE

Allons, mon vénérable pasteur, rengaînez ɔtre coutelas.

SHALLOW

Et vous le vôtre, monsieur le docteur.

L'HÔTE

Désarmons-les, puis laissons-les disputer ısemble. Qu'ils conservent leurs membres

sains et entiers, et qu'ils hachent... (*Ils laissent aller les combattants, en feignant de les retenir et de les désarmer.*) qu'ils estropient notre pauvre anglais.

CAIUS, *bas à Évans.*

Souffrez, s'il vous plaît, que je confère un moment avec vous. — (*Haut.*) Bélître, pourquoi ne vous trouvez-vous pas sur le pré?

ÉVANS, *bas.*

Je vous conjure, usez de commisération. (*Haut.*) Je vous joindrai en temps et lieu.

CAIUS, *haut.*

Vous êtes un poltron, un automate, un vrai jocrisse.

ÉVANS, *bas.*

Je vous supplie, ne servons point de pierre de scandale, ni de jouet à la malice des autres; je désire votre amitié; d'une manière ou d'une autre, je vous ferai satisfaction. (*Haut, et montrant son bâton.*) Je vous fendrai le chef avec ma canne, pour vous apprendre à comparaître quand vous donnez des rendez-vous et des assignations.

CAIUS

Comment! comment! Jean Rugby, mon hôte *de la Jarretière*, ne l'ai-je pas attendu pour le tuer? N'ai-je pas fait sentinelle à la place indiquée ?

ÉVANS

Comme j'ai une âme chrétienne, voici incontestablement la place indiquée. Voyez, j'en prends à serment mon hôte de la Jarretière.

L'HÔTE

Allons, la paix tous les deux, Gallois et Gaulois, docteur des Gaules et prêtre de Galles, médecin de l'âme et médecin du corps.

CAIUS

Vraiment, le détour est rare, excellent!

L'HÔTE

Paix, vous dis-je; écoutez votre hôte de la Jarretière. Suis-je politique? suis-je subtil? suis-je un Machiavel? Perdrai-je mon docteur? Non, il me donne les décoctions et les potions. Perdrai-je mon curé, mon ministre, mon sir Hugues? Non, il me donne les paraboles et les dispenses. *(A Évans.)* Vous, prêtez-moi votre main céleste : bon! *(A Caïus.)* Et vous, prêtez-moi votre main terrestre : bon. — Enfants de l'art, je vous ai trompés tous deux; je vous ai adressés à places différentes. Vos cœurs sont fiers, vos membres sont sains : que la bouteille soit la fin de tout ceci. Venez, mettez ces épées en gage; suivez-moi, enfants de la paix. Venez, venez, venez!

SHALLOW

C'est là ce qui s'appelle un hôte jovial! suivons, braves gens, suivons, suivons.

SLENDER, *toujours avec son air extatique et niais.*

O belle Anne Page!

(Shallow, Slender, M. Page et l'Hôte, sortent.)

CAIUS, *rêvant.*

Hum! tiens-je le nœud de l'énigme? Aurait-

il fait de deux docteurs deux idiots de sa façon ?

ÉVANS

Tout est bien, parfaitement bien. Il nous avait postés comme deux pions du jeu d'échecs, qui fut inventé par..... Mais passons. — Je souhaite ardemment que nous devenions amis, et nous creuserons conjointement nos deux cerveaux pour tirer vengeance de l'hôtelier de la Jarretière, de cet excommunié, ce mécréant qui vend à fausse mesure.

CAIUS

De tout mon cœur, morbleu! Il m'a conduit ici sous prétexte d'y voir mademoiselle Page, et, morbleu, il m'a trompé.

ÉVANS

Soit; je veux lui casser la tête. — Rentrons fraternellement, je vous prie.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE II

La grande rue de Windsor, avec une partie de la halle.

MADAME PAGE *et* ROBIN *entrent.*

MADAME PAGE

Avancez, vous, petit fripon; vous aviez le poste de suivant, mais vous voilà devenu guide. Que préférez-vous d'employer vos yeux devant moi, à me montrer le chemin, ou de

les tenir attachés sur les talons de votre maître?

ROBIN

J'aime mieux, foi de page, vous servir comme un homme que de le suivre comme un nain.

MADAME PAGE

Oh! vous êtes un petit flatteur; je le vois, vous ferez un courtisan.

M. FORD *entre.*

FORD

Heureuse rencontre, madame Page! Où allez-vous?

MADAME PAGE

Sans préambule, voisin, chez votre femme. Est-elle au logis?

FORD

Oui, et si ennuyée, si embarrassée de son existence, qu'elle se pendrait volontiers, par le chagrin de se voir seule. — Je pense que si vos maris étaient morts, vous vous marieriez toutes les deux.

MADAME PAGE

Soyez-en sûr, à deux autres maris.

FORD, *montrant le page.*

Où avez-vous fait l'emplette de ce joli jouvenceau?

MADAME PAGE

Un chevalier, un sir, sir... l'a prêté a M. Page. Foin de ma mémoire! j'ai peine à retrouver comment le chevalier s'appelle — Jeune enfant, vous nommez votre maître?...

ROBIN

Sir Jean Falstaff.

FORD

Sir Jean Falstaff!

MADAME PAGE

Lui-même, lui-même; je ne me familiariserai jamais avec son nom. Mon digne époux et sir John se sont épris d'une belle amitié. — Ainsi votre femme est chez elle?

FORD

Je vous l'ai dit.

MADAME PAGE

Excusez, je sèche, je languis d'impatience de la voir.

(*Madame Page sort avec Robin.*)

FORD, *s'avançant sous la halle.*

Page a-t-il ses yeux et sa tête? Sent-il? pense-t-il? Non, tout dort chez lui, tout est mort. Quoi! ce jeune galant porterait une lettre à dix lieues, aussi sûrement que le mousquet décoche une balle à dix toises! Mon imbécile voisin favorise lui-même le penchant de sa femme; il prête à ses goûts, à sa folie, des commodités, des moyens. — La voilà maintenant qui s'achemine chez la mienne, et le courrier de Falstaff la suit. Oh! j'entends siffler le vent qui m'annonce un orage. — Le courrier de Falstaff la suit. — Oh! les bons complots! — Tout est arrangé: nos moitiés rebelles s'exhortent gaiement à goûter du fruit défendu et à se damner de compagnie. — Va, suborneur, je te surprendrai! Je donne ensuite la torture à ma femme; je déchire le voile modeste de l'hypocrite

madame Page ; j'affiche Page lui-même pour un Vulcain dupé et content, et tous mes voisins applaudiront en chœur à cette vengance. L'horloge me donne le signal, et l'assurance du fait justifie mes perquisitions, qui me préparent plus de compliments que de railleries. J'ai barre sur Falstaff : Falstaff est sous mon toit, aussi sûr qu'il est que la terre est matière. — J'y vais.

M. PAGE, SHALLOW, SLENDER, L'HÔTE, ÉVANS, CAIUS *et* RUGBY, *entrent.*

SHALLOW

Monsieur Ford lui-même! Eh! bonjour : nous vous trouvons bien à propos.

FORD

Fort bien, bonne compagnie sur ma foi! J'ai bonne chère au logis; et je vous prie, venez tous dîner avec moi.

SHALLOW

Quant à moi, il faut que vous m'en dispensiez, monsieur Ford.

SLENDER

Il faut bien que vous m'excusiez aussi. Miss Anne, depuis ce matin, espère dîner avec moi. Je ne la tromperais pas, vraiment, pour deux fois plus d'argent que je n'en sais compter encore.

SHALLOW

Nous avons un mariage en train entre le neveu Slender et cette agréable personne. Nous avons langui, nous avons soupiré, et

nous recevrons aujourd'hui notre réponse décisive.

SLENDER

Beau-père Page, je compte avoir votre consentement.

PAGE

Vous l'avez monsieur Slender; je me déclare en votre faveur. — Ma femme, monsieur le docteur Caïus, s'intéresse toujours pour vous.

CAIUS

Oui, morbleu! et la jeune fille est éprise de moi : ma gouvernante Quickly me l'assure.

L'HOTE

Eh! que deviendra le jeune élégant Fenton. lui qui danse, qui pirouette, qui a les yeux fripons de la jeunesse, qui fait des vers, qui parle en beau style, et qui sent les parfums comme un soir du mois de mai! Allez, c'est lui qui l'aura : ses boutons ont fleuri. C'est lui qui l'aura.

PAGE

Jamais de mon aveu, je vous le promets. ce jeune homme n'a rien : il est de la société du prince de Galles et de Poins; il est d'une sphère trop élevée; il en sait trop. Non, il ne remplira jamais les vides de sa fortune avec les revenus de ma seigneurie. S'il se donne ma fille toute nue, qu'il la prenne. Le bien que j'ai tient à mon consentement, et mon consentement n'est point pour M. Fenton.

FORD

Que du moins quelques-uns de vous acceptent la partie. Venez au logis, de grâce. Sans

compter la bonne chère, vous vous amuserez. Je veux vous faire voir : vous serez des nôtres, monsieur Page; vous en serez, cher docteur; et vous aussi, ministre Evans.

SHALLOW

Adieu donc, bien du plaisir. Nous en ferons l'amour plus à notre aise chez madame Page.

CAIUS

Jean Rugby,retournez m'attendre au logis; je vous rejoindrai bientôt.

L'HÔTE

Adieu, mes cœurs; je vais trouver mon preux chevalier Falstaff. Il s'agit de sabler avec lui d'un nouveau vin de Canarie.

FORD, *bas.*

Je lui prépare avant une boisson propre à la danse; je lui ferai danser une canarie. — Venez-vous, mes amis?

ÉVANS

De bon cœur. Allons voir ce monstre.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE III

La maison de Ford.

MADAME FORD *et* MADAME PAGE *paraissent ensemble.* DES DOMESTIQUES *portent un grand panier couvert.*

MADAME FORD

Avancez, Jean, et vous, Robert.

MADAME PAGE

Vite, vite, le grand panier.

MADAME FORD

Le voilà... (*Appelant.*) Robin! — Il tarde trop ; je m'impatiente.

MADAME PAGE

Passez ici, vous autres, dans ce coin.

MADAME FORD

Posez donc le panier.

MADAME PAGE

Donnez vos ordres à vos gens : le temps nous presse.

MADAME FORD

Rappelez-vous bien ce que je vous ai prescrit, Jean, et vous Robert. Tenez-vous prêts dans la brasserie voisine, et dès que je vous donnerai le signal, paraissez : vous chargerez sans hésiter, sans délai, ce panier sur vos épaules ; portez-le, toujours courant, vers l'abreuvoir où l'on blanchit le linge de ménage, et videz-le dans le fossé près du bord de la Tamise.

MADAME PAGE

Vous exécuterez ceci de point en point.

MADAME FORD

Je le leur ai dit et redit ; ils savent toute leur leçon par cœur. — Sortez, pour revenir dès que vous m'entendrez vous appeler.

(*Les domestiques sortent.*)

MADAME PAGE

Ah! j'aperçois le petit Robin.

ROBIN *entre.*

MADAME FORD

Eh bien! mon petit espion, quelles nouvelles en poche?

ROBIN

Sir Jean, mon maître, est à la porte de derrière. Madame Ford, il désire votre compagnie.

MADAME PAGE

Regardez-moi, petit patelin; nous avez-vous été fidèle?

ROBIN

Oui, je le jure : mon maître ignore que vous soyez ici. Il m'a même menacé d'une éternelle liberté, si je vous contais les nouvelles ; car, m'a-t-il dit, il me chasserait pour toujours.

MADAME PAGE

Vous êtes un joli enfant. Votre discrétion vous habillera : vous aurez un habit neuf. Mais je vais me cacher.

MADAME FORD

Partez. — Toi, cours à ton maître : dis-lui que je suis seule. Chère Page, souvenez-vous de votre rôle.

(*Robin sort.*)

MADAME PAGE

Je vous le promets. Si j'y manque, sifflez-moi.

(*Madame Page se cache.*)

MADAME FORD

Allez, allez. — Nous allons donc berner ce

vieux pécheur corrompu, et rafraîchir cette grosse éponge. — Il faut lui apprendre à distinguer les tourterelles des pies effrontées.

FALSTAFF *entre.*

FALSTAFF, *tendant les bras.*

Ah! est-ce vous que j'embrasse, mon bijou, mon ange? Je mourrais maintenant sans regret; n'ai-je pas assez vécu? C'est ici le terme de mon ambition. O bienheureux quart d'heure!

MADAME FORD.

O chevalier trop cher.

FALSTAFF

Madame Ford, je ne sais point coqueter ni flatter. O madame Ford! je vais pécher par un souhait qui m'échappe; plût à Dieu que votre mari fût en terre! Je vous prendrais d'une main en face du plus vain des lords, et vous créerais milady.

MADAME FORD

Moi, votre lady, sir Jean! Hélas! je ne serais jamais qu'une pauvre lady bourgeoise.

FALSTAFF

Que la cour de France m'en présente une égale à vous. Je vois le bel œil qui sait éclipser le lustre du diamant; vous avez deux sourcils arqués comme la lune naissante, un front, ah! qui soutiendrait la coiffure en portrait, la coiffure à queue, la coiffure à voile; oui, toute espèce de coiffure en point de Venise.

MADAME FORD

Un bonnet simple, sir Jean ; mon front ne soutient qu'un bonnet, et le soutient assez mal encore.

FALSTAFF

Vous êtes une traîtresse à vous-même, quand vous parlez ainsi. Voulez-vous faire de moi un courtisan complet? Comme le pied que vous cachez terminerait avec grâce cette suite de formes élégantes, s'il était emboîté dans une mule circulaire! Je vois trop ce que vous êtes et ce que vous seriez, sans la fortune votre ennemie. La belle nature est votre amie; allons, vous ne pouvez le cacher.

MADAME FORD

Croyez-moi, je ne me connais point tous ces charmes.

FALSTAFF

Et quoi donc me fait vous aimer? C'en est assez pour vous convaincre que vous avez en vous quelque chose d'extraordinaire. Allons, je ne puis flatter, ni dire que vous êtes ceci, que vous êtes cela; je ne puis ressembler à ces papillons en coque, ces mignons à l'eau rose, qui sentent comme Bucklers-Bury dans la saison des simples. Non, je ne le puis; mais je vous aime, je n'aime que vous; et vous le méritez.

MADAME FORD

Ah! ne me trahissez pas, sir Jean! Je crains que vous n'aimiez madame Page.

FALSTAFF

Vous pourriez tout aussi bien dire que

j'aime à me promener devant la porte d'un créancier, qui m'est plus odieuse que la gueule d'un four à chaux.

MADAME FORD

En ce cas, le ciel connaît l'amour que j'ai our vous, et vous l'éprouverez un jour.

FALSTAFF

Persévérez dans ces bons sentiments; je les mérite.

MADAME FORD

Et moi, je dois vous dire : méritez-les toujours, ou je ne persévérerais pas toujours dans ces sentiments.

ROBIN, *appelant du dehors.*

Madame Ford ! madame Ford ! on frappe à la porte ; c'est madame Page, toute rouge, toute essoufflée, roulant des yeux hagards ; elle veut vous parler à l'instant.

FALSTAFF

Diable ! il ne faut pas qu'elle me voie ; je vais me cacher derrière la tapisserie.

MADAME FORD

Oui, de grâce ; cette femme est la médisance même.

(*Falstaff s'enfonce sous la tapisserie.*)

MADAME PAGE *entre.*

MADAME FORD *poursuit.*

Eh bien ! de quoi s'agit-il ?

MADAME PAGE

Oh ! madame Ford, qu'avez-vous fait ? Vous êtes déshonorée, vous êtes perdue, perdue pour jamais !

MADAME FORD

De quoi s'agit-il, chère voisine Page ?

MADAME PAGE

O fatale imprudence, madame Ford !... ayant un mari si honnête homme, lui donner un pareil sujet de soupçon !

MADAME FORD

Quel sujet de soupcon ?

MADAME PAGE

Quel sujet de soupçon ! — Rougissez. — Que vous m'avez trompée !

MADAME FORD

Comment ? Hélas ! encore une fois, de quoi s'agit-il ?

MADAME PAGE

Votre époux va paraître avec toute la justice de Windsor ; il vient, dit-il, à la piste d'un amant qui met à profit son absence, d'un misérable que vous tenez maintenant caché dans la maison. Vous êtes perdue, perdue !

MADAME FORD, *à part.*

Parlez plus haut. — (*Haut.*) J'espère que l'histoire n'est pas vraie.

MADAME PAGE

Plaise au ciel qu'il ne soit pas vrai que vous ayez un homme ici ! Du moins est-il certain que votre époux arrive avec la moitié de la ville pour y chercher ce galant. J'accourais vous en avertir ; si vous vous sentez innocente, oh ! j'en suis charmée. Mais si vous avez en effet un doux ami dans ce lieu, procurez, procurez sa fuite au plus tôt. —

Vous pâlissez ; ne restez point interdite, rappelez vos sens, défendez votre réputation, ou dites adieu pour la vie à la bonne renommée.

MADAME FORD

Que ferai-je ? Ma chère amie, j'avoue qu'un gentilhomme que j'aime est ici, dans la maison, et je crains bien moins ma propre honte que le danger qui le menace. Je sacrifierais ma vie pour le sauver.

MADAME PAGE

Au nom de la honte, laissez là vos phrases oiseuses, *je sacrifie* et *je sacrifierais*, quand voilà votre époux qui frappe. — Songez donc à quelque moyen de le faire évader. — Je ne trouve ni caveau ni trappe pour cacher votre favori. — A quel point vous m'avez déçue ! — Mais j'aperçois un panier. — Il pourrait s'y loger, à moins qu'il ne soit d'une taille surnaturelle. Nous l'ensevelirons dans ce linge, comme un paquet, et envoyez-le par vos gens aux blanchisseuses de la ville.

MADAME FORD

Hélas ! il est trop gros ; jamais il n'y tiendra. Que deviendrai-je ?

FALSTAFF, *accourt tout éperdu.*

FALSTAFF

Laissez-moi voir, laissez-moi essayer ! oh ! laissez-moi voir. — (*Il considère le panier.*) Oui, j'y tiendrai. — Suivez le conseil de votre amie. — J'y tiendrai.

MADAME PAGE

Eh quoi ? sir Jean Falstaff ! Chevalier, est-ce là votre lettre ?

FALSTAFF

Je vous aime tendrement. — Pour Dieu, secourez-moi. — Je puis me raccourcir. (*Il essaye d'y entrer.*) Jamais de ma vie... Non, jamais.

(*Il se raccourcit et s'entasse dans le panier, qu'on achève de couvrir de linge.*)

MADAME PAGE, *appelant.*

Robin, aidez-nous à bien couvrir votre maître. (*Robin entre.*) Appelez vos valets, madame Ford. — Ah ! perfide chevalier !

MADAME FORD

Jacques, Robert, venez vite. (*Les deux domestiques entrent.*) Jacques, enlevez ce mannequin ; passez une perche dans l'anse. — Comme vous chancelez ! Prenez garde. Il faut le porter à l'abreuvoir de Dalchet ; vite, on l'attend.

(*Ils soulèvent le panier avec effort.*)

M. FORD, M. PAGE, CAIUS et ÉVANS *entrent.*

FORD

Faites cercle, de grâce. Si j'ai soupçonné sans cause, vous aurez droit de me bafouer ; que vos railleries amères pleuvent sur moi, je les mérite. (*Aux valets.*) Arrêtez. Où portez-vous ceci ?

ROBERT

Vraiment, à la rivière.

MADAME FORD

Eh! qu'avez-vous besoin de savoir où ils le portent? Sont-ce la vos affaires? Il vaudrait bien mieux que vous vinssiez vous mêler de la lessive!

FORD

A blanchir? S'il était au pouvoir de l'eau qui lave mes serviettes, de laver aussi les taches de mon honneur! Oui, oui, les maudites taches! Vous en allez voir une bien honteuse, je vous le cautionne. (*Les valets sortent, emportant le panier.*) Messieurs, j'ai rêvé cette nuit; je vous dirai mon rêve. Commençons par chercher mes clefs; les voilà. Montez, parcourez, visitez mes chambres, furetez partout; notre renard est pris, j'en suis garant; laissez-moi fermer d'abord cette issue, et maintenant fouillez le terrier.

PAGE

Cher monsieur Ford, épargnez-vous l'éclat; c'est trop vous faire injure à vous-même.

FORD

Soit, monsieur Page, soit. Montons, messieurs; vous aurez bientôt une scène comique. Suivez-moi, vous dis-je.

ÉVANS

Ce sont là des visions, des vapeurs de jalousie.

CAIUS

Morbleu! ce mal est hors de mode en

France; on ne voit point de jaloux en France.

PAGE

Suivons-le, puisqu'il le veut; voyons le fruit de ses recherches.

(*Ils sortent.*)

MADAME PAGE

L'aventure n'est-elle pas doublement réjouissante?

MADAME FORD, *riant.*

J'ignore ce qui me plaît le mieux de l'erreur de mon mari, ou du tour joué à sir Jean.

MADAME PAGE, *riant.*

Dans quelles transes il devait être, quand monsieur Ford a demandé : « Que contient ce panier? »

MADAME FOR

Ah! dans des transes mortelles. Je crois que nous lui avons rendu service en l'envoyant au bain.

MADAME PAGE

Point de quartier pour cet insolent. Que ne puis-je voir dans la même angoisse chaque scélérat de même étoffe!

MADAME FORD

Je crois pourtant que mon mari avait en effet quelque soupçon violent du chevalier renfermé. Je ne lui vis jamais un accès de jalousie si marqué.

MADAME PAGE

J'imagine un moyen d'en savoir la vérité, et de rire encore plus aux dépens de Fals-

taff. Son mal opiniâtre aura besoin d'une médecine plus forte.

MADAME FORD

Lui députerons-nous dame Quickly, au ton bénin, avec un paquet d'excuses sur ce bain matinal? Un peu d'espérance nouvelle lui rendra toute son ardeur pour subir une nouvelle correction.

MADAME PAGE

C'est bien pensé, Envoyons-la demain à huit heures lui porter nos excuses.

M. FORD, M. PAGE *et les autres reparaissent à quelque distance.*

FORD

Il est introuvable. — Peut-être le fat s'est-il vanté de choses qui passaient son pouvoir.

MADAME PAGE, *à son amie.*

Entendez-vous?

MADAME FORD

Oui, oui, paix! (*A son mari.*) Vous en usez bien avec moi, monsieur Ford; fort bien.

FORD, *brusquement.*

Oui, oui, madame.

MADAME FORD

Que le ciel rende vos actions plus justes que vos pensées.

FORD

A la bonne heure.

MADAME PAGE

Monsieur Ford, vous vous donnez un grand ridicule.

FORD, *brusquement, et honteux.*

C'est bon, c'est bon, madame... je le sup-
orte.

ÉVANS

Si l'on trouve un chrétien dans l'édifice, ou
ans les chambres, dans les coffres et dans
s armoires, que le ciel me pardonne au
our du grand jugement!

CAIUS

Hum! j'en dis de même; il n'y a pas une
me ici.

PAGE

Eh! fi, monsieur Ford, ne rougissez-vous
as? Quel démon vous suggère ces chimères
insensées? Je ne voudrais pas, pour tout
Vindsor et son château, avoir un grain du
avers que vous avez.

FORD

C'est ma faute, monsieur Page; j'en subis
peine.

ÉVANS

Vous éprouvez la syndérèse d'une mau-
aise conscience. Votre compagne est une
haste épouse, telle que je désirerais trouver
a pareille entre mille, et cinq cents de plus.

CAIUS

Par tous les symptômes, je vois qu'elle est
rès honnête femme.

FORD

A la bonne heure. Enfin, messieurs, ceci
u moins ne change rien à notre partie. Ve-
ez, en attendant, vous promener dans le
arc, et daignez me pardonner. Vous con-

naîtrez un jour ce qui m'a engagé dans de pareilles démarches. — Allons, ma femme... Allons, madame Page, obtenez-moi ma grâce. Je vous en conjure, accordez-moi mon pardon.

PAGE

Allons, amis, entrons. (*A part, à madame Ford.*) Nous saurons tancer le jaloux. (*Haut.*) Et moi, je vous invite à venir déjeuner chez moi, et après à la chasse à l'oiseau. J'ai un faucon admirable pour le bois. Amis, est-ce chose dite?

FORD

Je suis à vous.

ÉVANS

S'il y en a un, je serai le second

CAIUS

Morbleu! s'il y en a un ou deux, je veux être le troisième.

FORD

Monsieur Page, venez, je vous en prie.

(*M. Page et M. Ford sortent.*)

ÉVANS

Présentement, je vous exhorte à rappeler demain en votre mémoire ce méchant hôtelier qui nous a joués.

CAIUS

C'est bien dit, vraiment, de bon cœur.

ÉVANS

Voilà un plaisant Tabarin pour essayer sur nous ses farces et ses tours.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE IV

La maison de Page.

FENTON *et* MISS ANNE PAGE *entrent.*

FENTON

Je vois trop que je ne pourrai jamais ga-
ner l'amitié de votre père. Douce Nancy,
essez donc de me renvoyer à lui.

MISS ANNE

Hélas! comment donc faire?

FENTON

Osez être vous-même, lorsqu'il le faut. Il
'objecte ma trop grande naissance; il dit
ue mon amour n'est qu'un plan raisonné;
ue j'adresse mes vœux à sa bourse, pour
parer ma fortune ruinée par mes dépenses;
va chercher partout des armes contre moi;
me reproche d'anciennes erreurs, mon
oût pour les sociétés libres. Le cruel; il
'accuse de n'aimer en vous qu'une riche
éritière.

MISS ANNE

Peut-être qu'il dit vrai.

FENTON

Non, j'en jure devant le ciel, sur tout mon
onheur à venir. Il est vrai, je l'avouerai,
ue la richesse de votre père fut le premier
otif qui m'attira auprès de vous, mais en
ous faisant ma cour, je vous trouvai d'un
en plus grand prix que les lingots d'or ou
s sommes pressées dans des sacs. (*Il lui*

prend la main.) C'est le trésor de votre personne que je recherche, que j'aime seul aujourd'hui.

MISS ANNE

Honnête monsieur Fenton, je vous crois sincère. Ne vous lassez pas pourtant de rechercher la bienveillance de mon père; monsieur Fenton, recherchez-la toujours. Si la soumission et les plus humbles prières ne peuvent rien, alors... peut-être... alors... N'entendez-vous pas venir quelqu'un?

(*Fenton et miss Anne se retirent à quelque distance.*)

SHALLOW, SLENDER *et* QUICKLY *entrent.*

SHALLOW

Dame Quickly, rompez leur colloque; mon neveu parlera pour lui-même.

SLENDER

Allons, je veux tirer ici deux ou trois coups d'arbalète. Allons à l'aventure.

SHALLOW

Ne soyez pas épouvanté, neveu.

SLENDER

Oh! elle ne m'épouvantera pas, je ne la crains pas. Tout ce qui m'afflige, c'est que je tremble.

QUICKLY, *de loin, à miss Anne.*

Écoutez, miss Anne, voilà le jeune monsieur Slender qui voudrait vous dire deux mots.

MISS ANNE

J'y vais, ma bonne. (*A Fenton, et montrant*

Slender.) C'est là le choix de mon père! Quelle foule de disgrâces et de défauts sont cachés, même embellis, par trois cents guinées de rente!

(*Ils se rapprochent tous deux.*)

QUICKLY

Et comment se porte le beau monsieur Fenton? Jésus! pourrai-je vous glisser une parole à l'oreille?

(*Elle prend Fenton à l'écart.*)

SHALLOW

Elle vient. Ferme, neveu! Allez au-devant d'elle. O jeune homme! vous aviez un pere...

SLENDER

J'avais un père, miss Anne. Mon oncle peut vous dire de bons tours de lui. — Mon cher oncle, je vous conjure, racontez à miss Anne l'histoire des trois oies que mon père tua d'un seul coup.

SHALLOW

Belle miss, mon neveu vous aime.

SLENDER

Oh! oui, je vous aime autant qu'aucune femme de tout le comté de Glocester.

SHALLOW

Il ne vous refusera rien de la parure qui convient à une fille de votre rang.

SLENDER

Oh! non. Vienne tout autre qu'un écuyer à courte ou à longue robe me disputer la magnificence...

SHALLOW

Il vous donnera cent livres sterling de douaire dans le contrat.

MISS ANNE

Bon monsieur Shallow, laissez-le me parler lui-même.

SHALLOW

Ah! très volontiers. Je vous remercie de cette réponse, je vous en remercie. Bonne espérance, neveu! Elle vous appelle; je vais vous laisser.

MISS ANNE

Eh bien, monsieur Slender?

SLENDER

Eh bien, miss Anne?

MISS ANNE

Expliquez votre volonté.

SLENDER

Ma volonté! Ah! miss, la plaisanterie est bonne! Grâce au ciel, je ne l'ai jamais faite encore ma volonté; ou si vous me parlez de ma dernière volonté, je ne me sens pas encore assez malade, grâce au ciel.

MISS ANNE

Je demande seulement ce que vous me voulez.

SLENDER

Quant à moi, en mon particulier, je ne vous veux rien, ou peu de chose. Votre père et mon oncle ont concerté quelque chose ensemble : si cela réussit, j'y consens; sinon, je m'en console. Ils peuvent vous dire mieux

que moi comment les choses vont. Tenez, demandez à votre père; le voilà qui vient.

(*Il s'éloigne en s'essuyant le front, qui est rouge et moite de sueur.*)

M. ET MADAME PAGE *entrent.*

PAGE

Eh bien, cher Slender? Ma fille, apprenez à l'aimer. — Que vois-je? Que fait ici ce monsieur Fenton? Vous m'offensez, monsieur, d'obséder ainsi ma maison. Je vous ai dit, ce me semble, que j'avais disposé de ma fille.

FENTON

Calmez-vous, monsieur.

MADAME PAGE

Monsieur Fenton, cessez d'importuner ma Nancy.

PAGE

Ma fille n'est point pour vous.

FENTON

Daignerez-vous m'entendre ?

PAGE

Non, monsieur Fenton. — Entrons, monsieur Shallow; mon fils Slender, passez dans ma chambre. — Instruit comme vous l'êtes de mes vues, vous me manquez, monsieur Fenton.

(*M. Page, Shallow et Slender sortent.*)

QUICKLY, *à Fenton.*

Adressez-vous à madame Page.

FENTON

Digne madame Page, l'amour tendre que

j'ai pour votre fille, dans les vues honnêtes que je me propose, m'apprend à dévorer les procédés, les dédains, les duretés que je reçois. Je persévère, et ne me retire point. Daignez m'appuyer de votre secours !

MISS ANNE

Ma tendre maman, ne me mariez pas à cet idiot qui sort.

MADAME PAGE

Ce n'est pas mon intention; je vous cherche un meilleur époux.

QUICKLY

Oui-dà vraiment, c'est le docteur français, mon maître.

MISS ANNE

Hélas ! j'aimerais mieux descendre vivante dans ma tombe, et être jouée à la boule, jusqu'à la mort, avec des navets.

MADAME PAGE

Monsieur Fenton, vous me connaissez franche. Écoutez; je ne suis ni votre amie ni votre adversaire. J'interrogerai les sentiments de ma fille, et son inclination n'influera pas peu sur mon choix. Jusque-là, adieu, monsieur; il faut que Nancy rentre; son père s'offenserait de la voir s'arrêter.

(*Madame Page et miss Anne rentrent dans la maison.*)

QUICKLY

C'est mon affaire, maintenant. — Comment ! lui dirai-je, voulez-vous vendre votre fille à un médecin ou à un sot? Avez-vous bien re-

ardé le gentil monsieur Fenton? Non. Re-
ardez-le donc. — C'est mon affaire

FENTON

Vous m'obligerez; et, je vous prie, donnez
e soir cette bague à ma chère Anne. (*Il lui
onne de l'argent.*) Et voilà pour reconnaître
os peines.

(*Fenton sort.*)

QUICKLY, *seule.*

Va, que le ciel t'envoie le bonheur! Quel
on cœur il a! Une femme passerait à tra-
ers l'eau et le feu pour servir un si bon
œur. Mais pourtant je voudrais que mon
naître obtînt miss Anne; ou je voudrais que
nonsieur Slender l'obtînt; ou, en vérité, je
oudrais que ce fût monsieur Fenton. Je fe-
ai mon possible pour tous les trois, car je
ai promis: je veux tenir ma parole; mais
urtout agissons chaudement en faveur de
nonsieur Fenton. — Bon, bon, quelle idiote
e suis! Nos dames m'ont donné une autre
ommission pour le chevalier sir Jean Fal-
taff: quelle sottise à moi de m'amuser ici!

(*Elle sort.*)

SCÈNE V

FALSTAFF *entre.*

FALSTAFF, *frappant du pie !.*

Bardolph! holà, Bardolph!

BARDOLPH, *entrant.*

Le voilà, chevalier.

FALSTAFF

Va me chercher une pinte de Canarie, avec une rôtie dedans. (*Bardolph sort.*) Ai-je vécu si longtemps pour être porté sur la civière comme une pyramide de chair de rebut, et me voir jeté dans la Tamise. Va, si jamais je m'expose à pareil tour, je veux bien être trépassé, et léguer ma cervelle au premier rat pour ses étrennes. Les coquins m'ont renversé dans le canal avec aussi peu de remords que s'ils eussent noyé les aveugles petits d'un dogue de basse-cour, quinze à la fois : et on peut juger, à ma taille, que je plonge avec quelque vélocité. Le fond touchât-il aux enfers, je l'atteindrais en un clin d'œil. Heureusement que la rivière se trouvait basse et claire en cet endroit. J'aurais été noyé ; une mort que j'abhorre, car l'eau fait enfler un homme, et voyez ce que ce serait de moi, si ma personne allait enfler encore ! je deviendrais une montagne anatomique.

BARDOLPH *entre avec la bouteille.*

FALSTAFF

Le vin est-il tiède, sommelier ?

BARDOLPH

Ecumant. Il y a là-bas une femme qui veut absolument vous parler.

FALSTAFF

Avalons d'abord ceci ; versons un peu de vin chaud sur l'eau de la Tamise. Mon estomac est aussi glacé que si j'avais avalé des pelottes de neige en guise de pilules, pour

ne rafraîchir le sang. (*Il avale la bouteille d'un trait.*) Appelle la dame.

BARDOLPH

Femme, montez.

QUICKLY *entre.*

QUICKLY

Avec votre permission, je vous crie grâce et miséricorde. Je donne le bonjour à votre seigneurie.

FALSTAFF

Sommelier, ôte-moi ce calice; fais dégourdir encore pareille mesure du même vin.

BARDOLPH

Avec des œufs, sir ?

FALSTAFF

Non; simple, naturel. Je ne veux point de germe de poulet dans mon breuvage. — (*Bardolph sort.*) Eh bien ?

QUICKLY

Sous votre bon plaisir, je viens chez votre seigneurie, de la part de madame Ford.

FALSTAFF

Madame Ford ! J'en ai assez de *ford* (rivière), parbleu, j'en ai pour la vie; j'en ai le ventre plein.

QUICKLY

Hélas ! quel jour malencontreux ! La pauvre femme, ce n'est pas sa faute; elle en a fait des reproches à ses gens; ils se sont mépris sur ses ordres. (*S'essuyant les yeux.*)

FALSTAFF

Moi aussi, je me suis grossièrement mé-

pris quand je me suis fié à la folle promesse d'une femme.

QUICKLY

Ah ! sir, elle en est désolée. Si vous pouviez la voir; elle vous ferait saigner le cœur. — Son Argus va chasser ce matin à l'oiseau; elle vous conjure de venir une seconde fois chez elle entre huit et neuf; elle m'a chargée de vous le faire savoir promptement; elle vous dédommagera de votre aventure, je vous le cautionne.

FALSTAFF

Eh bien, je consens à l'aller visiter. Dites-lui de réfléchir sur ce que vaut un homme. Qu'elle considère sa propre fragilité, et qu'elle apprécie mon mérite.

QUICKLY

Je l'y ferai songer.

FALSTAFF

Ne l'oubliez pas. Entre huit et neuf, dites-vous ?

QUICKLY

Huit et neuf, sir.

FALSTAFF

Bon, retournez. Elle peut compter sur moi.

QUICKLY

Que la paix habite avec vous, sir.

(*Quickly sort.*)

FALSTAFF

Je m'étonne de ne point voir paraître monsieur Brok; il m'avait recommandé de l'attendre chez moi; j'ai beaucoup d'amitié pour ses pistoles. Ah ! le voici qui entre

M. FORD *entre.*

FORD

Chevalier, je vous salue.

FALSTAF.

Ah! vous voilà, monsieur Brok: vous ve
ez sans doute pour savoir ce qui s'est passé
ntre madame Ford et moi?

FORD

C'est, en effet, l'objet qui m'amène, sir Jean.

FALSTAFF

Fort malheureusement, monsieur Brok.

FORD

Comment donc? Aurait-elle changé de sen-
iment?

FALSTAFF

Elle? Non, monsieur Brok; mais ce lièvre
ue la jalousie tient eveillé et dans de conti-
uelles alarmes, le *signor cornuto*, monsieur
rok, fond sur nous au moment de l'entre-
ue. A peine s'était-on reconnu, approché,
mbrassé. Nous abrégions le prologue de
otre comédie; la scène allait s'ouvrir : sur-
ient une escouade de satellites ameutée par
on mal importun; et, ma foi, tous accou-
aient pour faire dans la maison perquisition
e l'amant de sa femme.

FORD

Quoi! tandis que vous étiez là?

FALSTAFF

Tandis que j'étais là.

FORD

Et Ford vous a-t-il cherché sans pouvoir vous trouver?

FALSTAFF

Vous l'apprendrez. Par une bonne fortune, arrive à point nommé une madame Page; celle-ci nous donne avis de l'approche de Ford; et moi entre ces deux femmes... par le conseil de l'une, tandis que l'autre était dans le trouble, elles me firent entrer au fond d'un monstrueux panier.

FORD

D'un panier?

FALSTAFF

D'un panier à linge, cher monsieur Brok. Après avoir été foulé sous un fatras de langes, de tabliers, de cornettes et de... etc... Ah! fi... n'en parlons plus : jamais odeur plus infecte...

FORD

Mais restâtes-vous longtemps dans cette situation?

FALSTAFF

Vous allez entendre, monsieur Brok, tout ce que j'ai souffert pour mettre cette femme à mal en votre considération. Etant ainsi cantonné dans le panier, n'entendis-je pas deux grands coquins de valets de ménage entrer à la voix de leur maîtresse, et recevoir l'ordre de me porter à l'abreuvoir sous le nom de hardes immondes? Ils me prirent au croc, et me voilà parti. Mais je n'avais pas encore doublé le seuil de la porte, que le jaloux Cerbère nous heurte en face, et de-

mande par deux fois : « Qu'avez-vous là dans votre panier ? » Je frissonnais de peur que cet enragé de lunatique n'ordonnât la visite du panier. Pourtant le destin, qui a décrété qu'il serait cocu, retint sa main ; il entra dans sa maison pour commencer sa recherche, et moi, je sortis paquet de linge. Mais observez la suite, monsieur Brok ; je souffris les angoisses de trois morts différentes ; d'abord la frayeur inconcevable de me voir découvert par notre bélier à deux jambes ; ensuite l'agonie d'un patient à la gêne, plié des pieds à la tête comme une excellente lame d'Espagne, contourné, roulé comme des oublies dans la circonférence du panier ; et enfin le danger d'étouffer sous l'impur fardeau qui m'oppressait. Figurez-vous un homme de mon volume et de mon embonpoint, plus fondant que le beurre ou un melon d'eau dans sa maturité, un pareil homme mis en vendange sous ce pressoir. Pensez à cela : ce fut par miracle que j'échappai à la suffocation ; puis, au plus haut point de cette chaleur, lorsque je fondais comme neige, zeste ! je sens un tour de main... et me voilà poisson, poisson de la Tamise, englouti dans un fleuve glacé, au moment où mon corps fumait comme la fournaise ! Pensez à cela ; fumant comme la fournaise. — Pensez à cela, M. Brok.

FORD

Du fond de mon âme, sir, je suis pénétré de tous les maux que vous avez soufferts pour m'obliger. Il en résulte la perte de mes es-

pérances : vous ne daignerez plus faire aucune tentative auprès de la dame.

FALSTAFF

Monsieur Brok, je consens d'être jeté dans l'Etna, comme je l'ai été dans la Tamise, quand vous me verrez ainsi lâcher ma proie. Le mari va courir le gibier aux champs ce matin, et moi, je suis honoré d'un second rendez-vous. On m'attend de huit à neuf, monsieur Brok.

FORD

Il est déjà huit heures, sir.

FALSTAFF

En vérité? Je pars pour le rendez-vous qui m'est assigné. Revenez tantôt à votre loisir; vous apprendrez de mes faits, et vous couronnerez l'œuvre en possédant la nymphe. Adieu, monsieur Brok; vous cueillerez la pomme. Monsieur Brok, ménagez-vous pour couronner Ford.

(*Falstaff sort.*)

FORD, *seul.*

Est-ce une vision? Est-ce un songe? Eveillez-vous, monsieur Ford, éveillez-vous; on gâte votre plus bel habit. Voilà ce que c'est que le mariage : voilà ce que c'est que d'avoir des paniers et du linge à blanchir. — Et je n'afficherais pas ce que je suis aux quatre coins du monde? Le misérable! il est dans ma maison! Oh! du moins ne peut-il s'évader cette fois : je crois impossible qu'il le puisse. Il est trop gros pour couler dans une bourse, se glisser dans la poivrière, ou se tapir dans un étui de poche. Cependant, de

crainte que Lucifer, son suppôt, ne lui prête son secours, je veux fouiller les trous, les fentes impraticables. Puisque je ne puis éviter d'être ce que je suis, la certitude de l'être ne me donnera pas des mœurs douces. Si l'animal qui porte cornes est souvent forcené, eh bien, que ce proverbe s'accomplisse sur moi; je serai furieux.

(*Il sort.*)

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

MADAME PAGE *paraît avec* WILLIAMS, *son jeune fils, et* QUICKLY.

MADAME PAGE

Le croyez-vous déjà rendu chez madame Ford?

QUICKLY

Il y est déjà, ou bien prêt de s'y rendre; mais il était en furie de ce qu'on l'avait jeté dans la mare. Madame Ford vous recommande de venir tout à l'heure.

MADAME PAGE

Je serai chez elle dans un moment; je ne voulais que conduire mon jeune garçon à l'école. Voici son maître. — Ha! ha! je vois bien que c'est aujourd'hui un jour de congé.

ÉVANS *entre.*

MADAME PAGE

Eh bien, sir Hugues, vous n'avez donc pas de classe aujourd'hui?

ÉVANS

Non. Monsieur Slender veut que l'on con-

sacre la journée aux jeux et aux divertissements.

QUICKLY

Que son cœur en soit béni !

MADAME PAGE, *à Evans.*

Sir Hugues, mon mari prétend que mon fils n'apprend rien au monde, et qu'il ne sait pas un mot de son livre. Je vous prie, faites-lui quelques questions sur son rudiment.

ÉVANS

Venez çà, Williams. — Allons, tenez votre tête droite. — Venez.

MADAME PAGE

Approchez, enfant; tenez votre tête droite, répondez à votre maître. Ne vous intimidez point.

ÉVANS

Williams, combien y a-il de nombre dans les noms?

WILLIAMS

Deux.

QUICKLY

En vérité, je croyais qu'il y en avait encore un de plus, à cause...

ÉVANS

Trève de babil, Quickly. En latin, *beau*, Williams?

WILLIAMS

Pulcher.

QUICKLY

Poulcats! il y a de plus belles choses dans le monde que les *poulcats* (putois), j'en suis sûre.

ÉVANS

Vous êtes une femme bien simple; je vous

prie, faites silence. Et que signifie *lapis*, Williams ?

WILLIAMS

Une pierre.

ÉVANS

Et qu'est-ce que c'est qu'une pierre, Williams ?

WILLIAMS

Un caillou.

ÉVANS

Non, c'est une pierre. Je vous prie, mettez bien cela dans votre tête.

WILLIAMS

Lapis.

ÉVANS

Bon, cela est fort bien, Williams. — Qu'entend-on par les articles ?

WILLIAMS

Les articles sont empruntés du pronom, qui se décline ainsi : *singulariter nominativo*, *hic*, *hæc*, *hoc.*

ÉVANS

Hig, *hag*, *hog*. Je vous prie, faites bien attention : *genitivo*, *hujus*. Et l'accusatif, quel est-il ?

WILLIAMS

Accusatif, *hunc.*

ÉVANS

Je vous prie, enfant, souvenez-vous bien, *hung*, *hang*, *hog*.

QUICKLY

Hang, *hog* (suspendez le cochon), est, je vous le jure, du latin de jambon.

ÉVANS

Cessez vos propos, femme. Quel est le cas vocatif, Williams ?

WILLIAMS

O, vocativo, o.

ÉVANS

Souvenez-vous bien, enfant ; le vocatif est *caret* (le vocatif manque).

QUICKLY, *qui prend* caret *pour* carotte.

C'est une fort bonne racine.

ÉVANS

Femme, taisez-vous donc.

MADAME PAGE

Faites silence.

ÉVANS

Quel est votre génitif pluriel ?

WILLIAMS

Le génitif ?

ÉVANS

Oui

WILLIAMS

Génitif, *horum*, *harum*, *horum*.

QUICKLY *prenant* horum *pour* whore, *prostituée.*

Cela crie vengeance d'enseigner ces vilains mots à un enfant : ne les prononcez jamais, mon enfant.

ÉVANS

N'avez-vous pas de honte, femme extravagante ?

QUICKLY

Vous avez le plus grand tort de lui apprendre ces sottises, *hick*, *hack :* ils appren-

nent assez tôt à en dire ou à en faire d'eux-mêmes : fi ! c'est honteux.

ÉVANS

Quoi ! êtes-vous possédée ? N'avez-vous nulle notion de vos cas et du nombre des choses ? Vous êtes la créature chrétienne la plus bornée qu'on puisse trouver !

MADAME PAGE, *à Quickly.*

De grâce, laissez-nous en paix.

ÉVANS

A présent, Williams, montrez-nous quelques déclinaisons de vos pronoms.

WILLIAMS

En vérité, je les ai oubliées.

ÉVANS

C'est *ki*, *kœ*, *kod*. — Si vous oubliez vos pronoms *ki*, *kœ*, *kod*, vous méritez le fouet. — Allons, allez jouer ; partez.

MADAME PAGE

Il est meilleur écolier que je ne pensais.

ÉVANS

Il a une mémoire excellente. — Adieu, madame Page.

MADAME PAGE

Cher ministre, je vous remercie de vos soins. Allez, petit garçon. — Allons, Quickly, je m'arrête trop longtemps.

SCÈNE II

La maison de Ford.

MADAME FORD *paraît avec* FALSTAFF

FALSTAFF

Dame Ford, votre douleur a effacé le souvenir de mes souffrances. Je le vois, vous m'aimez tendrement; je fais vœu de vous rendre autant d'amour, poids pour poids, sans qu'il s'en manque un grain; et non content, madame Ford, de m'acquitter par le sentiment, je vous promets les dépendances, les alentours, toutes les cérémonies de l'amour. (*Il va pour l'embrasser.*) Mais êtes-vous sûre qu'aucun mari ne reviendra nous troubler?

MADAME FORD

Celui que vous craignez est à la chasse, tendre sir Jean.

MADAME PAGE, *du dedans.*

Holà, chère amie! Voisine Ford, holà!

MADAME FORD

Eh! vite, sir Jean, passez dans cette alcôve.

MADAME PAGE *entre.*

MADAME PAGE

Bonjour, ma belle. Dites-moi, qui avez-vous au logis?

MADAME FORD

Quoi? Personne que nos gens.

MADAME PAGE

Bien sûr ?

MADAME FORD

Sans doute. — (*Bas.*) Elevez la voix.

MADAME PAGE, *plus haut.*

J'en suis ravie ; oh ! je suis ravie que vous n'ayez point ici d'étranger.

MADAME FORD

Hé pourquoi donc ?

MADAME PAGE

Pourquoi ? Votre époux est retombé dans ses lunatiques manies. Il faut l'entendre défiler sa litanie à monsieur Page, se déchaîner contre tous les maris de l'univers, faire pleuvoir ses malédictions sur les petites-filles d'Eve, de quelque couleur, de quelque complexion qu'elles soient, et les damner toutes : il faut le voir se frapper le front, en criant, *percez*, *paraissez ;* avec de telles imprécations, que la plus violente folie paraîtrait sage et calme auprès de sa frénésie. Je vous félicite bien de n'avoir pas au logis le gros chevalier.

MADAME FORD

Comment ? Parle-t-il de lui ?

MADAME PAGE

Ciel ! il ne parle que de lui. Le traître, s'écrie-t-il en jurant, — le traître, dit-il, était ici hier, caché dans un panier : il proteste à mon mari qu'il y est encore aujourd'hui ; il lui a fait quitter la chasse, ainsi qu'au reste de la société, et il les entraîne tous, pour leur prouver la justice de ses soupçons. Mais quel bonheur que le chevalier ne soit pas ici ! Votre époux va voir sa démence.

MADAME FORD

A quel distance est-il, madame Page?

MADAME PAGE

Tout près, au bout de la rue; il va arriver dans l'instant.

MADAME FORD

Je suis perdue : le chevalier est ici.

MADAME PAGE

Oh! vous êtes une femme perdue sans ressource, et je tiens le chevalier pour mort. Vous êtes une femme trop étonnante. — Qu'il fuie, qu'il fuie! Il vaut mieux courir que périr.

MADAME FORD

Et comment fuir? Par où sortira-t-il? Comment le cacherai-je? Aurons-nous encore recours au panier?

FALSTAFF *rentre précipitamment.*

FALSTAFF

Non, plus de panier; non, morbleu, plus de panier! Ne puis-je m'évader avant qu'il arrive?

MADAME PAGE

Hélas! j'oubliais que trois frères de M. Ford, armés de carabines, gardent la porte, afin que rien ne sorte; sans cela vous auriez pu vous échapper avant qu'il ne vînt. — Mais que faites-vous céans?

FALSTAFF

Que ferai-je? Ah! je vais grimper dans la cheminée.

MADAME FORD

C'est là qu'ils viennent tous en rentrant décharger leurs fusils de chasse. Descendez dans le four.

FALSTAFF

Où est-il ?

MADAME FORD

Non, Ford vous y chercherait encore, sur ma vie. La maison n'a pas une loge, une voûte, un bouge, appentis, soupirail, dont il ne tienne un état par écrit, pour s'en souvenir dans l'occasion ; et il fait la revue d'après sa note. Vous ne pouvez rester caché dans le logis.

FALSTAFF

Il faut donc sortir ?

MADAME PAGE

Si vous sortez et que vous soyez reconnu, vous êtes mort. — A moins que vous ne sortiez déguisé...

MADAME FORD

Comment le déguiserons-nous ?

MADAME PAGE

Hélas ! en vérité, je n'en sais rien. Il n'est point de robe au monde assez large pour lui, sans quoi, l'affublant d'un fichu et d'une gorgerette, d'un chapeau de femme, peut-être on le sauverait encore.

FALSTAFF

Ah ! bons cœurs, bons cœurs, imaginez quelque expédient ; tout, tout, tout, plutôt qu'un meurtre n'advienne.

MADAME FORD

Attendez. La tante de ma chambrière, la

grosse femme de Brainford, a laissé une robe dans le grenier.

MADAME PAGE

Sur ma parole, c'est là notre affaire. La vieille est hydropique et aussi grosse que lui. Vous avez aussi son chapeu de frise et son vertugadin. — Courez là-haut, sir Jean.

MADAME FORD

Courez, courez, tendre sir Jean, tandis que madame Page et moi vous chercherons quelque coiffure à votre tête.

MADAME PAGE

Vite, et vite, cruel chevalier. On va vous monter un bonnet. Passez toujours la robe.

(*Falstaff sort en courant.*)

MADAME FORD, *riant.*

Je voudrais bien que mon mari le rencontrât sous cette mascarade. Il ne peut souffrir la vieille femme de Brainford, qu'il traite de sorcière. Il l'a vingt fois menacée de l'assommer, s'il la revoyait chez lui.

MADAME PAGE

Que le ciel guide Falstaff sous le bâton de votre mari ; et après, que le diable guide son hâton !

MADAME FORD

Mais Ford vient-il, sérieusement ?

MADAME PAGE

Oui, très sérieusement. Il est très sérieux. Il parle même de l'aventure du panier. Comment la sait-il ? c'est ce qui me passe.

MADAME FORD

Nous verrons à le découvrir. Je vais faire

rapporter le panier par nos gens. Je veux qu'il le rencontre à la porte, comme la dernière fois.

MADAME PAGE

Dépêchons donc, car il va fondre ici dans l'instant. Songeons à la toilette de la sorcière de Brainford.

MADAME FORD

Laissez-moi d'abord donner mes ordres à mes gens pour le panier. Montez, je vous porterai du linge à l'instant.

MADAME PAGE

Ah! l'infâme satyre, pourrait-on trop le maltraiter? Nous laisserons une preuve, dans ce que nous allons faire, que les femmes peuvent en même temps être joyeuses et vertueuses. Nous ne faisons pas toujours ce dont on nous voit rire et plaisanter. Le vieux proverbe a dit vrai : « L'eau qui dort est la plus traîtresse. »

(*Elle sort.*)

MADAME FORD

Robert, James, retournez quérir le panier, votre maître est à la porte; s'il veut le voir ouvert, obéissez. — Allons, dépêchez.

(*James va à la porte, et traîne le panier dans la salle. Madame Ford sort.*)

JAMES

Viens, toi; soulevons notre charge.

ROBERT

Dieu veuille qu'il ne soit pas rempli encore d'un chevalier.

JAMES

J'espère que non. J'aimerais autant porter un chevalier de plomb.

M. FORD *entre brusquement avec* M. PAGE, SHALLOW *et* ÉVANS.

FORD

D'accord, monsieur Page. Mais si la chose est prouvée, avez-vous des secrets pour me laver de l'affront d'un sot? — A bas le panier, marauds. — Qu'on appelle ma femme! — Il y a un jeune galant dans le panier. — O vous, suppôts d'infamie! — Une bande, une ligue, une cabale, une conspiration est formée contre moi; mais le diable en aura la honte. Holà! ma femme; ma femme, dis-je, sortez, paraissez; qu'on vide ce panier en votre présence; venez voir l'honnête paquet que vous envoyez au blanchissage.

PAGE

Oh! ceci passe les bornes, monsieur Ford; il ne faut plus vous laisser à vous-même, vous devez porter la lisière.

ÉVANS

Oh! cet homme est lunatique; il est fou comme la folie même.

MADAME FORD *entre*.

SHALLOW

Cela n'est pas bien, monsieur Ford, cela n'est pas bien.

FORD

Je dis comme vous messieurs. Avancez

ici, madame Ford, l'honnête femme, l'épouse modeste, la vertueuse créature qui a un visionnaire pour mari; avancez. J'ai tort de vous soupçonner, n'est-il pas vrai?

MADAME FORD

Le ciel me soit témoin que vous êtes injuste, si vous me soupçonnez de rien de malhonnête.

FORD

Vous parlez haut, front d'airain; soutenez ce ton. Allons, drôle, sortez.

PAGE

Cela est trop fort.

MADAME FORD, *arrêtant son mari.*

Eh, monsieur! comment? Vous respectez-vous si peu?

FORD

De la résistance! Je te trouverai bientôt.

ÉVANS

Cela n'est pas raisonnable. Quoi! vous voulez fouiller le linge de votre femme? Allons, laissez, laissez.

FORD

Renversez les hardes, vous dis-je.

MADAME FORD

Mais à quoi bon? monsieur...

FORD

Monsieur Page, comme j'honore la vérité, un homme se sauva hier de ma maison dans ce même panier. Pourquoi ne peut il pas s'y trouver encore aujourd'hui? J'ai la certitude qu'il est dans la maison. Mes avis sont sûrs, ma jalousie est fondée en raison. Otez jusqu'à la dernière jupe. (*Le panier est vidé.*)

MADAME FORD

Si vous trouvez un homme ici, vous pouvez le tuer comme un moucheron.

PAGE

Il n'y a point là d'homme.

SHALLOW

Par la fidélité de feu madame Shallow, vous vous faites injure, monsieur Ford.

ÉVANS

Monsieur Ford, vous devriez prier, jeûner, et ne pas vous livrer ainsi aux chimères de votre imagination ; ce sont là des accès de jalousie.

FORD, *embarrassé.*

Quoi ! eh bien... eh bien... je l'avoue. Celui que je cherche n'est pas là.

PAGE

Et n'existe que dans votre cervelle blessée.

FORD

Aidez-moi à fouiller partout cette seule fois. Si je ne trouve rien, vous êtes dispensés d'excuser ma folie; c'est à moi de fournir à jamais matière aux sarcasmes des tables. Consacréz tous ce refrain à jamais : « Aussi jaloux que Ford, qui ouvrit la coquille d'une noix creuse, pour y trouver le galant de sa femme. » Mais veuillez me satisfaire encore une fois; une dernière fois cherchez avec moi.

MADAME FORD, *appelant.*

Ma voisine, madame Page, descendez; amenez la vieille femme avec vous; mon mari veut monter.

FORD

La vieille femme? Oh! oh! qui est-elle?

MADAME FORD

C'est cette pauvre femme Brainford, la ante de notre servante.

FORD

Qui? la sorcière, la mégère, la vieille fée ui fait commerce d'œuvres immondes? Ne ui ai-je pas interdit ma porte? C'est-à-dire u'elle vient ici rendre quelque message. Pauvres maris! nous sommes si simples! Nous ne savons pas tout ce qui nous arrive, ui passe ou qui sort, grâce à la profession les conteuses de bonne aventure. Celle-ci, ar ses charmes, ses prestiges, ses figures t autres mystères diaboliques au-delà de otre portée, nous aveugle; nous n'y con aissons rien. Descends, vieille mégère· lescends, vieux monstre femelle; viens, que e t'assomme.

MADAME FORD

Non, cher ami, arrêtez; messieurs, empê hez-le de frapper la vieille femme.

FALSTAFF *paraît habillé en femme, avec une coiffe rabattue et les yeux baissés;* MADAME PAGE *est avec lui.*

MADAME PAGE

Viens, maman *Prat*, ne crains rien; donne-moi la main.

FORD

Viens, viens, que je te caresse. Hors d'ici, vieille infâme. (*Il bat Falstaff à grands coups.*) Vieux serpent, vieux bagage, vieille sorcière, voilà comme je te conjure moi : va dire la bonne aventure au diable.

(*Falstaff se sauve.*)

MADAME PAGE

N'êtes-vous pas honteux? Ah! vous avez tué la digne femme.

MADAME FORD

Ma foi, j'en ai peur. — Oh! ce trait vous fera honneur.

FORD

Au gibet, la sorcière!

ÉVANS

Ma foi, par les règles de la magie, je crois véritablement cette vieille femme sorcière. Je n'aime pas qu'une femme porte une grande barbe; j'ai observé une longue barbe sous a cape de celle-ci.

FORD

Messieurs, voulez-vous me suivre? Je vous en conjure, suivez-moi; tout va se découvrir. En cas que je vous mène sur une fausse trace, ne m'en croyez jamais à la chasse ni à la guerre.

PAGE, *aux autres.*

Allons, prêtons-nous encore une fois à sa faiblesse. Venez, messieurs.

(*Page, Ford, Shallow et Evans sortent.*)

MADAME PAGE

Pour le coup, votre galant s'en va pitoyablement accoutré.

MADAME FORD

Dites donc, impitoyablement.

MADAME PAGE

J'opine pour que le bâton soit béni et suspendu sur l'autel; il a servi à une action méritoire.

MADAME FORD

Qu'en dites-vous, ma chère? Pouvons-nous,

avec la bienséance du sexe, pouvons-nous, en conscience, méditer encore d'autre vengeance contre Falstaff?

MADAME PAGE

Cet exorcisme a dû chasser de son corps l'esprit libertin. A moins qu'un lutin amoureux ne le tienne à la tête avec des pinces d'acier, nous en voilà défaites, et il ne songera plus à attenter à notre honneur.

MADAME FORD

Régalerons-nous nos époux des tours que nous lui avons joués?

MADAME PAGE

Sans doute, ne fût-ce que pour détruire les soupçons que le vôtre a conçus. S'ils jugent que notre gros et épais chevalier ne soit pas encore asez puni, nous serons toutes deux les ministres de leur vengeance.

MADAME FORD

Sûrement ils voudront que sa honte soit publique. Quant à moi, je pense que la mystification ne serait point complète, si on ne l'en corrige avec éclat.

MADAME PAGE

Allons, inventez, imaginez. J'aime à battre le fer tandis qu'il est chaud.

(*Elles sortent.*)

SCÈNE III

L'hôtellerie de la Jarretière

L'HÔTE et BARDOLPH *entrent.*

BARDOLPH

Hôte, les Allemands vous demandent trois bidets de selle. Leur duc, en personne, arrive

demain à la cour, et ils vont au-devant de lui.

L'HÔTE

Qu'est-ce? Quel est ce duc ou archiduc qui chemine si incognito? Je n'en entends point parler à la cour ni sous la halle. Fais-moi raisonner avec ces étrangers; ils parlent anglais?

BARDOLPH

Maître, je vais vous les envoyer.

L'HÔTE

Ils auront mes haquenées; mais ils les payeront bien; je les épicerai. Ils ont arrêté ma maison depuis huitaine, et j'ai délogé pour eux mes autres hôtes. La carte sera bonne: je veux les pressurer comme gens d'outre-mer. Allons, viens.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE IV

La Maison de Ford.

M. PAGE, M. FORD, MADAME PAGE, MADAME FORD et ÉVANS *paraissent.*

ÉVANS

Ce sont bien là les femmes les plus discrètes que j'aie jamais vues de mes deux yeux.

PAGE

Quoi! il vous écrivit en même temps deux lettres pareilles?

MADAME PAGE

Dans le même quart-d'heure.

FORD

Pardon, ma femme. Allez, venez désormais, sans en rendre compte qu'à vous-même. Je

taxerai plutôt le soleil de froidure, que vous d'infidélité. J'étais hérétique; vous m'avez converti. Il ne me reste plus qu'une foi aveugle à votre vertu.

PAGE

En voilà assez; brisez là; en voilà assez. Ne soyez pas aussi extrême dans la réparation que dans l'offense; songeons plutôt à notre complot. Nos femmes proposent d'offrir à ce vieux fou une dernière entrevue; s'il est assez vain pour s'y rendre, comment rendrons-nous publiques son insolence et sa disgrâce?

FORD

Je ne vois point de meilleure idée que la leur.

PAGE

Quoi? de lui faire dire qu'elles l'attendent à minuit dans le parc? Allons donc, il ne s'y fiera jamais.

ÉVANS

Vous dites qu'il a essuyé une immersion dans la rivière, et qu'il vient d'être fessé rigoureusement sous l'accoutrement d'une vieille femme. Il doit, ce me semble, avoir des terreurs qui l'empêcheront de venir. Sa chair, je pense, est mortifiée; il n'aura plus de désirs.

PAGE

Je le juge de même.

MADAME FORD

Imaginez seulement ce qu'on peut faire de lui quand il y sera; et nous nous chargeons d'imaginer les moyens de l'y amener.

MADAME PAGE

Attendez. — Je songe à une vieille histoire

que mon aïeule contait autrefois. Herne le veneur, disait-elle, garda de son vivant la forêt de Windsor, et maintenant son fantôme revient toutes les nuits, vers l'heure de minuit. On l'aperçoit armé de cornes, se promenant autour d'un chêne qui porte son nom; et dans sa ronde, il flétrit l'arbre, ensorcelle le bétail, change le pur lait des vaches en un sang noir, et secoue des chaînes avec un bruit effroyable. Plusieurs de vous ont entendu parler de cet esprit; et vous savez que nos aïeux, crédules et superstitieux, y ajoutaient foi, et qu'ils ont transmis à notre âge, comme une vérité, le conte de Herne le chasseur.

PAGE

Nous ne manquons point de gens encore qui n'oseraient dans la nuit passer auprès de ce chêne fameux. Mais qu'en peut-il résulter?

MADAME FORD

Le voici. Il faut que Falstaff vienne nous trouver au pied du chêne. Nous lui manderons de se rendre dans la forêt, équipé comme Herne, avec une paire de cornes énormes sur son front.

PAGE

Soit; admettons qu'il y vienne. Quand vous le tiendrez sous cette gentille figure, qu'en voulez-vous faire? Quel est votre plan?

MADAME PAGE

Nous y avons songé, et le voici. Il faudrait joindre à ma Nancy et à mon fils, trois ou quatre jeunes gens de la ville, les déguiser en elves, en sylphes, en farfadets, en lutins

avec des habillements blancs et verts, des mèches flambantes sur leurs têtes, et des sonnettes dans leurs mains. On les cacherait dans quelque fossé des environs, d'où, au moment où Falstaff, elle et moi, nous nous aborderions, ils sortiraient tout à coup, prononçant des sons sauvages propres à glacer l'âme. A leur conflit, nous fuirions toutes deux dans la terreur; ils entoureraient le fantôme, feindraient de pressentir, par l'art des fées, l'incontinence du profane, et l'un d'eux lui demanderait d'une voix rauque et effrayante, comment il ose, sous cette figure profane, troubler l'asile et l'heure de leurs magiques ébats.

MADAME FORD

Puis nos génies supposés le pinceraient à la ronde, si mieux on n'aime le chauffer avec les mèches, jusqu'à ce qu'il confesse ses fautes.

MADAME PAGE

Après ses aveux, nous paraîtrons tous. Herne sera berné, dépouillé de ses cornes, et nous le ramènerons en triomphe à Windsor.

FORD

Vivent les femmes! Mais si nos jeunes gens ne sont bien instruits, ils ne rendront jamais leur rôle.

ÉVANS

Laissez-moi donner mes documents à ces tendres élèves. Vous me verrez moi-même, comme un jeune égrillard, vous larder le spectre avec ma torche.

FORD

Cela sera charmant. Je me charge d'acheter les masques.

MADAME PAGE

Ma fille sera la reine des génies, vêtue de damas blanc sans tache.

PAGE

Dont je vais faire l'emplette (*à part*), et dire en secret à Slender d'enlever Nancy dans ce tumulte, pour l'aller épouser à Eaton. (*Haut.*) Allons, envoyez à l'instant chez Falstaff.

FORD

Non, j'y retourne d'abord sous mon nom de Brok. Je saurai tout ce qu'il a dans l'âme; nous le tenons, à coup sûr.

MADAME PAGE

Sans nul doute. Partez; songez à vous pourvoir de tout l'équipage des lutins.

ÉVANS

Allons, mettons-nous à l'ouvrage. Ce plaisir sera un plaisir admirable : c'est une espiéglerie fort innocente.

(*Ford, Page et Evans, sortent.*)

MADAME PAGE

Voisine, il vous reste le soin de prévenir Quickly; vous savez... sir Jean a besoin qu'on relève son courage. (*Madame Ford sort.*) Pour moi, je vais chez le docteur; il a mon agrément. Toute réflexion faite, il nous convient, et lui seul sera mon gendre. Slender, si riche en terres, le bon monsieur Slender, dont mon mari s'entête, n'est qu'un idiot. Caïus a des écus et de bons amis à la cour. Il aura ma fille, dussent mille autres partis meilleurs que lui venir la demander.

(*Elle sort.*)

SCÈNE V

L'hôtellerie de la Jarretière. On voit au fond un escalier et des fenêtres.

L'HÔTE *paraît, et rencontre* SIMPLE, *qui regarde en l'air.*

L'HÔTE

Qu'y a-t-il, héron au long cou ? que demandez-vous, balourd ? Qu'est-ce ? Remuez, parlez, soufflez, narrez ; allons vite, prompt, éclatez.

SIMPLE

Vraiment, monsieur l'hôte, je souhaiterais parler à sir Jean Falstaff, de la part de monsieur Slender.

L'HÔTE, *montrant une fenêtre.*

Voilà sa chambre, sa maison, son château, son lit de maître et son lit inférieur. Sur la muraille est peinte l'histoire de l'enfant prodigue, toute fraîche. Allez, grattez, appelez : il vous répondra du dedans, comme un anthropophaginien. Frappez, vous dit-on.

SIMPLE

Une vieille femme, une vieille et grosse femme est montée dans sa chambre. J'aurai la hardiesse de demeurer jusqu'à ce qu'elle descende ; véritablement, c'est à elle que je viens parler.

L'HÔTE

Ah ! une grosse femme ! Le chevalier pourrait être volé. Je vais l'avertir. — Bruyant paladin, bruyant sir Jean, parlez du creux de vos poumons militaires. Etes-vous là ? C'est votre hôte, votre majordome qui vous appelle.

FALSTAFF *paraît au haut de l'escalier.*

FALSTAFF

Que diable voulez-vous, mon hôte ?

L'HÔTE

Voyez-vous ce Tartare bohémien ? Il attend le loisir de la grosse femme qui est avec vous ; laissez-la descendre, paladin, laissez-la descendre. Mes appartements sont honnêtes. Fi du particulier, fi !

(*Falstaff descend.*)

FALSTAFF

Mon hôte, j'avais tout à l'heure une vieille et grosse femme avec moi, mais elle est partie.

SIMPLE

Ah ! je vous prie, sir ; n'était-ce pas la sage vieille de Brainford ?

FALSTAFF *faisant signe à Simple de fermer la bouche, qu'il tient ouverte.*

Eh oui, coquille de moule. Que voudriez-vous d'elle ?

SIMPLE

Mon maître, sir, monsieur mon maître Slender l'a vue passer dans la rue : « Va la trouver, a-t-il dit, pour savoir si un certain Nym, qui m'a escroqué une chaîne, a la chaîne ou non. »

FALSTAFF

J'ai parlé de cette affaire à la vieille femme.

SIMPLE

Et, sir, que dit-elle, je vous prie ?

FALSTAFF

Ma foi, dit-elle, l'homme qui prit à monsieur Slender sa chaîne, est précisément le même qui l'a dérobée.

SIMPLE

J'aurais voulu pouvoir parler à la femme en personne. J'avais d'autres choses à lui demander encore de sa part.

FALSTAFF

Quelles choses ? Sachons-les.

L'HÔTE

Vite, allez, vous êtes avec vos amis.

SIMPLE

Je pourrais ne les point cacher.

FALSTAFF

Cache-les, ou tu meurs.

SIMPLE

Quoi, sir ? il ne s'agit que de miss Anne Page, de savoir si c'est le sort de mon maître d'avoir miss, ou non.

FALSTAFF

Oui, oui, c'est son sort.

SIMPLE

Quoi, sir ?

FALSTAFF

D'avoir miss, ou non. Allez, rapportez que la vieille femme vous l'a dit ainsi.

SIMPLE

Puis-je être assez hardi pour redire cela, sir ?

FALSTAFF

Sans doute, apprenti, comme l'homme le plus hardi.

SIMPLE

Nous vous remercions, sir. Je réjouirai mon maître par ces bonnes nouvelles.

(*Simple sort.*)

L'HÔTE

Vous êtes expert, vous êtes expert, sir

Jean. Est-il réellement entré une vieille femme chez vous?

FALSTAFF

Oui, une sage et vieille femme, mon hôte, laquelle m'a communiqué plus d'esprit que je n'en avais eu dans toute ma vie; et je n'ai rien payé pour cette science : c'est moi qu'on a payé pour apprendre.

BARDOLPH *entre.*

BARDOLPH

Foin du métier sans la bonne foi! Pure escroquerie, hôte! escroquerie!

L'HÔTE

Rends-moi bon compte de mes chevaux. Où sont mes chevaux?

BARDOLPH

Partis avec les filous. Aussitôt que nous avons dépassé Eaton... j'étais en croupe derrière l'un d'eux; un autre me prend, me jette dans une ornière : tous trois piquent, et prrr! enfilent la plaine comme trois diables allemands, trois docteurs Faustus.

L'HÔTE

Oui, pour joindre plus tôt leur duc. Coquin, ne dis point qu'ils ont pris la fuite; les Allemands sont gens de bien.

ÉVANS *entre.*

ÉVANS

Je sens certaine joie de vengeance à lui notifier la nouvelle. — Où est notre hôte?

L'HÔTE

Qu'y a-t-il, mon ministre?

ÉVANS

Tenez l'œil à vos écots. Un de mes intimes,

entré naguère dans cette cité, m'apprend que trois aigrefins arpentent la route de Bristol. Ce trio a dérobé des chevaux ou de l'argent à tous les hôtes de Readings et de Colebrook. Je vous en informe par bonne volonté pure; passons. Vous êtes prudent; vous abondez en reparties et en saillies. Il ne convient pas que vous soyez dupé; et Dieu vous tienne en paix!

(*Evans sort.*)

CAIUS *entre.*

CAIUS

Morbleu! je cherche notre hôte de la Jarretière.

L'HÔTE

Le voici, docteur, dans la perplexité; et, ce dit-on, dans un dilemme fort obscur.

CAIUS

Hum, je n'entends pas ce mot; mais j'entends dire que vous approvisionnez votre auberge pour un duc de Germanie. Que je perde ma science, s'il doit venir un duc à la cour. Je vous dis ceci par bonne volonté. Adieu.

(*Caïus sort.*)

L'HÔTE

A la force! haro! cours, traître! — Assistez-moi, chevalier! Je suis ruiné. Cours. — Criez haro, criez au meurtre. Traître, je suis ruiné.

(*L'hôte et Bardolph sortent.*)

FALSTAFF *seul*

Je voudrais que le monde entier fût dupe, puisque je l'ai été, moi, — parlons bas, — et battu de bonne sorte. Si la cour apprenait

jamais comment je me suis vu métamorphosé, et comment ma personne ou ma métamorphose s'est vue baignée et bâtonnée, tous ces jolis seigneurs exprimeraient ma quintessence goutte à goutte au feu de leurs bons mots. On liquéfierait Falstaff en goudron pour enduire les barques; oui, ma foi, il serait ballotté, canonné de tous les coins du cercle, jusqu'à ce qu'on l'eût aplati comme une poire tapée. Je n'ai jamais prospéré depuis le jour où je trichai à la triomphe. — Oui, si j'avais seulement assez longue haleine pour dire mes prières, je ferais pénitence.

QUICKLY *entre.*

FALSTAFF

Encore! de quelle part venez-vous?

QUICKLY

De la part des deux dames, je vous jure.

FALSTAFF

Que le diable prenne l'une, et sa femme l'autre : elles seront toutes deux bien pourvues. J'ai plus souffert pour l'amour d'elles, que la faible et misérable constitution de l'homme n'en peut supporter.

QUICKLY

Et n'ont-elles rien souffert? Toutes deux ont pâti, je vous assure. L'une d'elles surtout, madame Ford, innocente personne, n'a pas grand comme cela sur le corps que vous ne puissiez voir tout bleu et noir de coups.

FALSTAFF

Que me parlez-vous de bleu et de noir? Ce ne seront jamais que deux couleurs, tandis que toutes celles de l'arc-en-ciel sont peintes sur le mien. J'ai risqué même d'être pris,

appréhendé au corps pour la sorcière de Brainford. Sans mon admirable présence d'esprit qui m'a délivré, en m'inspirant de contrefaire la femme imbéclle, ce gredin de constable m'envoyait aux ceps comme sorcière, aux ceps du marché.

QUICKLY

S'il vous plaît me donner, en tout honneur, audience dans votre chambre, vous apprendrez le dessous des cartes, et vous ne resterez pas mécontent, je vous assure. Ce poulet, que je tiens, vous en dira quelque chose. Tendres cœurs, que de peines il en coûte pour vous procurer un rendez-vous ! Sûrement l'un de vous ne sert pas bien le ciel, puisque vous êtes si traversés.

FALSTAFF

Voyons donc ; entrez dans ma chambre.

(*Ils montent dans la chambre de Falstaff.*)

L'HÔTE *entre avec* FENTON

L'HÔTE

Ne me parlez point, monsieur Fenton, j'ai trop de chagrin ; je quitterais le métier pour une épingle.

FENTON

Ecoute-moi seulement ; seconde mon dessein ; foi de gentilhomme, je payerai ta perte, et cent pièces au-delà.

L'HÔTE

Parlez, parlez, monsieur Fenton. Faites fonds sur le secret.

FENTON

Je t'ai confié parfois ma tendresse pour miss Anne Page, et mon hôte apprendra le premier qu'Anne a répondu à mes soins au-

tant que la bienséance pouvait le lui permettre. Voici une lettre d'elle, où son jeune cœur s'ouvre avec une candeur dont tu serais émerveillé. Mais les aveux qui causent ma joie y sont tellement mêlés au récit de nos affaires, que je ne puis entamer l'un sans dévoiler les autres. Le gras Falstaff se trouve engagé dans une aventure... Il serait long de la décrire. (*Lui montrant une lettre.*) Je vais te lire toute l'histoire ; prête l'oreille, mon cher hôte. — Tu sauras que ma charmante maîtresse doit se rendre vers minuit au chêne de Herne, pour y représenter la reine des génies. Le but est écrit ici. Son père lui a commandé de s'esquiver sous son déguisement avec Abraham Slender, dans l'instant où chacun serait le plus occupé des autres parties de la scène, et de se laisser conduire à Eaton, pour y être mariée dans l'instant. Elle a feint de consentir. — En même temps, sa mère, déclarée contre cet hymen, et fidèle à son protégé Caïus, a de même conseillé au docteur d'enlever la jeune personne au milieu de la confusion des rôles. Ses soins ont été jusqu'à faire tenir le doyenné ouvert, où un prêtre l'attend pour la marier sur l'heure ; et Anne, soumise en apparence, a aussi donné sa promesse au docteur. Mais écoute le reste. Le père croit fermement que sa fille sera habillée tout en blanc ; c'est par là que Slender doit, dans le moment favorable, la reconnaître, et, la prenant par la main, lui dire à voix basse de le suivre. La mère, au contraire, travaillant pour son docteur, qui viendra dans le bois, masqué comme tous les

autres, a commandé à sa fille d'y paraître en habit vert. Une robe flottante, des cheveux épars, des rubans dénoués et badinant sur sa tête, serviront de signal à Caïus, pour approcher, pour prendre la chère créature par la main ; et la jeune fille a tout promis.

L'HÔTE

Et qui miss compte-t-elle tromper? son père ou sa mère?

FENTON

Tous les deux, bon hôte, pour se donner à moi. Elle les trompera tous deux, si tu veux engager le vicaire à m'attendre dans l'église, après minuit, pour unir deux tendres cœurs du lien d'un heureux et légitime mariage.

L'HÔTE

Oh! du légitime! Je suis à vous, mon convive. Menez bien votre complot; amenez la jeune fille, je vous réponds du prêtre.

FENTON

Tu rendras ma reconnaissance éternelle. Dès à présent je t'en donne un gage.

(*Ils sortent.*)

FALSTAFF *reparaît avec* QUICKLY

FALSTAFF

Trève, de grâce, c'est assez bavardé. Adieu, je m'y rendrai. Voici la troisième tentative; j'ai foi au nombre *trois*. Allons, on dit qu'il y a une providence et une chance magique dans les nombres impairs, tant pour la naissance que pour la fortune ou le genre de mort. Adieu.

QUICKLY

Comptez sur la chaîne de notre puits. Je vais faire de mon mieux pour vous procurer une paire de cornes.

FALSTAFF

Trève, vous dis-je ; vous ne connaissez pas le prix du temps. Adieu ; levez la tête et rengorgez-vous.

(*Quickly sort.*)

FORD *entre.*

FALSTAFF

Ah ! vous voilà, monsieur Brok ? Monsieur Brok, nous finirons ce soir ou jamais. Trouvez-vous vers minuit dans le parc ; le chêne de Herne vous montrera des merveilles.

FORD

Vous ne me parlez point d'hier. Auriez-vous manqué à l'entrevue ?

FALSTAFF

J'y allai en homme déjà vieux, tel que vous me voyez, monsieur Brok ; j'en revins en vieille femme. Le coquin de Ford a le plus fin démon de jalousie dans sa manche, pour l'avertir de tout, quelque loup-garou des plus malins qui puissent gouverner la frénésie d'un mari. Je ne sais rien vous céler, monsieur Brok. Il m'a battu comme plâtre dans mon état de femme ; car dans mon état d'homme je ne craindrais pas Goliath, une aune de tisserand en main : je sais trop bien que la vie n'est qu'une navette. Je suis pressé, venez avec moi ; je ne veux rien vous céler, monsieur Brok. Depuis le temps que j'ai plumé la poule, mené la vie de fainéant et de libertin, et fouetté le sabot, je n'avais jamais su ce que c'est que des coups, hors les coups d'armes à feu. Venez donc ; j'ai des choses étonnantes à vous apprendre sur le bourreau d'hypocondre, et j'en médite d'é-

tonnantes pour nous venger cette nuit. Votre expédition est réglée ; j'ai la Ford dans mes mains. Suivez-moi ; d'étranges affaires se préparent, monsieur Brok ! Suivez-moi.

(*Ils sortent.*)

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

Il est nuit. La scène représente une partie couverte du parc de Windsor. On entrevoit dans l'éloignement une touffe de grands arbres.

M. PAGE, SHALLOW et SLENDER *arrivent.*

PAGE

Venez, venez. Il faut nous tapir dans ces fossés du château, jusqu'à ce que les flambeaux de nos lutins nous donnent le signal. Mon gendre Slender, songez à ma fille.

SLENDER

Oh qu'oui. J'ai jasé avec elle, et nous sommes convenus d'un petit mot de tendresse pour nous connaître l'un l'autre. Je viens à elle ; elle sera en blanc, et je crie, *hem ;* et elle crie *bouget ;* et, voyez-vous, par là nous nous connaissons l'un l'autre.

SHALLOW

Voilà qui est bien. Mais qu'avez-vous besoin de votre *hem* ou de son *bouget ?* Le blanc l'annoncera, et la désignera de reste. Il est déjà onze heures sonnées.

PAGE

La nuit est noire. Des follets, des lumières y figureront au mieux. Que le ciel protége

notre plaisanterie ! Personne ici ne songe à mal, que le diable, et nous le reconnaîtrons à ses cornes. — Voilà la route, suivez-moi.

(*Ils s'éloignent et entrent dans les fossés.*)

MADAME PAGE, MADAME FORD et CAIUS *arrivent.*

MADAME PAGE

Docteur, votre future est en vert. Dès que vous trouverez votre moment, prenez son bras, menez-la au doyenné et hâtez la cérémonie. Entrez toujours dans le parc; nous sommes toutes deux de l'arrière-garde.

CAIUS

Adieu, je sais ce que j'ai à faire.

MADAME PAGE, *en souriant.*

Bon succès, docteur. (*Caïus sort.*) Mon mari se réjouira moins du tour qu'on prépare à Falstaff qu'il ne se gendarmera du mariage de Nancy avec Caïus. Qu'importe? Mieux vaut essuyer un peu d'humeur que de sentir un long crève-cœur pour avoir mal établi ma fille.

MADAME FORD

Où est-elle, votre fille, menant sa troupe de farfadets, et notre diable montagnard, le prêtre Evans?

MADAME PAGE

Leur bande est assise dans une ravine voisine du chêne de Herne, avec des lanternes sourdes. Au moment où Falstaff viendra nous joindre, tout va se lever dans la nuit sombre, tout se déploiera à la fois.

MADAME FORD

Il sera sûrement bien étonné.

MADAME PAGE

S'il n'est pas surpris, il sera honni sans miséricorde. S'il est surpris, il sera mieux honni encore, et châtié dans tous les sens.

MADAME FORD

Quelle conjuration pour trahir un pauvre amant!

MADAME PAGE

Punir de tels pendards et leurs vices, n'est point une trahison.

MADAME FORD

L'heure approche. Au chêne, au chêne!

(*Elles sortent.*)

ÉVANS *paraît à la tête de* LUTINS *et de* FÉES

ÉVANS

Trottez, trottez, petites fées; venez, et souvenez-vous bien de vos rôles. De la hardiesse, je vous prie. Suivez-moi sous la ramée. Quand j'entonnerai les mots mystérieux, agissez comme je vous l'ai enjoint. Allons, cheminez, cheminez.

(*Ils se cachent, tout reste en silence.*)

FALSTAFF *paraît habillé en revenant, et loup-garou, portant des cornes de bouc, en traînant une chaîne.*

L'horloge de Windsor a sonné minuit, et les minutes courent. — Dieux au sang amoureux, assistez-moi maintenant! Souviens-toi,

Jupiter, que tu devins taureau pour ton Europe; l'amour s'assit entre tes cornes. Souverain amour! d'une bête tu fais souvent un homme; et plus souvent encore tu changes l'homme en bête : tu le sais, Jupiter, toi qui te changeas en cygne pour une autre donzelle. O tout-puissant amour! combien le dieu alors se rapprochait de la nature des oisons! Dieu pétulant, le premier péché te mit sur quatre pieds. O Jupiter! quelle métamorphose! mais le second, plus brutal encore, travestit ta déité en volaille. Souviens-t'en, bon Jupin. — Quand les dieux sont si lascifs, que feront les pauvres humains? Quant à moi, je suis cerf de Windsor, et je puis dire que cette forêt n'en vit jamais de si gras. Jupin, rafraîchis et calme mon automne, ou ne trouve pas mauvais que je dépense l'excès de mon embonpoint. Qui vient ici? Est-ce ma biche?

MADAME FORD *paraît*, MADAME PAGE *s'arrête à quelques pas.*

MADAME FORD

Sir Jean, est-ce vous mon joli cerf, mon beau cerf?

FALSTAFF

Oui, ma biche aux pieds blancs. Pleuvez, patates. Ciel, tonne comme cent canons! Qu'il tombe une grêle de dragées, avec une neige de prunes confites et de panicots blancs! Vienne une tempête d'amour! Voilà mon asile; je me sauve sous cet abri.

MADAME FORD

Savez-vous, aimable lutin, que madame Page m'accompagne?

(*Madame Page s'avance.*)

FALSTAFF

Tendres belles, divisez-moi comme un fauve offert à deux juges; prenez chacune une hanche. Je garde mes flancs pour moi-même, mes épaules pour le garde du bois. Quant à mes cornes, je les lègue à vos maris. Ha! ha! suis-je l'homme du bois? Sais-je imiter Herne le chasseur? — Allons, l'enfant Cupidon a quelque conscience : il fait restitution. — Comme il est vrai que je suis un esprit loyal, comptez sur un joyeux accueil!

(*Un cri éloigné.*)

MADAME PAGE

Hélas! qu'ai-je entendu?

MADAME FORD

O ciel! pardonne-nous nos fautes!

FALSTAFF, *effrayé.*

Qu'est-ce donc? Quoi donc? Qu'est-ce?

MADAME FORD *et* MADAME PAGE

Fuyons, fuyons!

(*Elles se sauvent en courant.*)

FALSTAFF, *seul.*

Je pense que le grand diable ne veut pas me voir damné. Il craint, sans doute, que l'huile contenue dans ma personne ne cause un incendie en enfer; autrement, il ne me traverserait pas ainsi...

(*Le bruit redouble; Falstaff se cache derrière un arbre.*)

SIR ÉVANS *se présente le premier, paraissant d'une taille plus qu'humaine et vêtu en satyre. Un moment après,* QUICKLY *survient sous la forme d'une fée.*

KUICKLY

Vous, follets au teint roux, gris ou vert de prairie,
Danseurs si gais, folâtre compagnie
Du clair de lune et de la nuit;
Vous sylphes, peuple de féerie,
Enfants adoptifs du destin,
Commencez votre rôle et suivez le lutin.
Qui décrit en criant son cercle de magie.
(*Tous les génies et les lutins paraissent déguisés, avec des torches à la main.*)

ÉVANS

Ondins, soyez attentifs à vos noms :
Silence, frêles compagnons,
Enfants de l'air, ombres vaines :
Vous, grillon, quittant ces plaines,
Vous ramperez aux foyers de Windsor.
Quand vous verrez un feu qui brûle encor
Les cheminées
Mal nettoyées,
Pincez nos soubrettes au lit,
Tant que le blanc de leur sein flétri
Soit plus bleu que la violette.
Notre reine aux doux rayons,
Hait la paresse, hait ces souillons,
Qui laissent le balai pour écouter fleurette.

FALSTAFF, *bas, tremblant.*

Ce sont des lutins! Diantre! quiconque leur parle, mourra de mort subite. Retiens

ton souffle, Falstaff, si tu peux et feins de dormir.

(*Il se laisse tomber, et demeure le visage collé contre terre.*)

ÉVANS

Pede est-il prêt? — Cours, vole, guette,
Où tu trouveras la fillette,
Qui trois fois avant son sommeil
A dit sa prière secrète.
Fais la sourire à son réveil.
Que tous ses sens assoupis et tranquilles,
Du sommeil d'un enfant dorment jusqu'au matin.
D'un air frais caresse son sein;
Mais pour les filles
Qui ronflent sans penser à leurs honteux péchés
Cachés,
Pique-leur de vives aiguilles,
Les bras, les flancs, le cou, le pied, la main

QUICKLY

Répandez-vous alentour;
De Windsor cherchez la tour :
Visitez-en l'entrée,
Et les cours et chaque salle habitée,
Versez-y partout le bonheur.
Que ce château plein de splendeur.
Egale ce monde en durée;
Que la reine de notre cœur
Y règne longtemps honorée!

ÉVANS

Frottez... (*Il reste court.*)

PISTOL, *soufflant tout bas.*

Des chevaliers...

ÉVANS

Des chevaliers...

PISTOL

Les stalles...

ÉVANS

Frottez des chevaliers les stalles jaunissantes,
Du doux parfum des fleurs de ce bois enchanté.
Que les cimiers, les cottes brillantes
Reçoivent ce blason : *Amour, fidélité.*
Et vous entonnerez
Vos chants des prés;
La nuit, dansant en ligne circulaire,
Comme le rond de la Jarretière,
Vous chanterez vos chants divers
Tracés en caractères verts,
Plus frais à l'œil que les prés d'Angleterre.

(On y doit lire sur un champ d'émeraude, certains mots brodés en fleurs bleues, incarnates, blanches, rivales des perles et des saphirs. On y doit lire : *Honni soit qui mal y pense*, termes fameux, fixés avec l'acier sous le genou courbé de la chevalerie. Les fées écrivent avec des fleurs.)

(*Un grand bruit.*)

QUICKLY

Allons, dispersez-vous.
(*Falstaff relève furtivement la tête et écoute.*)
Mais avant l'aube du matin,
N'oublions pas notre danse ordinaire
Autour du chêne du chassenr.

ÉVANS

Allons, vite, enlaçons nos mains;
Allons suspendre au chêne d'Herne,
Cent vers luisants en guise de lanterne,

Pour éclairer nos pas et nos jeux enfantins. — Mais arrêtez! je sens un mortel de la moyenne terre.

FALSTAFF

Que les cieux me défendent de ce loup-garou gallois, crainte qu'il ne me transforme en boule de fromage.

(*Falstaff cherche à s'esquiver en rampant, on l'attrape.*)

EVANS

Malheureux vermisseau,
Tu fus maudit dès ton berceau.

QUICKLY

Esprits, que chacun le pique;
Touchons ses doigts du feu magique,
Du feu léger.
Si l'homme est pur, la flammèche égarée,
Descendra sur la terre en lame renversée,
Sans le blesser;
Mais si sa peau reste offensée,
Sa chair est le fourreau d'une âme gangrenée.

ÉVANS

Une épreuve. — Esprits de ce lieu.

(*Ils approchent leurs flambeaux de Falstaff, qui crie; ils le brûlent et le pincent de tous côtés.*)

FALSTAFF, *mugissant.*

Oh! oh! oh!

QUICKLY

Impur, souillé, pétri de vils désirs,
Qu'il soit lutiné : vengeance!
Mes sœurs au chant d'une romance.
Pinçons-le toutes en cadence,
Pour le punir de ses honteux plaisirs.

ÉVANS

Ce traitement est équitable. Le patient est plein de vices et d'obscénités.

UNE FÉE *chante*,

Air :

Honte à la débauche coupable,
A la grossière volupté :
C'est un feu follet allumé
Par une fièvre criminelle,
Nourri dans l'âme mortelle,
Dont l'ardeur croît et monte au gre
De l'esprit qui la souffle ou qui la renouvelle.
Pincez d'accord,
Pincez fort.
Arrachons-lui ses voiles;
Vexez, pincez, brûlez : soyons tous ses bourreaux,
Tant que luiront la lune et les étoiles,
Et le feu pétillant de nos sacrés flambeaux.

(*Durant ce chant, on danse en rond autour de Falstaff. On le pince, on le grille en cadence. Le docteur Caïus arrive d'un côté; il enlève une personne masquée et habillée de vert. Slender vient par une autre route, et enlève une autre personne vêtue de blanc. Fenton paraît aussi, et sort à petit bruit avec miss Anne Page. Un bruit de chasse se fait entendre; toutes les fées s'enfuient. Falstaff arrache ses cornes de bouc et veut se sauver. M. Page, M. Ford entrent et saisissent Falstaff. Madame Page et madame Ford suivent. Tous les esprits reparaissent successivement et sans masque.*)

PAGE

Non, non, beau chasseur, ne fuyez pas

ainsi. — Je crois que nous vous avons bien attrapé cette fois. Ne pouvez-vous faire d'autre rôle que celui de Herne le chasseur ?

MADAME PAGE

Je vous prie, venez ; mettons fin à la comédie. Eh bien ! sir Jean, que dites-vous maintenant des femmes de Windsor? Et vous, époux , qui voyez ces emblêmes (*montrant les cornes dans les mains de Falstaff*), ne conviennent-ils pas mieux à la forêt qu'à la ville et dans nos familles?

FORD

Eh bien ! sir, qui de nous deux est le sot? Que va dire le pauvre monsieur Brok ? Je l'entends : Vous êtes un fat, sir Falstaff; vous êtes un poltron et un capicorne, sir Falstaff; en voilà l'armure dans vos mains? Et qu'avez-vous hérité de monsieur Ford, que son panier à lessive, son bâton, et vingt livres sterling d'argent qu'il faudra rendre à M. Brok ! Ses chevaux sont saisis pour gage, monsieur Brok.

MADAME FORD

Parbleu, sir Jean, le malheur nous en veut bien; nous n'avons jamais pu parvenir à un rendez-vous paisible. Allons, je ne vous prendrai plus pour mon galant; mais vous serez toujours mon beau cerf de Windsor.

FALSTAFF, *confus.*

Je commence à voir qu'on a fait de moi... un baudet.

MADAME FORD

Oui; et un bouc aussi; en voilà les preuves visibles. (*Montrant les cornes.*)

FALSTAFF

Et voilà donc ces fées? J'ai eu deux ou trois fois l'idée que ce n'était rien moins que des fées: et cependant les remords de ma conscience, le saisissement soudain de toutes mes facultés m'ont aveuglé sur la gossièreté du piége, et m'ont fait croire, dur comme fer, en dépit du bon sens et de la raison, que c'étaient des fées. Voyez donc comme l'esprit peut faire de nous un sot, quand il est mal employé.

ÉVANS

Allez, sir Jean Falstaff; servez Dieu, je vous le conseille; renoncez à vos désirs impurs, et les fées ne vous pinceront plus.

FORD

Bien dit, beau génie!

ÉVANS, *à Ford.*

Et vous, renoncez à vos jalouses fureurs, je vous en prie.

FORD

Jamais il ne m'arrivera de me défier de ma femme, que lorsque vous serez en état de lui faire votre cour en bon anglais.

FALSTAFF

Me suis-je donc desseché, brûlé le cerveau au soleil, au point qu'il n'y reste pas assez de sens pour échapper à un piége aussi grossier? Un ours gallois sera donc mon maître, et m'aura fait sa dupe? Et faudra-t-il que je sois coiffé d'un bonnet de fou de sa façon? Il serait grand temps qu'on m'étranglât avec une boule de fromage grillé.

ÉVANS

Le fromage n'est pas bon avec le beurre; et
otre ventre est de beurre.

FALSTAFF

Fromage et beurre! Ai-je tant vécu pour
ervir de jouet à un imbécile qui estropie
iotre anglais? En voilà plus qu'il ne faut
our ruiner de réputation par tout le royaume,
a débauche et les courses nocturnes.

MADAME PAGE

Eh quoi! sir Jean, pensez-vous que, quand
nême nous eussions banni la vertu de nos
œurs, pour donner tête baissée dans le vice,
t que nous eussions voulu nous damner
ans scrupule, le démon eût jamais pu nous
endre amoureuses de vous?

FORD

Oui, d'une énorme baleine, d'un ballot d'é-
oupes soufflées?

MADAME PAGE

D'un homme essoufflé et asthmatique?

PAGE

Vieux, glacé, flétri, et d'une bedaine into-
érable.

FORD

Et d'un vaurien qui a une langue de
atan!

PAGE

Et aussi pauvre que Job!

FORD

Et aussi méchant que l'était sa pie grièche
le femme.

ÉVANS

Et livré aux fornications, aux tavernes, au
vin, à la crapule, aux liqueurs fortes; tou-

jours buvant, jurant, dans les orgies et les disputes de cabaret.

FALSTAFF

Fort bien, je suis votre jouet; vous avez l'avantage sur moi; je suis confondu; je ne suis pas même en état de répondre à ce bélître de Gallois, et l'ignorance même me foule au pieds. Traitez-moi comme il vous plaira.

FORD

Vraiment, sir, nous allons tout uniment vous conduire à Windsor, à un monsieur Brok à qui vous avez filouté de l'argent, et dont vous avez consenti à vous faire l'infâme agent. Avec tout ce que vous avez déjà souffert, j'imagine que rendre cet argent sera pour vous une peine cruelle.

MADAME FORD

Allons, mon époux, laissez-lui cet argent pour dédommagement; abandonnez-lui cette somme, et comme cela nous serons tous amis.

FORD, *offrant sa main à Falstaff.*

Allons, soit; voilà ma main: qu'il n'en soit plus question; tout est pardonné.

PAGE

Consolez-vous, chevalier, je veux vous régaler ce soir, chez moi, d'un posset, et je désire vous y voir rire aux dépens de ma femme, comme elle rit maintenant aux vôtres; dites-lui à l'oreille que monsieur Slender vient d'épouser sa fille.

MADAME PAGE, *à part.*

Le docteur en doute; s'il est vrai qu'Anne

Page soit ma fille, elle est aussi l'épouse du docteur Caïus.

SLENDER *arrive.*

SLENDER

Oh! oh! oh! mon beau-père Page?

PAGE

Eh bien! mon fils, tout est-il fait?

SLENDER

Oui, fait... Je défie le plus habile homme de tout le comté de Glocester d'y rien connaître, ou je veux être pendu, là, voyez-vous.

PAGE

Et de quoi s'agit-il donc, mon fils!

SLENDER

J'arrive là-bas à Éaton pour épouser mademoiselle Anne Page; et, au lieu d'elle, c'est un grand et gros garçon. Oh! s'il n'avait pas été dans l'église comme il y était, je vous l'aurais étrillé, ou il m'aurait étrillé. Si je n'avais pas cru que c'était Anne Page, que je ne bouge jamais de la place; et c'est un fils du maître de poste!

PAGE

Sur ma vie, vous vous êtes donc mal adressé?

SLENDER

Eh! qu'avez-vous besoin de me le dire? Je le sais bien, morbleu, puisque j'ai pris un garçon pour une fille. Si je m'étais marié à lui! Non, je ne voudrais pas de lui pour tout ce qu'il avait sur lui de parure de femme.

PAGE

C'est votre sottise. Ne vous avais-je pas

dit comment vous reconnaîtriez ma fille à la couleur de ses habits?

SLENDER

Je me suis adressé à celle qui était vêtue de blanc; je lui ai crié *hem*, et elle ma répondu *bouget*, comme nous en étions convenus, miss Anne et moi; et cependant ce n'était pas miss Anne, mais le fils du maître de poste.

ÉVANS

Cheshu! Est-ce que vous n'avez pas d'yeux, pour aller épouser un garçon?

PAGE

Oh! je suis cruellement affecté. Que ferai-je?

MADAME PAGE

Cher George, ne prenez pas d'humeur, je savais votre dessein; en conséquence, j'ai changé d'ordre, et fait habiller ma fille en vert; et je puis vous assurer qu'elle est maintenant au doyenné, avec le docteur, et que là ils s'épousent tous les deux.

Le docteur CAIUS *arrive en courant*

CAIUS

Où est miss Anne Page? Morbleu! je suis attrapé; j'ai épousé un garçon, un paysan. Ce n'est point Anne Page. Mort de ma vie: je suis attrapé.

MADAME PAGE

Quoi! ne vous êtes-vous pas adressé à la fée vêtue de vert?

CAIUS

Eh! sans doute; et c'est un garçon. Par l'enfer, tout Windsor le saura.

(*Il sort furieux.*)

FORD

Voilà qui est étrange! Qui donc aura emmené la véritable Anne Page?

PAGE

J'ai un certain pressentiment. Voici M. Fenton qui vient.

FENTON et MISS ANNE PAGE *entrent.*

PAGE

Eh bien, monsieur Fenton?

MISS ANNE

Pardon, mon bon père; ma tendre mère, pardon.

PAGE

Quoi! mademoiselle, comment arrive-t-il que vous ne soyez pas avec monsieur Slender?

MADAME PAGE

Par quel hasard n'êtes-vous pas avec monsieur le docteur, jeune fille?

FENTON

Vous la consternez; écoutez-moi, vous allez savoir la vérité de tout. Chacun de vous la mariait misérablement, sans qu'il y eût aucun amour mutuel. La vérité est qu'elle et moi, depuis longtemps voués l'un à l'autre, sommes maintenant si sûrs de notre union, que rien ne peut la rompre. La faute qu'elle a commise est vertu; et cette fraude innocente ne doit point être traitée ni de supercherie criminelle, ni de désobéissance, ni de manque de respect, puisque, par elle, votre fille évite des jours de malheur et de malédiction que lui aurait fait passer un mariage forcé.

FORD, *à Page.*

Allons, ne restez pas interdit; il n'y a pas de remède contre l'amour; c'est le ciel qui guide les cœurs; l'argent achète les terres, le sort donne les femmes.

FALSTAFF

Je suis content de voir qu'en ne voulant que tirer sur moi seul, quelques-uns de vos traits sont retombés sur vous.

PAGE, *à sa femme.*

Allons, en effet, quel remède? — Allons, monsieur Fanton, que le ciel vous fasse prospérer! Il faut bien accepter ce qu'on ne peut éviter.

ÉVANS

Je me promets de danser, et de me régaler de dragées à vos noces.

FALSTAFF

Quand les chiens de nuit courent, toutes espèces de bêtes sont prises.

MADAME PAGE, *regardant sa fille.*

Allons, je me rends aussi. — Monsieur Fenton, que le ciel vous accorde de longs et heureux jours! Mon cher époux, allons tous au logis, et allons nous réjouir devant un feu pétillant, tous ensemble; et sir Jean sera aussi de la noce.

FORD

Soit fait. — Allons, chevalier, vous avez tenu parole au pauvre monsieur Brok; il couchera ce soir avec madame Ford.

(*Tous sortent.*)

Paris. — Imp. Nouv. (assoc. ouv.), 14, r. des Jeûneurs.
G. Masquin, directeur.

LIBRARY
SEP
15
1980
OF TORONTO

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCK

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRAR

01-840-370

BRIEF
PR
0031385

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 09 08 07 14 001 3